This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1137

Per. 23728. d. 35/23-4

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

TOME XXIV.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1846.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DU LYONNAIS.

LA BOURSE[1].

GÉORGIQUES.

La main qui, pour orner cette triste demeure,
Élevait ce tombeau sous le saule qui pleure,
Et ces grands ossements (2) dans le sombre claustral,
Sans doute préparait ces pierres tumulaires
Pour couvrir les débris de tant d'actionnaires
Qui vont crever à l'hôpital.

ANCIENNE BALLADE

O toi qui, tourmenté par la rage commune,
Veux, au pas gymnastique, aller à la fortune,
Une fois amorcé par l'orageux brelan,
Si tu ne veux bientôt déposer ton bilan,

(1) Cette satire a couru manuscrite ces derniers jours, et nous la reproduisons ici en supprimant les noms propres. Chacun les remplira à son gré. Il y a assez de verve et de talent dans cette spirituelle boutade contre l'un de nos travers du moment, pour qu'elle puisse se passer de l'auxiliaire de la personnalité.

(2) La baleine, autrefois suspendue dans le cloître de Saint-Pierre.

Digitized by Google

Si tu ne veux, aux chocs de l'ardente bataille,
Te sauver tout meurtri, sans avoir sou ni maille,
Écoute mes avis. Que mes sages discours
T'enseignent du parquet les périlleux détours.
A présent, si je suis foncé dans la matière,
Si je peux sûrement, dans l'ingrate carrière,
Conduire un écolier, c'est que j'ai, dans mon cœur,
Couvé, pendant deux ans, le doute et la terreur ;
C'est que j'ai de la hausse affronté les ravages,
Vu de rares succès, compté bien des naufrages ;
C'est que j'ai, trop souvent, pour un maigre butin,
Laissé ma peau saignante aux ronces du chemin,
Et que, longtemps perdu dans l'affreux labyrinthe,
Mes lèvres ont goûté moins de miel que d'absynthe.

Tu connais l'antre impur, au Palais des Beaux-Arts,
Où, de la Bourse ardente à courir les hasards,
Se presse des joueurs l'intrépide cohue ;
Là, mille cris divers d'une langue inconnue
S'échappent de la foule acharnée au combat;
Là, rugit tous les jours un horrible sabbat.

Si tu veux te lancer dans cette arène étrange,
Pour t'y guider il faut un bon agent de change :
(Ils sont tous excellents). D'un pilote hardi
Le choix est important; prends N..., prends N...,

Digitized by Google

N..., qui du parquet connait toutes les frimes;
Ou N..., si savant à carotter sur primes,
Ou N... ; quelquefois, avant qu'il fût noyé,
On l'a vu retourner un client fourvoyé.
Emprunte de N... l'habile ministère :
Nul ne sait mieux dorer une pilule amère,
Nul ne sait mieux que lui remonter le moral
Du malheureux qui voit griller son capital.
Garde-toi de ceux qui, pour tenter ton courage,
Viendront t'offrir un huit, levé sur leur courtage.
Arrière ces félons ! le Syndic en courroux
Usera sur leur dos le fouet qui cingla N....

Surtout, pour rengréner, quand viennent les désastres,
Prends soin de te munir d'un bon nombre de piastres;
Car, au jeu, le plus fin ne gagne pas toujours;
Les revers sont nombreux. Les amis de N...,
Si fiers de ses conseils, de ses hautes manœuvres,
Digèrent bien souvent de mortelles couleuvres;
L'héroïque N..., le rusé N...,
Plus souvent qu'à leur tour ont payé leur écot;
N..., sabordé par la crise d'octobre,
Montre pour les valeurs un appétit plus sobre;
L'Ajax de l'Avignon, le brave N...,
De la Bourse un moment oubliant le chemin,
Dut boucher à l'écart de graves avaries :

Digitized by Google

A la hausse il avait monté ses batteries,
Trop ferme, il ne sut pas à temps virer de bord,
Quand novembre écrasa l'Orléans et le Nord ;
Et l'on dit que N..., trop constant à la baisse,
Renonce à radouber les trous faits à sa caisse.

C'est qu'il ne suffit pas, pour empocher de l'or,
De vendre ou d'acheter ; il faut savoir encor
Parfois se contenter d'un mince bénéfice,
De la perte à propos avaler le calice,
Toujours, même en gagnant, craindre de s'enfourner
Dans un bourbier sans fond, savoir se retourner
Et, d'un pied ferme, à temps s'arrêter sur la pente ;

Car, une fois menés par cette fièvre ardente,
Sans chercher les profits de *Béguin* ou *Guillou*,
Des milliers d'étourneaux se sont cassés le cou.

Hélas ! que j'en ai vu tomber dans la débine !
L'un voulait seulement, sur une taille fine,
Jeter un schall Grillet : le chemin d'Orléans
Lui mangeait, en deux mois, cinquante mille francs.
L'autre aimait trop le bal (le bal du Colisée),
La tulipe orageuse et la valse embrasée,
Les piquants débardeurs, les soupers chez Victor,

Digitized by Google

Il fallait qu'Avignon, de quelques pièces d'or,
Etoffât son gousset ; en cherchant ce problème,
Il filait sur Carouge avant la mi-carême.
Un autre aurait voulu, sans grever son budget,
Quoique riche déjà, le monde est ainsi fait,
Aux rives de la Saône avoir un gai cottage.
D'abord Charabarra lavait son équipage,
Et puis tout y passait, ses contrats, sa maison :
Tout fut, en un clin d'œil, dévoré par Vierzon.

Toi donc qui veux tenter cette route fatale,
Évite les périls que ma voix te signale :
D'Amiens et de Bordeaux respecte le sommeil.
Garde-toi de Vierzon, ce chemin sans pareil,
Qui causa plus d'accrocs aux gens de la fabrique
Que ne fit en dix ans la crise d'Amérique.
Crains Nantes et Fampoux, jetés au tombereau
Et traînés à Clamart avec le Montereau.
Repousse loin de toi, comme une drogue vile,
Ces affreux vomitifs, tous les gaz : Abbeville,
Et Grenoble, et Turin, les villes du midi,
Besançon, le Canal, erreurs de N....
Laisse à N... les houilles de la Loire ;
Aux clients de N... la banque ou Terrenoire ;
Laisse aux infortunés, pilotés par N...,
Le Venise et le Rheims : que le fond de leur sac

Digitized by Google

Paye ces rogatons de valeur indigeste,
Les ponts et les bateaux, Perpignan et Trieste,
Les moulins à vapeur, la gare ou l'Omnium,
Ubi fletus erit et stridor dentium.
Choisis, pour t'engager, des actions moins perfides;
Mais bannis de ton cœur tous sentiments timides,
Car tu dois, une fois dans les chemins de fer,
Te résigner, vivant, aux tourments de l'enfer;
Et le Christ éprouvait des angoisses moins vives
Quand il suait le sang au Jardin des Olives,
Que le pâle joueur qu'on voit, chaque matin,
De *Courpon* ou *Choisy* quêtant les bulletins,
Lire d'un œil hagard la feuille sybilline,
Et chercher, dans ses plis, la fortune ou la ruine!

Ainsi va le métier! quand tu verras les cours
Toucher à de hauts prix et monter tous les jours,
Commence un découvert, à la hausse essouflée
Succèdera bientôt une baisse endiablée;
Donne de l'Orléans à tous les acheteurs,
De Rouen et d'Avignon écrase les preneurs;
De la liquidation sans craindre les approches,
Vends du Nord, du Lyon, comme on sonne les cloches;
Sur ce terrain fécond marche d'un pas hardi,
Et profite surtout des écarts du mardi.

Digitized by Google

Mais la Bourse parfois indolente sommeille,
Le jeu paralysé n'a rien qui la réveille.
La cote de Paris n'offre qu'un sens obscur ;
Pourtant tu peux encore te lancer à coup sûr.
Observe le parquet : tu dois avec finesse
Quand N... est à la hausse opérer à la baisse ;
Si N... a vendu, tu peux être certain
Qu'en hausse les valeurs viendront le lendemain.
Étudie avec soin la cote d'Angleterre,
Informe-toi comment vont les pommes de terre ;
Le moindre vent qui court, le moindre évènement
Peut en liquidation forcer le mouvement,
L'Irlande, cet hiver, peut revoir la famine,
Le roi peut attraper un coup de carabine,
Le ministère Peel, attaqué tous les jours,
Avec lui dans sa chute entraînera les cours !

— Achète rarement, sois toujours prêt à vendre ;
La pente de la baisse est facile à descendre ;
Arrose les preneurs, suis-les sans t'effrayer ;
Vas, la hausse poussive est prompte à s'enrayer :
Qu'à de bons prix moyens ton découvert se forme.
Mais, lorsque des valeurs le poids devient énorme,
Quand notre place en vain cherche à se soutenir,
Des ficelles du jeu je dois te prévenir.

Digitized by Google

On montre de *Cafin* les perfides épîtres,
Pour le quinze on nous dit qu'on manquera de titres;
Que N... et N... exigent au comptant
Tous les achats par eux faits au trente courant;
Que les gros sont couverts! Ami, ferme l'oreille
A tous les bruits semés autour de la corbeille,
Méprise ces cancans et ces folles rumeurs,
Épouvantail usé des novices joueurs.
Ris des prix arrivés sur l'aile des colombes,
La hausse ne vient pas comme viennent les bombes.
Résiste bravement, ce n'est pas dans deux jours
Que les pauvres haussiers relèveront les cours.
Mais enfin, s'il le faut, sans faire la grimace,
Paye un large déport au banquier vorace,
Puis, lorsque la valeur cessera de faiblir,
Lestement, à propos, tu sauras te couvrir.
Puis laisse les poltrons, payant ta différence,
Crier comme des paons à la mauvaise chance;
Toi, faisant Charlemagne, empoche leurs écus,
La farce est achevée, et malheur aux vaincus!

Juin 1846.

Digitized by Google

DE L'ÉTAT ACTUEL

DE LA PHILOSOPHIE

DANS LES

UNIVERSITÉS DE L'ALLEMAGNE.

—

LEIPZIG.

—

SEMESTRE D'HIVER, 1844-45.

Les plus anciens philosophes de la Grèce se plaisaient à croire que leurs doctrines cosmogoniques constituaient un système dont personne ne pourrait nier la perfection absolue. Aristote, qui nous laisse le choix de mettre cette erreur sur le compte ou de l'ignorance ou de la suffisance de ses devanciers, place lui-même dans le plus prochain avenir cette période suprême du développement de la pensée humaine. L'histoire a prouvé que cet espoir qui a contre lui l'imperfection innée à toute créature, a été tout aussi dénué de fondement que la prétention des anciens sages de la Grèce. Malheureusement la conscience de notre faiblesse et la voix des siècles passés ont en vain proclamé le caractère chimérique de cet orgueil déplacé et de ces espérances trompeuses. Les

Digitized by Google

systèmes passent ; il semble qu'il y ait des erreurs destinées à rester et à se perpétuer d'âge en âge. Nous qui sommes riches de l'expérience de plusieurs millions d'années, n'avons-nous pas vu le plus illustre des philosophes de l'Allemagne renouveler une prétention téméraire qu'on pardonne à une philosophie encore jeune et s'essayant à faire ses premiers pas, mais qui ne trouve plus d'excuse quand elle se reproduit dans une période où la pensée mûrie ne devrait plus se laisser aller aux écarts d'une imagination exaltée. Hégel, dans son orgueil, a prétendu arrêter la marche de l'histoire, nier la possibilité de tout progrès avenir, décréter l'immobilité future de l'esprit humain. Il y a plus : il fut assez heureux pour trouver des adeptes qui le crurent sur parole, et pour lesquels la question : *Qu'est-ce que la vérité?* se transforma en cette autre : Quelle est la pure expression et la juste application des principes du philosophe de Berlin? Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de notre temps, qu'aujourd'hui l'Allemagne revient de son illusion momentanée, et apprécie de plus en plus, à leur juste valeur, les fantômes de la spéculation absolue. La philosophie de Herbart est une des doctrines qui contrebalancent en ce moment avec le plus de succès l'influence hégélienne dans les pays d'outre-Rhin ; l'action qu'elle exerce sur les esprits devient de jour en jour plus sensible. Dans la lutte actuelle des tendances philosophiques en Allemagne, le herbartianisme occupe l'un des premiers rangs parmi les doctrines qui, par leur opposition à la spéculation des hégéliens, contribuent à entretenir une heureuse émulation, à nous préserver de la domination tyrannique d'un seul système, et à former véritablement l'esprit philosophique. Même abstraction faite du plus ou moins d'éléments de vérité que cette doctrine renferme et par lesquels elle se distingue avantageusement du système de la logique absolue, la philosophie de Herbart a bien mérité de l'humanité, parce

Digitized by Google

qu'elle est l'une des formes principales sous lesquelles se manifeste la réaction anti-hégélienne.

C'est une ville de la Saxe qui est devenue dans les derniers temps le siége principal de cette école nouvelle. Naguère Krug était, à Leipzig, le seul philosophe de quelque distinction. Se refusant à expliquer la connaissance par l'être, tout autant qu'à ramener l'existence à la pensée, ce philosophe partait à la fois de la pensée et de l'être, et établissait ainsi ce *synthétisme transcendental* qu'il a défendu dans un grand nombre d'écrits. Le soin avec lequel cette théorie procède par des divisions trichotomiques artistement combinées est le seul point de ressemblance qu'elle ait avec l'édifice logico-métaphysique des hypothèses hégéliennes auxquelles elle fait partout une guerre à outrance. Au fond, et sans se l'avouer à lui-même, Krug était kantiste.

Citons encore à côté de Krug un médecin philosophe, un savant qui a pris à tâche pendant toute sa vie de défendre la dignité de l'existence humaine, un auteur qui s'est fait le champion de la nature spirituelle de l'homme pour combattre l'incrédulité d'une fausse science naturelle. Heinroth peut être mis au rang des penseurs récents qui ont illustré la ville de Leipzig, à moins qu'à cause du caractère de ses recherches, on ne préfère lui assigner comme domaine les seules sciences physiologiques et physiques. Il est à regretter que ses idées spéculatives cherchent trop souvent leur appui dans le principe de l'autorité. Elles empiètent parfois sur le domaine d'une théologie entâchée d'un faux mysticisme.

Aujourd'hui Heinroth et Krug ne sont plus. Quant à Herbart, on sait qu'il n'a jamais enseigné en Saxe. L'un des successeurs de Kant dans cette *ultima Thule* de l'Allemagne, Koenigsberg, il est mort dans le royaume de Hanovre, à Gottingue, après avoir déposé le trésor de ses idées dans une série d'ouvrages parmi lesquels se distinguent surtout son

Digitized by Google

Introduction à la philosophie, sa *Métaphysique*, sa *Psycologie* et sa *Philosophie-pratique*. Si néanmoins la capitale intellectuelle du royaume saxon est la principale héritière de ce patrimoine de gloire et d'idées, c'est que deux des meilleurs disciples de Herbart (Drobisch et Hartenstein) sont montés dans les chaires de philosophie de Leipzig, et ont réussi à gagner bien des esprits à leur système.

Dans d'autres parties aussi de l'Allemagne, le herbartianisme a trouvé des adhérents. Mais la plupart de ces manifestations n'ont été, dans la localité où elles se sont produites, que des témoignages isolés d'une prédilection tout individuelle pour la nouvelle doctrine. A Leipzig, au contraire, le système compte un grand nombre de partisans ; dans cette ville, il traite avec l'idéalisme absolu de puissance à puissance, ou plutôt il s'y est posé depuis longtemps en vainqueur. Il appartenait à l'un des centres des intérêts commerciaux de l'Allemagne de s'attaquer avec le plus de netteté et de vigueur à une philosophie essentiellement abstraite, illusoire et fantastique ; le principal siége de la librairie allemande, le foyer du commerce saxon ne pouvait prendre part aux grandes discussions ontologiques qui se succèdent sans interruption dans les pays d'outre-Rhin, qu'en protestant contre une doctrine idéaliste et purement logique. Une métaphysique qui, comme celle de Herbart, prétend au titre de science exacte, et se glorifie d'être essentiellement réaliste, était la seule dont cette ville pût prendre en main la défense.

Quant à Weisse, le représentant à Leipzig d'une doctrine qui ne cache ni sa parenté avec le hégélianisme, ni les graves différences qui l'en ont de plus en plus séparée, c'est certainement un homme d'un grand mérite ; toutefois, la philosophie qui caractérise l'université dont nous parlons est une doctrine essentiellement opposée à la sienne. Le seul hégé-

Digitized by Google

lien pur qui se trouve aux bords de la Pleisse, comme perdu dans une terre étrangère (MARBACH), n'a que la parole écrite au service de son enthousiasme logique, vu qu'il ne fait pas partie du corps enseignant. Un jeune philosophe, enfin, qui professe à Leipzig une espèce d'empirisme éclectique, une doctrine assez fortement empreinte du caractère de ce qu'on appelle philosophie utilitaire (BIEDERMANN), préfère aujourd'hui à des études de pure théorie celles qui sont susceptibles d'une application immédiate aux intérêts politiques et sociaux. Tous trois, ces savants sont spectateurs des progrès continus d'une école qui est leur heureuse rivale.

I.

La philosophie de Herbart a été jusqu'à ce jour totalement inconnue en France. A part un excellent article de l'*Encyclopédie des gens du monde*, par M. WILLM, inspecteur de l'Académie de Strasbourg, nulle revue, nul journal, nulle publication philosophique n'a essayé de faire connaître sur la rive gauche du Rhin le plus illustre des successeurs de Kant dans la chaire de philosophie de Kœnigsberg. En Allemagne même, le herbartianisme a été longtemps peu considéré; on ne lui accordait qu'une importance bien secondaire. La cause de cette espèce de réprobation silencieuse se trouvait non seulement dans les difficultés de la méthode mathématique que Herbart applique à la psychologie, et dans l'abîme qui sépare la tendance générale de ce système de l'esprit des spéculations absolues, mais encore dans le peu de part que cette doctrine prenait aux discussions politiques, sociales et religieuses de notre siècle. Du reste, ceux d'entre les historiens de la philosophie qui, procédant partout par thèse, antithèse

Digitized by Google

et synthèse, trouvaient un sensible plaisir à résumer l'histoire de la pensée au XIXe siècle dans les trois noms de Fichte, Schelling et Hégel, auraient été bien embarrassés d'assigner à Herbart une place convenable. Pour ne pas gâter la symétrie de leur division ternaire, ils préféraient passer sous silence tout ce qui aurait pu en déranger l'harmonie. Néanmoins, la philosophie de Herbart est parvenue à se faire jour; elle a réussi à attirer l'attention générale. Elle ne peut donc être négligée aujourd'hui par celui qui prétend connaître avec quelque détail le mouvement de la pensée philosophique en Allemagne. Grandes ont été les difficultés que la doctrine de Herbart a dû surmonter pour percer dans la foule des théories mises au jour par la profondeur et la subtilité germaniques. Vaincues heureusement aujourd'hui, ces difficultés ne sont qu'une preuve d'autant plus éclatante du mérite intrinsèque de ce système. Exercer après sa mort une influence plus étendue que celle qu'on a eue de son vivant, n'est-ce pas là un sort plus digne d'envie que celui de survivre à sa gloire?

Si le herbartianisme est parvenu à se donner à Leipzig une grande importance, c'est surtout, avons-nous dit, grâce à deux hommes éminents qui professent à cette Université la doctrine du successeur de Kant, et qui ont traité avec soin toutes les parties de ce vaste système, dont le maître avait donné un premier exposé.

Drobisch, le plus célèbre des disciples de Herbart, a été originairement, et est encore toujours un des mathématiciens distingués de l'Allemagne. Il s'est fait remarquer par plusieurs savants ouvrages de géométrie, de trigonométrie et d'algèbre. En véritable enthousiaste des sciences exactes, il avait désespéré de la philosophie, et s'apprêtait déjà à traiter la métaphysique de chimère, quand il fut convaincu par Herbart de la possibilité et de l'importance réelle des recherches philo-

Digitized by Google

sophiques. Il crut dès-lors que, sans devenir infidèle à l'observation, la pensée pouvait s'élever au dessus de la sphère empirique, et construire un système de notions universelles et spéculatives tout aussi certaines que les mathématiques réputées sans égales sous le rapport de l'exactitude de leurs démonstrations. Il ne se contenta pas de recevoir passivement les riches instructions que lui offraient les ouvrages de son maître. Après avoir retravaillé avec soin, et dans un esprit nullement servile, le système qu'il venait d'embrasser, il déposa dans plusieurs livres importants les résultats de ses recherches spéculatives. Fidèle à ce qu'il avait cru d'abord son unique vocation, il fait encore à Leipzig des cours sur diverses parties des mathématiques supérieures. Mais une *Logique*, une *Psychologie*, une *Philosophie de la religion*, et d'autres ouvrages moins étendus sont des preuves éloquentes du zèle heureux avec lequel il s'est voué à la philosophie. Tous ces travaux témoignent d'une haute sagacité, d'un esprit pour lequel la clarté est un besoin. Ils débarrassent en partie la doctrine de Herbart du luxe d'éléments mathématiques dont elle était surchargée à son détriment et au regret de bien des lecteurs, et rendent de toutes manières les abords du système plus faciles. Aussi, c'est de Drobisch que date l'influence de la philosophie de Herbart ; c'est à lui surtout que l'enseignement du maître est redevable du succès dont il a joui dans les dernières années.

Dans toutes ses luttes contre les nombreux adversaires de la pensée herbartienne, Drobisch est soutenu à Leipzig par un de ses disciples, devenu son ami, son collègue et son allié pour la défense des principes communs. Les plus importants ouvrages de Hartenstein sont une *Métaphysique* et une *Ethique* qui peuvent se comparer aux travaux de Herbart lui-même sur ces sujets. Là, comme dans les livres de Drobisch, la science herbartienne s'est dépouillée des plus arides de ses

Digitized by Google

formules pour gagner les esprits par une profondeur qui ne nuit pas à la netteté des pensées. Les allures par trop géométriques de Herbart ont disparu pour rendre les idées spéculatives intelligibles à un cercle de lecteurs plus étendu que celui des mathématiciens philosophes. Editeur des ouvrages de Kant, ainsi que des écrits posthumes et des dissertations éparses de Herbart, Hartenstein s'est montré digne élève du philosophe, dont il a recueilli les illustres travaux, et du maître dont il vénère religieusement même les esquisses inachevées.

Se livrer à des recherches philosophiques, c'est, pour ces deux disciples de Herbart, analyser les principes généralement reçus, rectifier par le moyen d'une réflexion systématique les erreurs de la pensée vulgaire. La philosophie ne se fonde, selon eux, ni sur des principes aprioriques, ni sur une idée-mère de laquelle découlerait tout le système. Bien au contraire, elle part de données expérimentales et multiples. Le herbartianisme accepte, pour ainsi dire, comme matière sur laquelle il s'exerce toute la somme des pensées que nous trouvons en nous et autour de nous dans la civilisation au milieu de laquelle nous vivons. Soumettant à sa critique ces notions et ces jugements que nous adoptons d'ordinaire sans réflexion, sur l'autorité d'une expérience superficielle et vulgaire, il s'assure de leur justesse ou de leur fausseté, et du degré de certitude dont ils sont revêtus. La philosophie est donc l'*élaboration des notions fournies par l'expérience.* Elle s'élève sur le terrain de l'observation ; mais comme elle rectifie les idées qu'elle y découvre, comme elle les métamorphose, les redresse et les complète au moyen d'une réflexion scientifique, son but est au-delà de la sphère d'un empirisme qui se refuserait à la spéculation.

Après cette définition assez vague, qui assigne au herbartianisme une place mitoyenne, mais incertaine, et qui, faute

Digitized by Google

d'une précision suffisante, ne nous paraît pas être à l'abri de toute critique, tout vrai disciple de Herbart se hâte de déclarer qu'il n'y a pas en philosophie de science fondamendale à laquelle les autres parties du système seraient subordonnées. Au dire de Hartenstein et de Drobisch, ni la métaphysique, ni la critique de la faculté de connaître ne sauraient aspirer au titre de philosophie première. La psychologie surtout, basée, selon ces penseurs, sur la métaphysique, ne pourrait qu'à tort revendiquer l'honneur de servir d'introduction à l'étude de la nature des choses. Au mépris de l'évidence qui nous enseigne à commencer par la solution des questions dont l'objet est le plus à notre portée, et sans écouter le puissant instinct qui nous pousse à mettre de l'unité dans nos vues, à subordonner tous nos jugements à un principe suprême, Drobisch et son collègue proclament d'un commun accord que *trois* sciences coordonnées, essentiellement distinctes et nullement dépendantes l'une de l'autre constituent l'ensemble des sciences philosophiques.

Le point de vue sous lequel on élabore les notions données, tel est leur principe de division.

On peut se proposer, disent-ils, pour but unique du travail sur les idées reçues d'y mettre de la netteté, de la clarté; alors on reste dans le domaine de la *logique*.

Mais quelquefois, à mesure que les idées deviennent plus claires, les contradictions qu'elles impliquent deviennent plus manifestes, la difficulté de concilier les termes contraires devient plus évidente. Il s'agit alors de faire disparaître ces oppositions en modifiant les idées qui s'entrechoquent, en les complétant par des éléments nouveaux : ce travail est du ressort de la *métaphysique* dans laquelle rentre la psychologie comme la partie la plus importante de la métaphysique appliquée.

Il est enfin dans l'entendement humain une série d'idées

Digitized by Google

qui ne se distinguent, ni par leur tendance à une clarté purement logique, ni par le besoin qu'elles auraient d'être modifiées les unes en vue des autres ; elles sont caractérisées par un certain jugement d'approbation ou d'improbation qui en est inséparable. La certitude de ce jugement est immédiate ; il a pour base la conscience même ; il est l'expression d'une décision spontanée du sens intime. L'ensemble des notions qui rentrent dans ce domaine constitue ce que les disciples de Herbart appellent l'*esthétique*. Dans son application, cette partie de la philosophie donne naissance à une série de sciences pratiques qui enseignent l'art difficile de produire ce qui réveille exclusivement des sentiments d'approbation. La plus importante de ces doctrines pratiques, l'éthique, ne se distingue des sciences qui lui sont ainsi cordonnées et de l'esthétique théorique elle-même, que par le caractère de nécessité morale dont sont empreintes les règles qu'elle prescrit à notre activité.

Deux opuscules de Drobisch et de Hartenstein, écrits, l'un pour aider le lecteur à s'orienter dans le système de Herbart, l'autre pour rectifier de faux rapports, et pour combattre des appréciations défavorables de cette même doctrine, exposent avec lucidité ces notions générales, et bien d'autres propres à préparer à l'étude détaillée de cette théorie.

Il nous sera permis de regretter que la troisième partie du système herbartien porte un nom auquel on est accoutumé d'attacher une signification beaucoup plus restreinte. Pécher contre l'usage universel de la langue, c'est entourer de difficultés inutiles l'exposition de sa pensée, et par là même donner lieu à une foule de malentendus semblables à ceux qui n'ont pas manqué de se produire dans le cas dont nous parlons. D'ailleurs, l'esthétique proprement dite, ou la théorie du beau, mérite plutôt une place secondaire dans le système des connaissances philosophiques. L'ancienne division établie

Digitized by Google

par Aristote et Platon, en dialectique, physique et éthique, ou en d'autres termes, logique, métaphysique et morale, est bien autrement lumineuse, basée qu'elle est sur la coexistence naturelle en nous de faits rationnels, de phénomènes sensibles et de faits volontaires. La science de la pensée, celle de la religion et celle des mœurs, ne correspondent-elles pas à la triplicité irréductible de l'intelligence, du sentiment et de la volonté dans lesquels se manifeste la plénitude de la conscience humaine?

La psychologie reléguée par Herbart dans un recoin de la métaphysique appliquée, et les différentes disciplines philosophiques coordonnées entre elles, mais nullement subordonnées à une science primitive et fondamentale, nous conduisent à faire au herbartianisme une objection plus importante, et à nous inscrire en faux contre une erreur dangereuse qui domine dans ce système. La philosophie est pour nous avant tout la science de l'homme, et par là seulement celle de Dieu et de l'univers. C'est surtout le point de vue psychologique qui nous préoccupe; les lumières de la conscience intime sont, à nos yeux, le phare le plus propre à éclairer l'horizon philosophique; la science du moi est pour nous la véritable introduction à la théorie des principes suprêmes, et la souche commune de la variété des sciences, dont l'ensemble constitue la philosophie. Le herbartianisme a positivement méconnu cette grande vérité. Le déplorable isolement où se trouvent chez Drobisch et Hartenstein les trois grandes sections dans lesquelles se subdivise leur doctrine, n'a d'autre cause que le refus de ramener la multiplicité des faits et l'infinité des idées à la source pure de la conscience intime. Tirons donc dès maintenant du herbartianisme cette grande leçon : que celui qui néglige de chercher la racine de tous les axiômes dans la certitude de la conscience, ne méprise pas impunément ce foyer de toute vérité et de toute harmonie. Perdu infaillible-

Digitized by Google

ment dans le dédale d'une désorganisation qu'il ne peut nier lui-même à moins qu'il ne se crée un système illusoire par la logique du panthéisme, il devra renoncer dans la sphère des idées à la contemplation de cet ordre merveilleux, dont les beautés de la nature et l'organisme magnifique de l'univers sont une image resplendissante.

II.

Herbart n'a écrit aucun traité de *Logique*. C'est que sa manière de voir à ce sujet n'avait rien de particulier, si ce n'est le mérite de rendre à la science de la pensée le caractère essentiellement formel que les prétentions métaphysiques du hégélianisme avaient essayé de lui ravir. Depuis Aristote jusqu'à Kant on n'avait pas dérogé à l'habitude, scientifiquement justifiée, de regarder comme objet de la dialectique, non la vérité intrinsèque des idées, mais seulement la netteté de leur déduction, la rigueur de leur enchaînement extérieur. A part quelques principes psychologiques sur les facultés et les lois de l'entendement humain, la logique en tant que théorie de l'art de penser, était considérée avec raison comme une science à laquelle le fond même des syllogismes, la justesse de la majeure sont complètement indifférents. Le logicien est semblable au légiste qui revoit les actes d'un procès jugé et qui est satisfait si aucun vice de forme ne s'est introduit dans les débats. Mais, au XIXe siècle, pendant que la France restait fidèle à cette bonne tradition philosophique, l'orgueilleuse Allemagne, mêlant la logique et l'ontologie, décréta que, confondues désormais, ces deux sciences domineraient dans le royaume de la spéculation transcendentale. C'est par la pure logique, disait-on, et par elle

Digitized by Google

seule que nous pouvons agrandir le cercle des connaissances philosophiques ; c'est de la notion de l'être qu'il faut déduire la construction du monde réel. Herbart est un de ceux qui ont eu le mérite de signaler ce prodige d'égarement, et d'attaquer ces suppositions fabuleuses.

Le code éternel de la pensée, altéré et falsifié, avait besoin d'être rétabli dans sa pureté. Le maître avait indiqué l'idée directrice qui devait présider à ce travail. Un disciple se chargea de mettre le projet à exécution. Drobisch ne s'est pas laissé influencer par la pensée décourageante qu'il entrait dans un lice où Aristote a d'avance gagné sur tous ses successeurs le prix dû à la subtilité de l'intelligence et à la perspicacité de l'esprit. S'inspirant des besoins de notre temps, de la nécessité de déterminer d'une manière précise les limites qui séparent la logique de l'ontologie, il a marché courageusement sur les traces du sage de Stagire.

La *logique* de Drobisch fait preuve d'une haute indépendance et d'une rare pénétration. Procédant avec clarté dans le développement d'un sujet aride et difficile, l'auteur passe du simple au composé, de ce qui est aisé à comprendre à ce qui suppose l'intelligence des premiers éléments. Après quelques réflexions préliminaires, il expose la théorie du jugement, puis celle du raisonnement, et enfin celle des formes systématiques (définition, division et preuves), avec un soin scrupuleux qui n'oublie rien d'essentiel, et avec une habileté qui assigne à chaque pensée la place qui lui convient le mieux dans l'ensemble du système. On se réjouit, après s'être fatigué de la lecture d'une logique hégélienne, de retrouver un livre qui, comme celui de Drobisch, s'efforce de rendre à la science du raisonnement sa pureté naturelle, et de la ramener des nuages d'une métaphysique illusoire sur le domaine géométrique du syllogisme. Il était à craindre qu'en mathématicien de profession et en disciple d'une philosophie

Digitized by Google

essentiellement amie des mathématiques, Drobisch ne mêlât trop d'éléments de cette science exacte au développement d'une théorie qui, plus que toute autre, pouvait prêter à des comparaisons de cette espèce. L'heureuse idée de rejeter dans un appendice tout ce qui aurait pu embarrasser la marche du lecteur dans le corps de l'ouvrage, et la modération avec laquelle, dans cet appendice même, l'auteur use de sa science favorite, ont mis Drobisch, encore sous ce rapport, à l'abri de la critique.

III.

La partie à la fois la plus caractéristique et la plus importante de toute doctrine qui prétend donner la science des causes suprêmes, c'est la *métaphysique*. Tandis que Kant, dans ses célèbres antinomies, s'est plu à entasser des contradictions, à énumérer des difficultés qu'il déclare en partie insolubles, désespérant ainsi de notre faculté de connaître, et nous refusant le privilége de nous élever par elle aux principes ontologiques et religieux, Hégel regarde la contradiction comme l'essence de la vérité, comme l'élément le plus naturel à la spéculation philosophique. Contrairement à ces deux héros de la pensée au XIXe siècle, HARTENSTEIN, dans son esquisse de la métaphysique, travail qui rivalise avec un ouvrage du maître lui-même, prétend que le point de départ de cette science se trouve dans les contradictions que présentent les opinions vulgaires, mais que la tâche du philosophe c'est de sortir de ces oppositions et de les réduire toutes à l'unité. Au lieu de désespérer, comme Kant, de la raison humaine en fait de questions ontologiques, au lieu de proclamer avec Hégel que l'opposition est la condition *sine*

Digitized by Google

qua non du développement de la vérité, Hartenstein travaille à se délivrer des contradictions qui lui pèsent, et croit qu'il n'est pas au dessus des forces humaines d'arriver à cet heureux résultat.

Il y a beaucoup de vérité dans cette idée : les intentions du herbartianisme sont certainement louables ; il est des contradictions que la science peut résoudre et qu'il importe de ne pas laisser subsister toujours. Admettre avec Hartenstein que *toutes* les idées vulgaires sont contradictoires, et prétendre qu'une bonne philosophie doit résoudre *tous* les problèmes, c'est néanmoins, à nos yeux, se jeter dans deux erreurs funestes.

La première de ces erreurs a dû introduire, et a introduit dans le système de l'auteur des obscurités inutiles ou fâcheuses. Hartenstein s'est plu quelquefois à créer des difficultés, à supposer des contradictions, à transformer la philosophie en une sophistique subtile. Il n'a pas toujours résisté au desir d'inventer des problèmes pour se donner la satisfaction de les résoudre. N'est-ce donc pas assez des contradictions inévitables? En présence de mystères réels et insolubles, ne pourrions-nous pas nous épargner la peine d'en créer encore de fantastiques?

Quant à l'autre principe de Hartenstein, nous voulons dire la prétention de répondre à toutes les questions et de ne laisser subsister aucun mystère, il est plus dangereux encore que l'erreur que nous venons de signaler. Rigoureusement appliqué, il ne conduirait à rien moins qu'à rejeter les idées les plus importantes et les plus nécessaires à l'humanité. Le herbartianisme n'a pas réussi davantage à dissiper toutes les ténèbres qui enveloppent notre œil spirituel comme d'une atmosphère impénétrable chaque fois que nous essayons de pénétrer dans les régions de l'existence absolue. Le pyrrhonisme, qui rejette la raison, est inconciliable avec la nature

Digitized by Google

humaine ; toute philosophie dogmatique, et par conséquent aussi le herbartianisme, n'en sera pas moins toujours incapable d'éclairer toutes les questions par la lumière du syllogisme. S'il est vrai, en thèse générale, que le penseur doit s'efforcer de se débarrasser des contradictions imposées à notre raison par sa nature bornée, s'il faut avouer que, sous ce rapport, la philosophie prédominante à Leipzig mérite notre approbation, il est également essentiel de ne pas oublier que la sphère de nos connaissances est restreinte, et que la voix intime du sentiment est le syllogisme le plus inattaquable. Se faire esclave du raisonnement c'est désobéir à la raison même, qui n'est pas tout entière dans l'argumentation par majeure, mineure et conclusion. Au dessus de la dialectique est la psychologie, plus large, plus compréhensive, plus universelle que sa rivale, et tenant compte à la fois des prétentions du syllogisme, des vues divinatoires d'une intelligence supérieure, et des pressentiments sublimes d'un cœur qui pressent les vérités éternelles, parce que les régions de l'absolu sont sa patrie. Admettre des vérités qui semblent impliquer contradiction, ce n'est donc pas se résigner à ne plus s'occuper de philosophie. Bien au contraire, c'est faire acte d'un esprit plus vaste que celui du vulgaire, c'est se montrer capable d'embrasser un champ plus étendu que celui de nos conceptions de tous les jours. Pourvu que les deux termes d'une apparente contradiction, les éléments divers d'un mystère philosophique soient psychologiquement établis et fondés sur les besoins et les données de la nature humaine, la raison elle-même demande que nous n'en rejetions aucun, et que nous les acceptions également. L'infini, dans toutes ses formes, est pour nous une énigme. Dans les nombres, dans l'espace et dans le temps, en physique comme en métaphysique, dans les sciences exactes comme dans les questions spéculatives, dans la psychologie comme dans la

Digitized by Google

philosophie de la religion, partout l'infini se présente à nous tout en restant insaisissable.

En métaphysique, les questions de méthode sont des plus importantes. C'est de la manière dont elles sont résolues que dépend le caractère général du système. Il nous est également impossible de louer sans réserve et de blâmer sans restriction la méthode d'après laquelle procède la métaphysique du herbartianisme. Pour trouver un fil conducteur dans le labyrinthe des idées contradictoires, il ne s'agit, selon Hartenstein, que de bien analyser les notions fondamentales contenues dans la conscience humaine, de démêler leurs éléments primitifs, de déterminer les rapports dans lesquels les idées les plus simples se trouvent avec celles qui, comme dit Herbart, leur servent de compléments (*Méthode des Rapports*). La place nous manquerait si nous voulions relever toutes les obscurités qui se rencontrent dans cette méthodologie (voyez surtout la théorie des notions arbitraires, celle des conservations et celle des perturbations de soi). Il est bien à regretter que la philosophie de Herbart ne se soit pas appliquée, pour corriger les idées reçues, à suivre une marche plus simple et plus naturelle. Elle aurait mieux fait, sans doute, si, au lieu de chercher à compléter les idées les unes par les autres, elle était revenue aux sources primitives de la pensée, à l'observation et aux faits de la conscience intime. Evite-t-elle au moins l'écueil de l'apriorisme ? Nullement. Cette erreur même se retrouve parfois, quoiqu'involontairement, dans les déductions de Hartenstein. C'est uniquement en comparant la méthode herbartienne avec celle de Hégel que l'on reconnaît son excellence relative, qu'on y voit, à côté de plusieurs hypothèses gratuites, un commencement de retour vers des idées meilleures, et qu'on se réjouit de quelques analogies heureuses qu'elle présente avec la vraie méthode psychologique.

Digitized by Google

Après les considérations générales auxquelles nous venons de toucher, et qui ont pour objet la nécessité et la méthode de la métaphysique, Hartenstein passe à la métaphysique elle-même. Cette science repose, chez cet auteur, sur la grande hypothèse de la multiplicité et de la simplicité des monades (1), hypothèse qui, par la part de vérité et d'erreur qu'elle contient, a assuré au herbartianisme un avantage réel sur la doctrine hégélienne, tout en lui suscitant en pure perte des embarras inextricables. En effet, tandis qu'il n'y a rien de plus vrai que l'existence d'une multiplicité de substances, et que, sous ce rapport, on ne saurait assez louer les herbartiens de s'être opposés au panthéisme moderne, la simplicité des substances primitives est exagérée à tel point par Hartenstein, que les questions les plus simples deviennent pour lui des abîmes de difficultés.

Qu'est-ce que l'être? Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que le moi? Tels sont les trois grands problèmes dont s'occupe la métaphysique de cet auteur.

L'heureuse hypothèse de la multiplicité des monades, combinée avec la fausse supposition de leur excessive simplicité, conduit d'abord Hartenstein à ne voir que contradiction dans la notion d'une chose et de ses attributs, dans l'idée de la réalité et de ses transformations continuelles. En effet, si la monade est d'une simplicité absolue, il est difficile de comprendre qu'un attribut quelconque lui soit inhérent. La notion de changement est également inconciliable avec la simplicité des substances primitives. En conséquence, Hartenstein considère chaque attribut comme le résultat des rapports dans lesquels la monade se trouve avec une série d'autres monades; et quant au changement que nous croyons remar-

(1) On nous permettra, sans doute, de nous servir du terme de *monade* pour traduire ceux du herbartianisme : *ein Reales*, *viele Reale*.

Digitized by Google

quer dans les substances, il l'explique par le mouvement continu qui fait entrer successivement chaque monade en communication avec d'autres entités. C'est ainsi que la première partie de la métaphysique de Hartenstein (*l'ontologie*) reproduit avec bonheur l'idée leibnitzienne d'une multiplicité de monades, et mérite, sous ce rapport, toute notre approbation. Mais, d'un autre côté, elle se perd dans des discussions inutiles et incompréhensibles en admettant la simplicité absolue de ces entités primitives, en enseignant que, prises chacune à part, elles ne sont susceptibles ni de qualités ni de changements, et qu'enfin la richesse des formes sous lesquelles elles apparaissent est uniquement le résultat des diverses combinaisons dans lesquelles ces monades peuvent entrer.

Le fantôme de ces existences chimériques poursuit Hartenstein à travers ses recherches ultérieures. Un nombre infini de monades ne saurait, à ce qu'il semble, être nécessaire pour former un tout limité. Il n'en paraît pas moins vrai que dans l'existence imperceptible se trouvent tous les éléments de l'immensité. En face de ces données contradictoires il ne reste, selon nous, qu'à conclure humblement au mystère. Hartenstein prétend pénétrer dans ces abîmes insondables. La matière composée, en dernière analyse, de parties simples, ne saurait, selon ce penseur, être divisible à l'infini. Les monades, considérées isolément, sont incapables, vu la nature qu'on leur suppose, de mouvement, d'étendue et de durée. Semblables aux points géométriques dont chacun à part est sans étendue, mais qui, placés l'un à côté de l'autre, engendrent la ligne et par suite la surface; les entités primitives sont étrangères dans leur isolement au temps, à l'espace, au mouvement, mais deviennent pour nous, qui les contemplons dans leur coexistence, la cause occasionelle de ces notions. Nous ne concevons ces idées, dit Hartenstein, ni par suite d'un défaut inhérent à notre faculté de

Digitized by Google

connaître, ni parce que chaque monade à part serait susceptible d'étendue et de durée. Notre pensée revêt nécessairement ces formes en vertu des lois qui régissent l'acte de connaître partout où il a pour objet une multiplicité de monades. Qui ne préférerait à tout ce qu'il y a de forcé dans cette partie de la métaphysique d'Hartenstein (*synechologie*, de το συνεχες, ce qui tient ensemble), la vieille doctrine de l'origine des idées de temps, d'espace, de mouvement dans l'expérience sensible? ou bien cette dernière explication serait-elle trop claire pour être admise en philosophie?

Viennent enfin toutes les obscurités qui enveloppent la notion du moi; viennent les mystères de notre propre existence, les abîmes que cache le *cogito ergo sum*, les contrariétés qui se trouvent dans notre nature, les difficultés qui entourent la théorie de la connaissance. Avoir conscience de soi-même, dit Hartenstein, c'est se contempler non seulement pensant, mais encore s'efforçant d'avoir la conscience du moi; ce n'est pas seulement se contempler dans cet effort, c'est encore réfléchir sur cette contemplation même, et ainsi de suite. L'idée du moi semble donc ne pouvoir être réalisée que par le moyen d'une progression sans fin, ce qui équivaut à la dire irréalisable. Le herbartianisme déclare que pour résoudre cette difficulté il suffit de concevoir le moi non comme identité du sujet et de l'objet, mais comme le centre d'une grande série de notions toujours changeantes, comme le produit du mouvement continuel d'une foule de pensées qui se croisent en un même point et se rencontrent en un même lieu. Explication qui, elle-même, aurait besoin de plus d'éclaircissements que le problème sur lequel elle doit jeter des lumières; théorie insaisissable à laquelle s'ajoutent des considérations tout aussi abstruses sur la nature de ces pensées et de ces images dont l'ensemble constitue l'entendement humain. Toute cette partie de la métaphysique de

Digitized by Google

Hartenstein (*l'eidolologie* ou la science des images qui sont dans notre esprit, εἰδῶλα) n'est, il faut l'avouer, nullement propre à nous prévenir en faveur du herbartianisme. Toutefois, en reconnaissant que si la nature intime des choses nous reste inconnue, nous n'en avons pas moins la certitude que des choses existent, et la claire connaissance de leurs rapports, elle aboutit à un résultat dont nous reconnaissons l'importance et la haute justesse.

Nous rendons justice aux mérites de l'ouvrage de Hartenstein, comparé, par exemple, à une logique hégélienne. Mais nous regrettons vivement que l'auteur ne nous y ait épargné aucun des détours par lesquels il a dû passer lui-même pour arriver à son système. Le disciple de Herbart ne nous fait grace d'aucune des idées dans lesquelles il a en vain cherché la solution de ses problèmes. Il ne nous laisse ignorer aucnn des chemins tortueux où il a cherché la vérité sans la trouver. Si cette méthode d'exposition présente de grands avantages parce qu'elle fait éviter l'écueil du dogmatisme, il faut convenir qu'elle ne facilite pas l'intelligence d'un ouvrage dont le sujet présente déjà par lui-même assez de difficultés. A peine croyez-vous avoir saisi le dernier mot de l'auteur, qu'une nouvelle contradiction, découverte avec subtilité, vous rejette plus loin, qu'une série inattendue de raisonnements recommence, jusqu'à ce qu'enfin la solution se produise dans des termes dont il n'est pas toujours aisé de saisir le rapport avec les formules primitives du problème.

L'hypothèse des monades est, du reste, la pierre angulaire du système. Admettre une multiplicité de monades, rien de mieux. Sous ce rapport, le herbartianisme, en se rattachant à la monadologie de Leibnitz, l'emporte de beaucoup sur Spinoza et ses disciples qui s'obstinent à ne voir partout que des modifications d'une seule substance. Mais supposer ces monades dépourvues de qualités, elles qui donnent naissance

Digitized by Google

à tout ce monde infini de phénomènes, dire que leur simplicité n'est conciliable qu'avec le seul attribut de l'existence, tout en introduisant furtivement et d'une manière arbitraire dans le système la variété des qualités, rapporter enfin à la coexistence des entités primitives les faits évidents qu'on ne saurait concilier avec ces suppositions gratuites, c'est là hasarder une doctrine que nous ne nous sentons pas le courage d'accepter. Les hypothèses de Hartenstein, en tout ce qui concerne la simplicité des monades, bien loin de porter quelque lumière dans les idées généralement reçues et dans les données de l'expérience, ne font qu'embrouiller nos pensées, et heurtent de front l'observation avec toutes les inductions qu'on peut en tirer. Pour donner une explication de la diversité des réalités existantes, il ne suffit pas de la ramener à une multiplicité d'unités primitives. Il faut encore supposer dans ces unités des différences originelles, intimes et caractéristiques, qui, dès le commencement, faisaient de chacune d'elles une individualité parfaitement distincte du nombre infini des autres monades. Il faut ajouter, au principe de l'existence d'une foule de réalités primordiales, *le principe* (de Leibnitz) *de la non existence des indiscernables*, c'est-à-dire cet axiôme en vertu duquel il n'y a dans tout l'univers ni deux êtres absolument semblables, ni deux monades entre lesquelles aucune diversité ne fût à découvrir. Le herbartianisme, qui a de très grands rapports de ressemblance avec la doctrine métaphysique de l'illustre penseur que nous venons de nommer, n'aurait pu que gagner en suivant encore à cet égard ses traces, et en s'attachant à rester fidèle sur ce point aussi à ce génie universel dont la gloire est regardée encore aujourd'hui comme une gloire nationale en deçà comme au-delà du Rhin.

Digitized by Google

IV.

Après la métaphysique pure ou théorique, vient, dans le herbartianisme, la métaphysique appliquée. La *psychologie* en est, selon Herbart, la partie la plus importante. Nous avons déjà exprimé nos regrets sur la place ainsi assignée à une science qui mériterait bien plutôt d'être reconnue comme la base unique de toute philosophie.

Rester fidèle au guide sûr de l'expérience, ne s'élever qu'avec précaution sur les ailes d'une spéculation qui s'égare quand elle perd de vue les données positives; voilà la tâche que Herbart s'est posée quand il rédigea ses divers ouvrages relatifs à la science de l'esprit humain. Drobisch a continué les travaux psychologiques du maître dans le même sens et en y apportant le même esprit. Après avoir essayé de justifier Herbart sur l'un des points les plus curieux de sa doctrine, il a opposé, dans sa *Psychologie empirique*, les résultats de l'observation interne aux hypothèses chancelantes de la pure spéculation. L'auteur se flatte d'être libre de ces préoccupations aprioriques dont l'arbitraire a empêché jusqu'ici de bien constater et de bien comprendre les phénomènes de l'ame et leurs lois; il se fait gloire d'avoir appliqué à la psychologie une méthode dont les sciences naturelles ont tant profité, la méthode expérimentale.

Nous ne pouvons que louer ces intentions excellentes. C'est uniquement par la conscience et la réflexion que la science de l'esprit peut se constituer avec succès; l'observation de nous-mêmes est féconde en grands résultats. La source la plus sûre de la vérité, c'est notre ame créée à l'image de l'être suprême. On ne fouille, néanmoins, pas sans difficulté dans

Digitized by Google

cette mine précieuse; elle est trop vaste pour qu'il soit possible d'y découvrir toujours du premier coup le véritable filon. Il est difficile aussi de se défaire de tout préjugé apriorique. Drobisch a-t-il su éviter ce double écueil? Telle est la grave question à laquelle nous devons répondre.

Les faits psychologiques qui se rapportent au souvenir et à l'oubli se prêtent en une certaine mesure au calcul. On peut déterminer plus ou moins exactement sous quelle condition une idée retombe, comme dit l'école nouvelle, « sous le seuil de la conscience humaine, » c'est-à-dire s'oublie, et dans quelles circonstances une autre pensée reste présente à l'esprit. Généralisant rapidement cette idée, Herbart avait soumis à la rigueur des opérations arithmétiques l'ensemble de tous les faits de la conscience intime. La spontanéité de l'homme se trouvait dès lors emprisonnée dans des formules mathématiques; le libre mouvement de l'esprit était enchaîné au nom du calcul; le tout sans aucun profit véritable, ni pour la vie, ni pour la science, sans aucun autre résultat évident qu'une accumulation de difficultés dans des questions sur lesquelles on ne saurait jamais répandre assez de lumières. Drobisch a évité plus ou moins ce défaut du maître; non qu'il accorde que Herbart est allé trop loin en expliquant tout par le calcul; au contraire, il laisse la porte ouverte à l'invasion des mathématiques dans le domaine de la philosophie. Mais au moins a-t-il consenti, en écrivant son livre, à descendre sur le terrain où se trouve la majorité de ses lecteurs, et à exposer la science de l'esprit non du point de vue *théorique* ou *mathématique*, mais du point de vue *empirique*.

L'idée que le herbartianisme se fait des monades comme d'êtres absolument simples et dénués de toute qualité, a dû conduire Drobisch, au sujet de la conception de l'ame et de ses facultés, à des exagérations qu'il nous est impossible d'approuver. En effet, ce penseur ne se borne pas à proscrire

Digitized by Google

une séparation trop tranchée des forces auxquelles nous rapportons les séries diverses des phénomènes psychologiques. Comme les propriétés elles-mêmes de l'esprit n'existent pas pour lui, il ne pouvait se contenter de prémunir contre l'erreur de ceux qui semblent prêter une réalité individuelle à des abstractions destinées à faciliter l'étude de l'ame. Il va jusqu'à prétendre que la théorie des facultés de la monade spirituelle ne contient aucun élément de vérité; que la doctrine des diverses puissances de l'ame est une hypothèse nuisible; que les idées qui ont régné à ce sujet depuis Aristote jusqu'à Kant sont complètement erronées. C'est là qu'est l'exagération de Drobisch. Si quelquefois on a trop séparé les facultés de l'esprit l'une de l'autre, ce n'est pas une raison pour les identifier aujourd'hui. On a eu tort naguère de leur prêter une substantialité qu'elles n'ont pas; il importe maintenant de ne pas les confondre, encore moins de les proclamer nulles, car ce serait renoncer à la classification de l'immensité des phénomènes qui se rattachent à l'unité psychologique.

La prétention la plus étrange de Drobisch, prétention contre laquelle nous ne saurions trop nous élever, et qui, quoiqu'elle soit, pour ainsi dire, la conséquence de la précédente, mérite néanmoins d'être signalée à part et d'être combattue avec force, c'est la réduction de tous les phénomènes internes à un seul : la pensée. Pour Drobisch, la faculté de sentir et celle de vouloir n'existent pas; selon lui, il n'y a, à proprement parler, dans l'ame, que des notions, des perceptions, des idées. A ses yeux tout s'explique par là; les résultats si multiples de l'analyse de la conscience sont compris dans la seule catégorie des phénomènes intellectuels. Il y a bien en nous (Drobisch, lui-même, ne saurait se refuser à l'évidence du fait) un triple développement qu'on peut résumer par les trois mots de sentir, penser et vouloir; il est

Digitized by Google

vrai que certains faits semblent se passer exclusivement en nous, et constituer la vie propre à l'intelligence, tandis que d'autres phénomènes semblent exprimer plus particulièrement notre passivité, notre sensibilité, d'autres notre activité, notre volonté. Drobisch consent même à adopter et à suivre dans son ouvrage la division ordinaire des faits de la conscience en faits intellectuels, faits sensibles et faits volontaires; mais un examen approfondi de ces phénomènes montre, selon lui, qu'ils ne sont pas si différents qu'on le suppose d'ordinaire. Nous pouvons penser sans vouloir ou sentir; mais nous ne pouvons ni sentir sans avoir en nous une pensée vague, ni vouloir sans que notre intelligence sache plus ou moins clairement ce qu'elle veut. Un sentiment n'est autre chose qu'une idée à moitié combattue par une seconde, à moitié soutenue par une troisième; un desir ou un mouvement de volonté: c'est une pensée qui s'élève victorieusement dans notre conscience et qui triomphe de tous les obstacles. D'où il suit que sentir et vouloir se réduisent à penser, et que l'effort de la volition, comme les émotions de l'ame, s'explique par l'union ou l'opposition des idées.

C'est ainsi que Condillac ramenait jadis toutes nos facultés à la seule sensation; que Leibnitz, auquel la théorie herbartienne est empruntée, n'admettait dans la monade d'autre changement que celui des perceptions; que Fichte, Schelling et Hégel ont introduit dans la philosophie une unité factice sur les ruines d'une diversité réelle et irrécusable. Le même tort doit être reproché à tous ces esprits illustres qui ont cru trouver le mot de toutes les énigmes, l'un dans la sensation, un autre dans la perception, un autre dans la pensée la plus abstraite: tous ont sacrifié les richesses diverses de la réalité à la froide uniformité d'un faux système. Nous nous étonnons que le herbartianisme ait pu tomber dans ce défaut, lui qui d'ordinaire se garde bien de donner dans la manie, presque

Digitized by Google

universelle de nos jours, de réduire tout, bon gré mal gré, à l'unité ; mais quelles que soient les formes sous lesquelles se présente un scholasticisme qui veut imposer un moule uniforme aux diversités existantes, quels que soient les noms glorieux dont cette tendance puisse se prévaloir, la conscience repoussera toujours ces prétentions arbitraires : elle ne cessera de proclamer à haute voix que les faits sensibles, les faits volontaires et les faits rationnels sont irréductibles, que sentir, vouloir et connaître sont trois modes essentiellement différents de notre vie spirituelle. Quelque haut que nous placions l'intelligence, nous ne lui sacrifierons ni l'amour ni la liberté.

Passons sous silence tout ce qu'il y a de bizarre à considérer les perceptions de l'ame comme des actes par lesquels l'esprit humain tend à se conserver lui-même vis-à-vis des objets qui sont en rapport avec lui. Cette définition de l'idée n'est qu'un des résultats de l'erreur qui a déterminé Herbart et son école à baser leur psychologie sur la métaphysique au lieu de faire avec soin le contraire. Drobisch regarde ce procédé évidemment entaché des vices de l'apriorisme comme possible, comme praticable, comme utile ; mais il prétend avoir suivi, dans sa *Psychologie expérimentale* une tout autre route, et n'avoir établi ses résultats que sur l'expérience interne, sur les faits de la conscience. Il nous est impossible d'accorder qu'il ait réussi dans cette entreprise. Sa théorie serait inexplicable si l'on ne tenait pas compte de l'influence que la monadologie de Herbart a exercée sur les conceptions psychologiques du disciple. Et comment, du reste, serait-il possible de suivre la voie purement expérimentale, quand on se propose non pas de se soumettre aux faits, quelles que soient les vérités qu'ils proclament, mais d'étayer, au moyen de l'observation, une doctrine déterminée à l'avance ?

Si telles sont les restrictions que nous devons mettre à

Digitized by Google

l'éloge mérité sous d'autres rapports par la *psychologie expérimentale* de Drobisch, il nous sera difficile d'espérer que la *psychologie mathématique* que l'auteur nous promet comme complément de son ouvrage, avancera véritablement la science de l'esprit. Le premier livre présente des parties dans lesquelles on reconnaît le talent de l'observateur. La *psychologie mathématique*, destinée à éclairer les variétés de l'expérience par les lumières d'une haute théorie, donnera une *statique* et une *dynamique* complètes *des notions*. Les idées ne seront plus que des forces qui, selon qu'elles seront semblables ou dissemblables, s'ajouteront ou s'entredétruiront. Tout sera soumis à un calcul exact qui montrera que certaines pensées sont tantôt neutralisées tantôt provoquées par certaines autres idées; et les chiffres auront la première place dans toutes les questions psychologiques.

Quant aux deux autres parties de la métaphysique appliquée, c'est-à-dire, selon Herbart, la *philosophie de la nature* et la *physiologie* (ou *biologie*), elles n'ont été traitées à part par aucun sectateur du herbartianisme. Leurs principes fondamentaux sont, du reste, ceux de la science dont nous venons de tracer l'esquisse.

V.

La logique, nous l'avons vu, n'a d'autre but que de mettre de la clarté dans les idées. S'il arrive que plus on procède avec rigueur, plus les contradictions de notre pensée deviennent évidentes, la métaphysique est là qui s'efforce de faire disparaître ces pénibles oppositions. Reste une troisième série de notions, celles qui sont accompagnées d'un jugement d'approbation ou d'improbation. La science qui s'en occupe c'est

Digitized by Google

l'esthétique, ou, comme il aurait mieux valu l'appeler, la philosophie esthétique et pratique. La métaphysique a été une science de théorie pure; elle ne s'occupait ni de l'appréciation des choses, ni de celle des actions; nous n'y avions en vue que la seule connaissance. L'appréciation des faits naturels ou moraux est du domaine de la science que nous venons de désigner.

Quelles sont les raisons pour lesquelles telle idée est accompagnée en nous d'un sentiment de plaisir, d'un jugement approbatif, telle autre suivie d'un jugement défavorable et d'un vif déplaisir? Pourquoi cette notion-ci reçoit-elle une approbation générale; pourquoi celle-là, au contraire, mérite-t-elle qu'on s'en détourne avec une certaine douleur, et qu'on la fuie, pour ainsi dire, comme antipathique à notre nature? Ce sont ces questions et d'autres semblables auxquelles répond l'esthétique herbartienne. Il n'y a plus là de recherches minutieuses sur la réalité et l'apparence, sur la nature des monades, sur l'essence de la matière, sur les difficultés de la notion du moi. Sans s'inquiéter si les choses et les actions sur lesquelles elle prononce sont apparentes ou réelles, l'esthétique se borne à apprécier les unes et les autres, et à décider si elles plaisent où si elles doivent déplaire.

Appliquée aux faits, cette science, tout à fait indépendante des théories spéculatives, donne naissance à une série de sciences pratiques qui enseignent comment l'homme doit agir pour créer non le laid, mais ce qui plaît, pour donner lieu non à des jugements défavorables mais à des sentiments de plaisir et à des idées approbatrices. Parmi ces sciences, il y en a une dont les préceptes portent plus particulièrement le caractère de la nécessité, dont les lois s'imposent avec une autorité tout exceptionnelle parce que nous-mêmes nous en sommes l'objet, et qu'il ne dépend point de nous de sortir de son domaine : c'est *l'éthique.* La philosophie morale, à la-

Digitized by Google

quelle se joint la philosophie du droit naturel, est donc comprise dans l'esthétique, qui se rapporte tantôt au beau, dans le sens restreint du mot, tantôt au bien ou à la beauté morale. L'esthétique s'occupe de tous les cas où nous jugeons d'après la règle du beau ; l'éthique ne comprend dans sa sphère que les cas particuliers où nous trouvons belle ou laide une manifestation de la volonté. Nous avons blâmé déjà plus haut cette coordination de deux sciences si diverses sous un même nom générique ; sans y voir une annihilation de ce qui caractérise la science des vertus et des devoirs, et tout en accordant que du point de vue de Herbart ce classement est motivé, nous sommes d'avis qu'il aurait mieux valu éviter tout ce qu'il y a de bizarre dans cette union inaccoutumée de deux sciences si éminemment distinctes.

Ni Herbart ni ses disciples n'ont traité *in extenso* des jugements esthétiques proprement dits. Aussi la théorie de ces jugements n'aurait-elle pas donné au herbartianisme l'occasion de développer ses idées les plus caractéristiques. Par contre, la science du goût moral et des jugements qui apprécient l'activité volontaire et libre de l'homme a été pour Herbart l'objet d'une prédilection particulière. Cette science, trop peu cultivée en Allemagne depuis que la philosophie absolue a mis dans l'ombre la grande idée du devoir et effacé les limites rigoureuses qui séparent le bien du mal moral, a été traitée à part par ce penseur, ainsi qu'une science qui s'y rapporte étroitement, nous voulons dire la pédagogique. Il y a plus : Herbart habituait ses disciples à considérer la philosophie tout entière sous le point de vue moral et pratique, contrebalançant ainsi l'influence trop exclusivement théorique de Hégel. Hartenstein aussi, que nous connaissons déjà comme métaphysicien, desirant sans doute, en véritable disciple de Herbart, qu'on ne le crût pas uniquement tourné vers les discussions spéculatives, a traité des questions fonda-

Digitized by Google

mentales dont s'occupe la science des mœurs. Après avoir attaqué les idées que le plus illustre dogmaticien de notre siècle, Schleiermacher, avait émises sur la véritable base de la morale, il a écrit, sous le titre de : *Principes fondamentaux des sciences éthiques*, un code de morale individuelle et sociale, une théorie non seulement des devoirs, mais encore du droit naturel, un ouvrage qui embrasse à la fois la sphère de la légalité et celle de la moralité, un livre qui considère dans leur union la vie privée et la vie publique, et qui ne sépare pas les devoirs que nous avons à remplir envers l'humanité de ceux qui résultent de notre position dans l'Etat.

Tandis que la métaphysique de Hartenstein ne diffère guère de celle du maître que par la disposition, l'éthique de cet auteur, tout en se rattachant intimément aux principes de l'école, ne marche pas servilement sur les traces de Herbart, et se permet quelquefois, même dans les principes, des déviations qui ne sont pas sans importance, mais que le disciple s'efforce de justifier. Le soin avec lequel Hartenstein a développé les idées mères du nouveau système de morale, l'esprit d'indépendance qu'il a montré vis-à-vis du maître lui-même, la vigueur avec laquelle il a mis en relief l'importante distinction du bien et du mal, nous font applaudir à l'apparition du livre dont nous parlons. Il nous semble néanmoins qu'il aurait mieux valu séparer d'une manière plus tranchée les éléments qui sont du domaine de la pure éthique, de toutes les idées qui sont du ressort de la philosophie politique et sociale. Nous nous étonnons aussi de voir la morale religieuse passée sous silence, sans que cette omission soit motivée.

Mais ce qui nous choque encore davantage chez Hartenstein, c'est que les lois pratiques qui doivent régler notre activité sont déclarées indépendantes de la psychologie; que la question de la liberté est positivement exclue du domaine

Digitized by Google

des recherches morales, et qu'en définitive la liberté elle-même est rejetée ; comme si l'éthique ne s'appuyait pas à chaque instant sur des données psychologiques, et comme si la liberté n'était pas la condition indispensable de la moralité. Quand je veux une chose, ne suis-je pas maître de ne pas la vouloir ? Quand je me refuse à un acte, ne suis-je pas malgré cela persuadé que j'aurais pu m'y déterminer ? Hartenstein rejette cette théorie d'une liberté à deux tranchants, comme contraire à la morale. Il oublie que, malgré toutes les subtilités imaginables, la conscience nous force irrésistiblement de donner la préférence à la doctrine même qui fait l'objet de sa critique. Car quant à la formule que propose Hartenstein, et d'après laquelle serait déclaré libre celui qui use de sa volonté d'une manière conforme à son jugement moral, elle peut donner lieu à quelques éloges, mais à beaucoup plus de critiques. D'ailleurs, Hartenstein lui-même accorde qu'elle contient un élément réel de déterminisme. Nous en appelons simplement à l'idée de responsabilité que ce penseur ne peut admettre qu'en contradiction avec lui-même, pour défendre le caractère essentiellement indéterministe de la liberté.

L'une des questions les plus importante de la morale, c'est celle du souverain principe qui doit régler et nos volontés et nos actions. Toute l'histoire de la philosophie des mœurs n'est que la longue suite des essais faits pour formuler la suprême loi de l'activité humaine, pour désigner le dernier but auquel doivent tendre nos efforts, et les motifs par lesquels nous devons nous laisser guider dans la recherche du bien absolu. Le herbartianisme se range malheureusement, (et c'est là le dernier reproche que nous ferons à son éthique) dans la catégorie des systèmes qui désespèrent de réduire la multiplicité des principes moraux à l'unité, et s'épargnent les labeurs de cette tentative pénible, mais psychologiquement nécessaire, en s'arrêtant à une série de lois morales coor-

Digitized by Google

données, et en se refusant à chercher l'idée supérieure dont on pourrait les faire découler. Il serait trop long de déduire ici des diverses situations dans lesquelles la volonté peut se trouver, les cinq principes suprêmes qu'admettait Herbart, ou les quatre lois fondamentales auxquelles Hartenstein juge convenable de s'arrêter. Les idées de liberté interne, de bienveillance, de droit et d'équité qui résument selon ce dernier penseur toutes les lois morales, et auxquelles, selon Herbart, il suffit d'ajouter l'idée de perfection ou de progrès pour être sûr de n'oublier aucun des principes essentiels de l'éthique, offrent un ensemble trop peu systématique pour qu'il soit possible d'y jeter à la hâte un coup-d'œil satisfaisant. Nous regrettons toutefois qu'au milieu de cette vaste désorganisation, le disciple de Herbart ait perdu jusqu'à la foi en la perfectibilité indéfinie de la nature humaine. Remarquons aussi que des velléités d'apriorisme se trahissent dans cette théorie en contradiction avec la tendance générale du système. Ajoutons enfin que le principe de la liberté interne est très souvent traité de primitif par exellence, et que plus d'une fois le but de toute activité humaine est placé dans la fidélité aux idées, en sorte qu'avoir du caractère serait faire preuve de vertu. Tout l'exposé de ces maximes à la fois insuffisantes et inconciliables nous porte à conclure que plus on réfléchira sur ce chapitre de la philosophie de Herbart, plus on le trouvera rempli d'incohérence et de défauts. La nécessité de la recherche d'un principe unique et suprême de nos actions n'aurait pu être mieux démontrée que par l'impuissance des efforts tentés dans un sens contraire. Ce que l'éthique de Hartenstein laisse à desirer, semble tenir en grande partie à l'aversion que ce penseur a eue pour toute tentative de ramener la morale entière à une seule loi souveraine.

Quant à la *politique* du herbartianisme, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, est intimément liée à la morale de ce

Digitized by Google

système, ni Herbart, ni ses disciples ne l'ont exposée à part. Il suffira donc de dire que le but auquel l'état doit aspirer, c'est, selon l'école nouvelle, la mise en pratique des idées morales et le progrès de la véritable liberté. Certains économistes mettent tout leur espoir dans une nouvelle organisation du travail ; Herbart et ses disciples se mouvant dans un cercle d'idées bien différentes, proclament non sans raison, que la moralité publique est la première condition du bien général. Mais, d'un autre côté, un certain esprit aristocratique, une vive opposition contre la théorie des droits naturels, des assertions répétées sur l'inutilité des constitutions accusent le côté faible de cette philosophie sociale.

VI.

Quoique les sectateurs de Herbart affectionnent les recherches exactes, ils sont bien loin de méconnaître toute la puissance des émotions de la vie religieuse. Selon Hartenstein, la théologie naturelle doit être mise à la place de la physiologie comme troisième partie de la métaphysique appliquée. Selon Drobisch, la philosophie de la religion mérite d'être considérée à la fois comme le point culminant de la philosophie théorique, et comme le développement suprême des doctrines esthétiques et pratiques.

Herbart lui-même n'a pas laissé d'ouvrage sur la philosophie de la religion ; il n'a pas même jugé convenable d'assigner à cette science une place à part dans son système. Il a toujours rattaché à d'autres disciplines philosophiques les considérations qui appartiennent à cette sphère supérieure. Peut-être aussi ses idées n'étaient-elles pas assez arrêtées sur les solutions à donner aux problèmes théologiques. Drobisch se

Digitized by Google

plaçant au point de vue du maître, mais sans entendre abdiquer par là le droit de rectifier ses idées, s'est chargé d'écrire la *philosophie de la religion* selon Herbart. Là où la science rencontre les limites infranchissables qui lui sont posées, là où la philosophie théorique et la philosophie pratique s'accordent à proclamer qu'elles ne peuvent pas aller plus loin, ce penseur sait recourir à la foi, et trouver le dernier mot des énigmes de l'existence dans la croyance à un monde supérieur.

Dire de la philosophie religieuse de Drobisch que c'est un livre écrit avec clarté, c'est lui donner un éloge qu'apprécieront tous ceux qui connaissent la littérature philosophique de l'Allemagne. Le principal but de cet ouvrage est d'exposer les preuves de l'existence d'un Dieu personnel. Justifier notre foi en un être suprême et extra-mondain, voilà pour Drobisch la fin à laquelle la théologie rationnelle doit aspirer et à laquelle elle doit atteindre.

A cet effet, ce philosophe soumet à une nouvelle critique, la série de ces démonstrations célèbres par lesquelles depuis Anselme de Cantorbéry jusqu'à Hégel, la pensée humaine a essayé de s'élever à l'infini. Pesant avec soin ces raisonnements si souvent attaqués et défendus, examinant à la lumière de son intelligence, et avec la pierre de touche de son sentiment religieux ces tentatives glorieuses par lesquelles l'homme borné, mais né pour l'absolu, s'est efforcé d'approcher des régions célestes , il déclare avec raison que les preuves ontologiques et cosmologiques nous donnent l'idée de l'infini et nous démontrent l'existence réelle de l'absolu ; mais il ajoute, et fait bien d'ajouter que ce n'est néanmoins pas sur elles que notre foi en la personnalité de l'être suprême peut se fonder comme sur une base suffisamment assurée.

Les harmonies de la nature semblent manifester partout

Digitized by Google

l'existence des causes finales ; les cieux et la terre racontent la gloire du Très-Haut ; la sagesse du Créateur se voit comme à l'œil dans les merveilles de son ouvrage. Des considérations de cette espèce constituent ce que l'école appelle la preuve téléologique. Des noms illustres pourraient être cités à l'appui de cette démonstration. Drobisch aussi l'admet. Si cet argument, ajoute-t-il, ne donne pas une certitude absolue, il conduit du moins à une probabilité tellement grande qu'elle équivaut à la certitude. Plus sévère que ce penseur ou pour mieux dire plus jaloux d'ôter toute prise à la critique quand il s'agit de l'idée qui nous est la plus chère, nous ne saurions reconnaître à cette démonstration toute la valeur qu'on veut bien lui accorder. C'est une induction qui repose sur l'hypothèse que la nature n'est pas un être organique, qu'il est impossible d'admettre en elle une force plastique, que c'est en dehors d'elle qu'il faut chercher l'élément organisateur et absolu. L'art infini d'un Dieu personnel n'apparaît avec tant d'évidence dans la vie de l'insecte et dans la marche des étoiles, qu'aux yeux de ceux qui apportent l'idée de Dieu à la contemplation de l'univers.

Au fond, Drobisch met sa confiance ailleurs que dans des inductions téléologiques. Comme ce n'est pas la théorie, mais la vie pratique qui est le domaine réel de la religion, il pense qu'en s'appuyant sur la morale la piété devient invincible, inattaquable, pendant que la morale elle-même trouve dans la religion un complément sans lequel elle ne saurait subsister. Mais cette idée, sur laquelle est basé son argument éthico-théologique, ne ravale-t-elle pas à la fois la science des devoirs à laquelle on ravit l'indépendance, et la philosophie de la religion devenue un corollaire de la théorie des lois et des mœurs ? Est-il vrai que la foi en un ordre moral des choses implique la croyance en un ordonnateur suprême ? Est-il vrai que la possibilité d'aspirer avec persévérance à la

Digitized by Google

vertu est subordonnée à la foi en l'existence d'un Dieu personnel? A nos yeux, les travaux de Fichte ont depuis longtemps démontré le contraire. Pour reposer sur une sphère à part de notre vie spirituelle, notre foi sacrée en la personnalité de l'Être-Suprême n'en est que d'autant plus inébranlable. La seule démonstration dont la religion ait besoin est le simple exposé de son origine et de sa nature. Le fait de notre tendance vers l'absolu, voilà la racine de notre foi religieuse. N'en serait-il pas une justification suffisante? La croyance en un Dieu saint et bon, créateur et père de ses créatures, laquelle est le produit naturel d'un sentiment indestructible, n'est-elle pas mise, par la nécessité même de ce sentiment, à l'abri de tous les doutes aux yeux des esprits sérieux?

Du reste, l'ouvrage de Drobisch a des mérites incontestables et que nous nous empressons de signaler. Le scolasticisme de la science absolue y est heureusement attaqué; le panthéisme, si répandu naguère en Allemagne, est reconnu et proclamé incompatible avec la moralité et la piété; le caractère de la personnalité est revendiqué à l'idée de Dieu comme son complément le plus important et le plus indispensable. Les caractères fondamentaux de la religion sont bien esquissés : son indépendance de la pensée spéculative est maintenue. L'auteur montre avec bonheur qu'il y a nécessairement dans toute religion des éléments positifs. Il déroule devant nous avec art les diverses phases que la piété a parcourues. On pourra différer de Drobisch sur des questions qui ne sont pas sans importance; on regrettera, sans doute, aussi qu'il ait jugé bon de passer sous silence les idées si essentielles d'immortalité, de mal moral et d'autres semblables; mais toujours est-il qu'on sera forcé d'avouer que, comparée à la doctrine de Hegel, la philosophie religieuse de Drobisch constate un immense progrès et est un des signes les plus heureux de notre époque.

Digitized by Google

Apologiste du théisme, ennemi des hypothèses aprioriques, adversaire de l'identité de l'être et de la pensée, le herbartianisme peut laisser, sous certains rapports, beaucoup à desirer. Il n'en serait pas moins injuste de méconnaître les éminents services que ce retour dans une voie meilleure a rendus à la cause de la vérité philosophique. Les doctrines absolues n'ont pas encore complètement abdiqué leur règne en Allemagne. La philosophie herbartienne qui, dans sa partie théorique et dans sa partie pratique, conduit également à la foi religieuse, et qui, dans sa partie métaphysique, est si radicalement opposée à la doctrine d'une substance unique et à la confusion de la logique avec l'ontologie, concourt puissamment à amener un résultat qui est espéré depuis longtemps, et qui sera bientôt du nombre des faits accomplis : la chute complète du hégélianisme et l'avènement d'une philosophie nouvelle et meilleure.

VIII.

Nous nous sommes longuement étendu sur Drobisch et sur Hartenstein, non seulement parce que le herbartianisme est encore inconnu en France, mais encore parce qu'il domine à Leipzig et qu'il y compte parmi ses adhérents presque tous ceux qui se livrent aux études philosophiques. On a déjà vivement reproché à l'université dont nous parlons cette tendance si prononcée pour la doctrine de Herbart ; les sectateurs de Hégel, irrités de ne pas dominer en Saxe comme ils dominaient naguère en Prusse et dans le Wurtemberg, ont imputé à Leipzig un honteux exclusivisme, et ont prétendu que la libre discussion était impossible dans cette cité. En face de ces accusations calomnieuses nous nous sentons obligés de

Digitized by Google

prendre en main la défense de l'Université attaquée. Weisse et Biedermann y enseignent avec une liberté pleine et entière des doctrines essentiellement opposées à celles de Herbart.

La tendance représentée à Leipzig par Weisse est, du reste, très analogue à celle des penseurs même qui ont fait entendre ces injustes reproches. La théorie de Weisse est une modification particulière de la philosophie hégélienne ; c'est une doctrine qui, quoiqu'elle ait revêtu successivement des formes de plus en plus différentes de sa forme primitive, n'en est pas encore venue à se dépouiller de tout attachement au système qui lui a donné naissance. Ainsi, la branche plantée dans une terre étrangère et taillée avec soin à plusieurs reprises, peut être amenée à donner des fruits meilleurs que ceux du tronc primitif ; néanmoins, elle trahit toujours son origine, elle se ressent évidemment du terrain auquel elle avait primitivement emprunté sa sève ; ses qualités naturelles seront modifiées, mais non pas anéanties.

En effet, après s'être essayé dans le domaine littéraire par des publications qu'il ne nous appartient pas d'apprécier ici, et, après avoir préludé à ses grands travaux philosophiques par des recherches historiques sur les principes d'Aristote et de Platon et par la traduction de plusieurs ouvrages du philosophe de Stagire, Weisse salua la doctrine hégélienne avec un enthousiasme très prononcé (en 1827, dans son *Essai sur la mythologie grecque*). Sa critique n'osait encore guère s'attaquer à ce système gigantesque ; elle se bornait à remarquer que, s'il y avait lieu à se séparer du maître, c'était à propos de quelques questions de détail concernant la théorie des rapports mutuels de la la science, de l'art et de la religion. Plus tard (en 1829, dans son opuscule *sur l'état actuel des sciences philosophiques*), Weisse, tout en restant fidèle à la logique hégélienne, demanda qu'on reconstruisît sur un nouveau plan

Digitized by Google

les autres parties du système. Il critiquait en particulier avec talent le *salto mortale* par lequel l'idée se transforme en nature, et reprochait avec raison à la philosophie absolue d'être contraire à la liberté. Bientôt après (en 1830), il publia son *Esthétique* qui, selon quelques critiques, est le plus original et le plus parfait de ses ouvrages, mais qui, selon nous, ressemble beaucoup trop à un traité de métaphysique, et ne maintient pas assez l'indépendance de l'art vis-à-vis de la spéculation. A en juger d'après ce livre la méthode seule de Hegel devait être conservée; le panthéiste logique y était l'objet d'une assez vive critique; tout le système de la philosophie devait être refait dans un esprit en partie opposé à celui du fondateur de la doctrine absolue. Du reste l'Esthétique de Weisse a mis les meilleurs idées de Hegel a profit, et elle a assez bien réussi dans ce triage difficile: car encore aujourd'hui, que l'Esthétique du philosophe de Berlin plus récemment publié a donné une nouvelle impulsion aux études spéculatives sur l'art et ses principes suprêmes, c'est sur les questions soulevées par le penseur du Leipzig, tout aussi bien que sur les théories défendues par Hegel, que roulent toutes les discussions esthétiques en Allemagne.

Après la mort du célèbre chef de l'école logique, Weisse renia de plus en plus les erreurs de sa jeunesse. Quand les tendances divergentes des disciples jusqu'alors humblement soumis à l'autorité du maître se firent jour et donnèrent naissance à ces discussions interminables dont l'amertume toujours croissante a si puissamment hâté la décadence du hégélianisme, l'auteur de l'Esthétique déclara hautement (en 1832), dans une publication sur *l'état de la philosophie au moment de la mort de Hegel*, que le système de l'idée pure, menaçait de changer l'univers en un fantôme métaphysique. La vie de la nature et le véritable mouvement de l'histoire, disait-il, ont été sacrifiés à un aride scolasticisme;

Digitized by Google

la forme logique a été confondue avec le fond ; l'abstrait a été identifié avec le concret, grâce à l'apothéose de la dialectique. Il ajoutait que le salut nous viendrait d'une doctrine qui saurait concilier la religion et l'empirie avec la spéculation, il donnait à entendre que l'avènement de ce système pourrait bien être prochain. Il n'était pas trop difficile de comprendre à l'adresse de quel penseur était écrit cet éloge anticipé.

Dès lors Weisse se fit le champion de ces idées sublimes qui sont en même temps la gloire du penseur, et la consolation de l'humanité souffrante : l'immortalité individuelle et la personnalité de Dieu furent les croyances pour lesquelles il combattit contre les ultras du hégélianisme, sinon avec un succès complet, au moins avec un zèle qui lui a assigné un rang éminent parmi les représentants du mouvement antipanthéistique en Allemagne. Dans son traité *de l'idée de la divinité* (1833), Weisse ne se contenta pas de dire que son système bien loin d'être, comme il l'avait cru d'abord, le système hégélien modifié en partie, était essentiellement différent de la spéculation absolue, avec laquelle il ne se rencontrait que dans la méthode. Il se sépara avec plus d'éclat de cette tendance, en défendant avec une noble chaleur la plus belle des causes, la personnalité de l'Être suprême, contestée alors par les partisans de l'absolutisme philosophique. Et quand, bientôt après, la question de l'immortalité fut devenue le pivot de toutes les discussions philosophiques en Allemagne, quand la préface de Schelling à la traduction allemande de la préface des fragments de M. Cousin, eut attiré l'attention du monde savant sur le plus illustre vétéran de la philosophie, il ne se contenta pas non plus de se rattacher spontanément au héros dont la réapparition faisait concevoir de si brillantes espérances ; il se plaça par sa *Doctrine ésotérique de l'immortalité individuelle* (1834), et par son opuscule *Sur la Résurrection* (1836) parmi les premiers défenseurs de la permanence

Digitized by Google

infinie du moi. Ajoutons que, dans sa *Métaphysique* (1835), selon l'auteur, le meilleur de ses ouvrages, tout en déclarant encore que l'invention de la méthode trichotomique constitue le mérite incommensurable de Hégel, et tout en continuant lui-même à déduire l'une de l'autre les catégories les plus abstraites de la pensée, Weisse s'éloigna plus que jamais de ce penseur, pour se rapprocher encore de Schelling et du système de la liberté. Ce n'est que dans les derniers temps que, fidèle avant tout à son principe de progrès, il semble avoir sacrifié à cette foi en la perfectibilité de son système sa constante admiration pour la méthode d'un maître si longtemps vénéré.

A part l'union trop intime établie partout entre le sentiment esthétique et le sentiment religieux, à part aussi quelques bizarres égarements de détail par lesquels l'auteur retombe dans les systèmes qu'il combat (comme par exemple lorsqu'il concède l'immortalité uniquement aux régénérés, ou qu'il prétend concilier le panthéisme et le théisme au moyen du dogme de la Trinité singulièrement défiguré), nous ne pouvons qu'applaudir à de si nobles efforts, et former des vœux sincères pour la réussite d'une si belle entreprise. S'il est à regretter que les ouvrages de Weisse laissent souvent à désirer sous le rapport de la clarté, il faut sans doute mettre ce défaut de l'auteur en grande partie sur le compte de l'influence trop grande qu'il accorde à une imagination un peu avantureuse. Nous en voyons encore la source dans la fausse position qu'il a si longtemps occupé entre le hégélianisme et ce que nous nommerons avec confiance non la doctrine de Schelling mais la philosophie de l'avenir.

Nous appellerions encore avec plaisir l'attention de nos lecteurs sur les mérites théologiques de ce penseur, si les questions qui se rapportent à l'église, n'étaient éloignés de notre sujet. Qu'il nous soit permis seulement de signaler le

Digitized by Google

beau travail de Weisse sur *l'histoire évangélique traitée du point de vue critique et philosophique*, comme une des meilleures réponses qui aient été faites aux savantes négations formulées à cet égard par un champion distingué et spirituel de la théologie panthéiste. Le domaine du mythe et celui d'une tradition erronnée, se sont vus restreints; la vérité historique des principaux faits racontés par les Evangiles a été heureusement établie; la personne de Jésus, sans devenir le symbole de la divinité de l'espèce humaine, a été reconnue être l'idéal de l'humanité; et l'attachement au Sauveur a été proclamé avec raison le centre et le pivot de la piété chrétienne.

La publication la plus récente de Weisse est une série de lettres destinées à hâter la solution du *problème philosophique de notre époque*. Cette correspondance scientifique avec Fichte le jeune ne donne pas seulement une esquisse de tout le développement philosophique de Schelling; elle entreprend encore de le justifier sur presque tous les points, quoique l'auteur déclare, après mûre réflexion, ne pas pouvoir être absolument content de la voie dans laquelle marche aujourd'hui ce penseur. Elle caractérise très bien son auteur, en particulier la position qu'il entend prendre vis-à-vis du jeune professeur, auquel ces lettres sont adressées comme un témoignage de sympathie; elle est admirablement propre à donner une idée des qualités et des défauts du penseur de Leipzig, à faire connaître son bon et son mauvais côté. Aversion pour le panthéisme, fluctuation entre Schelling et Hégel, velléités d'orthodoxie, hypothèses théologiques et gnostiques, contradictions, obscurités, lumières vives et passagères, tous les caractères qui distinguent Weisse s'y retrouvent. Si cet auteur, dont l'activité littéraire est grande, et qui aujourd'hui prend une part très notable à la publication de la *Revue de Fichte le jeune*, pouvait acquérir la clarté qui lui manque, et soustraire sa pensée à l'empire de l'imagination, il vaincrait

Digitized by Google

l'obstacle qui paralyse ses efforts, et s'assurerait l'influence que son talent et ses convictions sont éminemment dignes d'exercer.

IX.

A coté de Weisse se place à Leipzig un hégélien qui, bien loin de vouloir transformer et améliorer la doctrine du maître, se fait gloire d'en être un strict adhérent. MARBACH n'est pas membre de l'université dont nous parlons; prévoyant sans doute que ses doctrines n'y seraient guère favorablement accueillies, il n'y fait en ce moment aucun cours public. Il donne son temps et consacre ses efforts à des entreprises très multipliées. Se produisant à la fois comme poète, comme romancier et comme auteur dramatique, s'essayant tantôt à la critique littéraire, tantôt à la philologie classique, se mêlant un jour de la question universitaire et travaillant un autre jour à la diffusion des sciences physiques, il éparpille des forces qu'il aurait mieux fait sans doute de concentrer sur un domaine plus restreint. Néanmoins il mérite d'être nommé ici, parce-qu'en philosophie il possède un certain renom.

Nous passons sous silence un discours qu'il a prononcé en l'honneur de Spinoza. Nous préférons aussi, par égard pour l'auteur, ne pas nous expliquer sur une brochure dans laquelle il n'a trouvé que des paroles de dédain à propos de noms illustres en France et en Allemagne, mais qui aux yeux d'un hégélien ont le tort de prouver qu'on peut être homme de génie sans croire à la transsubstantiation de la pensée. La part que Marbach a prise aux discussions d'un célèbre historien de Halle contre quelques néo-hégéliens, qui depuis ont dû battre en retraite, ne nous intéresse ici qu'en tant que

Digitized by Google

ce penseur s'est prononcé à cette occasion avec une égale violence contre le hautain verbiage des ultras de l'extrême gauche et contre celui qui leur reprochait d'être opposé à toute piété. Heureusement Marbach mérite notre attention à un titre plus sérieux et plus réel.

Les études philosophiques ont pris de nos jours une tendance essentiellement historique. Si c'est en France le signe d'un heureux retour vers des recherches sérieuses, une préparation à la discussion d'une nouvelle théorie, ce nous semble être en Allemagne, dans ce pays lassé d'hypothèses apriori-ques, le présage de la chute prochaine et définitive de la philosophie de l'absolu. Marbach aussi a commencé une histoire de la science des sciences ; sans craindre l'immense difficulté de la tâche, il s'est proposé d'esquisser toutes les phases par lesquelles la pensée philosophique a passé depuis Thalès jusqu'à nos jours. Son manuel, qui jusqu'ici n'embrasse que la philosophie grecque et la scholastique, est, il est vrai, du plus haut intérêt. Quoique hégélien zélé, l'auteur ne s'est pas servilement attaché à l'histoire de la philosophie de son maître. Sur certains points il a été bien plus complet que Hégel. Partout où les faits lui semblaient l'exiger, il a osé s'écarter de la route tracée par une autorité supérieure. En s'élevant au dessus de la manie des divisions forcément trichotomiques, il a pris place en dehors du vulgaire des hégéliens. Des paragraphes concis reproduisent les traits essentielles des doctrines qui se sont succédé depuis les temps les plus reculés, jusque sur le seuil de l'histoire moderne. Des notes étendues, des citations textuellement extraites des auteurs les plus célèbres facilitent l'intelligence des systèmes les plus obscurs. De riches notices littéraires, susceptibles sans doute d'être complétées sur bien des points, engagent le lecteur à des études plus approfondies. Comparé au manuel de Tennemann, l'ouvrage de Marbach qui prétend le remplacer est en particulier d'une haute impor-

Digitized by Google

tance, parceque, conçu d'un point de vue tout-à-fait différent, il aide le lecteur à conquérir cette indépendance de jugement avec laquelle il convient de lire l'abrégé du célèbre kantiste. Mais la prétention de montrer partout l'acheminement des esprits vers le hégélianisme, influe trop souvent d'une manière nuisible sur la reproduction des anciens systèmes. Cette grandiose revue des travaux philosophiques du genre humain en honorant tous les systèmes du titre de formes plus ou moins parfaites de la vérité, pour les déduire d'autant plus facilement au rang de degrés préparatoires à la logique absolue, ne fait pas toujours preuve de cette fidélité et de cette impartialité qu'on est en droit d'exiger de l'historien. Partant d'un principe qui, au temps où il était émis pour la première fois par le hégélianisme naissant, prouvait à merveille la perfection de la philosophie nouvelle, s'appuyant sur l'axiôme que chaque système contient en lui toutes les doctrines qui l'ont précédé et les complète, Marbach a péché involontairement plus d'une fois contre l'inviolabilité de l'histoire, contre la majesté du passé, contre la règle qu'il s'est posée lui-même, quelque part, de ne procéder dans l'histoire que d'après la méthode empirique.

Nous avons rapporté déjà plus haut que certains esprits, trop passionnés pour leur système, ont accusé l'université de Leipzig d'être trop exclusivement herbartienne. A cette accusation nous opposons la présence à Leipzig, non seulement de Weisse, mais encore de Biedermann, jeune agrégé, qui ne consent guère à s'enrôler sous les drapeaux de Herbart, et dont le seul tort aux yeux de certaines gens, pourrait bien être son aversion pour les constructions aprioriques. C'est avec une grande vigueur que ce philosophe s'est constitué, sur le terrain de l'histoire, le défenseur zélé d'un empirisme que nous n'approuvons pas entièrement, mais auquel nous reconnaissons bien plus d'éléments de vérité qu'à l'absolutisme des panthéistes.

Digitized by Google

Il y a dix ans, Biedermann ouvrit la série de ses attaques contre ce qu'il appelait la méthode génélique de Fichte, de Schelling et de Hégel, c'est-à-dire contre le procédé qui part de l'infini, de l'unité, de l'absolu, pour en déduire le fini et le multiple, par une dissertation latine, qui montrait qu'en suivant cette voie on n'arrivait qu'à des chimères. En effet, nous ne pouvons nous élever rationnellement aux inductions générales et aux vérités universelles, qu'à l'aide de données positives et particulières.

Bientôt après, Biedermann dépasse les limites du vrai, quand, dans son essai d'une *philosophie fondamentale*, il nia en sceptique non seulement l'existence du fantôme absolu que le panthéiste met en tête de son système, mais encore celle de l'Etre parfait dans lequel le théiste trouve le magnifique couronnement du sien. Il est de l'essence de notre esprit, dit-il, non de poser l'absolu, mais de nier sans cesse le relatif, et de supposer constamment à toute chose un développement ultérieur. Mais est-il donc si difficile de rconnaître que cette progression même qui nous retient à tout jamais dans les limites du fini, devient pour l'homme religieux une garantie de l'existence en dehors de lui et d'une personnalité toute parfaite?

En Allemagne, l'histoire de la philosophie du XIXe siècle a été traitée tout récemment par bien des auteurs. Il semble qu'une espèce de remords ramène les esprits sur eux-mêmes, et à la contemplation de ces nombreux et stériles essais, dans lesquels on a semblé vouloir épuiser en peu d'années le champ de toutes les hypothèses possibles. L'ouvrage le plus important de Biedermann, ce sont les deux volumes qu'il vient de publier sur l'*histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours*, et sur l'influence plus ou moins heureuse ou funeste que la science des sciences a eue relativement à l'industrie, à la culture générale de la nation, et à toute la

Digitized by Google

vie politique et sociale des peuples d'outre-Rhin. Là encore, dans la vivacité de l'attaque, Biedermann a dépassé le but, et est tombé dans des théories extrêmes, qui trouvent leur explication dans les illusions contradictoires des adversaires qu'il combat. Sentant que la philosophie spéculative et absolue ne conduit à rien, qu'elle s'est survécu à elle-même, et persuadé qu'elle a été moins utile que nuisible, l'auteur désespère de toute philosophie. « Que ceux qui étaient prêts à se consacrer au sacerdoce de la pensée, se jettent dans la vie politique, qu'ils mettent la main à la direction du mouvement social! N'agir qu'en théorie serait ridicule. *Non scholae sed vitae discendum!* La prospérité de l'industrie, la gloire politique, la diffusion des connaissances, le bonheur de toutes les classes de la société, — voilà des intérêts réels qu'il importe de poursuivre, et auxquels il est honorable de vouer son temps, ses talents, ses efforts, sa vie même. La philosophie n'est utile qu'en tant qu'elle concourt à ce but suprême: la culture, la liberté et la prospérité générales. » Ainsi peut se résumer l'idée sous l'inspiration de la quelle Biedermann a écrit son livre.

Évidemment ce penseur oublie ce qu'il a oublié aussi dans la discussion universitaire, que la philosophie (de même que la science en général) est avant tout son but à elle-même, qu'elle n'existe pas uniquement à cause de son utilité pratique, mais encore parce que la pensée, la réflexion systématique, la recherche de l'absolu est une nécessité pour l'esprit humain. Il peut avoir raison dans bien des reproches qu'il adresse à la philosophie dominante de notre siècle. Ce n'est pas nous qui nierons qu'en physique les constructions aprioriques ont été plus funestes que favorables au progrès des études; qu'en histoire il en a été de même; que, grâce au vertige spéculatif, les questions les plus importantes de la morale ont été ou embrouillées ou entièrement passées sous silence; qu'en

Digitized by Google

métaphysique la prétention à une connaissance parfaite a enfanté des légions de chimères. Mais quand Biedermann mèle la politique à la philosophie, et qu'il se prononce en industriel plutôt qu'en penseur sur des discussions qui ne sont nullement du domaine de l'économie politique, il mérite à son tour les sévères reproches de la critique.

Quoique Biedermann ne parle qu'en mal de la philosophie, il est d'ailleurs lui-même philosophe; et comment ne pas l'être aujourd'hui que le règne de l'autorité est passé? Son système à lui c'est l'empirisme, son principe c'est la croyance en un progrès sans fin; sa devise celle de Condorcet: la perfectibilité éternelle de la raison. Si cette belle et sublime vérité, qui est la clef de tous les mystères anthropologiques, n'était étendue par l'auteur au point de le mettre en contradiction avec les croyances théologiques les plus nécessaires à notre cœur, si par suite d'une transformation étrange le Christianisme ne devenait aux yeux de Biedermann le principe du *statu quo*, l'ennemi déclaré du progrès, si tout en blâmant le matérialiste l'auteur ne s'exposait pas à y tomber lui-même. nous aurions pu louer les courageux efforts qu'il fait pour combattre la philosophie apriorique, sans mettre à cet éloge des restrictions qu'il est toujours pénible d'énoncer.

Du reste, l'ouvrage de Biedermann se distingue par la clarté dont il illumine, tout en les résumant, des doctrines toujours difficiles à comprendre. L'auteur a réussi à rendre les abords de la philosophie contemporaine moins difficiles. Il n'a pas de ces hautes prétentions qui servent quelquefois de préface aux livres inintelligibles; mais il donne d'excellents extraits de Kant et de Fichte, de Schelling, de Hégel et de Herbart, en se servant autant que possible des termes même de ces auteurs, et en suivant scrupuleusement le fil de leurs idées. La critique exercée du point de vue dont nous avons essayé de donner une idée plus haut, n'a pas toujours pu nous satisfaire. Mais comme

Digitized by Google

la tendance pour laquelle combat l'auteur, ne manque pas d'une vérité relative, et peut surtout s'opposer avec succès à l'extrême contraire des spéculations absolues, les appréciations même et les jugements que nous donne Biedermann, ne sont ni sans intérêt, ni jusqu'à un certain point sans justesse.

Depuis environ deux ans, Biedermann a délaissé l'étude des idées philosophiques, et s'est voué à celle des intérêts matériels et des questions sociales. Il s'est laissé aller sur la pente où son esprit l'entraîne au point d'abandonner entièrement le domaine de la spéculation pour se livrer à des études pratiques et pour s'occuper exclusivement du commerce, de l'industrie et de la politique saxonnes. Nous ne pouvons mentionner ici qu'en passant son libéralisme parfois trop destructeur, rappeler le retentissement que son nom a eu depuis en Saxe jusque dans la Chambre des représentants, et manifester le désir que l'ouvrage sur la philosophie contemporaine parle plus haut que l'apostasie de son auteur. Nous croyons pouvoir espérer que, bien loin de nuire aux études métaphysiques, et de profiter uniquement au parti utilitaire, l'ouvrage en question encouragera plus d'un de ses lecteurs à poursuivre sans relâche la recherche de la vérité. Destiné originairement à la France, ce livre sera, du reste, dit-on, publié bientôt dans notre langue par Biedermann lui-même, avec tous les changements qui paraîtront convenables. Il intéressera doublement les penseurs français par le sujet qu'il traite, et la nationalité du savant à la plume du quel il est dû.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Avec Biedermann, nous avons épuisé la série des savants de Leipzig qui se sont illustrés par des publications philosophiques. Car l'intéressante dissertation dont Wuttke a accompagné la publication d'une curieuse autobiographie de Wolff, n'aspire pas à traiter les questions spéculatives qui pourraient se rattacher au nom du plus illustre des disciples de Leibnitz, et se tient modestement sur le domaine de l'histoire littéraire. Il y a bien encore, à la Faculté de théologie de cette ville, deux professeurs qui empiètent quelquefois sur le terrain spéculatif : un savant exégète (Theile), se plaçant dans un point de vue analogue à celui de Kant, fait quelquefois des cours qui sont du ressort de la science des principes suprêmes ; un historien érudit (Niedner) a plus d'une fois exposé à ses auditeurs avec un esprit tout eclectique les diverses phases que la pensée a successivement parcourues. Mais les publications du premier sont entièrement théologiques, et si le second a donné une intéressante critique de la doctrine de Hermes, il a malheureusement toujours refusé de mettre le public dans la confidence des résumés qu'il a fait imprimer pour l'usage de ses auditeurs. Comme de plus Marbach ne professe pas en public, et que Biedermann n'a pas d'école et ne veut plus même, à ce qu'il semble, passer pour philosophe, la tendance de Herbart et celle de Weisse se partagent exclusivement, mais non pas également, l'université du royaume saxon. Les nombreux élèves qui étudient à Leipzig le droit (350), la théologie (240), la médecine (200), les sciences et lettres (50), quand ils prennent intérêt au mouvement de la pensée spéculative s'attachent à la doctrine anti-hégélienne. Ceux qui se vouent dans cette

Digitized by Google

ville à la philosophie et à la pédagogique (30) se rangent aussi de préférence sous la bannière de la monadologie herbartienne.

C'est ainsi que cette antique et célèbre université fondée l'année même où le conseil de Pise tenta en vain de réformer l'église (1409) contribue pour sa part à réformer la philosophie contemporaine. La physiologie y brille d'un nouvel éclat par Carus. Wachsmuth s'y constitue, comme historien, le rival de M. Thiers en Allemagne. Stallbaum, le savant éditeur de Platon, l'un des principaux ornements de cette cité, y appelle sur ses vastes travaux l'attention de toute l'Europe classique. Et pendant que Hermann, le célèbre philologue, y défend avec une érudition toute germanique les pures traditions grammaticales contre ceux qui introduisent l'archéologie dans le sanctuaire de l'interprétation classique; pendant que Fleischer y rivalise par sa connaissance de l'arabe et du persan avec les talents les plus éminents de Paris ; que Winer enfin, le créateur de l'exégèse vraiment philosophique du Nouveau Testament, y répand l'éclat de son mérite sur toute la faculté de théologie, les penseurs que nous avons osé passer en revue complètent la gloire de la ville où naquit Leibnitz, et où sa monadologie semble ressusciter aujourd'hui.

Le règne des doctrines panthéistes est fini; l'auréole qui entourait naguère les défenseurs de la méthode et du système logiques a disparu. D'autres systèmes et d'autres méthodes plus conformes aux besoins éternels de l'humanité, plus propres à répondre à nos vagues espérances, à nos prévisions incertaines, plus capables de changer en pleine conviction les pressentiments de notre cœur, vont prendre en main la direction de la philosophie. Le herbartianisme est un acheminement vers la vérité suprême que nos efforts ne sauraient jamais atteindre complètement, mais dont une image de plus en plus parfaite pourra être réalisée dans la suite des temps. Weisse

Digitized by Google

et Biedermann ne sont pas sans mérite aux yeux de celui qui considère l'histoire de la pensée humaine de ce point de vue supérieur, eux aussi facilitent d'avance à la seconde moitié de notre siècle la belle et grande tâche qui lui tombera en partage, de suivre les traces des grands hommes qui viennent de s'éteindre, de mettre à profit leur expérience, leurs découvertes, leurs erreurs, et de s'approcher davantage de ce but idéal et de ce pôle inabordable autour duquel gravitent tous les esprits de la ville qui est témoin de ces attaques redoublées contre les penseurs les plus illustres de notre âge, la cité qui, combattant de grands souvenirs, ose concevoir de plus grandes espérances, mérite une place dans l'histoire de la philosophie, et s'est acquise des titres à la reconnaissance de la postérité.

Charles Buob.

Digitized by Google

ENCYCLOPÉDIE SÉBUSIENNE.

SUITE DES MANUSCRITS DE M. ROUYER.

AMBRONAY.

Ambronay, petite ville dans le canton d'Ambérieux, qui est quelquefois mal à propos appelée Ambournay, mais dont le véritable nom est Ambronay, d'après tous les anciens titres qui portent *Ambroniacum*.

On prétend que ce lieu existait déjà du temps des Romains. D'abord, on trouve dans la plaine d'Ambronay des restes bien conservés de fortifications, que plusieurs croient être le camp de Galba, lieutenant de César. Ensuite, lorsque l'on construisit, dans le milieu du XVIIIe siècle, la sacristie de l'église abbatiale, l'on trouva, dans les fondations, des médailles, des lacrymatoires, de petites statues en bronze, représentant des dieux du paganisme. Le côté du nord de l'église, qui est la partie la plus ancienne de cet édifice, est d'une architecture d'une haute antiquité. Il y existe encore,

Digitized by Google

noyé dans le mur, un tombeau relevé à la romaine, sur lequel était une pierre portant l'inscription suivante :

D M
ET MEMORIAE ETERNAE
LAETINII VERI QVI
ET LEONTIVS QVI VIXIT
ANN. XVIII. M. III DIES XXV
LAETINIVS LAETVS PATER
FILIO DVLCISSIMO
SVB ASCIA DEDICAVIT.

Cette pierre est aujourd'hui dans le pavé du cloître, du côté de l'occident. Le P. Mabillon qui en parle, nous apprend qu'un prieur la fit ôter de l'église, croyant qu'il n'était pas dans l'ordre qu'un monument du paganisme subsistât dans une église chrétienne. L'on doit à de semblables puérilités la perte de plusieurs monuments précieux pour l'histoire.

L'on croit encore, mais sans fondement, que l'église d'Ambronay, sous le vocable de Notre-Dame, a été construite sur l'emplacement d'un temple dédié à Cybèle; l'on rapporte aussi plusieurs fables au sujet de cette construction, fables trop absurdes pour être rappelées ici.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que c'est à l'établissement de l'abbaye qu'Ambronay doit son origine. Ce lieu dut se former insensiblement du concours des étrangers que la dévotion y attirait.

Saint Barnard, qui fut plus tard archevêque de Vienne, est le fondateur de cette abbaye. Plusieurs même croient qu'il n'en fut que le restaurateur, qu'elle avait été fondée par

Digitized by Google

saint Maur, disciple de saint Benoît, et qu'elle fut ensuite détruite par les Sarrasins. Ce qui serait probable, d'après la dénomination que porte encore aujourd'hui une montagne située dans la commune, et à l'orient d'Ambronay, que l'on appelle *Morimont*, *quasi Mori Mons*.

Saint Barnard vivait dans le IXe siècle. Il était d'une famille illustre, avait porté les armes, et avait suivi Charlemagne dans ses armées. Il était marié, et avait femme et enfants, lorsqu'ayant échangé avec l'abbé de Luxeuil les biens de son patrimoine contre le territoire d'Ambronay, il y fonda un monastère à l'endroit même où avait existé un oratoire dédié d'abord à la sainte Vierge, et ruiné par les Infidèles. Le premier abbé qu'il y établit étant mort, les Religieux l'élurent à la place. Ils y furent portés par l'édification que leur inspira la vie sainte qu'il menait dans l'état monastique, état qu'il avait embrassé après avoir abandonné sa femme et ses enfants.

La tradition rapporte que saint Barnard n'habitait point avec les Religieux dans le monastère, mais qu'il demeurait au milieu des bois qui sont à l'orient d'Ambronay, dans une cellule auprès de laquelle était un oratoire, et qu'il venait, tous les matins, à l'église du monastère pour y assister à l'office de la nuit. Ce fait peut avoir quelque croyance, en ce que, dans un petit vallon situé au milieu de ces bois, existe une fontaine proche de laquelle l'on voit encore aujourd'hui les ruines et la pierre de l'autel d'une chapelle. On appelle encore cette fontaine et ces ruines : *La fontaine et la chapelle de Saint-Barnard.*

Saint Barnard fut aussi fondateur du prieuré de Romans, en Dauphiné, situé sur les bords de l'Isère. La sainteté de sa vie le fit élire archevêque de Vienne, et, si l'on en croit la légende, cette élection se fit d'une manière miraculeuse, car, au moment où le Chapitre assemblé balançait sur le

Digitized by Google

choix d'un nouveau prélat, un enfant de chœur s'écria, comme par inspiration : *Abbas Ambroniaci electus à Deo !* Il gouverna cette église pendant trente-deux ans. Ce fut sous son épiscopat que l'empereur Louis-le-Débonnaire fut déposé. Barnard fut du nombre des évêques qui y coopérèrent, ce qui lui suscita des persécutions qu'il ne put éviter qu'en se réfugiant en Italie. L'orage étant dissipé, il revint et mourut peu de temps après son retour. Il fut enseveli dans l'église de St-Pierre-de-Romans et mis au nombre des saints ; sa fête se célèbre le 23 janvier.

Saint Barnard eut dans l'église d'Ambronay une longue suite d'abbés qui lui succédèrent. Guichenon nous en a donné la liste, et, malgré une lacune de plus de deux cents ans, entre saint Barnard, au IXe siècle, et Didier, qui administrait cette maison en 1100, François de Livron, de Bourbonne, qui vivait au temps de cet historien, était le quarantième abbé.

Depuis lors, et jusqu'à la suppression des maisons religieuses, ont été abbés d'Ambronay.

MM. DE LA CHAIZE, parent du père de la Chaize, confesseur de Louis XIV ;

BOUCHU ;

DE MAUGIRON, comte et chanoine de l'église de Lyon. C'est lui qui a fait construire par Caristia, célèbre architecte italien, la belle sacristie de l'église d'Ambronay ;

DE LA TOUR DU PIN, prédicateur du roi Louis XV. Ses sermons qui existent imprimés, lui ont acquis un rang distingué parmi les orateurs sacrés ;

PAUL DE MURAT, de la famille des Murat d'Auvergne, aumônier de Madame, sœur de Louis XVI. Sous l'administration de cet abbé, l'abbaye d'Ambronay fut réunie, pour le temporel, à l'évêché de Belley. Mgr. Cortois de Quincey, dernier évêque, n'en jouissait que depuis trois ans, lorsque la Révolution amena la suppression des maisons religieuses.

Digitized by Google

Rien ne prouve qu'Ambronay fut considérable avant l'époque où saint Barnard y fonda un monastère. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que le petit côteau sur lequel il est bâti, était alors couvert de bois, ainsi qu'une partie de la plaine, et que ce sont les Religieux qui l'ont défriché les premiers, car l'on sait que l'ordre de Saint-Benoît, à qui cette maison appartenait, s'occupait dans son origine du défrichement des terres. On trouve la preuve que ce terrain était anciennement couvert de forêts, par la découverte que l'on fit au pied du côteau et au dessus de l'abbaye, à un mètre environ de profondeur, de couches ligneuses très abondantes, qui conservent encore l'écorce, les veines, la forme et la couleur du bois, dont l'examen peut faire déterminer la nature et la grosseur.

La ville d'Ambronay, au surplus, ne fut bâtie que longtemps après l'abbaye, et c'est ainsi que les lieux où ces sortes d'établissements religieux se sont formés, leur doivent leur origine, et ne se sont accrus que par l'affluence des personnes pieuses qu'y attirait la sainteté des lieux. C'est certainement à la piété qu'Ambronay doit la sienne, et à la dévotion particulière qu'avaient encore, dans ces derniers temps, les lieux circonvoisins à l'effigie de la Vierge, à qui l'opinion locale attribuait quelque chose de miraculeux, et sous le vocable de laquelle l'église d'Ambronay a été élevée.

Cette effigie fut brûlée dans le temps où la profanation des choses les plus saintes vint souiller la Révolution. Elle était en bois, d'un seul bloc, de la hauteur de près d'un mètre. La Vierge était représentée assise sur une chaise couverte de clous en cuivre et semblable, par la forme, à celles que nous représentent les monuments de la première race de nos rois. La statue, dont la sculpture était assez grossière, avait cependant le mérite de rappeler une haute

Digitized by Google

antiquité, et peut-être avait-elle déjà été anciennement consacrée dans cet oratoire, dédié à la sainte Vierge, et qui exista longtemps avant la fondation de l'abbaye.

Les abbés d'Ambronay étaient anciennement seigneurs en toute souveraineté de cette ville. On dit même, sans que cependant j'en aie pu découvrir aucun indice, qu'ils y jouissaient des droits régaliens (1), et qu'ils battaient monnaie. Quoiqu'il en soit, il est bien connu qu'ils avaient des troupes, et faisaient la guerre, qu'ils soutinrent dans la ville d'Ambronay, fortifiée alors de bonnes murailles, flanquées de tours, et environnées de fossés larges et profonds, plusieurs siéges contre les Dauphins de Viennois qui étaient continuellement en guerre avec les comtes de Savoie, pour qui tenaient les abbés d'Ambronay. Ces derniers avaient fait avec les comtes de Savoie des traités d'alliance et de confédération. Le plus solennel fut celui que Jean de la Baume, second du nom, renouvela avec le comte Amé IV, au mois de novembre 1295. Ce traité réglait les droits respectifs, les secours mutuels que devaient se prêter ces deux seigneurs en cas de guerre, le nombre d'hommes que le comte de Savoie devait entretenir à Ambronay, pour sa garde, leur solde, la manière de la garder ; les postes que devaient occuper dans la ville, soit les troupes de l'abbé, soit celles du comte, et ce qui avait rapport à la police militaire des unes et des autres.

Un des siéges les plus mémorables qu'ait soutenu la ville d'Ambronay, fut celui de 1316 ; un traité solennel signé dans l'église de Villars, le 10 juin 1314, et suivi du mariage de Guillaume de Genève avec Agnès de Savoie, paraissait avoir établi entre Jean Dauphin de Viennois et le comte de Savoie,

(1) Les régales, ou droits régaliens, sont tous les droits qui appartenaient au roi, à cause de sa souveraineté.

Digitized by Google

une paix longue et durable, mais elle fut troublée, deux ans après, par la scélératesse de deux moines d'Ambronay, qui étaient sujets du Dauphin, et qui livrèrent la ville à ses troupes, après avoir fait mourir leur abbé.

Paradin a conservé tous les détails de cette trahison, et ce qu'il en dit dans la *Chronique de Savoye,* nous apprend que *deux Galfretiers, qui n'avaient de moines que l'habit,* fatigués de ce que leur abbé, qui était un saint personnage, (c'était Amblard de Briord), voulait réprimer la conduite licencieuse qu'ils menaient, formèrent le projet de livrer la ville d'Ambronay au Dauphin. A cet effet, ils obtinrent congé de leur abbé, pour aller visiter leurs parents, et, s'étant rendus auprès du Dauphin, ils lui peignirent l'abbé comme étant son plus cruel ennemi, et lui proposèrent de le livrer entre ses mains, et de le rendre maître de la ville et de l'abbaye.

Le Dauphin leur répondit : *que quant à l'abbé, il ne se souciait pas fort qu'il devint, pourvu qu'il eut la ville,* et, ayant écouté cette proposition, il leur donna des personnes de confiance pour aider à l'exécution du projet. Les deux moines revinrent au monastère, accompagnés de gens armés qu'ils introduisirent de nuit dans l'abbaye, par une porte secrète. A l'heure de matines, ils saisirent leur abbé à la porte de l'église, le pendirent et l'étranglèrent au treillis d'une des croisées de la salle du monastère. Après cet acte inoui de cruauté, ils déployèrent dans la ville la bannière du Dauphin, et l'arborèrent au dessus de la tour prévotale.

Amé, comte de Savoie, ayant eu connaissance de cette trahison, par le capitaine de St-André, fit marcher contre Ambronay une troupe considérable d'infanterie et de cavalerie qui, dès son arrivée, entra de force dans la ville, et en chassa celle du Dauphin, après en avoir massacré une partie.

Digitized by Google

« *Quant aux deux vénérables moines qui, avec grande ignominie, avaient fait mourir leur père abbé, ils furent,* dit Paradin, *menés piez et poings liez au supérieur de leur ordre, pour en ordonner comme de raison.*

Le comte de Savoie fit pourvoir le monastère d'un autre abbé, ce qui mécontenta le Dauphin, qui l'accusa d'avoir rompu le premier la paix, en prenant de force la ville d'Ambronay qui ne lui appartenait en rien, et ne dépendait pas du comté de Savoie. Ce qui prouve que cette ville ne reconnaissait alors d'autres souverains que les abbés, et que le comte de Savoie qui, en cette circonstance, la reprit sur le Dauphin, ne le fit que comme allié de l'abbé, à qui il la rendit, en suite des traités d'alliance et de confédération qui avaient été faits entre leurs prédécesseurs.

Cette indépendance de la ville d'Ambronay, de toute autre souveraineté que celle de ses abbés, subsista pendant tout le temps que la Bresse et le Bugey furent sous la domination des ducs de Savoie, et jusqu'à la conquête qui en fut faite, en 1535, par François Ier. A cette époque, les habitants d'Ambronay, assemblés sur le parvis de l'église abbatiale, pour prêter au roi serment de fidélité, entre les mains de Jean de la Baume, ne prêtèrent ce serment que sous la condition d'être maintenus dans les priviléges et franchises que leur avaient accordé les abbés, qu'ils avaient toujours, disaient-ils, reconnu pour leur souverain, et à qui seuls ils avaient jusqu'alors prêté foi et hommage.

Le procès-verbal dressé par Jean de la Baume, commissaire, député par François Ier, a conservé ce fait. Il donne les noms des habitants d'Ambronay qui firent cette déclaration. Leurs descendants subsistent encore en grande partie dans la commune et dans les familles de cultivateurs. Ce procès-verbal est imprimé dans l'*Histoire de Bresse*, de Guichenon.

Digitized by Google

Dans la guerre qui précéda l'échange de la province contre le marquisat de Saluces, Ambronay fut assiégé par le maréchal de Biron, à qui elle se rendit après vingt-quatre heures de défense. Il existait un double de la capitulation dans les archives de l'abbé. Ce fut à cette époque que les fortications furent rasées. L'on ne conserva que quelques tours qui subsistent encore aujourd'hui.

Ambronay est bâti sur le penchant d'un côteau qui domine une plaine fertile et riante, arrosée à son extrémité par le cours de la rivière d'Ain. Il était autrefois plus considérable qu'il n'est à présent. La manière dont les anciennes maisons sont construites, annonce que les habitants s'adonnaient au commerce, que favorisait un marché très florissant. Ce marché, qui se tenait le samedi de chaque semaine, a été abandonné insensiblement depuis un siècle, ce que l'on doit à celui d'Ambérieux, qui s'est établi à peu près vers ce temps-là. Il n'y subsiste plus aujourd'hui que cinq foires, principalement renommées pour la vente du chanvre et du bétail ; elles se tiennent le samedi qui suit chaque fête de la Vierge.

La principale et presque la seule occupation des habitants est l'agriculture. Le territoire est fertile en toute espèce de grains, et principalement en chanvre de première qualité.

L'abbaye avait favorisé à Ambronay plusieurs établissements de bienfaisance : un hôpital anciennement fondé par les abbés, et dont les revenus sont régis par une administration civile ; une maison d'éducation pour les enfants des deux sexes, qui a fini au moment où a commencé la Révolution ; des aumônes publiques qui se distribuaient pendant toute la durée du carême ; des secours qui étaient donnés aux voyageurs pauvres ; une seconde maison d'hospice fondée, en 1726, par le sieur Cozon, élu en l'élection de Belley, pour quatre pauvres sexagénaires nés dans la commune, d'une

Digitized by Google

bonne conduite, et adonnés au travail. On leur fournit le logement, et annuellement pour subsister douze décalitres des cinq principales espèces de grains, froment, orge, fève, sarrasin et maïs. Cette fondation, intéressante pour la vieillesse pauvre, subsiste dans toute son intégrité (1808).

Guichenon a laissé tout ce que l'on peut desirer sur l'historique de l'abbaye. Je me contenterai, pour satisfaire à ce qui est dû à l'histoire du département, de dire que les Religieux d'Ambronay furent dans leur origine cénobites, c'est-à-dire qu'ils vivaient en communauté avec leur abbé, que par la suite, et surtout depuis que l'abbaye était devenue commendataire, ce qui arriva en 1469, les manses se divisèrent, et que plus tard il fut fait dans un Chapitre général, présidé par Etienne Morelly, abbé d'Ambronay et évêque de Maurienne, des statuts qui réglèrent les droits et les devoirs des abbés, des officiers claustraux et des religieux ; que cette maison enfin était un Chapitre noble, et subsista telle jusqu'en 1642, époque où elle reçut la réforme de la congrégation de St-Maur, si féconde en savants. Plusieurs de ceux qui ont illustré les belles-lettres et les sciences, ont été religieux à Ambronay. La réforme fut reçue d'après un traité que François de Livron, abbé d'Ambronay, fit en 1637, avec cette congrégation.

L'église abbatiale est grande, belle et construite dans le goût gothique. Son architecture n'en est pas uniforme, parce qu'ayant été incendiée dans le XVe siècle, elle fut reconstruite, ou, pour mieux dire, restaurée par Jacques de Malvoisin, alors abbé d'Ambronay. Il est lui-même enseveli dans une des chapelles de l'église, où on lui a élevé un mausolée en pierre. Une statue de grandeur naturelle le représente couché sur sa tombe, et revêtu des habits de sa dignité ; sa tête, couverte de la mître, repose sur un oreiller ; ses mains, dont l'une porte l'anneau pastoral, sont jointes

Digitized by Google

sur la poitrine ; ses pieds s'appuient sur un chien endormi, symbole de la fidélité. Je suis étonné que Guichenon qui a pris la peine de transcrire plusieurs épitaphes assez indifférentes, qui se trouvent dans l'église d'Ambronay, n'ait point parlé de ce monument. Ce mausolée a été respecté pendant la Révolution. L'église est aujourd'hui paroissiale, en vertu d'un décret de l'assemblée constituante qui l'a cédée à la commune. La partie, du côté du nord, est très ancienne, celle, au midi, fut celle que reconstruisit Jacques de Malvoisin, aussi l'architecture en est différente et moins belle que celle du côté opposé. Elle a deux rangs de colonnes, et neuf colonnes à chaque rang. Les voûtes sont hardies et élevées. Les vitraux du chœur, qui n'ont point été offensés pendant la Révolution, sont en verre peint et représentent des sujets de religion.

Une chose que l'on regrette à cette église, est une flèche qui s'élevait sur la tour du clocher, à quatre-vingt pieds de hauteur, et un dome en charpente couvert d'ardoise qui, par la beauté de l'ouvrage, attirait les regards des connaisseurs. Ces deux monuments qui s'apercevaient de fort loin, et servaient d'ornement, non seulement à la ville, mais encore à cette contrée, ont disparu avec tous les clochers que le frénétique Albitte fit renverser, en l'an II, dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc (1).

Les connaisseurs examinaient aussi avec intérêt, dans cette église, toute l'histoire de la passion, sculptée en pierre et en bas-relief, au pourtour d'un jubé qui fut démoli en 1792, parce que, cette église étant devenue la paroisse, il gênait le service divin. Cette sculpture, qui fut aussi faite par les soins de Jacques de Malvoisin, était aussi belle et aussi

(1) La flèche et le clocher ont été rétablis, il y a deux ou trois ans, dans leur état primitif.

(*Note de l'Éditeur*, 1846).

Digitized by Google

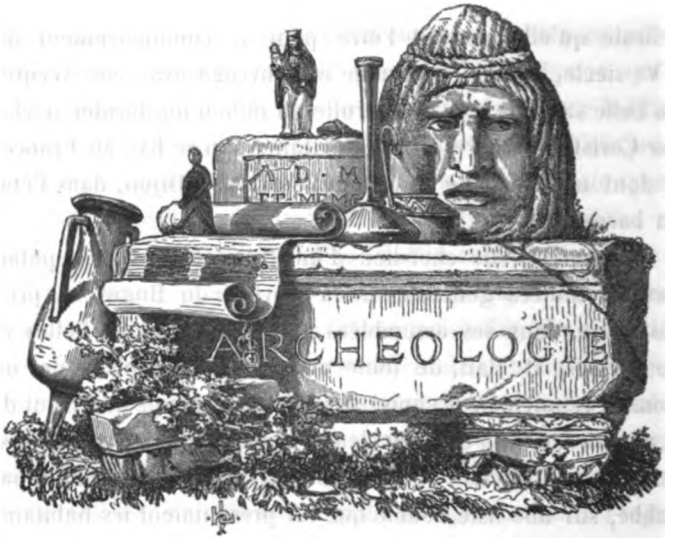
délicate qu'elle pouvait l'être pour le commencement du XVe siècle, époque à laquelle cet ouvrage avait été exécuté. La belle sacristie a été construite au milieu du dernier siècle, par Caristia, célèbre architecte italien qui se fixa en France, et dont une branche de la famille existe à Dijon, dans l'état du barreau.

Ambronay était chef-lieu d'un mandement qui députait aux assemblées générales de la province du Bugey, et prenait rang dans ses assemblées après les villes de Belley et de Seyssel. Il était, de toute ancienneté, administré par un Conseil municipal, organisé sur le même régime que celui de la province, c'est-à-dire par deux syndics et quatre conseillers, qui se renouvellaient chaque année, et étaient nommés par l'abbé, sur une liste double que lui présentaient les habitants dans une assemblée générale. C'était aussi l'abbé qui entendait annuellement les comptes, droits dans lesquels il avait été maintenu contre les intendants, par arrêt du conseil. On voit aussi, par les anciens comptes, que ces administrateurs étaient autrefois revêtus dans leurs fonctions et dans les cérémonies publiques, de la toge municipale, comme cela se pratiquait dans les villes seulement.

Dans la première division du département, Ambronay avait été choisi pour chef-lieu d'un canton qui comprenait St-Jean-le-Vieux, Douvres et l'Abergement, aujourd'hui il fait partie de celui d'Ambérieux.

J. B. Rouyer.

Digitized by Google



TAUROBOLE

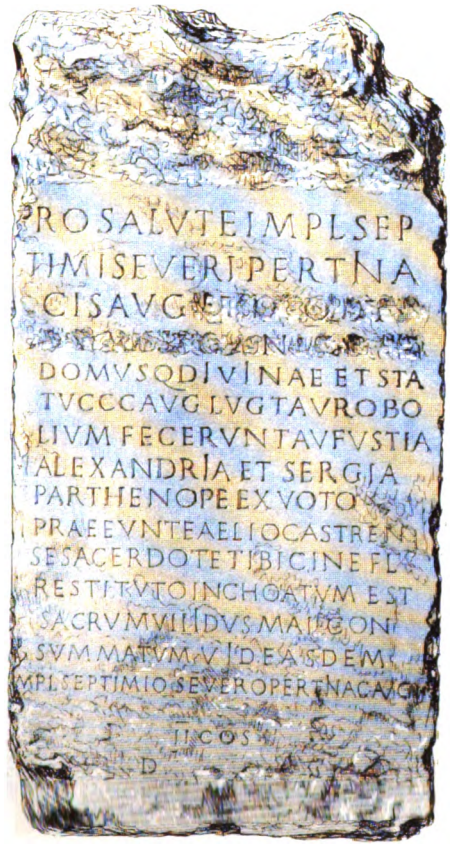
DÉCOUVERT A LYON DANS LE PONT DE PIERRE.

En démolissant l'ancien pont du Change, on a trouvé dans les piles plusieurs pierres portant des inscriptions latines, et deux pierres tauroboliques, dont l'une surtout est intéressante par l'inscription qui orne la façe principale. Ce monument, qui a 1 mètre 6 centimètres de hauteur, 60 centimètres de largeur sur la face principale, et 40 centimètres sur ses faces latérales, présente sur chacune de ces dernières deux têtes de taureaux superposées et couronnées ; le tout est surmonté du couteau victimaire.

Ce monument se trouve reproduit avec la plus grande exactitude sur la planche qui accompagne la présente livraison. Nous devons cette gravure à l'obligeance de M. Alph. de Boissieu, qui l'a détachée pour nous du grand travail qu'il prépare sur les antiquités de Lyon. Voici cependant le texte de cette inscription, aussi facile à

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

lire qu'à comprendre, pour les personnes exercées, mais qui, en raison des abréviations, des coupures et des mélanges de mots, pourrait lasser la patience des autres :

PRO SALVTE IMPeratoris Lucii SEP
TIMI SEVERI PERTINA
CIS AUG. . . . . .
. . . . . .
DOMVSQue DIVINAE ET STA
TV CCC (1) AVG LVG TAUROBO
LIVM FECERVNT AVFVSTIA
ALEXANDRIA ET SERGIA
PARTHENOPE EX VOTO
PRAEEVNTE AELIO CASTREN
SE SACERDOTE TIBICINE FLavio
RESTITVTO INCHOATVM EST
SACRVM VII IDVS MAI CON
SVMMATVM V ID EASDEM
MP L SEPTIMIO SEVERO PERTINAC AVG
. . . . . .
II COS
D

C'est-à-dire en français :

Pour le salut de l'empereur Lucius Septimius Severus Pertinax Auguste . . . . . .
de la famille divine, et pour l'affermissement de la Colonie Copia Claudia Augusta de Lugdunum, Aufustia Alexandria et Sergia Parthénope ont fait ce taurobole par suite d'un vœu, sous la présidence du prêtre Ælius Castrensis, et Flavius Restitutus jouant de la flûte. Le sacrifice a été commencé le 7 avant les ides de mai, et terminé le 5 des mêmes ides. Lucius Septimius Severus Per-

(1) On sait que les C.C.C. équivalent à Colonia Copia Claudia, et désignent Lyon.

Digitized by Google

tinax Auguste étant empereur..... de nouveau consul..... ...
Lieu donné par décret des décurions.

M. Alphonse de Boissieu a communiqué à l'Académie de Lyon, le 30 juin dernier, une notice sur ce monument. Voici le texte de son travail :

« Cette inscription, dont la formule rappelle celle de tous les tauroboles, ne nous offre, comme monument religieux, aucun fait nouveau. On doit remarquer seulement : 1° que le rôle de taurobolié fut rempli par deux femmes, particularité dont on a plusieurs exemples ; 2° que la cérémonie ne dura que trois jours, ce qui nous prouve, contrairement à l'opinion reçue, que le nombre de jours consacrés aux tauroboliés était facultatif, et n'était pas invariablement fixé à quatre. Dans cette circonstance, la solennité dura depuis le 7 jusqu'au 5 des ides de mai, c'est-à-dire, du 9 au 11 de ce mois ; 3° enfin, c'est la troisième inscription taurobolique dans laquelle figure le prêtre Ælius Castrensis, et la seconde où se retrouve le joueur de flûte, Flavius Restitutus.

« Mais en s'aidant de la date du monument et des faits qui, dans les historiens, se rapportent à cette date ; en étudiant les quelques traces de lettres qu'une érosion évidemment antique laisse encore apercevoir, et, en arrivant par ce double travail à la restitution des lignes détruites, cette inscription, insignifiante pour l'histoire du culte, offre un grand intérêt pour l'histoire politique.

« L'examen attentif du monument nous montre la face principale légèrement altérée dans toutes ses parties. Le frottement d'une part, l'empâtement et les dépôts aqueux et calcaires, de l'autre, ont rendu la forme des caractères un peu incertaine, et le travail du ciseau moins profond et moins vif. Mais cette altération générale, qui est légère et qui porte sur toute la surface, n'a rien de commun avec celle qui a fait disparaître la moitié de la troisième ligne et la totalité de la quatrième. Il y a, dans cette partie, un travail de destruction évidemment fait par la main de l'homme. Le temps n'imprime pas sur une partie seule d'un bloc si dur, des traces si profondes et si régulières, et le hasard ne dirige pas ses coups avec tant d'intelligence. Il y a ici mutilation pré-

Digitized by Google

méditée, intentionnelle ; et cette mutilation n'est plus, comme dans les autels tauroboliques du règne de Commode, un témoignage légal d'un ordre du sénat, proscrivant jusqu'au souvenir d'un monstre, mais elle est la preuve d'une réaction politique dont un grand nombre de monuments, à toutes les époques de crise, ont offert des exemples.

« Notre inscription nous a conservé une date précieuse, et qui devient décisive dans la question qui m'occupe ; cette date est celle du second consulat de l'empereur Septime Sévère qui repond à l'année 194 de l'ère chrétienne. A cette époque, Sévère, débarrassé de Didius Julianus, avait encore à lutter contre deux compétiteurs plus redoutables que ce surenchérisseur des gardes prétoriennes. Par une politique adroite, il chercha à s'assurer la neutralité d'Albin, pendant qu'il serait aux prises avec Pescennius Niger. Il offrit donc à ce rival qu'il devait vaincre plus tard sous les murs de Lugdunum le titre de César et le consulat. Albin accepta de la part de Sévère le titre qu'il avait refusé de la main de Commode. Son habileté le servit mal. La victoire de Sévère sur Pescennius, la soumission de tout l'Orient et l'incorporation des légions vaincues dans l'armée des vainqueurs, lui apprirent trop tard que c'était à Rome et non dans la Bretagne ou dans la Gaule qu'il aurait dû disputer l'empire du monde.

« En l'année 194, la rivalité de Sévère et d'Albin ne s'était donc pas encore révélée, et la Gaule n'avait pas encore été appelée à prendre parti dans une querelle encore latente, et qui devait se décider plus tard sur son propre sol. Nos provinces durent par conséquent reconnaître alors, pour empereur et pour César, les maîtres dont Rome avait elle-même consacré les droits.

« Fondé sur cette exacte appréciation historique, et sur l'examen attentif de la forme des lettres que l'érosion laisse encore reconnaître en partie, je crois pouvoir restituer ainsi les lignes détruites :

. . . . . ET D. CLODI
SEPTIMI ALBINI CAES

Digitized by Google

ce qui nous donne pour les cinq premières lignes de notre inscription :

Pro salute imperatoris Lucii Septimii Severi Pertinacis Augusti et Decimi Clodii Septimii Albini Cæsaris.

« Avec cette restitution, que tout justifie, la mutilation évidemment commise à dessein s'explique parfaitement; elle devient un témoignage de la réaction qui suivit la défaite d'Albin. Peut-être cette réaction fit-elle aussi disparaître une ligne gravée entre celle qui contient les noms de Sévère et celle qui indique son second consulat. Les traces de cette seconde érosion ne m'ont pas paru aussi évidentes que celles de la première : cela tient peut-être à ce que les caractères de la fin de l'inscription sont plus petits, et moins profondément gravés que ceux des premières lignes, et qu'ils auront été plus faciles à détruire ; mais qu'on suppose ou non cette suppression, mon interprétation n'en reste pas moins inattaquable ; car cette ligne, si elle manque, ne peut être restituée que par les mots plus ou moins abrégés : *Decimo Clodio Septimio Albino Cæsare....* $\overline{\text{II}}$ C (*iterum consule*), attendu que *iterum consule* se rapporte également à Albin et à Sévère, et ne peut se rapporter qu'à ces deux rivaux, consuls ensemble pour la seconde fois en l'année 194.

« La lettre D qu'on remarque au bas du monument est la seule qui reste de la formule indispensable pour l'érection légale d'un monument dans un lieu public ; *Locus datus decreto decurionum.*

« Cette formule, qui est ordinairement une apostille banale à laquelle on fait assez peu d'attention, a ici une véritable importance. Elle indique, en effet, que l'administration de la cité approuva les vœux faits en cette circonstance pour Sévère et pour Albin, et qu'ainsi l'opinion lyonnaise, pendant la guerre contre Pescennius, resta neutre entre les deux compétiteurs qui devaient, plus tard, se disputer l'empire.

« Il est curieux de trouver réunis sur un même monument les noms d'Albin et de Sévère, ces noms séparés dans l'histoire de notre ville par le sang de toute une génération. La vengeance politique qui s'est attachée à celui d'Albin, ne l'a détruit que pour le

Digitized by Google

vulgaire. L'homme qui pense, l'homme qui sait lire les vieilles pages de nos annales, qui sait en rapprocher les lambeaux, découvre le nom du vaincu sous la mutilation que lui a fait subir le vainqueur. Il voit là une nouvelle preuve du caractère violent et inflexible de Sévère, et, à défaut des historiens, ce monument mutilé lui dirait les injures et les vengeances exercées contre le cadavre d'Albin ; c'est la passion politique qu'on retrouve vivante sous la glace des âges et le froid de la pierre.

« Enfin, les faces latérales du monument nous offrent, dans des bas-reliefs d'une exécution lourde et maladroite, les symboles ordinaires des tauroboles et des crioboles. »

A. DE BOISSIEU.

Digitized by Google

PENSÉES INÉDITES DE J. PETIT SENN,

DE GENÈVE.

En rendant compte, dans la dernière livraison de la *Revue du Lyonnais*, de l'ouvrage de M. Petit Senn, *Bluettes* et *Boutades*, nous avons cité quelques unes des pensées du spirituel écrivain genevois. Cet auteur nous en adresse de nouvelles qui ne le cèdent à leurs aînées ni par la finesse des expressions ni par la profondeur des pensées : elles n'ont qu'un mérite de plus, celui d'être inédites.

Ne nous étonnons point de la prospérité du méchant ni des revers du juste, car la vie est un livre où les *errata* se trouvent après la fin.

Nous nous honorons de l'estime des grands, mais celle des petits nous honore.

L'homme modeste ressemble un peu à une balance qui ne s'abaisse d'un côté que pour s'élever de l'autre.

Le pédant tient plus à nous instruire de ce qu'il sait que de ce que nous ignorons.

Il est des gens propres à tout, sauf à ce qu'ils font et qui ne se trouvent déplacés qu'à leur place.

Au spectacle le plus couru, le premier plaisir pour une jolie femme, c'est d'y être vue.

Il n'est pas d'abus plus criants que ceux dont nous ne profitons point.

L'expérience, comme l'étoile polaire, ne guide l'homme que le soir, et se lève quand il va se coucher.

Digitized by Google

Rien de commun comme les amis qui nous offrent tous les services.... moins ceux que nous leur demandons.

On connait le véritable prix de la fortune quand on l'a gagnée, et celui d'un ami alors qu'on l'a perdu.

ÉPIGRAMME.

SUR UN PAYSAGISTE JOURNALISTE.

Pourquoi donc ce dédain, ce ton prétentieux,
Ce regard protecteur, cette superbe allure?
Si tu fais la terre et les cieux
Mon ami ce n'est qu'en peinture.
On condamne en dépit de tes airs importants,
Ta plume et ton pinceau, ta feuille et ton feuillage;
Et tu ne fais pas mieux la pluie et le beau temps
Dans le pays que dans le paysage.

J. Petit Senn.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

M. LE DOCTEUR MARTIN JEUNE.

Une des célébrités médicales de Lyon et du Bugey, M. Martin jeune, ex-chirurgien en chef des hôpitaux, est mort le 10 juillet 1846, dans un âge avancé,

M. Martin n'a pas survécu longtemps à son frère aîné qu'il chérissait tendrement ; le même coup a frappé les deux vieillards, et ils ont été unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie. Voici un extrait de la notice que le *Rhône* consacre à la mémoire de ce médecin :

Martin le jeune (Pierre-Étienne), docteur en médecine, ancien chirurgien en chef de la Charité, ancien président de la Société de Médecine, membre de l'Académie, ex-membre de l'administration de l'hospice de l'Antiquaille, président du Conseil de salubrité, était né à Saint-Rambert en 1772. Il sera cité longtemps comme un des hommes qui ont honoré le plus la médecine et la chirurgie à Lyon. On le comptait depuis quarante ans parmi les praticiens les plus renommés ; il était, comme Cartier et Bouchet, une de ces grandes existences médicales qu'on ne reverra plus peut-être. Placé au premier rang dans sa profession, Martin n'avait l'orgueil ni de sa position ni de sa fortune. Bien loin d'accabler ses jeunes confrères de sa supériorité, il se plaisait à les faire valoir de tout son crédit. On ne lui connaissait pas d'ennemis.

Il aimait ses malades et ses malades l'aimaient : beaucoup de nos grandes familles avaient en lui une confiance absolue, qu'elles lui conservèrent exclusivement, même au temps où le besoin du repos et son séjour dans sa belle propriété de l'Abbaye l'obligèrent à des absences assez fréquentes. Martin eut, sous ce rapport, des succès d'amour-propre que peu de médecins ont obtenus au même degré.

Sans être précisément un littérateur, il avait des connaissances remarquables, travaillait, lisait, écrivait beaucoup. C'est lui qui

Digitized by Google

introduisit le premier la vaccine à Lyon ; il a donné un nombre considérable de mémoires sur divers sujets de médecine et de chirurgie aux journaux de médecine de Paris, de Montpellier et de Dijon. On estime fort ses dissertations sur la diathèse inflammatoire des nouveaux-nés, sur diverses maladies des femmes et sur le curage des fosses d'aisance. Le volume de *Mélanges*, qu'il publia en 1835, fut bien accueilli ; on y remarqua des faits intéressants et de bonnes idées, exprimées sans prétention. L'Académie a gardé un bon souvenir de son mémoire sur l'influence de l'habitude, et la Société médicale d'émulation applaudit beaucoup ses réflexions sur la doctrine d'Hippocrate.

Martin avait de l'imagination et le sentiment des arts ; il aimait la musique, les vers, les tableaux, etc.

Il est un des premiers médecins de Lyon qui ait obtenu la distinction de la Légion-d'Honneur, devenue aujourd'hui si commune; c'était au temps de la Restauration ; M. de Brosses, alors préfet du Rhône, convoqua, pour cette cérémonie, tous les membres du Jury médical et du Conseil de salubrité : son allocution au nouveau chevalier fut parfaitement digne ; Martin, profondément ému, accepta la décoration bien moins en son nom personnel qu'au nom du corps médical qu'on honorait, disait-il, en lui.

La mort de Martin a produit chez ses nombreux amis une impression douloureuse ; on s'y attendait si peu ! Mais du moins il a fourni une carrière bien remplie. Quand on a marqué si bien son passage dans la vie, qu'importent quelques jours de plus !

M.

Les obsèques de M. Martin ont eu lieu le 14 juillet, à Lyon. Son corps, qui a été embaumé par le docteur Gervais, cessionnaire du procédé Gannal, a été transporté, d'après la volonté du défunt, à Saint-Rambert, où il reposera auprès de son frère.

Digitized by Google

CARTE DU COURS DU RHÔNE DE LYON A LA MER, PAR M. LAURENT DIGNOSCYO, PUBLIÉE PAR M. LOUIS PARRIN; 1 VOLUME GRAND IN-8, AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE (1).

M. Louis Perrin, auquel la typographie lyonnaise doit déjà tant d'honorables travaux, vient de livrer au public une carte topographique du cours du Rhône, de Lyon à la mer. Cette carte, œuvre consciencieuse d'un habile géographe, M. Laurent Dignoscyo, a été dressée à l'échelle d'un mètre pour 50,000 mètres, et présente, dans un développement de sept mètres, toutes les sinuosités du grand fleuve, les plans de toutes les villes échelonnées sur ses bords, les bourgs, les hameaux, les routes, les ponts et les tailles, rien n'a été omis : le moindre cours d'eau, le plus humble moulin, la plus chétive maisonnette, tout y reparait à sa place. Le littoral se déroule tout entier sous vos yeux. Le voyageur, assis sur le pont du bateau à vapeur, peut, à l'aide de cette carte, qui se feuillette comme un livre, se dire à lui-même le nom de chacune des villes, de chacun des villages qui passent sur l'une et l'autre rive, et s'initier à toute l'histoire de ce grand fleuve qui coule rapide comme le Rhin, et, comme lui, garde encore debout sur son double rivage, d'intéressantes vestiges d'une puissante époque, des tours démantelés et des châteaux du moyen-âge.

Cette utile publication, faite à l'instar de celles dont le Rhin a

(1) Prix 10 fr. chez tous les libraires et à l'imprimerie de L. Perrin, rue d'Amboise, 6.

Digitized by Google

été l'objet, mais avec plus de soin et d'exactitude, est appelée à avoir le même succès et à devenir l'indispensable *vade mecum* du touriste à la recherche de la Méditerranée. La notice historique et descriptive qui accompagne la carte, dit, sur chacune des localités traversées, tout ce qu'il importe d'en savoir. Cette concision même a pour mérite de graver encore mieux dans la mémoire les dates et les faits. Un bulletin bibliographique, placé en tête des principales villes, est destiné à faciliter les recherches de ceux qui veulent étudier à leurs sources l'histoire du pays qu'ils parcourent. L'auteur, pour arriver à condenser ainsi son travail en un petit nombre de pages, a dû trouver beaucoup d'obstacles, et il ne fallait rien moins que ses profondes connaissances historiques pour mener à bien une semblable tâche.

M. Louis Perrin, en mettant le procédé lithographique au service de la géographie, vient de rendre un bon office à cette science. Puisse l'encouragement que doit lui valoir la carte du Rhône, l'engager à faire pour notre Saône un semblable travail ! Le moment est venu pour les publications de ce genre, car la vapeur et le chemin de fer leur apporteront des acheteurs nombreux.

LES CHANTS DES VAINCUS, PAR MADAME LOUISE COLET; 1846, IN-8 (1).

L'auteur de ce volume s'est prise d'une noble commisération pour les grandes victimes de notre siècle, et ce n'est pas moi qui la blâmerai de cet honorable sentiment, quoique je veuille me permettre de lui contester certaines affections, ou de montrer qu'elle n'est peut-être pas toujours juste envers ceux qui lui semblent jouer le rôle de bourreaux des nations. Les bourreaux ont droit, eux aussi, d'être jugés avec équité.

Avant de se jeter sur le périlleux terrain de la politique, Mme Collet avait publié de gracieux volumes de vers, dans lesquels se déployaient tous les trésors faciles et abondants de sa muse méridionale; puis sont venus les drames et les concours à l'Académie

(1) Paris, chez l'édit. A. René; Lyon, chez Giraudier, libraire, pl. Bellecour.

Digitized by Google

française, et la vie même d'un philosophe, Thomas Campanella, côté de quelques romans. Le dernier volume, les *Chants des Vaincus*, est accompagné de deux épisodes dramatiques déjà connus, Charlotte Corday et Mme Roland, deux femmes fortes, dont le portrait se trouve ici en regard de celui de Mme Colet, par une rencontre que nous ne croyons pas absolument fortuite, et qui, à tout prendre, ne nous semblerait pas trop étrange. L'auteur des *Chants des Vaincus* possède, en effet, cette énergie qui, dans des temps de trouble, l'aurait aisément mise en scène. Son vers, doué pourtant de grace féminine, est frappé à un coin particulier de fierté et de force. Tel est le caractère que présente, entre autres pièces, celle qui a pour juge et pour titre l'*Empereur de Russie près de sa fille mourante*, tableau vengeur, dans lequel le poète replace sous les yeux du despote tant d'autres jeunes filles, tant d'autres femmes torturées par ses ordres, proscrites brutalement du toit natal, dépouillées de leurs biens et de leurs affections, de tout ce qui attache à la vie.

Mme Colet consacre un petit poème au récit de l'exploit glorieux dont le Marabout de Sidi Ibrahim fut témoin, et raconte en beaux vers le courage de nos guerriers malheureux. Elle est moins heureuse dans la chanson des soldats d'Afrique, dans le refrain surtout, qui est trop voisin de la prose.

Cet intrépide chef des tribus tscherkesses, Schamil, qui repousse avec une persévérante énergie les armes moscovites et défend par sa vaillance la liberté de ses montagnes, est un des grands hommes devant lesquels s'incline surtout d'admiration l'auteur des *Chants des Vaincus*.

Le héros de ce temps, si pauvre en héroïsme,
Où la gloire n'est plus qu'un brillant égoïsme,
L'homme énergique et fier qui n'a jamais faibli,
Ce n'est pas O'Connel ou Mehemet-Ali ;
O'Connel, qui des rois aime à singer la pompe,
Parle du haut d'un char à la foule qu'il trompe;

L'excite à la révolte, et ne sait même pas
Où diriger les coups de ces milliers de bras;

Digitized by Google

Depuis que tout un peuple éperdu lui demande
Du travail et du pain, qu'a-t-il fait pour l'Irlande !
Il exige du pauvre un tribut annuel,
Et lui jette en retour le mot creux du Rappel.

C'est ainsi que Mme Colet juge O'Connel, le seul roi qu'on ait vu régner sans cour et sans armée, par le simple ascendant de son caractère loyal et ferme, par l'empire de son éloquence et d'un dévouement qui date d'un demi-siècle. L'Irlande est aussi un peuple *vaincu*, mais toujours frémissant, et, loin d'ignorer où il dirige les coups de ces milliers de bras qui s'agitent autour de lui, O'Connel leur a appris à frapper lentement, mais d'une manière plus sûre, le maître impitoyable et fort sous lequel ils ont été si longtemps meurtris. Ah! je ne m'explique pas comment Mme Colet n'a que des reproches amers et injustes pour cet illustre agitateur qui, depuis tant d'années, mène tout un peuple à la conquête pacifique de ses libertés, de ses droits, et, nouveau Fabius, sait rétablir par une sage temporisation la chose publique,

..... *cunctando restituit rem.*

Qu'était-ce que l'Irlande, avant le bill d'émancipation ? quels embarras ne suscite-t-elle pas à ses maîtres avec ce mot de *Rappel*, que le poète trouve si *creux?* O'Connel, il est vrai, reçoit le tribut annuel, non seulement du pauvre, mais encore du riche, et il y a là justice, car s'il néglige ses affaires propres pour celles de l'Irlande, il est tout naturel qu'il retrouve dans la reconnaissance des siens ce qu'il aurait trouvé si aisément à la barre des avocats. O'Connel reçoit donc, mais il n'*exige* pas.

Je crains fort que les préventions religieuses qui empêchent Mme Colet de comprendre le rôle imposant d'O'Connel, ne soient les mêmes qui lui dictent de regrettables invectives contre Grégoire XVI, à propos de la réception faite au tzar Nicolas. Certes, ce n'est pas moi qui souhaiterai que la force de la papauté soit affaiblie, que le chef de la chrétienté s'abaisse devant les exigences des rois, au détriment des peuples ; mais je suis vivement

Digitized by Google

frappé des imputations contradictoires dont on accable les papes. Si, au moyen-âge, ils se font les dictateurs de l'Europe, et s'efforcent de protéger l'Italie contre l'invasion du Germain, on les accuse d'aspirer à la domination universelle, on leur fait un crime irrémissible de la déposition de quelques princes, qui se permettaient aussi de déposer les papes ; et si, de nos jours, les successeurs de Grégoire VII n'ont plus le courage de parler aux souverains comme faisait cet immortel pontife, on flétrit la papauté comme se faisant la complice des tyrans et de tous les oppresseurs des nations. Le rôle du Saint-Siége n'est-il pas bien difficile, en face de ces exigences et de ce blâme constant ?

Je ne veux opposer que ces simples réflexions aux vers accusateurs de Mme Colet, égarée, sans doute, par la générosité de son cœur. Il y a, dans le pape, deux souverains : le souverain spirituel et le souverain temporel. A ce dernier titre, il ne pouvait pas ne point recevoir l'empereur de Russie ; en tant que prince spirituel, Grégoire XVI ne tenait-il pas un langage assez noble, quand il disait à Nicolas qu'il irait bientôt, lui vieillard de 80 ans, paraître devant Dieu, et que l'empereur de Russie l'y rejoindrait un jour ; qu'alors ce grand juge tiendrait la balance entre le vieillard désarmé du Vatican, et le potentat redoutable de Pétersbourg ?

Ces réserves une fois faites en faveur d'O'Connel et de la Papauté, je n'en dois pas moins rendre justice à la verve éminente d'une de nos premières femmes-poètes. Au milieu des pièces politiques, Mme Colet a semé quelques gracieux morceaux, aussi bien écrits que délicatement pensés, et je distinguerai dans ce nombre les vers à Mme Aimé-Martin, fort digne d'une telle louange, ceux encore qui sont adressés à la duchesse d'Orléans, à cette viduité recueillie de la jeune princesse. Je mentionnerai, dans un autre genre, la pièce ayant pour titre : *Infidélité*, et cet épilogue d'un volume de récits destinés à l'enfance. Mme Colet parle ainsi à sa blonde et charmante petite enfant :

Ces récits dédiés à vous deux, ô ma fille,
Ne sont plus que pour toi, mon seul bien aujourd'hui,
Ton frère n'est plus là ; de mes bras il a fui ;
Il est auprès de Dieu l'ange de sa famille.

Digitized by Google

Désormais il n'a plus besoin de nos leçons,
Il pénètre là-haut la sagesse profonde,
Il sait ce que jamais on n'apprend dans ce monde,
Où, déçus par l'orgueil, ignorants nous passons.

Quand tu me vois pleurer de ces larmes de mère,
Dont la source éternelle est dans un souvenir,
Tu me dis : dans ta douce et riante chimère :
« Il est allé voir Dieu, mais il va revenir ! »

Il ne reviendra pas, ô ma pure colombe !
Mais un jour, lorsqu'ici j'aurai fixé ton sort,
J'irai le retrouver, et, pleurant sur ma tombe,
Alors tu comprendras ce que c'est que la mort.

Les pièces étrangères, comme celles-ci, au titre du livre, sont autant de haltes où le lecteur se repose d'émotions plus solennelles, mais non pas plus vives. F.-Z. C.

Espérances et contemplations. — *Derniers mélanges de littérature et d'archéologie sacrée, consacrés aux provincialistes.* Tel est le titre de l'ouvrage que va publier notre laborieux collaborateur, M. Joseph Rard. « En présentant naguère, dit-il dans son prospectus, les deux volumes du *Journal d'un Pélerin*, j'avais annoncé que cette œuvre était mon testament littéraire. Tous les matériaux que je crois utile de jeter dans le domaine de la publicité, n'ayant pu y trouver place, et de nouvelles études plus sérieuses étant venues en grossir le nombre, je fais un codicile à ce testament. »

Cet ouvrage qui, dans un vol: grand in-8, orné d'estampes, contiendra la matière de quatre volumes de la librairie parisienne, ne sera jamais livré au commerce.

On souscrit, en écrivant *franco* à M. Joseph Bard, soit à Demigny (Saône-et-Loire), soit à Chorey, par Beaune (Côte-d'Or), soit à Lyon, à la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

Variétés.

—

MOYEN SIMPLE ET NATUREL DE TEMPÉRER L'ÉCLAT DE LA LUMIÈRE DANS LES ÉGLISES RURALES.

Aujourd'hui qu'on se préoccupe avec un zèle digne des plus grands éloges, du soin de faire redescendre, dans nos églises trop éclairées, ce demi-jour serein, harmonieux et calme, si favorable au recueillement, à la méditation, à la prière, n'est-ce pas chose utile et opportune que de songer aux moyens d'obtenir ce résultat aux moindres frais possibles, dans les églises rurales dont les resources financières sont généralement si bornées?

Les verrières peintes sont la plus haute magnificence réalisable dans le temple catholique, le triomphe de l'art religieux; elles sont véritablement l'*illustration* appliquée à l'église; mais si les dépenses qu'entraîne ce luxe sublime peuvent être supportées par les basiliques des cités, sont-elles jamais abordables à nos pauvres et humbles églises de villages, auxquelles il est tout au plus permis une légère place à la verrière mosaïque qui, toute inférieure qu'elle est à la verrière figurée, offre toujours l'avantage de tempérer l'intensité de la lumière, et vaut mille fois mieux que la verrière incolore.

Eh! bien, j'ai trouvé un moyen très simple et essentiellemt naturel d'obtenir ce désirable effet de jour mystérieux et je me hâte de le proposer : des treilles seraient, à la campagne, disposées autour du chevet des églises, de manière à ce que leurs souples rameaux vinssent s'épanouir devant les baies apsidaires, sans toutefois empêcher la clôture fixe des verrières incolores et sans voiler les profils de l'architecture. Ainsi tapissées d'une verdure calme et riche, les fenêtres répandraient dans le temple un jour vraiment religieux. La vigne croît presque partout à l'état de treilles : en hiver, où elle est dépouillée de ses feuilles, où, le ciel devenant plus habituellement obscur, fait sentir davantage le besoin d'avoir beaucoup de jour

Digitized by Google

dans les églises, elle en laisserait pénétrer assez pour les exigences de la prière et du culte; dans les mois où les rayons du soleil inondent l'horizon, elle en adoucirait l'énergie, elle produirait pour l'œil des fidèles un harmonieux et pittoresque effet. — Ainsi la *vigne du Seigneur* se trouverait en réalité mêlée à son culte; ainsi les fruits et les feuilles dont on pare ses autels, feraient partie du saint monument qui les abrite. Peut-on placer au pourtour d'une église une plante plus symbolique, plus liturgique, plus vivace et plus belle que la vigne? — Il est bien reconnu que la vigne est de tous les végétaux celui qui engendre le moins d'humidité et que ses rameaux palissés sur des treillis, ne nuisent jamais à la solidité des murailles. — Autre coïncidence favorable; sur cent églises il y en quatre vingt dix qui présentent l'orientation liturgique, c'est à dire dont le chœur est tourné vers l'Orient : or quelle exposition plus convenable pour le développement de la vigne? car ici, remarquez-le bien, il s'agit surtout des baies apsidaires et d'augmenter l'aspect mystérieux du sanctuaire, ces treilles monumentales seraient d'un entretien facile; leurs produits appartiendraient ou à l'église (1) ou à la commune ou au pasteur. Al'extérieur, mariées aux lignes architectoniques elles seraient d'un poétique et touchant effet; à l'intérieur, elles feraient descendre dans le temple ces teintes si éminement amies de l'œil pour lesquelles l'art n'a pas encore remplacé la nature (2). J'ai toujours pensé que les feuillages, appliqués aux ouvertures, avaient fait naître l'idée de ces clôtures de marbre diaphane, qui conduisirent à la découverte de la verrière de couleur.

Joseph Bard.

(1) Et, dans ce cas, le vin qu'elles produiraient pourrait servir aux besoins du culte.

(2) Cet emploi de la treille n'exclûrait pas, bien entendu, celui de quelques médaillons de verrière peinte qui pourraient être encastrés dans les verrières incolores des baies, selon les ressources financières des églises rurales. Le concours de ces doubles effets de polychrômie et de verdure naturelle produirait certainement le plus intéressant aspect.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

M. Joseph Bard a adressé la lettre suivante à la *Gazette de Lyon*, en réponse à une note insérée dans cette feuille, où étaient contestées deux assertions publiées dans le dernier *Bulletin monumental et liturgique de la ville de Lyon* (*Revue du Lyonnais*).

Demigny (Saône-et-Loire) 29 juin 1846.

MONSIEUR,

Je n'ai eu connaissance qu'il y a quelques jours, à mon retour de la Prusse rhénane, de la réclamation insérée dans la *Gazette de Lyon* du 3 de ce mois, contre deux assertions de mon *Bulletin monumental et liturgique de la ville de Lyon*, publié dans la dernière livraison de la *Revue du Lyonnais*. Daignez faire, à ma justification, la plus humble place de vos colonnes.

Il est certain, puisque vous tenez la rectification de l'autorité la plus compétente et la plus vénérable, il est certain, dis-je, qu'une délibération quelconque a eu lieu au sujet de la nouvelle consécration de la chapelle de la Croix. Mais il est probable que cette délibération aura été prise par quelques-uns seulement de MM. les Chanoines de la basilique primatiale, et qu'elle n'a point été l'œuvre du corps entier du Chapitre, car ce sont deux membres des plus honorables de ce Chapitre, n'ayant, en aucune manière, participé à la délibération, qui m'ont donné les renseignements dont j'ai fait usage.

Quant au projet de changer le caractère historique des deux clochers orientaux de Saint-Jean, par l'addition de flèches, je le tiens de la bouche même de Son Eminence Mgr le Cardinal-Archevêque.

Digitized by Google

Un jour j'insistais auprès du digne pontife pour qu'il fît promptement dorer les deux croix qui couronnent si noblement et si liturgiquement ces clochers. Mgr le Cardinal me fit l'honneur de me répondre qu'il n'y avait rien à modifier pour le moment dans les détails, parce que son intention était, plus tard, de remplacer par des flèches, l'ignoble *chapeau* (telle fut son expression) des deux tours. Cette intention que j'improuvai avec tous les égards, toute la soumission et le respect qu'on doit aux supérieurs ecclésiastiques, me fut manifesté par Monseigneur, il y a au plus un an, au palais archiépiscopal. Ainsi, vous le voyez, je n'avance rien à la légère. Les personnes qui nient aujourd'hui le projet, n'auront, sans doute, eu connaissance ni de la confidence, ni de l'entrevue.

Je suis, avec les sentiments les plus distingués,

Monsieur,

Votre bien dévoué serviteur,

Chevalier Joseph Bard,

De la Pontificale Académie romaine d'archéologie.

Digitized by Google

RÉCLAMATION DE M. MONNERET AU SUJET DE LA RESTAURATION DU PÉRUGIN.

M. Ch. Monneret nous écrit pour réclamer contre l'omission de son nom et revendiquer la part qui lui revient dans la restauration du tableau du Pérugin. C'est avec lui que M. Terme, maire de Lyon, aurait passé un traité qui lui accordait 9,000 fr. pour le transport de cette peinture du bois sur la toile, et 1,000 francs pour sa restauration, sous la réserve expresse que, dans le cas où l'œuvre serait rejettée par la Commission nommée à cet effet, par suite de mauvaise exécution, la somme allouée resterait nulle, et aucun dédommagement ne pourrait être exigé. C'est M. Monneret qui aurait choisi, proposé et fait venir à ses frais, d'Aix-la-Chapelle, M. Mortémart, et qui l'aurait mis de moitié dans le traité passé.

Quant à la restauration de la peinture, confiée plus tard à M. Maguet, auquel on aurait compté 7,000 francs au lieu des 1,000 alloués à M. Monneret, nous ne suivrons pas ce dernier dans la critique qu'il nous adresse sur les repeints et sur l'absence d'harmonie que présente maintenant notre Pérugin. Le public peut juger.

Digitized by Google

THÉATRES.

Diogène, comédie par M. Félix Pyat. — Mme Dorval. — M. Levassor.

Le personnage de Diogène est, ce nous semble, plus propre à servir de prête-nom à un pamphlet qu'à devenir le héros d'une comédie. Sur la scène, la crudité du cynique doit s'adoucir jusqu'à n'être plus que la mauvaise humeur décente d'un misanthrope; car, malgré la liberté d'allures du théâtre moderne, le véritable Diogène y sera choquant. Or, pour ne pas refaire la comédie du *Misanthrope*, après Shakespeare et Molière, il fallait bien essayer de nous peindre le cynique dans toute sa brutalité; l'entreprise était périlleuse, elle n'était pas impossible cependant. Il y a, de nos jours, dans Athènes, matière à mordre pour des dents acérées. Après le misanthrope de tous les temps et de tous les lieux, fait par les illustres génies que nous avons nommés, chaque siècle peut encore faire son misanthrope; c'est donc le misanthrope du XIXe siècle qu'a tenté de réaliser M. Félix Pyat. Il a voulu lui donner le grand nom de Diogène, nous ne le chicanerons pas au nom de la vérité historique, et comme ce n'est pas Athènes qu'il a la prétention de gourmander, nous n'aurons pas la moindre exigeance en matière de couleur locale athénienne. Nous savons parfaitement, malgré la présence d'Alcibiade et d'Aspasie, que nous ne sommes pas sur les bords de l'Illyssus, qu'importe donc les dates et la géographie! Quoique Démosthènes fut encore au maillot à la mort d'Alcibiade, le député dans la pièce a tout espèce de droits à disputer Aspasie au fils de Clinias, devenu membre du Jockel-Club. C'est à Paris que nous sommes en réalité; c'est au point de vue de Paris qu'il faut chercher la vérité, l'à-propos et la profondeur des attaques du cynique. A notre avis, le grand dé-

Digitized by Google

faut de l'œuvre provient de ce qu'elle est encore beaucoup trop athénienne. Avec une intention aussi évidente d'allusion aux choses et aux hommes de notre temps, l'auteur a beaucoup trop gardé de la prétention à l'histoire ancienne, il en résulte que beaucoup de ses critiques n'ont aucune actualité, et ne tombent pas plus sur Athènes que sur Paris. Il n'aurait fallu rien moins que du génie pour se tirer de cette difficulté de nous montrer le véritable Paris derrière la véritable Athènes. Dans le Prologue, nous voyons un jeune provincial qui arrive dans la capitale, plein d'illusions et d'ambition, tel enfin que les romans, les vaudevilles et les drames modernes nous en dépeignent tous les jours ; seulement, parce qu'il s'appelle Diogène, il a le droit d'embrasser dans ses hésitations une plus grande multitude de carrières diverses, que l'étudiant le plus excentrique, le plus irrésolu et le plus paresseux de notre quartier latin. Il n'hésite donc pas seulement entre le barreau, le commerce, la médecine et la littérature, mais sa vocation est encore si peu fixée qu'il balance à la fois entre la plume, le ciseau, l'épée et la truelle. Il ne sait pas s'il sera Sophocle, Aristide, Socrate, ou s'il sera maçon. Or, il ne sera pas maçon, parce qu'à Athènes comme à Paris, les maçons se cassent souvent les jambes en tombant des échaffaudages ; soldat, parce qu'il a vu un invalide mendiant ; poète, parce que Sophocle a de mauvais fils ; sculpteur, parce que Phidias est en prison ; voleur, parce qu'il y a des gendarmes. Qu'est-ce que tout cela nous apprend de réel sur les turpitudes et les misères de Paris ou d'Athènes ? Nous n'y voyons qu'une chose, c'est que Diogène n'est pas né poète, sans quoi il ferait des vers, malgré les fils de Sophocle ; ni sculpteur, parce qu'il ferait des statues, malgré la probité douteuse de Phidias ; ni philosophe, car il ferait des livres, quoique M. de Lammenais soit en prison ; ni militaire, car il entrerait dans un régiment, quoiqu'on revienne souvent d'Afrique avec la fièvre, ou avec une jambe de moins. Ce prologue ne prouve donc qu'une chose, c'est que le provincial en question n'est bon à rien, quoiqu'il voulut être tout. L'inutilité et l'oisiveté, ce sont là de mauvais antécédents pour se constituer juge et misanthrope, et ce n'est pas ainsi que débute le *Timon* de Shakespeare. Diogène n'inspire donc

Digitized by Google

aucun intérêt dès le principe, et l'on ne se trouve pas mieux disposé pour lui que pour la société. Il donne trop beau jeu aux conservateurs, et nous lui en voulons pour cela. Certes, les infamies abondent à l'heure qu'il est dans Athènes, et nous saurions bon gré à qui la fustigerait d'importance, mais encore faut-il nous montrer les plaies réelles, les vices caractéristiques et déterminés de notre temps, pour nous inspirer une fructueuse indignation. Il faut en outre que cet édifice de critique repose sur un fond de croyance et de moralité. L'ignoble échoppe d'un cynique n'est pas une chaire bien placée pour tonner contre l'académie et l'aréopage Athènes entière, la philosophie, l'éloquence, la politique sont prosternées, dans la pièce, aux pieds d'une illustre lorette ; c'est pour elle et pour ses semblables que se commettent tous les vols et toutes les trahisons ; les pères et les fils lui livrent à l'envi l'héritage et l'honneur des familles. Que va faire le réformateur qui vient attaquer cette corruption sans frain, il débute par tomber lui aussi amoureux de la courtisane ! La pièce entière aboutit à confondre un faux témoin, qui est aussi un misérable avocat. Il y a de bonnes choses et de bonnes qualités, à travers tout cela ; de bonnes intentions, d'abord ; des vérités dites à tous, grands et petits, avec rudesse et impartialité, si non avec justesse et avec profondeur ; de la verve sans goût, mais avec abondance ; pas de style, mais beaucoup de mots heureux et piquants ; peu d'intérêt réel, mais une certaine entente de la scène, et une excitation suffisante à la curiosité. C'est une œuvre de talent, mais d'un talent qui paraît destiné à rester incomplet. L'ouvrage est monté et joué sur notre théâtre, de manière à obtenir tout le succès que peut comporter sa valeur littéraire. M. Tony s'est montré excellent dans le rôle de Diogène, la cheville ouvrière de la pièce ; tous les autres rôles sont très convenablement remplis.

Nous avons saisi au passage trois représentations de Mme Dorval, et nous avons retrouvé avec bonheur la grande actrice qui a donné au drame moderne sa réalité saisissante et ses poignantes émotions. Aujourd'hui qu'il est de bon goût de se moquer de cette littérature, un peu violente sans doute, mais pleine de sève, de vie et même de grandeur, qui a précédé et suivi le mouvement de

Digitized by Google

1830, l'actrice qui a présidé à la création du théâtre romantique a échappé, à force de talent, aux dédains qui frappent aujourd'hui l'œuvre d'Hugo, de Vigny et de Dumas. Elle a eu le privilége d'inaugurer le brillant début d'une école rivale et fondée sur un système tout différent. C'est une rare destinée, que celle de l'artiste qui aura créé à la fois l'Adèle d'*Antony* et Lucrèce. Elle témoigne de la souplesse et de la vigueur d'un talent qui trempe toutes ses inspirations dans la nature, et qui rend les œuvres de tous les systèmes d'après un seul système, la vérité. Jamais nous ne l'avions vue plus naïvement émue, plus puissamment désespérée que dans *Marie-Jeanne*, ce drame d'une vérité assez grossière, qu'elle rend poétique, à force d'y mettre de sa propre poésie. Il est impossible de parler froidement du talent de Mme Dorval; son souvenir est mêlé à toutes les émotions dramatiques de notre génération, et nous lui sommes reconnaissant de bien des belles soirées de notre jeunesse, autant qu'aux écrivains dont elle interprêtait, dont elle agrandissait parfois les œuvres. Puisse la tragédie, devenue nouvelle après le drame, lui valoir d'aussi beaux lauriers, et surtout une aussi belle couronne d'émotions et d'enthousiasme! D'autres auront flatté l'oreille d'un accent plus prosodique, nulle actrice n'aura fait verser des larmes plus vraies. Il est beau, sans doute, de porter correctement les plis immobiles de la draperie antique, de nous rendre la majesté des canéphores du Parthénon, l'élégance des statues de Phidias, il est encore plus beau de nous montrer le cœur de la femme avec ses tendresses les plus délicates de mère et d'amante, avec ses angoisses les plus déchirantes et ses désespoirs les plus infinis.

C'est encore cette même observation de la nature qui, selon nous, caractérise le talent de M. Levassor, le spirituel artiste du Palais-Royal. C'est plus qu'un comique, c'est un comédien. Il ne vise pas seulement au rire, il ne se contente pas de jeter le mot avec esprit, de jouer avec verve, il compose chacun de ses rôles, et leur donne une physionomie, une allure, une diction qui leur soient propres. Aussi voyez-le dans l'Anglais des *Trois Dimanches*, et dans l'Anglais du *Poisson d'Avril*, ce sont là deux types bien différents, et rendus avec une délicatesse charmante. Johnson, c'est

Digitized by Google

bien là une de ces monotones figures de jeunes commerçants enrichis ; mais Georges Walker, avec quel parfum d'aristocratie, avec quelle distinction, quelle finesse et quel sentiment ne se montre-t-il pas à nous. Certes, il est impossible d'être plus vrai et d'exciter un rire de meilleur goût, avec moins de frais, avec plus de naturel. Tous ces rôles, ce sont des études prises sur nature, et c'est pour cela qu'ils nous plaisent tant. Comment se fait-il, qu'ayant à leur disposition un talent plein de ressources et de souplesse, nos auteurs ne composent pas à M. Levassor des meilleurs ouvrages que l'*Enfant du Carnaval*, *Endymion*, *Frisette*, *un Bas bleu*, *Brelan de Troupiers*, *le Lait d'ânesse*. Voyez pourtant ce qu'il fait de tous ces rôles ! De Théodore Adonis Galifet aux trois troupiers du *Brelan*, que de nuances, que de variété d'allures, de mouvements et de diction. La chansonnette, avec Levassor, devient une pièce entière. On y retrouve en effet toute la verve du comédien, et tout l'esprit de l'observateur. Comédien et observateur, tel est en deux mots Levassor, et ces deux mots n'en font qu'un, car l'un emporte l'autre.

CHRONIQUE.

Le *Rhône* annonce comme prochaine l'apparition d'un recueil périodique, sous le titre d'*Archives d'Archéologie et de littérature du Lyonnais*. Cette revue qui sera, dit-il, de bon ton, continuera les *Archives statistiques et historiques du département du Rhône*, sous la direction de M. Monfalcon, bibliothécaire du Palais-des-Arts, et complétera pour principaux rédacteurs MM. Péricaud et Breghot. La *Revue du Lyonnais* s'empresse de mettre sa publicité au service de cette nouvelle publication ; car, plus il y aura chez nous de centres littéraires, plus vite se répandront dans notre ville et le goût et l'amour des arts et des lettres. Place donc à la nouvelle venue, et que nos concitoyens lui soient favorables !.....

— On vient de mettre au jour un magnifique projet : il ne s'agit rien moins que de doter notre cité d'un établissement semblable à ceux que possèdent Paris, Londres, Hambourg et quelques autres grandes villes ; nous voulons parler d'un *jardin d'hiver*. Cet établissement serait placé dans un endroit convenable et à proximité de la ville. Dans de vaste serres qui renfermeront les plus belles plantes, groupées avec art, il y aura une promenade publique. Ainsi, dans la rigoureuse saison, tandis que le vent du nord balaiera la neige de dessus les vitres des serres, les camélias, les épacris, les bruyères exotiques, les euphorbes, etc., etc., étaleront leurs fleurs au coloris luxuriant. Pendant l'été, le paulownia, le bananier, etc., prêteront aux promeneurs l'ombre de leur ample feuillage. Dans cet établissement, il y aura un lieu spécial consa-

Digitized by Google

cré aux plantes, fleurs ou fruits nouveaux. Tous les horticulteurs, sans exception, auront la faculté d'exposer dans cet établissement leurs produits d'un mérite reconnu. Enfin, ce projet, qui se rattache à d'autres projets d'embellissement et qui est dû à M. A. Jame, repose, dit-on, sur les bases les plus larges et les plus généreuses. Nous les ferons connaitre plus tard ; nous nous bornons aujourd'hui à faire des vœux pour que ce projet reçoive une prompte exécution.

— La Société littéraire de notre ville a reçu dernièrement, au nombre de ses membres titulaires, le docteur Paul Brun et M. Léonce Brosse.

— La Société des Amis des Arts de Lyon a ouvert un concours entre artistes lyonnais ou se rattachant à cette ville par leurs études, leurs travaux ou leur résidence.

Voici le sujet de ce concours :

Un Médaillon en plâtre, de 30 centimètres de diamètre, destiné à servir de type modele à une Médaille de 81 milimètres, comprenant les quatre portraits de

PHILIBERT DELORME, Architecte ;	JACQUES STELLA, Peintre ;
NICOLAS COUSTOU, Sculpteur ;	GÉRARD AUDRAN, Graveur.

L'artiste sera libre de combiner sa composition, soit en plaçant les quatre têtes isolées dans la disposition dont il fera choix, soit en formant quatre Médaillons unis entre eux par des figures et ornements allégoriques se rattachant soit à l'art que chacun de ces Artistes a cultivé, soit à Lyon, leur commune partie.

Le mérite de la ressemblance entrera dans l'appréciation de l'œuvre.

Les ouvrages produits au concours devront être remis au Sécrétariat de la Société des Amis des Arts de Lyon, avant le 25 Août prochain (délai de rigueur).

La somme affectée au prix du concours est de 500 francs.

Nota. La Société, propriétaire exclusive du Médaillon adopté, restera libre de faire exécuter le coin de la médaille par un graveur de son choix.

— La Commission exécutive de la Société des Amis des Arts a arrêté ainsi qu'il suit le programme des concours de fleurs et d'ornement pour 1846-47.

Concours de fleurs. — Un groupe de fleurs ou fleurs et fruits, peint à l'huile ou à la gouache, accompagné de douze dessins au trait.

Concours d'ornements. — Dix études sur papier raisin, d'après les plâtres des styles renaissance, François Ier et ses dérivés, plus une composition au choix des concurrents dans le style de ces mêmes études, et enfin l'exécution en grand d'une partie de cette composition.

Cette composition pourra être un panneau applicable soit à une salle des séances d'une chambre de commerce ou d'une société d'horticulture, soit à un plafond, soit à une fontaine publique ; enfin toute liberté est laissée aux concurrents sur le choix du sujet à traiter.

Chaque concurrent devra indiquer la source où il aura puisé les études qu'il présentera.

MM. les concurrents pourront, dès à présent, se présenter au secrétariat du Palais des Arts pour se faire inscrire et faire signer leur feuilles.

Nota. — La somme affectée à la rémunération des concours d'ornement et de fleurs pourra s'élever à 3,000 f.

Digitized by Google

LA VOIX DU PRINTEMPS[1].

Lorsqu'à foison le printemps jette
La fleur aux prés, la feuille aux bois,
La nature longtemps muette
Reprend sa magnifique voix.

Joyeux et sonore mélange,
Bruit formé de cent bruits divers,
Concert de gloire et de louange
Qu'à son Dieu chante l'univers,

(1) Nous détachons cette pièce de vers d'un recueil de poésies que M. Petit-Senn a publié cette année, à Genève, sous le titre de *les Perce-Neige*. Nous avons déjà fait connaissance avec le penseur, nous faisons aujourd'hui place au poète. On retrouve, dans ce gracieux volume, cet esprit fin et observateur qui caractérise l'écrivain auquel on doit *Bluettes et Boutades*. Disciple de Lamartine, M. Petit-Senn demande à son cœur et à la nature ses divers sujets d'inspiration, et son recueil, où l'ame du poète se reflète à chaque page, est appelé à lui faire autant d'amis qu'il comptera de lecteurs.

Digitized by Google

C'est sous les arceaux de feuillées
Du rossignol le chant lointain,
Secouant ses plumes mouillées
Au souffle humide du matin;

C'est, traînant un lourd attelage,
Le bœuf mugissant au vallon,
Qu'excite l'enfant du village
A fendre un pénible sillon;

Caressant d'une onde limpide
Son lit de mousse et de cailloux,
Un ruisseau qui, frais et rapide,
Coule à petit bruit près de nous;

Soir et matin dans la vallée,
L'angelus au pieux accent
Qui monte à la voûte étoilée
Lorsque la rosée en descend;

Au loin la voix du chien qui jappe,
Le chant du coq des environs,
La cascade qui tombe en nappe,
Le murmure des moucherons;

Un petit lézard qui s'effraie.
Voilant son essor fugitif
Qu'on entend au bas d'une haie
Précipiter son pas furtif.

C'est un bruyant sphinx qui se pose
Sur le flexible et frêle appui

Digitized by Google

Qui balance la fleur éclose
Peut-être au même jour que lui ;

Un tiède zéphir qui voltige,
Soupirant au sein des épis,
Et qui semble, en courbant leur tige,
Réveiller les champs assoupis ;

Puis, rendant un son monotone,
La feuille sèche des hivers
Que le vent roule ou qui frissonne
Au pied des buissons déjà verts.

C'est dans la bleuâtre étendue
L'alouette échappant aux yeux,
Qui laisse pleuvoir de la nue
Les notes de son chant joyeux ;

C'est une mouche émerveillée
D'être éclose au lever du jour,
Qui doit mourir dans la veillée
Lasse de soleil et d'amour.

Une hirondelle revenue,
Qui rend le babil de sa voix
A la vielle ferme connue
Abrittant son nid d'autrefois.

C'est dans leur corolle baignée
Une abeille aspirant les fleurs,
Qui s'y plonge et vole impreignée
De leurs parfuns, de leurs couleurs ;

Digitized by Google

Une brillante cantharide
Bourdonnant dans l'air embeaumé
Qu'exhale de la rose humide
Le calice à demi fermé.

Pour exprimer ce qui l'enchante
Nul refuge alors n'est désert;
Toute feuille a sa voix qui chante
Et chaque branche a son concert.

Et le poète assis dans l'ombre,
A tous ces cris reconnaissants,
A ces voix sans trève et sans nombre
Unit son âme et ses accents.

J. Petit-Senn.

Digitized by Google

ENCYCLOPÉDIE SÉBUSIENNE.

SUITE DES MANUSCRITS DE M. ROUYER.

SAMUEL GUICHENON.

Baïle, dans son *Dict. critique* ; Le Long, dans sa *Bibliot.*, *Hist. de France*, et, d'après eux, Moreri, disent que Guichenon naquit à Mâcon, le 18 aout 1607. La statistique du département dit, au contraire, que ce fut à Châtillon-sur-Chalaronne, opinion qui doit être adoptée de préférence, puisque l'on a toujours regardé à Châtillon cet historiographe comme originaire de cette ville, où sa famille a existé jusqu'à ce jour.

Guichenon fut élevé dans la religion prétendue réformée qui, avant la révocation de l'édit de Nantes, avait de nombreux sectateurs à Châtillon et dans toute cette partie de la Bresse. Il embrassa depuis la religion catholique, et en suivit les dogmes de bonne foi et d'une manière édifiante.

Il suivit d'abord la carrière du barreau, et exerça la profession d'avocat au présidial de Bourg, profession qu'il abandonna bientôt, pour se livrer à son goût particulier qui le

Digitized by Google

portait à l'étude de l'histoire, et qui était en lui une passion, comme il le dit dans la préface de son ouvrage sur la Bresse et le Bugey.

Comme il n'existait, avant lui, aucune histoire de ces pays, et que les éléments en étaient dispersés dans les dépôts publics de titres, tels que les chambres des comptes de Chambéry, de Turin, de Grenoble et de Dijon, dans les cartulaires des abbayes et autres monastères, dans ceux de l'évêché de Belley, des chapitres et des prieurés, dans les archives des différentes villes et des maisons nobles qui consentirent à communiquer leurs titres, et, enfin, dans une multitude d'ouvrages qui traitent isolément de quelques points de notre histoire, Guichenon fut obligé, pour rassembler ces matériaux, d'entreprendre des voyages pénibles, de faire des recherches multipliées et de se livrer à un travail immense.

Il annonça, pour inspirer la confiance, le dessein où il était d'écrire l'histoire de la Bresse et du Bugey, et de publier, dans une des parties de cette histoire, la généalogie des familles nobles de ces deux provinces. Il obtint facilement la communication des titres qui existaient dans les dépôts publics et dans les archives des maisons religieuses, mais il éprouva plus de difficultés pour avoir accès dans celles des nobles. Les uns, par motif d'orgueil, et *ne croyant pas*, dit Guichenon, préface de la troisième partie, *que leurs maisons, pour être illustres, eussent besoin de ce secours*, refusèrent absolument de les communiquer ; d'autres, par méfiance, firent le même refus ; d'autres, enfin, secondèrent les vues de l'auteur en lui ouvrant leurs archives, soit qu'ils y fussent portés par un motif d'utilité publique, soit que l'honneur de voir leur maison obtenir un rang dans l'armorial nobiliaire flattât leur amour-propre. Il en fut plusieurs qui, par suite de leur méfiance, quoique voulant seconder les vues de Guichenon, ne voulurent point lui montrer leurs

Digitized by Google

titres, mais se contentèrent de lui en donner des copies sans authenticité, ou des mémoires analytiques sur lesquels on ne pouvait établir aucune preuve ; effectivement, l'auteur n'en fit aucun usage, et ces familles furent oubliées dans son ouvrage.

Ainsi, dans les généalogies des maisons nobles de Bresse et du Bugey, Guichenon n'a donné que celles des familles dont il a consulté les titres originaux, et n'a point parlé de celles qui ne lui avaient fourni que des titres auxquels on ne pouvait ajouter foi, ou de simples mémoires qui ne méritaient aucune confiance.

Dans toutes ces recherches préliminaires que cet historien fut obligé de faire pour écrire son histoire, il éprouva bien des obstacles et des fatigues, néanmoins, il fut secondé par plusieurs personnes du plus grand mérite, dont quelques-unes l'accompagnèrent dans ses voyages ; enfin il trouva des matériaux suffisants pour remplir le but qu'il s'était proposé.

Il débuta par donner au public une notice des évêques de Belley, qui fut imprimée à Lyon, en 1642 ; en 1650, il publia son histoire de Bresse et Bugey ; elle fut imprimée dans la même ville ; il l'avait dédiée à Madame Royale, duchesse de Savoie. Il y avait travaillé pendant seize ans.

Cette histoire est divisée en quatre parties. Dans la première, il traite de ce qui s'est passé de plus remarquable dans ces contrées, sous la domination des Romains, des rois de Bourgogne et d'Arles, des empereurs, sires de Baugé, comtes et ducs de Savoie, et rois de France, jusqu'à l'échange du marquisat de Saluces.

Dans la seconde, il parle des fondations des abbayes, prieurés, différentes maisons religieuses, chapitres et autres établissements religieux ; de l'origine des villes, châteaux, seigneuries et principaux fiefs, et de ceux qui les ont possédés.

Digitized by Google

La troisième contient la généalogie et l'armorial des maisons nobles de Bresse et du Bugey.

La quatrième, enfin, renferme la transcription des principaux titres qui servent de preuves aux faits les plus remarquables de son histoire, ce qu'il a fait à l'exemple du célèbre Duchesne, et ce à quoi il a été obligé, *parce que* dit-il, *ceux qui escrivent des histoires particulières comme moi, et qui n'ont point d'autheurs anciens qui aient escrit les choses de leur tems sont obligés, pour donner foi à leurs ouvrages, d'y ajouter les preuves.*

Lors de la publication de son histoire de Bresse, Guichenon jouissait du titre de conseiller historiographe du roi. Il ne voulut pas faire imprimer dans cet ouvrage toutes les particularités qui étaient venues à sa connaissance, mais il les avait annotées en marge d'un exemplaire qu'il s'était réservé, et qui était déposé à la bibliothèque des Augustins du faubourg de la Croix-Rousse, de Lyon. Philibert Collet a écrit contre son histoire, mais l'ouvrage qu'il a fait à ce sujet n'a pas été imprimé. Dans son livre de l'explication des statuts de Savoie et usages de Bresse, il prend occasion dans plusieurs endroits de critiquer Guichenon.

Il prétend, première partie, page 9, que cet historiographe, en parlant des communes dont il entreprenait l'histoire, *a évité la fatigue de l'exactitude, pour se donner le plaisir de quelques citations*, et qu'un raisonnement judicieux aurait mieux convaincu ses lecteurs, que les copies sans authenticité qu'il a fait imprimer dans la quatrième partie. Ce jugement de Collet est fondé sur ce point, puisque l'on reproche avec justice à Guichenon d'avoir très négligé la partie historique de son ouvrage, tandis qu'il s'y est fort étendu sur les familles particulières qui lui ont fourni des mémoires, ce qui fait dire à Collet, partie deuxième, page 147, que ce sont les particuliers qui ont fait cette histoire, et que ce chapitre

Digitized by Google

ne doit pas mériter d'autre foi, que celle qu'on ajoute à ceux qui parlent en leur faveur.

On accuse aussi Guichenon d'avoir écrit avec une partialité tellement guidée par l'intérêt, que sa plume était dirigée contre ceux qui ne le payaient pas, tandis qu'elle était toujours prête à favoriser ceux dont il recevait des gratifications.

J'ignore quel fondement peut avoir ce reproche contre cet historien. Il a effectivement omis dans ses généalogies un grand nombre de familles illustres de la Bresse et du Bugey, dont il fait l'énumération dans la préface de la troisième partie. Mais il dit aussi que le motif de cette omission est que ces familles ne lui avaient point donné leurs armoiries, ni fourni les documents nécessaires. Il promet même de réparer cet oubli dans une seconde édition, et de corriger les fautes qu'il aurait faites, *pourvu*, ajoute-t-il à la vérité, *que les intéressés témoignent plus de générosité pour favoriser un second effort, qu'ils n'en ont fait pour le premier.*

Cette phrase aura pu faire croire que Guichenon, en écrivant son histoire, avait été dirigé par l'intérêt. Mais ce serait juger sur un motif bien léger cet homme justement célèbre, surtout dans notre département. L'on sait assez que Guichenon ne parvint à rassembler les matériaux qui ont servi d'éléments à son histoire, qu'avec des peines, des travaux et de longues fatigues. Qu'il dut nécessairement faire des sacrifices, et que s'il a demandé et obtenu des gratifications de ceux dont les généalogies figurent dans son ouvrage, ceci ne doit être regardé que comme une pure indemnité, et si on l'entendait dans un autre sens, il faudrait aussi taxer d'auteurs intéressés des écrivains estimables qni n'ont donné des ouvrages au public, qu'après des souscriptions proposées et remplies. Il faudrait taxer de même M. Perret, auteur d'un ouvrage sur les usages de Bresse, à qui la mort n'a permis de publier que les deux premiers volumes.

Digitized by Google

M. Perret avait aussi demandé et obtenu des gratifications des anciennes administrations de la Bresse et du Bugey ; quant à lui en faire un reproche, personne n'y a jamais songé.

Mais à ce reproche d'intérêt, que quelques-uns font à Guichenon, est-on fondé à y joindre la partialité dont on l'accuse ? Son goût décidé pour l'histoire était en lui, comme il le dit lui-même, à l'état de véritable passion. Les premiers devoirs de l'historien sont la vérité et l'impartialité, et comment aurait pu les méconnaître celui qui, consacrant ses veilles à l'utilité de son pays, devait beaucoup aussi à sa propre réputation?

Notre historien connaissait sans doute les premiers devoirs de celui qui écrit l'histoire, et, pour s'en convaincre, il ne faut que lire ce qu'il dit dans la Préface, qui est au commencement de son ouvrage:

« J'aurais lâchement trahi ma réputation si, pour faire plaisir à quelques-uns, j'eusse, contre mon humeur et ma franchise, donné crédit à des fables et à des mensonges, sachant bien que la principale partie d'un historien est la probité, laquelle n'appréhende et n'espère rien, qui estime plus la verité que l'amitié des grands, et qui préfère son honneur aux récompenses honteuses. »

Lorsque l'histoire de Bresse et Bugey parut, le public la reçut avec empressement, mais elle eut aussi ses détracteurs. Philibert Collet en fit la critique comme je l'ai déjà dit, et ceux à qui ce livre déplut se rencontrèrent surtout dans la noblesse. Les motifs s'en puisèrent dans l'orgueil et la basse jalousie. Les uns crurent que l'auteur n'avait pas suffisamment relevé l'illustration de leur maison, d'autres qu'ils n'étaient point classsés dans leur ordre de grandeur et d'ancienneté, d'autres que telle maison, qu'ils regardaient comme étant au dessous de la leur, se trouvait plus relevée dans cet ouvrage, d'autres enfin se trouvèrent offensés de

Digitized by Google

s'y voir accollés avec des familles nouvellement anoblies, mais qu'en est-il arrivé? La critique de Collet est restée dans l'oubli, les détracteurs de l'histoire y sont restés de même, l'ouvrage de Guichenon leur a survécu avec la même célébrité dont il jouit à son apparition. Cet auteur que l'on peut justement appeler le Duchesne de ce département sera toujours regardé suivant Moreri: comme l'homme *du XVIIe siècle qui s'est le plus distingué par ses profondes recherches sur l'histoire..... et qui est reconnu pour judicieux écrivain.*

Après son histoire de Bresse, Guichenon publia in-4°, à Lyon, en 1660, un recueil des actes et des titres les plus curieux de la Bresse et du Bugey, sous le titre de *Bibliotheca Sebusiana.* Cet ouvrage est devenu rare. La même année, il fit imprimer, dans la même ville, en deux volumes in-folio, son *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie.* Cet ouvrage est moins estimé que son *Histoire de Bresse*, cependant il plut infiniment au Duc de Savoie régnant, Charles Emmanuel II, qui combla de biens son auteur.

Guichenon avait écrit une histoire de Dombes qui n'a jamais été imprimée, le manuscrit dans le milieu du dernier siècle, le XVIII, était au pouvoir de M. le Président Pianelli de Lavalette, à Lyon. Notre historiographe mourut le 8 septembre 1664, à l'age de 57 ans accomplis.

L'histoire de Bresse et Bugey est, comme je l'ai déjà fait remarquer, celui des ouvrages de Guichenon qui est le plus estimé, il le commença à l'âge de 27 ans. On ne peut cependant dissimuler qu'il ne s'y trouve quelques erreurs et des fautes que l'auteur aurait réparées, s'il eût pu en donner une seconde édition, comme il se l'était proposé. Il sera toujours regardé comme le Père de notre histoire, et ce n'est pas un des moindres éloges que l'on puisse faire de cet auteur, que de dire qu'il a été souvent consulté, quant aux titres

Digitized by Google

dont il a publié le texte, dans des décisions judiciaires, des arbitrages et des procès.

En l'année fut imprimé, à Bourg, chez Besson, un ouvrage en deux volumes in-folio, qui contient une nouvelle édition de Revel, du Président Granet, quant à la partie historique, et des statuts de Savoie publiés par Collet. Les deux premières parties de l'histoire de Bresse et Bugey par Guichenon y sont aussi réimprimées, mais avec des fautes multipliées, soit dans les noms propres, soit dans les dates, de sorte que, dans cette édition, ces deux premières parties sont peu sûres. D'ailleurs les faits historiques qu'elles renferment ne peuvent souvent être approfondis qu'à l'aide des preuves contenues dans la quatrième partie, qu'on aurait dû aussi réimprimer.

Une nouvelle édition de Guichenon avec les corrections dont l'ouvrage est susceptible, et les augmentations dont l'auraient enrichi les faits qui ont eu lieu pendant un siècle et demi qui s'est écoulé depuis la mort de l'auteur, eût été une chose désirable pour le département. On doit croire que depuis l'établissement de la Société d'Émulation de l'Ain il se serait trouvé parmi ses membres quelqu'un digne d'en exécuter le projet. Mais les changements survenus dans les affaires rendraient ce travail difficile, puisqu'il faudrait supprimer de l'ouvrage des objets aujourd'hui de peu d'importance ou ne présentant aucun intérêt.

J.-B. Rouyer.

Digitized by Google

DE LA TRAVERSÉE

DE

LA VILLE DE LYON

PAR LES CHEMINS DE FER.

DES GARES A ÉTABLIR,

ET SPÉCIALEMENT DE CELLE DE VAISE.

AVANT-PROJET

D'UN DÉBARCADÈRE DE VOYAGEURS

AU JARDIN DES PLANTES (1).

L'administration municipale de Vaise a demandé à la Société royale d'Agriculture un avis motivé sur la meilleure position à choisir pour la gare que doit établir, dans cette commune, la Compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon. M. le Maire de Vaise s'est adressé à la Société, parce qu'elle s'occupe à la fois de science, d'agriculture et d'industrie, et qu'une semblable question intéresse l'industrie et l'agriculture, à cause du transport de leurs produits; la science, parce qu'elle est appelée à apprécier les travaux à exécuter.

D'ailleurs, la Société s'était déjà occupée, à plusieurs reprises, de la question des embarcadères. M. Perret-Lallier lui avait soumis son projet de débarcadère au centre de la presqu'île lyonnaise, entre les quais Saint-Antoine et

(1) Travail présenté au nom d'une commission spéciale et adopté à l'unanimité par la Société royale d'Agriculture, Sciences et Industrie, dans sa séance du 3 juillet 1846.

Digitized by Google

des Cordeliers, sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les rues des Quatre-Chapeaux, du Palais-Grillet, Tupin, Ferrandière et Bonneveau. Une Commission nommée dans son sein lui avait fait, par l'organe de M. Duverger, un rapport sur ce débarcadère central, et la Société s'était empressée de publier, à la fois, et le mémoire et le rapport.

La Société avait fait plus; reconnaissant qu'il était de son devoir d'examiner, de la manière la plus large, une question qui intéressait notre avenir commercial et industriel, elle avait voulu s'associer à l'enquête de l'année dernière, et, pour cela, avait chargé cinq de ses membres, MM. Muthuon, officier d'artillerie, Pravaz et Potton, médecins, Pigeon, ingénieur des mines, et Duverger, ingénieur des ponts-et-chaussées, d'étudier avec soin les divers tracés proposés pour la traversée de Lyon; de lui signaler leurs inconvénients et leurs avantages, et de lui proposer un vœu à émettre. Cette Commission avait rempli sa mission, et, la Société, adoptant ses conclusions, avait demandé, qu'à défaut du tracé central le meilleur à ses yeux, celui de Bellecour fut préféré. Pour donner toute publicité, non seulement à ce vœu qu'elle émettait, mais encore aux considérations et aux motifs qui lui avaient servi de base, elle avait fait insérer en entier, dans ses Annales, le rapport de ses commissaires.

Ainsi, il était naturel que l'Administration de Vaise s'adressa à la Société, et lui demanda un avis motivé sur le meilleur emplacement à donner à son double débarcadère de marchandises et de voyageurs. La Société s'est empressée de satisfaire à cette demande; une Commission spéciale a été nommée à cet effet: cette Commission nous a chargé de faire toutes les études qu'exigeait une question aussi complexe. C'est ce travail que nous avons soumis à la Société, et qu'elle a adopté à l'unanimité. Nous y avons joint l'avant-projet d'un débarcadère de voyageurs au Jardin-des-Plantes.

Digitized by Google

I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA TRAVERSÉE DE LYON ET SUR LE DROIT DE PÉAGE INTRODUIT DANS LES TARIFS DES CHEMINS DE FER.

La loi du 16 juillet 1845 avait arrêté que le chemin de fer, dans sa partie de Châlon à Lyon, serait établi sur la rive droite de la Saône, passerait près de Sennecey, à Tournus et à Mâcon, qu'il traverserait la ville de Lyon suivant le tracé qui serait ultérieurement déterminé par l'Administration avant l'adjudication publique ; que l'Administration déterminerait, en même temps, l'emplacement des gares et le point où finirait le chemin de fer de Paris à Lyon, par conséquent le point où commencerait celui de Lyon à Avignon.

Le 12 novembre 1845, M. le Ministre des travaux publics, prenant en considération :

Les avant-projets rédigés par MM. les ingénieurs du département du Rhône ;

Les vœux exprimés dans l'enquête, et spécialement la délibération de la Commission chargée d'en faire le dépouillement ;

Les avis motivés des Conseils municipaux de Lyon, de Vaise, de la Croix-Rousse et de la Guillotière ; celui de la Chambre de commerce ; les délibérations des Conseils d'arrondissement et du Conseil général du département, ainsi que le rapport de l'ingénieur en chef ;

L'avis de M. le Préfet du Rhône, les délibérations et l'avis du Conseil général des ponts-et-chaussées ;

Digitized by Google

A pris l'arrêté suivant, qui dès-lors a fait partie intégrante du cahier des charges :

ARTICLE 1er. Le tracé du chemin de fer de Paris à Lyon, dans la traversée de cette dernière ville, se dirigera sur la rive droite de la Saône, par Vaise ; traversera, en souterrain, la montagne de Saint-Irénée ; franchira la Saône et arrivera sur le cours Napoléon. Ce chemin aura deux gares, l'une, à Vaise, l'autre, au cours Napoléon.

ART. 2. Le chemin de fer, de Lyon à Avignon, aura deux points de départ : l'un, à l'extrémité de la gare du cours Napoléon, l'autre, sur la rive gauche du Rhône, près du pont de la Guillotière, soit en amont, soit en aval de ce pont ; il aura une gare spéciale en ce dernier point. La branche, partant de l'extrémité de la gare du cours Napoléon, franchira le Rhône, et ira se raccorder, sur la rive gauche de ce fleuve, avec la branche aboutissant à la gare de la Guillotière.

ART. 3. La Compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon aura l'usage commun de la gare de la Guillotière ; et la Compagnie du chemin de Lyon à Avignon, l'usage commun de la gare du cours Napoléon. A défaut d'accord entre les deux Compagnies, les conditions de l'usage commun et la redevance à payer, soit par l'une, soit par l'autre de ces deux Compagnies, seront réglées par l'administration supérieure.

Cet arrêté ministériel, qui a servi de base aux deux adjudications des chemins de fer de Paris à Lyon, et de Lyon à Avignon, dont les clauses sont obligatoires pour les deux Compagnies concessionnaires, au même titre que celles du cahier des charges annexé à la loi de 1845, est pour Lyon une garantie légale que rien ne peut plus être changé au tracé indiqué, et que les trois gares seront établies par les Compagnies.

C'est par suite des avis et des délibérations de tous les

Digitized by Google

corps compétents qu'il a été pris ; c'est après être venu étudier lui-même cette grave question sur les lieux, que M. le Ministre a usé du droit que lui avaient laissé les Chambres, de prononcer, avant l'adjudication, en leur lieu et place. Sa décision ainsi transformée en loi est donc irrévocable, et l'on ne saurait comprendre comment les Compagnies pourraient rompre sur ce point leur contrat d'adjudication.

Cependant, quelques personnes nourrissent encore l'espoir que notre chemin de fer évitera Lyon, traversera la Saône en amont de Saint-Rambert, et ira se raccorder à celui d'Avignon dans les plaines de la Guillotière : elles ne craignent pas de prêter à l'administration supérieure la pensée de vouloir faire annuler tout ce qui a été arrêté suivant la loi, dès que l'œuvre électorale sera consommée. Elles n'hésitent pas à lui faire cette injure, toutes préoccupées qu'elles sont de leurs intérêts privés ; oubliant d'ailleurs qu'il faudrait pour cela obtenir une loi nouvelle des trois pouvoirs législatifs. Cette loi nouvelle, peut-on l'obtenir ? Cela ne nous paraît pas possible. Qui la demandera aux Chambres ? Ce ne sera pas le gouvernement, qui ne s'est prononcé qu'après avoir longuement étudié cette grave question, et après avoir pris les avis de tous les corps à même de juger. En quoi, d'ailleurs, la nouvelle loi pourrait-elle différer de la loi actuelle ? S'appuierait-elle sur de nouvelles bases ? Des éléments nouveaux et propres à entraîner une conviction contraire auraient-ils surgi depuis que la question a été tranchée ? L'enquête générale ne dirait-elle pas ce qu'elle a déjà dit ? Tous les avis des corps consultés seraient-ils autres que ce qu'ils ont été ? Les Conseils municipaux, la Chambre de commerce, les Conseils d'arrondissement et de département ne reproduiraient-ils pas à une immense majorité, si ce n'est à l'unanimité, leurs précédentes délibérations ?

D'ailleurs, une nouvelle loi pourrait-elle avoir un effet ré-

Digitized by Google

troactif, et ne briserait-elle pas de fait les deux adjudications publiques qui ont été tranchées pour les deux grandes sections de Paris à Avignon, puisque ces adjudications qui se sont faites avec concurrence, fixent l'établissement des trois gares et le passage en tunnel sous la montagne de Saint-Irénée. Il faudrait dès-lors d'autres cahiers des charges pour servir de bases à de nouvelles adjudications, et ces cahiers des charges auraient à déterminer un autre tunnel à percer, un autre parcours à suivre, d'autres gares à élever. Plus on réfléchit à cette supposition d'un changement dans notre traversée, plus on voit s'ammonceler les impossibilités, et plus on s'étonnerait qu'on pût le demander, si on ne savait pas que les intérêts privés, dès qu'ils sont mis en jeu, ne laissent plus au raisonnement toute sa liberté, au jugement toute sa rectitude.

Loin de nous la pensée de vouloir reproduire ici, même sommairement, toutes les raisons qui ont fait adopter le tracé par la rive droite de la Saône, Vaise, Saint-Irénée et le cours Napoléon. Qu'il nous soit permis seulement de montrer, le plus brièvement possible, qu'en arrêtant ce tracé, l'administration ne l'a pas fait seulement dans l'intérêt de la plus grande partie de l'agglomération lyonnaise, mais qu'elle l'a fait plus encore dans l'intérêt du chemin lui-même, dans l'intérêt de la Compagnie adjudicataire, par conséquent des actionnaires.

Les partisans du tracé par les Brotteaux ont répété bien souvent que notre chemin de fer n'était qu'accessoirement le chemin de Paris à Lyon ; qu'avant tout il faisait partie de la grande voie ferrée du Hâvre à Marseille, de l'Océan à la Méditerranée. De cette condition, selon eux, dépendait tout son avenir financier, et ce serait une grande faute d'augmenter la longueur de cette voie de plus de deux kilomètres, en passant sous Saint-Irénée : car cette augmentation impose-

Digitized by Google

rait ainsi au voyageur un surcroît de dépense d'argent et de temps et par cela même pourrait le détourner de s'en servir. C'est vrai, le voyageur, du Hâvre à Marseille aura, d'après le tracé arrêté, un surcroît de dépense en argent de 18 centimes, en temps de trois minutes et demie. Eh ! bien, nous le demandons de bonne foi, seront-ce ces dix-huit centimes et ces trois minutes et demie de surplus qui empêcheront ce voyageur de prendre le chemin de fer? D'ailleurs ces voyageurs de l'Océan à la Méditerranée, aux quels on porte tant d'intérêt, que l'on regarde comme devant faire, par leur présence, la prospérité financière de l'entreprise, ne seront jamais qu'en très faible minorité. Si leur produit devait être la partie principale de la recette, l'Administration de la Compagnie ne pourrait même arriver à subvenir à ses frais d'entretien, et loin de distribuer des dividendes à ses actionnaires, elle se verrait contrainte de leur faire chaque jour de nouveaux appels de fonds jusqu'à l'expiration de son privilége. On devrait savoir que, sur les grandes lignes, les voyageurs des deux extrémités ne donnent que de faibles produits ; et que ceux, au contraire, qui parcourrent de petites distances, sont presque partout la cause principale des revenus réalisés. Ils entrent dans ces revenus pour soixante, quatre-vingt, quelque fois même quatre-vingt-dix pour cent. L'avenir paraît devoir encore augmenter cette proportion ; car, il est constaté par chaque nouveau compte rendu, que telle circulation partielle des points intermédiaires augmente beaucoup plus proportionnellement que la circulation totale.

C'est ainsi, nous pouvons le prédire avec certitude, que, sur l'ensemble des voyageurs que la voie ferrée transportera à Lyon, un vingtième à peine arrivera des bords de l'Océan et du Nord, trois vingtièmes de Paris, trois autres vingtièmes des points intermédiaires jusqu'à Chalon, et tout le reste nous viendra de Chalon, Tournus, Macon, Villefranche et Neuville.

Digitized by Google

Or, ces derniers voyageurs, qui font les deux tiers du nombre total, ont surtout des rapports avec Vaise, Serin, l'Ouest, le Nord et le Centre de Lyon; très peu vont au Midi, aucun ou presque aucun ne se rend aux Brotteaux ou à la Guillotière, et cependant c'est là qu'on voudrait forcément les transporter tous. Ce serait, dès lors, les obliger de retourner, pour ainsi dire, vers les points d'où ils seraient venus pour atteindre leur destination; ce qu'ils ne pourraient faire qu'avec une perte de temps et d'argent bien autrement grande proportionnellement que celle qu'on aurait voulu éviter aux voyageurs des points extrêmes. Il est vrai que ce nombre considérable de voyageurs, auxquels on aurait imposé une aussi singulière nécessité, sauraient s'y soustraire en évitant de prendre la voie ferrée: ils se confieraient aux bateaux à vapeur, qui les débarqueraient, suivant leurs besoins, à Serin, ou au quai de la Peyrollerie, près au moins du Nord et du centre de notre ville. Il est donc évident que le tracé par les Brotteaux aurait été grandement nuisible aux intérêts de la Compagnie en lui faisant perdre ainsi une bonne partie de ses voyageurs. Que penserait-on d'une entreprise de messageries qui voudrait faire dépasser Lyon et conduire forcément jusqu'à Serin, ou près de l'École Vétérinaire, ses voyageurs venant de Vienne, Bourgoin et Saint-Etienne, voyageurs dont les relations d'affaires sont naturellement avec la Guillotière et le Midi de la ville; on la regarderait comme une entreprise insensée, et on lui prédirait une ruine prochaine. Que proposaient les partisans du tracé par les Brotteaux à l'égard des voyageurs des bords de la Saône, si ce n'est cela!

Il y a une question peut-être plus importante encore que celle des voyageurs, c'est celle des marchandises. Que se serait-il passé, en effet, à leur égard, si le chemin de fer eût quitté la rive droite de la Saône, en amont de l'Ile-Barbe, sur la limite des communes de Saint-Rambert et de Collonges, pour

Digitized by Google

pénétrer en tunnel sous le côteau de Caluire, traverser le Rhône, et se souder au chemin d'Avignon, au midi de la Guillotière ?

On l'a dit souvent, la Saône est la mère nourricière de Lyon ; c'est elle qui approvisionne cette grande ville de presque toutes les matières premières dont elle a besoin ; les relevés officiels élèvent la somme des marchandises qui lui arrivent chaque année par ce fleuve à 380,000 tonnes, auxquelles il faut en joindre au moins 40,000 qui prennent la voie de terre et suivent son littoral. C'est donc 420,000 tonnes sur lesquelles, en partie du moins, l'administration du chemin de fer par la Bourgogne peut établir des éventualités de fret pour ses vagons.

Les points naturels d'arrivage pour ces marchandises sont aujourd'hui les ports de Vaise et de Serin, les quais de la Saône : là sont leurs entrepôts, leurs grands magasins, les comptoirs ; là sont aussi plusieurs des usines et des chantiers qui les emploient. Elles arrivent à leur destination, pour la plupart, à des prix très bas, à cause des conditions favorables que présente la navigation de la Saône. La voie ferrée les amènerait-elle à des prix plus bas encore ? Si cela était, cette voie pourrait, sans danger pour sa prospérité, abandonnner la Saône en amont de Saint-Rambert, traverser, comme on le demande, sous le côteau de Caluire, et venir débarquer soit en amont, soit en aval du pont de la Guillotière ; car, là, s'établiraient bientôt les entrepôts, les magasins, les comptoirs, les usines qui sont aujourd'hui sur les bords de la Saône. Tout le mouvement commercial s'empresserait de s'y transporter pour y recueillir les avantages que donnerait une infériorité de prix certaine. Mais il ne saurait en être ainsi, la chose n'est pas possible, la voie ferrée ne peut pas lutter, sous le rapport de la baisse des prix, avec notre voie fluviale. Aujourd'hui, une tonne de denrée, soit

Digitized by Google

1000 kilos, expédiée de Châlon à Lyon, par la Saône, coûte environ de 6 à 8 fr. de transport ; par le chemin de fer, elle coûtera en moyenne de 10 à 12 fr., et encore, pour cela, faut-il admettre que le tarif fixé par le cahier des charges sera réduit de plus d'un tiers, par conséquent qu'on s'en tiendra presque aux seuls frais de traction (dépenses de machines, de vagons et de coke). Ainsi, même dans l'hypothèse du tracé par les Brotteaux, la voie fluviale n'aurait pas été abandonnée, le commerce aurait laissé tous ses établissements d'entrepôts et d'usines là où ils sont aujourd'hui : seulement la voie ferrée qu'on aurait fait dévier de sa direction naturelle, se serait trouvée deshéritée, pour cette cause, de toute éventualité de transport.

Avec le tracé, tel qu'il a été arrêté par l'administration, combien les conditions sont plus heureuses pour la Compagnie adjudicataire. Le commerce aura à sa disposition les deux voies, et du moment qu'il aura besoin de faire accélérer l'arrivée de ses marchandises, ce sera à la voie ferrée qu'il les confiera. Ce sera encore cette voie qui en sera chargée, toutes les fois que la navigation présentera des difficultés, telles que les gelées, ce qui est rare il est vrai, telles que des eaux trop basses, ou des eaux trop fortes, ce qui est beaucoup plus fréquent. Ainsi on peut admettre, sans crainte d'erreur, qu'un tiers, peut-être la moitié des marchandises, seront confiées au chemin de fer, et cette quantité, au prix moyen de 10 à 12 fr. la tonne, donnera un produit d'environ 2,400,000 fr. Il faut ajouter que ces calculs ne sont faits que d'après ce qui existe actuellement, et comme il n'est pas douteux que le mouvement commercial ne s'accroisse beaucoup, ce ne serait pas trop présumer que d'élever au chiffre de trois millions la recette que fera la Compagnie, pour le transport des seules marchandises arrivant par la vallée de la Saône. Nous avions donc raison de dire que

Digitized by Google

l'Administration supérieure, en arrêtant le tracé du chemin de fer par Vaise, Saint-Irénée, et le cours Napoléon, n'avait pas agi seulement dans l'intérêt de la ville de Lyon, mais peut-être plus encore dans l'intérêt du chemin lui-même, dans l'intérêt de ses actionnaires.

On nous pardonnera d'avoir insisté sur une question déjà irrévocablement jugée; mais que quelques personnes veulent encore remettre en cause, parcequ'elles interprêtent mal quelques phrases contenues dans le rapport fait par le conseil d'administration à l'assemblée des actionnaires du 11 juin dernier.

« La section de Chalon à Lyon, dit ce rapport, en n'y comprenant pas les travaux de la traversée de cette dernière ville, sera terminée dans l'année 1849. Quant à cette traversée, c'est une œuvre capitale qui est l'objet d'une étude approfondie. On ne saurait assigner d'époque précise pour la durée des travaux à exécuter sur ce point, parce que les prévisons pourraient être dépassées si on trouvait des exigences incompatibles avec la bonne gestion des interêts de la compagnie. »

La dernière de ces phrases, quoiqu'obscure, ne nous paraît pas cependant révéler la pensée, que l'on attribue au conseil d'administration, de vouloir éviter l'exécution de la traversée telle qu'elle a été arrêtée. Cette traversée est regardée sans doute par le conseil comme un embarras et comme une chose grave sous le rapport financier. Le capital social de la compagnie n'est que de deux cents millions. Cette compagnie s'est formée avec ce capital d'après les appréciations et les calculs qui lui ont été fournis par les ingénieurs de l'État. C'est avec ce capital qu'elle doit satisfaire à toutes les exigences du bon établissement de la voie ferrée et de son exploitation. Ses administrateurs doivent donc s'occuper d'une sage répartition de ces fonds sur tout le parcours, tout en tenant compte

Digitized by Google

des besoins à venir. Or, d'après des calculs dont nous ne croyons pas devoir reproduire ici les détails, la compagnie peut consacrer une somme de vingt millions pour les abords et la traversée de notre ville. Par là nous entendons le tracé du chemin de fer sur les communes de Saint-Rambert, Vaise et Lyon ; la percée du tunnel sous la montagne de Saint-Irénée et l'établissement des deux gares de Vaise et du cours Napoléon. Le devis estimatif de tous ces travaux, ainsi que l'acquisition des terrains nécessaires, ne s'élèvent pas au chiffre de vingt millions, à peine atteint-il celui de dix-sept ; mais, dans les entreprises de cette nature, toutes les dépenses ne sauraient être prévues ; il faut pouvoir faire face aux éventualités et ce n'est pas trop que d'ajouter pour cela une somme de trois millions.

Ces vingt millions sont le maximum de ce que la compagnie peut affecter aux abords et à la traversée de notre ville, il ne paraît pas qu'on puisse exiger plus d'elle, sans la mettre dans la nécessité d'augmenter son capital social : peut-être ne le ferait-elle que d'une manière ruineuse : il ne faut pas oublier que la durée de sa jouissance n'est que de 41 ans 90 jours.

On doit vivement regretter aujourd'hui que les principes qui avaient servi de base à la loi de 1842 n'ayent pas reçu leur application. « L'exécution des grandes lignes de chemin de fer, disait cette loi, art. 2, aura lieu par le concours de l'État, des départements traversés, des communes intéressées et de l'industrie privée. Les indemnités, ajoutait l'art. 3, dues pour les terrains et bâtiments dont l'occupation sera nécessaire à l'établissement des chemins de fer et de leurs dépendances, seront supportées un tiers par l'État, et les deux tiers par les départements et les communes. Les terrassements, les ouvrages d'art et les stations seront payés sur les fonds de l'État. La voie de fer, le matériel et les frais d'ex-

Digitized by Google

ploitation, ceux d'entretien et de réparation resteront à la charge des Compagnies auxquelles l'exploitation du chemin sera donnée à bail. »

Sous l'empire d'une loi si sage, on eût pu donner à l'arrivée du chemin de fer dans nos murs, à l'établissement de nos gares et de nos débarcadères, des proportions justement monumentales. On eût fait une large part aux intérêts actuels et aux intérêts à venir. Les communes et le département, intervenant pour de fortes subventions, soit en terrain, soit en argent, auraient eu voix prépondérante, et l'on ne serait pas exposé à voir s'édifier mesquinement des choses qui devraient être grandes.

Des hommes politiques craignirent qu'une aussi vaste entreprise confiée au gouvernement ne lui donnât trop d'influence : des hommes de finance pensèrent que l'exécution par l'État réduirait de beaucoup ces grandes opérations de bourse qu'ils méditaient, et qu'ils ont réalisé, depuis, avec d'énormes bénéfices. Ces hommes, sans se concerter, nous le croyons, s'unirent dans leur vote. Cette loi, que nous avons appelée sage, fut dénaturée par l'introduction du paragraphe suivant à l'article 2 : « Néanmoins, les grandes lignes de chemins de fer pourront être concédées, en totalité ou en partie, à l'industrie privée. » Ce paragraphe a servi de base à toutes les lois ultérieures de concession, et les chemins de fer, ces routes de la civilisation actuelle, qui, par cela même, devraient être essentiellement d'institution publique, ont été livrés, pour longtemps au moins, au jeu et à toutes les autres passions des spéculateurs. Exécutés par l'État, avec l'aide des communes et des départements, ils devenaient aussitôt un puissant moyen de prospérité générale : en effet, établis sur de telles bases, ils auraient été accessibles à tous, car leurs tarifs se seraient restreints au coût rigoureux des frais de transport et d'administra-

Digitized by Google

tion. Exécutés par les Compagnies, ils seront inabordables pour une très grande partie de la population, pendant toute la durée des priviléges ; car, aux frais d'administration et de transport, viennent s'ajouter ceux de l'achat des terrains et de l'établissement de la chaussée, avec tous les travaux d'arts qu'elle comporte. Ce sont ces derniers frais, pour lesquels on a établi, dans les tarifs des nouvelles concessions, *des droits de péage*, indépendamment de ceux de transport. Or, les droits de péage sont le double de ceux de transport ; on a donc ainsi triplé la dépense pour les voyageurs.

Les chemins de fer, du moment qu'ils sont entrés dans les habitudes et dans les nécessités d'un peuple, doivent être assimilés aux autres grandes voies de communication. Dieu a placé l'homme sur la terre pour qu'il put s'y mouvoir avec liberté, et l'on ne doit apporter d'autres entraves à cette faculté, que celles que réclame la sûreté des personnes. En France, le voyageur qui passe sur une route ne paie pas pour l'établissement de sa chaussée, il ne doit pas mieux payer pour l'établissement de la chaussée d'un chemin de fer. Ce qu'il doit payer sur l'une et l'autre voie, c'est simplement son transport.

Le péage a toujours été une institution des temps de décadence et de barbarie. Aux beaux jours de la Grèce et de Rome, les grandes voies étaient libres et sans taxe. D'ailleurs cette pensée, que l'homme doit avoir toute liberté de parcours sur une voie publique, vient de servir de base à la nouvelle loi sur nos chemins vicinaux. Le voyageur, arrêté par le mauvais état d'une voie vicinale, a le droit, pour continuer sa route, de s'ouvrir un passage dans les propriétés voisines ; et, dans ce cas, la violation de la propriété particulière, et tous les dommages qui en résultent sont à la charge de la commune. Si des obstacles matériels empêchent le voyageur d'user de ce moyen pour poursuivre sa marche, et

Digitized by Google

qu'il lui faille avoir recours à un renfort d'attelage, les frais en sont encore à la charge de la commune. Si, enfin, malgré ces deux expédients que la loi lui donne pour continuer sa route, le voyageur trouve le chemin dans un si mauvais état qu'il ne puisse le suivre, la commune est encore obligée de lui donner une indemnité équivalente à tous les dommages qu'entraîne pour lui un semblable temps d'arrêt. Comment se fait-il qu'à notre époque, avec de semblables dispositions législatives, on se soit mis dans la nécessité d'introduire dans le tarif des chemins de fer un droit de péage ? Certainement l'état ne l'eût pas fait, si, de concert avec les communes et les départements, il eût été chargé lui-même de l'exécution des chemins de fer ; il s'en serait tenu aux frais de transport. Sans doute les communes et les départements auraient été grevés d'une dépense considérable, mais ils en auraient été amplement dédommagés par la modicité des prix, et les chemins de fer qui, avec les tarifs actuels, ne seront utiles qu'aux grands centres de population, et fort peu aux petites villes et aux bourgs, auraient été au contraire pour ceux-ci, avec des tarifs plus faibles, d'actifs moyens de communication, de commerce, d'échange, et par cela même de prospérité.

On s'est appuyé sur l'exemple de l'Angleterre où *ce droit de péage*, reste des temps de la féodalité, existe même sur les routes ordinaires ; où tous les chemins de fer sont l'œuvre et la propriété de compagnies financières. Hé bien ! même en Angleterre, qu'est-il résulté de l'application d'un semblable système ? Partout ailleurs qu'aux environs des villes la majorité de la population ne peut pas aborder les chemins de fer ; les prix élevés des tarifs ne le lui permettent pas ; il n'y a que les personnes riches, leurs serviteurs, ou les personnes livrées au commerce et à l'industrie qui peuvent s'en servir. Aussi déjà le parlement anglais a-t-il été saisi à plusieurs reprises de pétitions demandant que l'Etat

Digitized by Google

fasse l'acquisition des vingt-cinq principales voies ferrées du territoire, pour qu'il puisse en abaisser les tarifs et les livrer ainsi à l'usage de tous. D'ailleurs, en Angleterre, la population n'est pas composée des mêmes éléments qu'en France. Il n'y a pas, en Angleterre, une classe moyenne dont il faille nécessairement tenir compte. Il y a, d'une part, de riches industriels et de grands propriétaires qui, à eux seuls, possèdent presque toute la fortune publique; de l'autre, une population pour la plupart misérable, à qui on jette le gâteau de la taxe des pauvres, pour ne pas en être dévoré. Tout se vend en Angleterre, tout doit s'y acheter, et malheur à qui ne peut payer, pour lui l'on est sans entrailles, à moins qu'on en ait peur.

Il est bien singulier qu'un semblable état social fasse l'admiration de plusieurs de nos hommes politiques, et que, dans toutes les questions d'organisation intérieure, ils nous le donnent comme le meilleur modèle à suivre. Ils ne voient donc pas que ce n'est qu'un mélange de barbarie et de civilisation. C'est un vieil édifice du moyen-âge qui, malgré ses réparations de chaque jour, se lézarde et menace de crouler. Étrange modèle à suivre pour qui veut édifier pour les besoins de notre temps et surtout pour ceux de l'avenir.

Dans les tarifs que la loi de 1845 a introduit dans le cahier des charges, les droits de péage forment les deux tiers du prix des places, et le transport n'y entre que pour un tiers : ces deux droits additionnés donnent, par kilomètre et par voyageur, 10 centimes pour les voitures de première classe, 7 centimes 1/2 pour celles de seconde, 5 centimes 1/2 pour celles de troisième; plus l'impôt d'un dixième perçu par l'état sur le transport. Voici d'ailleurs le tableau de répartition:

Digitized by Google

TARIF PAR TÊTE ET PAR KILOMÈTRE.

		PRIX.					
		DE PÉAGE.		DE TRANSPORT.		TOTAL.	
		f.	c.	f.	c.	f.	c.
VOYAGEURS NON COMPRIS L'IMPÔT DU DIXIÈME SUR LE PRIX DES PLACES.	Voitures couvertes, garnies et fermées à glaces (1re classe).	0,	07	0,	03	0,	10
	Voitures couvertes, fermées à glace et à banquettes rembourées (2e classe).	0,	05	0,	025	0,	075
	Voitures couvertes et fermées avec rideaux (3e classe).	0,	03	0,	025	0,	055

L'État, exécutant les chemins de fer d'après les principes posés dans la loi de 1842, aurait pu supprimer le droit de péage et doubler celui de transport pour subvenir non seulement aux frais de traction et de voitures, mais encore à ceux de l'entretien et du renouvellement des rails. Les prix seraient alors devenus, pour les premières, 7 centimes, pour les secondes, 5 centimes, et pour les troisièmes, 3 centimes. Avec ces prix, il y aurait eu au-delà de ce qu'il fallait pour donner aux Compagnies fermières des bénéfices considérables, et cependant les voies ferrées auraient été à la portée de cette classe moyenne qui fait en France la plus grande partie de la nation. Notre population ouvrière, et mieux encore notre population agricole, dont l'existence ne saurait être qu'une suite non interrompue de labeurs et d'économie, auraient pu,

Digitized by Google

sans hésiter, venir y prendre place. La rapidité du parcours leur eût assuré un bénéfice sur le temps, et il n'y aurait pas eu pour elles surcroît de dépense d'argent, car elles y auraient trouvé des prix semblables à ceux qu'elles paient pour les mauvaises voitures qui les transportent aujourd'hui d'une ville ou d'un bourg à l'autre. Les chemins de fer seraient ainsi devenus immédiatement, nous l'avons déjà dit, de puissants moyens de bien-être et de civilisation. La pensée humaine se fût elle-même agrandie par suite de ce contact si multiplié des hommes entre eux. Chacun aurait pu, avec économie de temps et d'argent, aller examiner, étudier directement les faits et les choses qui concernent ses occupations habituelles; l'ouvrier, voir les nouvelles créations de l'industrie, étudier la mise en œuvre de nouvelles machines ; l'agriculteur, assister en quelque sorte à la mise en pratique de nouveaux assolements ou à l'application de nouveaux engrais ; le négociant surveiller lui-même ses achats, ses échanges, sa fabrication ; l'homme d'étude, faire sur les lieux les recherches nécessaires à l'explication des grands phénomènes de la nature.

Seul, l'avenir sait tout ce que pourront produire de grand et d'utile cette étude et cet examen simultané fait directement par tous et en quelque sorte en commun. On nous dira: un jour viendra où toutes ces choses se réaliseront, parce que les chemins de fer offriront alors des conditions de parcours meilleures mêmes que celles que vous désirez. Cela pourra être, mais trois ou quatre générations qui auraient pu en profiter auront passé ; il y aura temps perdu pour l'humanité, et pour elle le temps est aussi précieux que pour les individus.

Toutes les réflexions que nous venons de faire, à l'égard de *ce droit de péage* imposé aux voyageurs, nous pourrions les renouveler à propos des marchandises, car, elles aussi

Digitized by Google

doivent le supporter, d'après les tarifs accordés aux nouvelles Compagnies. En voici le tableau :

	TARIF PAR TONNE ET PAR KILOMÈTRE (TONNE DE 1000 KILOGR.).	PRIX DE PÉAGE. F. C.	PRIX DE TRANSPORT. F. C.	PRIX TOTAL. F. C
MARCHANDISES.	1re Classe. — Fontes moulées, fer et plomb ouvré, cuivre et autres métaux ouvrés ou non ; vinaigre, vins, boissons, spiritueux, huiles ; cotons et autres lainages, bois de menuiserie, de teinture et autres bois exotiques ; sucre, café, drogues, épiceries, denrées coloniales et objets manufacturés.	0, 10	0, 08	0, 18
	2e Classe. — Blé, grains, farines, sels, chaux et plâtre, minerais, coke, charbon de bois, bois à brûler (dit de corde), perches, chevrons, madriers, bois de charpente, marbre en bloc, pierre de taille ; bitumes, fontes brutes, fer en barres ou en feuilles, plomb en saumon.	0, 09	0, 07	0, 16
	3e Classe. — Pierre à chaux et à plâtres, moellons, meulières, cailloux, sable, argile, tuiles, briques, ardoises, pavés et matériaux de toute espèce pour la construction et la réparation des routes.	0, 08	0, 06	0, 14
	Houilles, marnes, fumiers, engrais, cendres....	0, 06	0, 04	0, 10

On voit, d'après ce tableau, que la somme des droits de péage pour les quatre classes de marchandises est de 33 cent., tandis que celle des droits de transport n'est que de 25 cent. Le droit de péage forme donc les 3/5 du prix total. Sa suppression, il est vrai, aurait nécessité, comme pour le tarif des voyageurs, l'augmentation du droit de transport ; mais, malgré cette augmentation, il y aurait toujours eu diminu-

Digitized by Google

tion réelle sur ces tarifs qu'on a cru devoir autoriser, dès qu'on laissait aux Compagnies tous les frais d'établissement des voies ferrées. Il est probable que, dans l'hypothèse de l'exécution par l'Etat, les prix auraient été au maximum de 12 cent., pour les marchandises de première classe ; 9 cent., pour celles de deuxième ; 6 cent., pour celles de troisième. Ces prix auraient suffi largement à tous les frais d'exploitation et d'entretien des chemins de fer ; d'un autre côté, ils auraient singulièrement facilité les transactions commerciales, et donné plus d'activité à toutes nos industries, en rendant moins onéreux l'expédition de leurs produits et l'arrivage des matières premières qu'elles emploient. Enfin, ils auraient augmenté le bien-être général, en diminuant le coût de cette multitude de choses qui sont indispensables à la vie d'un peuple civilisé : nous n'avons pas besoin d'ajouter que des prix modérés nous eussent assuré le transit des marchandises étrangères.

On ne saurait jeter les yeux sur ce même tableau, sans être frappé du classement qu'on y trouve, des denrées et des marchandises ; et surtout de la place qu'on y a donné aux vins et aux blés. On ne comprend pas qu'elle a pu être la pensée du législateur, pour soumettre ainsi aux prix les plus élevés du tarif ces deux denrées de première nécessité : les blés sont en tête des marchandises de la deuxième classe, et les vins et les autres boissons sont dans la première, à côté des tissus, des lainages, des objets manufacturés, des denrées coloniales, sucre, café, drogues, etc.

On a fait pour la houille une catégorie à part ; on ne l'a soumise qu'au droit le plus faible, parce qu'on a dit qu'elle était la base de toute industrie, et que, la surcharger de frais de transport, ce serait frapper les industries dans leur fondement, au moins dans leur principal élément de puissance et de prospérité. Comment se fait-il alors, qu'il ne se soit trouvé per-

Digitized by Google

sonne, au sein de nos assemblées législatives, pour rappeler que les vins, les blés, d'autres grains, les pommes de terre étaient les aliments ordinaires de nos populations, et que, les surcharger de frais de transport, c'était aussi frapper ces mêmes populations dans leurs premières conditions de vie ? A-t-on donc voulu légitimer une plainte qui, aujourd'hui, se fait entendre souvent et trouve de l'écho ? A-t-on voulu donner raison à ceux qui disent : ce sont des hommes haut placés par leur position sociale qui font les lois ; ils les font naturellement pour eux et leurs semblables, parce qu'ils savent ce qui leur convient, et non pour les classes laborieuses et peu fortunées, les classes agricoles entre autres, dont ils ne connaissent pas toujours les véritables besoins, car rarement ils sont à même de les éprouver.

Le vin ordinaire, et, dans plusieurs de nos départements, les autres boissons fermentées, cidre, poirée, bière, sont indispensables à l'homme. Leur usage modéré augmente et soutient ses forces, soit qu'il travaille dans nos villes au milieu de tant de causes de débilitation, soit qu'il se livre aux rudes travaux des champs. A l'époque du fauchage des foins, de la moisson, du battage des blés, l'agriculteur a besoin de joindre à ses aliments un peu de vin. Il donne par là plus de solidité à sa santé, et sa journée en est plus productive, car il peut dépenser plus de forces sans s'épuiser ; il fait plus d'ouvrage. Il en est de même lorsque, dans les saisons humides, il est obligé de se livrer au défoncement des terres : nous n'avons pas besoin d'ajouter que, dans les contrées marécageuses et malsaines, ce peu de vin le garantit de plusieurs maladies graves. Si, depuis un demi-siècle, l'agriculture a fait des progrès réels, elle le doit en bonne partie à l'usage du vin qui chaque jour s'étend davantage. Dans les chantiers de travaux publics, les entrepreneurs intelligents connaissent bien son influence sur le travail de leurs

Digitized by Google

ouvriers; ils exigent d'eux qu'ils emploient une partie de leur salaire pour s'en procurer, et ils refusent d'occuper ceux qui ne boivent que de l'eau pure. Dans nos ateliers et nos manufactures, les ouvriers sont dans des conditions plus fâcheuses encore que les agriculteurs : ils n'ont pas, comme ces derniers, un air pur et le soleil pour les vivifier en quelque sorte. Sans vin , ils s'étiolent; leurs digestions deviennent difficiles ; leurs membres se nourrissent mal et maigrissent ; leurs forces s'affaiblissent, le marasme et les maladies arrivent.

Le vin et les autres boissons fermentées sont donc des matières de première nécessité ; il faut en favoriser la consommation, et des transports à la fois faciles et à bas prix sont de sûrs moyens d'y arriver. D'un autre côté, cette consommation plus grande viendra en aide à l'agriculture en donnant plus de débouchés à ce produit : la plupart de nos contrées viticoles sont en souffrance; il y aura pour elles amélioration certaine.

D'après le tarif accordé aux Compagnies et le classement du vin dans la première catégorie des marchandises, le transport d'une tonne coûtera, de Belleville, centre de nos vignobles des bords de la Saône, à Paris, la somme de 84 fr. 96 c. La tonne de 1000 kilog. équivaut à quatre pièces, dites Mâconaises, de 212 litres ; le port de chaque pièce sera donc de 21 fr. 24 cent. Il est évident que de semblables frais de transport ne sont pas tolérables ; c'est plus de 10 centimes par litre : s'il n'y avait pas pour les propriétaires d'autres moyens de faire arriver leurs vins à Paris, ils n'en vendraient pas une seule pièce avec cette destination, au moins dans les vins ordinaires.

Si, au contraire, les vins étaient placés dans la troisième classe, et qu'il y eût dans les tarifs la diminution de prix que nous avons indiquée, ce transport de 21 fr. 24 cent. se

Digitized by Google

réduirait à 7 fr. 08 cent. Il nous suffit de cet exemple pour faire comprendre tous les avantages qui résulteraient de ce nouvel état de choses, et pour les consommateurs, et pour les producteurs.

Nous ne chercherons pas à démontrer que les blés, la plupart des autres grains, les pommes de terre, sont des denrées de première nécessité : ce serait inutile. Qu'il nous suffise seulement de rappeler que c'est surtout dans les temps de disette que ces denrées sont transportées à de grandes distances, et qu'alors on a besoin de ne pas accroître leur prix, déjà élevé, par des frais trop considérables de transport. Prenons un exemple parmi nous : dans les temps de récolte, un peu au dessous de la moyenne, avant même qu'il y ait disette, une grande partie des blés, nécessaires à l'approvisionnement de notre ville, souvent même de nos campagnes environnantes, nous viennent d'Odessa, par le port de Marseille. Quelquefois il est urgent que ces blés arrivent promptement, et en quantité considérable; en pareil cas, et à l'avenir, s'ils prennent la voie ferrée, ils auront à supporter un prix de transport de 56 fr. 64 cent. par tonne, et ces seuls frais augmenteront notre pain de plus de 5 cent. par kilog.; tandis qu'avec un changement de classe pour le blé, et des tarifs mieux appropriés à nos besoins, cette augmentation serait à peine de 2 cent. La tonne de froment transportée ne coûterait alors que 21 fr. 24 cent.

Qu'on ne nous dise pas que, dans cette question de tarif pour le transport de nos denrées de première nécessité, nous nous sommes trop préoccupés des intérêts de l'agriculture et des populations de nos campagnes ; nous répondrons que ces populations forment les quatre cinquièmes de la France, et qu'elles nourrissent l'autre cinquième avec leurs produits. D'ailleurs, nous pourrons répéter ce que nous avons déjà dit plus haut, que les populations de nos villes y sont

Digitized by Google

encore plus intéressées. En définitive, c'est aussi pour ces dernières une question de pain plus ou moins cher ; et sir Robert Peel, pour des différences plus grandes il est vrai, vient de reconnaître toute l'importance d'une semblable question.

Ne dirait-on pas que ces tarifs et ces classements de denrées et de marchandises ont été faits par une assemblée d'actionnaires de chemins de fer, plutôt que par une assemblée de députés, dont la grande majorité est censée représenter les intérêts d'arrondissements ruraux et manufacturiers ? Ce ne serait pas nous qui tiendrions ce langage, nous croirions plutôt qu'ils les ont votés sans leur accorder toute l'attention qu'ils méritaient.

Pourquoi vous effrayer, nous dira-t-on, de ces prix élevés accordés aux Compagnies par le cahier des charges ? La concurrence de vos voies fluviales les fera nécessairement baisser. Sans doute les Compagnies réduiront ces prix, là où une concurrence permanente les y obligera, mais elles les maintiendront au maximum, là où cette concurrence n'existera pas : dès lors il en résultera une inégalité révoltante entre différents points de la même ligne.

Deux principes d'économie politique sont aujourd'hui en présence. Suivant l'un, il faut faire payer cher pour avoir sûrement de gros revenus, même avec un petit nombre de consommateurs ; suivant l'autre, il faut établir des prix modérés, des prix accessibles à tous, pour avoir un grand nombre de consommateurs, et, par suite, des bénéfices considérables. De l'adoption de l'un ou de l'autre de ces principes découlait naturellement le mode d'établissement de nos chemins de fer. Nos législateurs, en imitation de l'Angleterre, ont adopté le premier ; de là les concessions aux Compagnies et les tarifs élevés. Les chemins de fer n'ont plus été destinés à l'ensemble de la population, mais seulement à une classe privi-

Digitized by Google

légiée à même d'en payer l'usage. Le cahier des charges du chemin d'Orléans est là pour prouver que c'était ainsi qu'on l'entendait, car l'administration de ce chemin est autorisée à n'avoir qu'un cinquième de ses places à la disposition des voyageurs de troisième classe.

On a oublié que, en France, la fortune mobilière ou immobilière des neuf dixièmes des familles varie de deux à dix mille francs. Pour toutes ces familles un surcroît dans la dépense quel que faible qu'il soit devient important ; par conséquent, dès qu'on leur impose des frais de transport supérieurs à ceux qu'elles paient actuellement, on leur interdit de fait l'usage des voies ferrées. Il n'en eût point été ainsi si l'on eût adopté un principe d'économie politique plus large. Si, à l'exemple de la Belgique et de l'Autriche, on se fût pénétré de cette pensée que les chemins de fer sont des moyens de communication plus rapides et par cela même plus utiles ; qu'on doit les faire pour tous et les mettre à la disposition de tous, et qu'alors, par le grand nombre de voyageurs et par la grande quantité de marchandises qu'ils transportent, ils donnent des bénéfices certains, malgré la modicité des prix.

Nos chemins de fer, avec leurs tarifs élevés, sont appelés à remplacer purement et simplement nos grandes messageries. Leurs prix sont à peu près les mêmes (1), et, par conséquent, leur degré d'utilité, leur influence sur la prospérité des lieux qu'ils vont traverser, ou qu'ils sont appelés à desservir, doivent être semblables. Comme les messageries, ils ne seront fréquentés que par la classe aisée : comme elles, ils feront surtout le service des voyageurs entre nos grandes

(1) Chemin de fer. — Prix des places : de Paris à Lyon, d'après les tarifs accordés aux Compagnies : distance 518 kilomètres. Premières places 53 f. 25 ; deuxièmes places, 40 f. 14 ; troisièmes places, 29 f. 78.

Digitized by Google

villes ; comme elles encore, à cause de l'élévation de leurs prix, ils seront inabordables pour la plus grande partie de la population qu'ils traverseront. Ils ne contribueront donc pas à la prospérité des bourgs et petites villes intermédiaires ; cette prospérité étant nécessairement subordonnée aux rapports plus ou moins fréquents, plus ou moins nombreux qui pourraient s'établir entre leurs habitants.

Suivant les tarifs accordés par le cahier des charges, le coût de Chalon à Lyon sera, pour les premières places, de 13 fr. 50 c. ; pour les deuxièmes, de 10 fr. 50 c. ; pour les troisièmes, de 7 fr. 52 c. : suivant les tarifs que nous aurions voulu voir adopter, comme étant dans des proportions plus justes avec les ressources de nos populations, ce coût aurait été, pour les premières places, de 9 fr. 17 c. ; pour les deuxièmes, de 6 fr. 55. ; pour les troisièmes, de 3 fr. 93 c. C'est surtout, comme on le voit, pour les troisièmes places que la différence serait grande ; il y aurait presque diminution de moitié.

On comprend sans doute que, avec ces derniers prix, il n'y aurait exclusion pour personne. Nos petits propriétaires, nos agriculteurs, nos ouvriers de toute espèce se transporteraient sans hésiter là où leurs travaux, leurs intérêts les appelleraient. Qu'on ne s'y trompe pas, ce ne serait pas principalement de Chalon à Lyon que ces transports auraient lieu, ce serait d'une station à l'autre, au plus d'une station à deux ou trois stations en amont ou en aval. Ainsi se réaliserait la multiplicité de rapports entre les points rapprochés, et, par contre, le bien-être et la richesse qui en découlent. L'activité commerciale de Tournus, de Mâcon, de Villefranche, s'en accroîtrait singulièrement, et alors on ne pourrait plus accuser les chemins de fer d'être une cause de ruine pour les villes intermédiaires.

Digitized by Google

Voici un tableau de tarif pour les voyageurs et les marchandises, qui nous paraîtrait beaucoup plus en harmonie avec l'état et les besoins actuels de notre population française :

	TARIF DES VOYAGEURS PAR TÊTE ET PAR KILOMÈTRE.	PRIX. F.	PRIX. C.
PLACES.	1re Classe. — Voitures couvertes, garnies et fermées à glace, sept centimes, soit.	0,	07
	2e Classe. — Voitures couvertes, fermées à glace et à banquettes rembourées, cinq centimes, soit.	0,	05
	3e Classe. — Voitures couvertes, et fermées avec de simples chassis vitrés, trois centimes, soit. .	0,	03

	TARIF DES MARCHANDISES PAR TONNE ET PAR KILOMÈTRE. (La tonne est de 1,000 kilogrammes).	PRIX. F.	PRIX. C.
MARCHANDISES.	1re Classe. — Objets manufacturés, fontes moulées, fer et plomb ouvrés, cuivres et autres métaux ouvrés ou non ; tissus, cotons, lainages, bois exotiques de menuiserie et de teintures ; denrées coloniales, sucre, café, drogues, épiceries, vins fins, spiritueux, douze centimes, soit.	0,	12
	2e Classe. — Fonte brute, fer en barre ou en feuille, plomb en saumon, bitumes, marbres et blocs de pierre de taille, pierre meulière, chaux, plâtres, tuiles, briques, ardoises, bois de charpente, chevrons, planches, madriers, bois à brûler, dit de corde, coke, minerais, sel, huiles, neuf centimes, soit.	0,	09
	3e Classe. — Blés, grains, pomme de terre, vins ordinaires, cidres, poirés, engrais, fumiers, marnes, argiles, sables, pavés, matériaux de toute espèce pour la construction et la réparation des routes, houilles, six centimes, soit. . . .	0,	06

Digitized by Google

Nous venons d'exprimer de vifs regrets que l'État n'ait pas été chargé de l'exécution des grandes lignes de chemin de fer, de concert avec les départements et les communes ; c'est malgré nous que nous nous sommes laissé entraîner à toutes ces considérations générales. Les chemins de fer sont une si grande chose, ils sont appelés à jouer un rôle si important dans le développement et le bien-être de l'humanité, qu'on ne peut en parler sans être fortement préoccupé de tout ce qui les concerne. Peut-être aussi, la position que la loi de 1845 nous a faite n'est-elle pas aussi fâcheuse qu'elle le paraît au premier abord ; cette loi porte avec elle-même son correctif. Son article 53 s'exprime ainsi :

« A toute époque, après l'expiration des quinze premières années, à dater du délai fixé pour l'achèvement des travaux, le gouvernement aura la faculté de racheter la concession entière du chemin de fer. Pour régler le prix du rachat, on relèvera les produits nets annuels obtenus par la Compagnie, pendant les sept années qui auront précédé celle où le rachat sera effectué ; on en déduira les produits nets des deux plus faibles années, et l'on établira le produit net moyen des cinq autres années.

Ce produit net formera le montant d'une annuité qui sera due et payée à la Compagnie, pendant chacune des années restant à courir sur la durée de la concession.

Dans aucun cas, le montant de l'annuité ne sera inférieur au produit net de la dernière des sept années, prise pour terme de la comparaison.

La Compagnie recevra, en outre, dans les trois mois qui suivront le rachat, les remboursements auxquels elle aurait droit à l'expiration de la concession, selon l'art. 54.

Ces remboursements représenteront la valeur de tous les objets mobiliers employés pour le transport, ainsi voitures, vagons, locomotives, combustibles. »

Digitized by Google

Ayons donc confiance dans un avenir assez rapproché. L'État, certainement, rachètera ces grandes voies de communication, si imprudemment concédées à l'industrie privée. D'ailleurs, il serait possible que, avant cette époque, les Compagnies concessionnaires trouvassent des avantages réels à baisser les prix des tarifs, pour attirer à elles le plus grand nombre possible de voyageurs. Plusieurs le tenteront, et, parmi celles-ci, nous n'hésiterons pas à placer en première ligne la Compagnie adjudicataire du chemin de fer de Paris à Lyon. Son administration possède dans son sein des hommes dont nous connaissons la haute intelligence et tout le zèle pour les améliorations sociales.

JOURDAN.

(La fin au prochain numéro).

Digitized by Google

DE

L'ILLUSTRATION TYPOGRAPHIQUE.

Le temps n'est pas très éloigné où les écrivains les plus goutés du public osaient à peine ajouter aux frais d'impression de leurs romans, ceux d'une gravure placée en tête de chacun des volumes qui le composaient A cet effet ils choisissaient, pour les soumettre aux regards, la scène la plus dramatique, ou le fait le plus intéressant; c'était un enlèvement, un duel, un assassinat, une reconnaissance, etc., etc. Ces gravures émouvantes tentaient la candide curiosité des acheteurs ! Cette amorce, dessinée avec soin, étalait ordinairement de nobles poses, des costumes élégants, des figures d'une féroce énergie ou d'une ravissante douceur, des brigands ou d'innocentes victimes ; les badauds s'extasiaient alors en face de ces héros si énergiquement accentués, devant ces héroïnes si tendrement représentées, et les frais du burin qui les traduisait ainsi se retrouvaient dans l'empressement que les cha-

Digitized by Google

lands mettaient à s'instruire des aventures de ces types de l'amour et du courage, gravés à la pointe sèche.

Aujourd'hui, des procédés économiques ont mis à la portée de tout le monde ces éléments de réussite : la lithographie, la gravure sur bois, et la possibilité de les marier toutes deux avec le texte des ouvrages, ont couvert d'images de toute sorte des livres de toute espèce.

On illustre maintenant les auteurs, les pays, les peuples, et cela avec un égal succès ; le texte des ouvrages en est devenu la partie la moins intéressante, à tel point que les livres semblent faits pour réjouir surtout ceux qui ne lisent pas ou qui ne savent pas lire, et qui, adonnés tout entiers aux charmes des vignettes et des estampes, n'en sont point distraits par une lecture bien fade auprès des aventures en action et des délicieux paysages qui enchantent leurs regards, sans fatiguer leur esprit ni charger leur mémoire.

L'illustration est ainsi une *sauce à la ravigotte*, qui donne encore quelque piquant aux ouvrages vieillis et hors de mode, le fond parle alors en faveur de l'accessoire, il est tel auteur tombé qui rebondit, grâce à l'élasticité que lui donne cette bienheureuse illustration; elle le fait aimer, du moins en peinture; elle se prête à tout, décore tout, depuis l'abécédaire des enfants jusqu'à l'Héloïse de notre illustre compatriote J.-J. Rousseau. C'est un véritable *omnibus* qui conduit les auteurs, sinon à la gloire, du moins à la vogue du jour. Car ce ne sont plus de graves évènements ou des épisodes saillants qu'on habille de gravures, ou qu'on endimanche de vignettes, mais les faits les plus ordinaires, les actes les plus simples de la vie viennent, grâce à l'illustration, poser devant nous et solliciter notre intérêt; on offre à nos regards un héros qui donne une prise de tabac, comme autrefois on nous le représentait donnant un coup d'épée; l'aspect hideux des difformités physiques, le crétinisme, l'i-

Digitized by Google

diotisme, tous les divers types du laid, du ridicule, voilà ce qu'on s'efforce de produire au grand jour. On évoque du fond d'une imagination moqueuse les formes les plus ignobles que la nature humaine puisse revêtir, sous le prétexte de la moraliser.

Ah! lorsque l'admirable Hogarth, dans une série de scènes allégories, voulut nous montrer les déplorables conséquences *d'un mariage à la mode*, donna-t-il à ses héros des physionomies hideuses, des expressions idiotes ; et, pour avoir renoncé à ce facile moyen d'égayer les yeux aux dépens du bon goût, n'en a-t-il pas moins atteint son but, et n'a-t-il pas fait saillir de l'ensemble de ses estampes les hautes vérités qu'il voulait y établir. C'est qu'il y a loin de la morale en actions d'Hogarth à cette satire grimaçante où la charge remplace l'énergie, et où l'on cherche moins à édifier les spectateurs par des exemples, qu'à les égayer par l'image de personnages ridicules; l'une offre des leçons, l'autre des caricatures, ; l'une instruit les hommes, l'autre fait rire à leurs dépens, sans profit pour eux.

Quand Callit grava *les malheurs de la guerre*, une pensée philanthropique présidait à cette série d'estropiés et de misérables couverts de haillons, qu'il faisait passer processionnellement sous son énergique burin. Il voulait montrer les conséquences terribles et nécessaires du plus grand fléau du monde : la guerre. Et l'horreur qu'inspiraient les victimes de ce barbare conflit des nations, en faisait ressortir toute l'atrocité. Mais quel sentiment fait naître la peinture d'êtres dégradés, contrefaits, hideux, sinon le dégoût ou l'envie de rire aux dépens de difformités ou de misères qui devraient exciter notre pitié.

La peinture même exagérée des travers de l'esprit peut servir à nous en garantir, mais tous les genoux cagneux de l'illustration la plus goûtée du monde ne peuvent redresser la

Digitized by Google

jambe d'un seul de ses habitants, et alors, à quoi bon cet amas de physionomies repoussantes? Mais leurs expressions sont dans la nature, me dira-t-on ; oui, mais la nature les dissémine, et pourquoi les choisir et les réunir ainsi? Oui, mais la nature inspire pour ceux qu'elle a si impitoyablement dotés, des sentiments généreux de compassion, pourquoi aller à l'encontre de ces nobles penchants, et baser un succès sur l'hilarité qu'on veut faire naître, en exagérant la laideur de ces infortunés? Pourquoi habituer l'enfance à se moquer d'êtres qu'elle doit plaindre, si elle les rencontre dans une société pieuse, où la religion et la morale plaident en leur faveur.

Que, grâce à de jolis dessins, on trouve le moyen de nous intéresser aux champêtres jouissances de la jeunesse, qu'on ajoute aux charmes de délicieux épisodes, ou de touchantes aventures, en nous en retraçant les actions principales : à la bonne heure; mais, au nom du bon goût, du bon ton, et peut-être de la morale publique, plus de ces ignobles caricatures qui ne ridiculisent pas seulement des costumes exagérés, mais qui défigurent l'humanité elle-même, sous les traits bas, hideux, repoussants qu'on lui prête, et par les contes absurdes et sans portée bien compréhensible où on la met en scène. Qui de nous, en rencontrant un lépreux, ne se sent ému de compassion pour ce malheureux, s'il a lu les admirables pages du *Lépreux de la cité d'Aoste*? L'illustre auteur de ce touchant récit a comme entouré cette dégoûtante infirmité d'une auréole de pitié et d'intérêt, dont nous nous trouvons imprégnés en approchant du mortel qui en est souillé.

En sera-t-il de même, quand nous verrons ces idiots, ces êtres contrefaits, ces figures hétéroclites aux dépens desquels on nous fait sourire, par la peinture chargée qu'on nous en retrace. Et pourtant, eux aussi sont à plaindre, eux aussi sollicite notre commisération, eux aussi ont des droits à ce

Digitized by Google

qu'une plume éloquente plaide en faveur de leur misère, et faut-il seulement qu'un crayon spirituel et implacable les fasse plaisants aux yeux, quand ils devraient aussi toucher le cœur.

Ah ! je doute fort que dans les salons d'Athènes, au temps des Périclès et des Alcibiade, dans les édifices de Sparte, véritablement *illustrés* par Lycurgue, on eut trouvé et même souffert ces *Albums* pleins de figures grimaçantes, de gens à taille contrefaite, plantés sur des jambes grêles et anguleuses, en un mot, cette riche nomenclature de personnages, rebut de la nature, et faisant honte à l'humanité ; comment cette collection de caricatures aurait-elle trouvé grâce devant des peuples, artistes par excellence, enthousiastes du beau, et devant le sévère législateur qui condamnait à disparaître du sein de la société saine et robuste, à laquelle il donnait des lois, les enfants qui apportaient en naissant des difformités ou des germes de maladies faits pour les exposer aux risées du peuple, et parce qu'ils auraient pu altérer par leur aspect repoussant les idées de grâce et de force, qui seules étaient en honneur chez ces fiers républicains.

Autres temps, autres mœurs, je le sais ; mais j'espère que, sans être de farouches Spartiates, nous n'en sommes pas encore venus à nous extasier devant des bossus, des obèses, des cagneux, des borgnes, des boiteux, des goitreux, des culs de jattes, ces déplorables héros de certaines illustrations modernes, et c'est ce qu'on pourrait croire pourtant en voyant le succès colossal dont elles jouissent.

Un auteur s'illustrait jadis par de belles œuvres, il s'illustre maintenant avec de méchantes gravures. C'est plus simple, et surtout plus économique, car si prisée que puisse être aujourd'hui la gravure sur bois, elle est moins rare que le génie, et l'on met plus facilement à son service un crayon habile qu'un bon cœur et de nobles pensées. De là, tant de

Digitized by Google

livres où de fades écrivains se placent sous la protection des estampes, et recommandent leur renommée au luxe des vignettes, et au fini des culs de lampes ; car pour un Grandville mariant son génie à celui de l'incomparable fabuliste, que d'écrivailleurs modernes ont imploré le nerf du burin, pour suppléer à la faiblesse de leur plume, et l'éclat des gravures, pour couvrir la paleur de leur style ! !

Je connais très bien, du reste, comment l'illustration peut ajouter à l'agrément d'un livre, et se lier d'une manière intime à son succès; il est une vérité matérielle et palpable, à laquelle un écrivain, malgré la souplesse de son talent descriptif, ne saurait atteindre; c'est alors qu'il veut nous représenter les traits d'un personnage célèbre, ou la perspective de monuments et de lieux. Alors je sais gré à l'habile artiste qui offre à mes yeux, grâce à son burin, ce que la plume seule ne saurait me rendre avec la même fidélité; mais quand cet artiste essaye de traduire les créations du génie, de rendre visible ce qu'un poète a rêvé, ce qu'une ame tendre a ressenti, oh ! alors, je trouve que sa tentative devient impertinente; qu'il laisse à l'imagination de chaque lecteur le soin d'évoquer avec les scènes décrites par le grand écrivain les héros qu'il y fait agir; c'est matérialiser la pensée de l'auteur, que de l'interpréter ainsi à sa guise, et de la fixer au gré de son caprice personnel. On aime à se représenter soi-même le type qu'il a voulu créer, c'est une noble occupation de notre pensée, qui nous identifie à la sienne, et nous rend dignes de l'apprécier. Qui ne sait d'ailleurs que l'imagination est un prisme qui colore les objets, et les embellit mieux que la réalité, si brillante qu'elle soit, ne pourrait le faire; cette magicienne enfante toujours plus de merveilles qu'aucun pinceau n'en sait produire, et alors, au lieu de ces héroïnes de romans, gravées en regard de la page où elles figurent, laissez-nous le soin de les faire à notre ma-

Digitized by Google

nière ; grasses, si nous les aimons grasses ; frêles et minces, si nous les desirons sveltes ; brunes ou blondes, grandes ou petites, si, si. Pourquoi vouloir emprisonner leurs formes dans le moule de votre goût, quand chacun de nous a le sien ?

Puis, quel contre sens énorme n'occasionne pas la maladresse de l'artiste *illustrateur*, si, pour nous peindre un héros, il nous le représente tout autre que nous nous le figurons, d'après ses actions ou la description qui nous en a été faite; s'il est habillé sans goût, et d'une manière qui nous offusque, s'il a l'air fanfaron, quand il devrait être doux et timide selon nous, s'il sourit, quand nous le supposions mélancolique ; enfin si, victime d'un défaut de tirage de la gravure, il se montre borgne, ou avec une prunelle blanche, quand l'auteur l'a doué de beaux yeux noirs.

D'ailleurs, les modes changent si vite, qu'elles donneront à ces héros costumés comme nous le sommes, un air *perruque* et *rococo*, avant qu'il se soit écoulé bien peu de temps; pourquoi les lancer ainsi dans un avenir impertinent pour eux, qui se rira de la tournure grotesque à laquelle on les aura cloués, comme à un piloris. Ah ! du moins, que chaque époque puisse se les figurer coiffés et vêtus avec élégance, et qu'un ignoble *paletot*, jeté sur leur dos, ne compromette pas à tout jamais la civilisation de notre siècle. Il est vrai que c'est supposer beaucoup, que de craindre pour les illustrations actuelles le jugement de la postérité; mais ces scrupules, honorables pour elles, me paraissent fondés jusqu'à un certain point, car les modes ont des ailes, et quelques jours suffisent pour déconsidérer la coupe d'un habit ou la forme d'un pantalon.

Il y a longtemps que l'*illustration* a envahi toutes les branches de la librairie, et qu'elle a fait irruption même dans le *Prospectus*, mais elle n'y avait figuré jusqu'ici qu'à l'état

Digitized by Google

d'embryon, et elle vient de s'y développer d'une manière pyramidale, qui montre la puissante auxiliaire que pourront avoir en elle la *réclame* et le *puff*, ces deux attrayantes sirènes que la presse offre chaque jour à nos yeux fascinés. Voici le fait :

« Monsieur *Domenico Mienzi*, d'Orléans, vient de composer des *tablettes de bouillon de bœuf concentré*, au moyen d'un procédé nouveau, et il fait un appel philanthropique, comme de coutume, aux estomacs délabrés, aux gastrites, aux digestions lentes, aux malades amaigris et languissants, afin qu'ils jouissent de l'efficacité de son remède, moyennant dix francs la boîte, et demandes *franches* par la poste.

Jusques-là, rien que de tout à fait simple. »

A la suite de ce prospectus, approuvé par quelques docteurs d'Orléans, intéressés à l'entreprise, Monsieur *Domenico Mienzi* présente aux regards un énorme bœuf de Pâques, très bien dessiné, afin de rendre palpable aux pratiques, l'excellente qualité de viande dont il extrait son bouillon ; puis vient l'empreinte de son cachet sur une boîte, où se voyent aussi son nom se perdant dans le labyrinthe gracieux d'un paragraphe flamboyant et hardi, jusques-là encore, rien que de très vulgaire. Voici le progrès : après un récit animé et pittoresque des mille et une propriétés curatives des tablettes, voilà que paraît tout-à-coup le portrait en pied du nommé *Robert Falcone*, âgé de 37 ans, et natif de *Quiberon*.

Cet homme cadavre n'a absolument que les os; dans le creux de ses joues on pourrait cacher un œuf de pigeon, ses yeux paraissent briller au milieu de ses cervelles, ses jambes surtout ! ses jambes semblent tirées à la filière, on les prendrait pour deux brins de paille que le moindre souffle va disperser ; son corps flotte dans son habit, et chacun serait tenté de jetter de la terre sur ce squelette effrayant, qui semble être dans un tombeau, et qui, par le fait, n'est que dans le texte du

Digitized by Google

prospectus de M. *Domenico Mienzi*. On a déjà deviné que, sous cette ombre humaine, se cache une gastrite chronique, âgée de vingt ans, qui accourt désespérée se jetter sur la boîte *aux tablettes de bouillon de bœuf concentré*, comme sur sa dernière ressource.

M. Domenico, se défiant de l'énergie de son remède, crut le cas désespéré, sans nul doute, comme tous ceux qui verront le portrait susdécrit. Cependant il vendit, par philanthropie, une boîte de tablettes au patient, qui revint au bout d'un mois, plein de joie et de gratitude, demander une seconde dose à M. *Domenico*.

Ici, nouveau portrait en pied de *Robert Falcone*, *de Quiberon*, mais rajeuni, refait, quasi convalescent, les joues moins creuses, les jambes présentables, l'habit boutonné et presque colant, en un mot, tel que l'ont fait trente tablettes.

Au bout d'un autre mois, après avoir consommé sa seconde boîte, il revient en acheter une troisième, et, en vérité, on ne sait pourquoi, car en voyant le troisième portrait en pied de *Robert Falcone*, on doit s'imaginer qu'il est complétement et radicalement guéri ; admirable cure à laquelle on ne peut comparer que les favoris venus en vingt quatre heures, au moyen de l'incomparable *pommade du lion !!*

Robert Falcone, à sa troisième édition, est illustré de toute la chair dont la nature peut couvrir les os : c'est un fort de la halle tirant même à l'obésité, ses joues sont enflées comme les outres d'Eole, et ce qui m'a le plus surpris, ce sont ses gras de jambe poussés jusqu'à un état de rotondité et de splendeur vraiment herculéennes ; et tout cela pour trente francs, soit : trois boîtes à dix francs, ce qui fait revenir un mollet à quinze francs pièce. Je connais nombre de jeunes gens qui ne trouveront point que ce prix soit exagéré, et qui dépenseraient volontiers davantage pour un si beau résultat.

Ce moyen de faire valoir sa marchandise ou son industrie

Digitized by Google

me déplaît moins, tout bisarre et ridicule qu'il puisse être, que ces *réclames* illustrées, où l'on dénigre et déprécie la marchandise et l'industrie d'autrui, dans des tableaux d'une allégorie très diaphane, où de vilaines petites figures s'enrôlent au service de passions petites et vilaines aussi.

Enfin, les lettres elles-mêmes, ces signes de la pensée, n'ont point échappé à la rage des illustrateurs ; on les représente maintenant tortues, contrefaites, monstrueuses ; très pénibles à déchiffrer, de manière qu'avant peu elles seront devenues de véritables hiéroglyphes, et, à moins d'être un *Champollion*, l'on ne pourra point les deviner. Puis le progrès devra les faire avancer du titre des ouvrages dans les ouvrages mêmes, et alors ces vieilles connaissances, voilées à nos regards sous des masques horribles, formeront comme un carnaval de l'*alphabet*, un véritable bal masqué où nous les verrons danser devant nous sans pouvoir reconnaître leurs figures : alors, vieillards infortunés, il nous faudra apprendre à lire de nouveau, ou plutôt, bénissons notre destinée, il n'en vaudra plus la peine : et n'étant pas assez sorciers pour comprendre les caractères estropiés de la typographie moderne, nous relirons nos vieux auteurs par nécessité.

Serons-nous les moins bien partagés ? Et ne sera-ce point le cas de dire : *à quelque chose malheur est bon*.

J. Petit Senn.

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR LES MONUMENTS ANTIQUES DE LA GRÈCE.

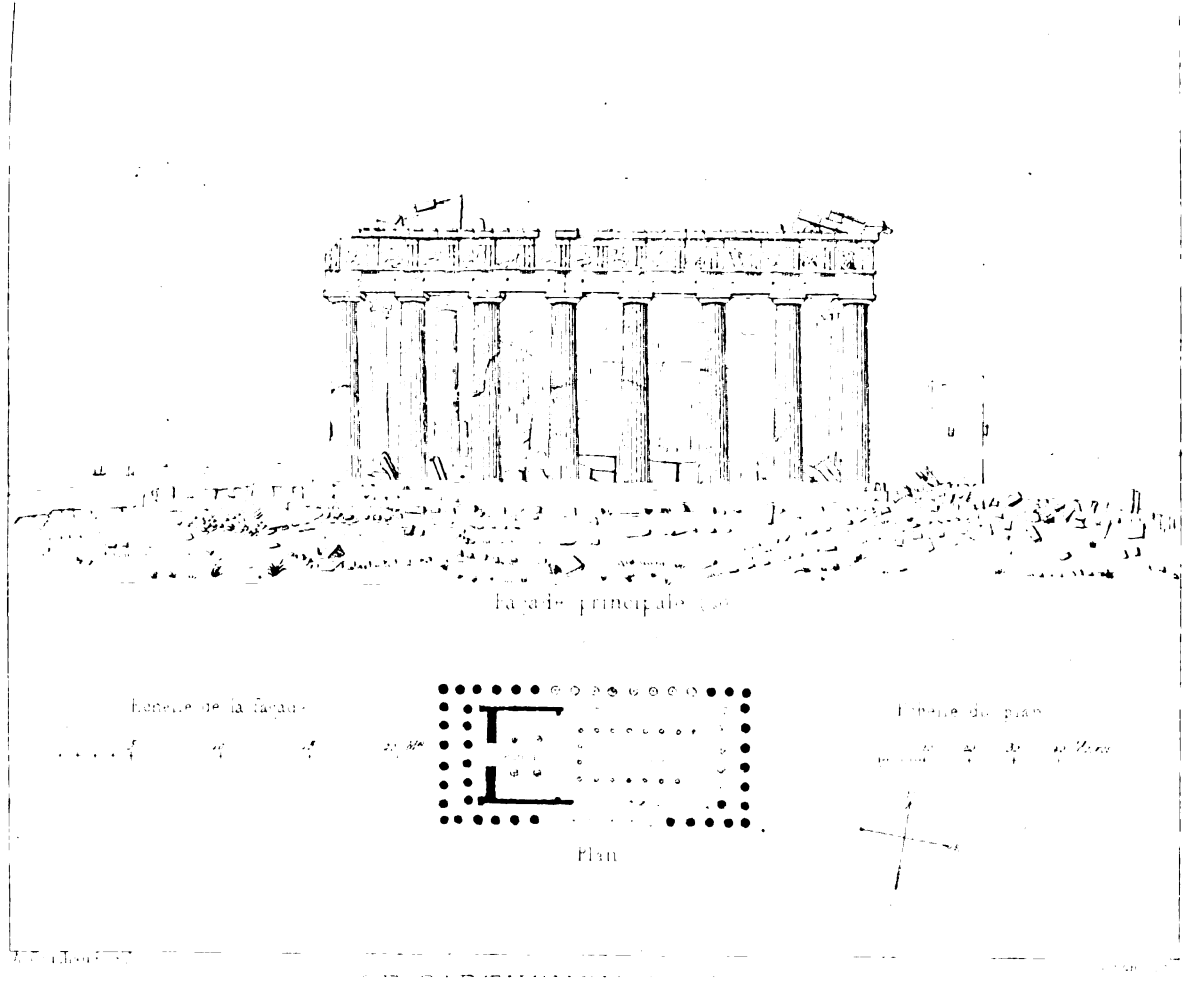
LE PARTHÉNON.

—

Le temple le plus beau et le plus complet que l'on voie encore en Grèce est, sans contredit, le temple de Minerve, appelé également Parthénon, parce qu'il était consacré à Minerve, surnommée παρθενος (vierge). Il est situé à Athènes et placé sur le plateau le plus élevé de l'Acropolis. On appelle encore quelquefois ce temple Hécatompédon, parce qu'il est construit sur l'emplacement même d'un temple ainsi nommé (1). Le temple de Minerve qui fut élevé 437 ans

(1) Ce temple s'appelait Ἑκατόμπεδον, à cause de sa largeur qui était de cent pieds. Il avait été construit 800 ans avant Jésus-Christ, et fut brûlé 350 ans après, par Xercès, lorsque ce prince, après avoir ravagé le territoire des Phocéens, porta la destruction à Delphes et dans l'Attique. Ce temple était en pierres piréiques, revêtu de stuc dans le genre du temple d'Egine, et ses antéfixes et chenaux en terre cuite peinte, comme on le voit par les fragments qu'on a pu retrouver, et qui sont déposés au musée sud de l'Acropolis d'Athènes. Une partie des colonnes et des entablements est encastrée dans les murs de l'Acropole.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

avant J.-C. est périptère, octastyle et hypètre, d'ordre dorique, et entièrement construit de marbre pentélique. Il fut élevé sous Périclès, par les architectes Ictinos (1) et Callicratès, sous la direction de Phidias. Sa longueur, prise au sommet des degrés qui le supportent, est de 69^{m} 50, et sa largeur de 32^{m} 10.

Les colonnes du portique sont au nombre de quarante-six, dont huit sur chaque petite face et quinze sur les grandes. Ces colonnes, y compris leur chapiteau, ont une hauteur de 10^{m} 43, sur un diamètre de 1^{m} 93. La hauteur de l'entablement qu'elles supportent est de 3^{m} 32. Les petites faces sont, chacune, décorées d'un fronton.

Le temple se compose, à l'extérieur, d'une colonnade, de deux pronaos ou anticella, et, à l'intérieur, d'un naos ou cella, divisé en deux parties; la cella et l'opisthodome ou trésor.

Le portique est composé d'un seul rang de colonnes. La cella était aussi garnie d'un rang de colonnes, et l'opisthodome en avait quatre. C'est au milieu de la cella qu'était placée la statue de la déesse, faite d'or et d'ivoire, ouvrage de Phidias.

Le fronton représentait la naissance de Pallas (Αθήνη) enfantée de la tête de Jupiter, et sa prise de possession de l'Attique après sa victoire sur Poseidon ou Neptune. Cette composition remplissait les vastes triangles des deux frontons, et devait contenir quarante-six à quarante-huit figures.

Sur le fronton oriental, placé au dessus de l'entrée du temple, Jupiter était assis sur son trône, au centre de l'univers, entre le jour et la nuit (le commencement et la fin),

(1) Vitruve nous apprend qu'on doit à Ictinos un livre sur le Parthénon, et la construction du temple d'Apollon, à Phigalie, temple qui a été déblayé, en 1812, par l'expédition scientifique de Morée.

Digitized by Google

et les trois Parques avec la fortune bienveillante, et des divinités présidant à l'accouchement. Le Père des dieux venait d'enfanter sa divine fille, qui s'élançait dans les airs, brillante de ses armes d'or.

Sur le fronton occidental, par ordre de la déesse victorieuse, entre elle et Neptune vaincu et fuyant, croissait l'olivier sacré, et, à ces deux principales figures se joignaient leurs satellites ordinaires. Enfin, aux extrémités du triangle, beaucoup de divinités locales de l'Attique qui avaient décidé le différend.

Au dessous des frontons et faisant le tour du temple, régnait un entablement qui contenait quatre-vingt-douze métopes. Les quatorze, du côté oriental, représentaient les actions de Minerve elle-même, d'Hercule et de Thésée. Les trente-deux du côté du midi contenaient, en outre de vingt-trois mythes relatifs aux Centaures, neuf autres représentations des croyances de l'Attique :

1° Du culte de l'Arthémis braurorienne ;

2° Des Tesmophories ;

3° De l'instruction donnée à la prêtresse de Minerve ;

4° Du culte des Argolides ;

5° La consécration de l'Image sacrée de Minerve ;

6° Du combat victorieux d'Érecthée contre Eumolpe ;

7° De l'éducation d'Érecthonius, représenté en conducteur de chars, instruit par la Déesse elle-même ;

8° Du mythe de Pandore ;

9° Des faits de Triptolème.

Les trente-deux métopes du côté nord, dont vingt sont perdues, représentaient, indépendamment de plusieurs groupes du cycle des mythes, relatifs aux Lapithes et aux Amazones, les actions de la Déesse qui combattait à cheval et celles des héros Persée et Bellérophon.

Les quatorze groupes de la série occidentale des métopes

Digitized by Google

mettaient la Déesse en rapport avec le monde terrestre, et ne contenaient que des scènes de la première bataille des Athéniens, gagnée sur les Perses, auprès de Marathon.

A l'intérieur, même sujet de décoration sculpté qu'à l'extérieur. La frise de la cella nous montre la population de l'Attique occupée à fêter ses Panathénées, se rendant en procession pompeuse, composée de vierges et d'adolescents, d'hommes de tout âge et de toute condition, à pied, à cheval, en voitures, parés pour la fête, portant de riches offrandes, des sacrifices et tous les symboles de la foi nationale, se rendant chez les Dieux, à la citadelle, pour leur offrir leur hommage.

Les Dieux de l'Acropolis figuraient sur le côté oriental de la frise de la cella et au dessus du portail. Les hautes figures surnaturelles, assises sur des siéges, recevaient la double rangée du cortége populaire arrivant sur les deux côtés du temple, et semblaient l'inviter à se présenter à la Déesse sublime qui se manifestait en or et en ivoire.

Cette statue, chef-d'œuvre de Phidias, représentait Minerve debout, couverte de son égide et d'une longue tunique, tenant d'une main sa lance et de l'autre une victoire ailée. Son casque était orné, sur les côtés, de deux griffons. Sur l'extérieur du bouclier, Phidias avait représenté le combat des Amazones, et, à l'intérieur, celui des Dieux et des Géants. Sur la chaussure de la Déesse, était représenté le combat des Centaures et des Lapithes, et, enfin, sur le piédestal, la naissance de Pandore.

Maintenant que j'ai parlé des dispositions principales de ce temple relativement à sa décoration scupturale, j'entrerai dans quelques détails sur sa construction.

Le temple de Minerve est entièrement construit en marbre pentélique, à l'exception du soubassement qui est en pierres pyréïques, provenant seules de l'ancien hécatompédon.

Digitized by Google

Le pavé du temple est composé de grandes dalles de marbre combinées très savamment pour l'effet, suivant que le lieu destiné à les recevoir avait plus ou moins d'étendue.

Les colonnes sont formées par assises, posées l'une sur l'autre sans mortier, et unies seulement par l'adhérence du marbre qui avait reçu le poli le plus fin. Tous les murs et entablements étaient construits de la même manière, c'est-à-dire sans ciment ni mortier, et cependant les joints assez fins pour ne pas même laisser pénétrer la pointe d'une aiguille. Les assises des murs étaient reliées par des crampons en fer, et celles des colonnes par des coins en cèdre.

La construction du mur de la cella était par deux blocs ensemble, formant épaisseur, et un bloc en travers superposé, puis ces trois morceaux liés ensemble horizontalement et verticalement par un seul crampon. Suivant Stuart, la cella devait contenir vingt-six petites colonnes ; mais, selon Cokerell, elle ne devait en contenir que seize : et je serai en cela de l'avis de l'architecte anglais Cokerell, ayant reconnu moi-même, en 1844, les traces des cannelures de deux colonnes, quelque temps après qu'on eut détruit la mosquée qui les cachait. Quant aux seize colonnes que j'admets, leur axe était placé sur les joints du dallage et non sur le milieu, comme n'avait pu le vérifier encore Cokerell. Il y avait au dessus un ordre superposé, d'après Spon et Wheler qui l'ont vu.

D'abord les empreintes que ces colonnes ont laissées sur le dallage, et que Stuart a relevées, reposent inégalement sur le dallage ; elles contenaient des pivots en fer, ce qui n'a jamais été pratiqué par les Grecs dans les monuments de cette époque ; enfin leur diamètre serait trop petit (1).

(1) Ces colonnes sont toutes détruites ou brisées, mais d'après le peu de notions qu'on a pu en recueillir, leur fût serait de quatre mètres septante-trois centimètres, pris en travers, et leur diamètre de soixante-deux centimètres.

Digitized by Google

Je dirai donc que les vingt-six colonnes que Stuart a indiquées sur son plan, ne sont point du Parthénon, et proviennent de l'époque où ce temple fut converti par les chrétiens en basilique.

Une particularité assez remarquable dans la construction, c'est que les colonnes des portiques étaient inclinées à l'intérieur, en sorte que les axes des colonnes d'angle ont une inclinaison double, afin de contrebalancer avec plus de force les poussées de l'édifice.

Le diamètre de ces dernières colonnes est, en outre, plus fort que les autres colonnes de 5 centimètres.

Toutes les colonnes du temple n'ont point de base comme toutes celles de l'ordre dorique grec. Les colonnes du deuxième rang du portique étaient d'un diamètre plus petit, et correspondaient avec les axes de celles qui les supportaient. Le temple recevait le jour à l'intérieur par une partie découverte ménagée dans sa toiture, ainsi que par la porte qui était de bronze.

La statue de la déesse était placée au fond de la cella, et reposait sur le carré de tuff qu'on distingue encore aujourd'hui, et qui se compose d'une vingtaine de dalles exactement de niveau avec le dallage du temple ; cette différence de dallage ayant pour but de ménager les grandes dalles de marbre qui auraient été perdues sous le piédestal de la statue.

Quant à la disposition de l'opisthodome que beaucoup d'auteurs ont voulu prendre pour un pronaos, erreur qui ne s'explique que par le défaut d'orientation, elle se compose d'une grande salle carrée, dont le plafond était soutenu par quatre colonnes et non par six, comme l'avaient indiqué Stuart, Chandeler et autres. C'était dans ce lieu qu'était renfermé le trésor des Athéniens, trésor qui, au temps de leur prospérité, se serait monté, suivant Barthélemy, à la somme de six mille talents, environ trente-deux millions de notre monnaie.

Digitized by Google

Dans l'opisthodome étaient inscrits les noms des débiteurs de l'état et renfermés les dépôts faits par les particuliers, les offrandes faites au temple, les dépouilles prises sur les ennemis, les objets sacrés appartenant au temple et le trésor de la nation.

L'opisthodome communiquait avec la cella par une large porte placée derrière la statue de la déesse, sur l'axe même du temple. Cette porte avait un seuil en bronze, dont on voit encore les scellements. Pour ce qui regarde cette porte, je diffère d'opinion avec le savant Cokerell, qui ne donnait à l'opisthodome d'autre issue que sur le pronaos, car ce temple n'ayant aucune issue latérale, comme cela existe pour le temple d'Apollon, à Phigalie, le service du temple exigeait nécessairement une communication plus directe entre la cella et l'opisthodome, communication réservée seulement aux prêtres et aux employés du temple.

Encore un mot sur quelques particularités de construction de ce temple.

Le stylobate du temple, ainsi que son entablement, n'offre pas une ligne horizontale, mais bien une courbe légèrement convexe. Les faces elles-mêmes de l'entablement, en outre de cette convexité, sont encore concaves par rapport au temple, c'est-à-dire que l'entablement se rapproche un peu plus du temple vers le milieu de sa ligne, de sorte que les angles du temple ne sont pas parfaitement droits, mais bien tendant à être aigus.

Ces dispositions avaient évidemment un but qu'on ne peut expliquer autrement que par une précaution de solidité, que l'artiste avait voulu prendre, en opposant à l'écartement une plus grande résistance vers le centre des lignes.

Les observations qui précèdent, je les avais faites en 1838, avec mon compagnon de voyage, Gomez de la Fuente, mexicain, elles ont été depuis vérifiées par d'autres architectes

Digitized by Google

anglais et russes ; et, en 1842, j'ai pu les vérifier encore avec MM. Chenavard et Dalgabio, qui se trouvaient à cette époque en Grèce.

Maintenant, après avoir examiné les dispositions générales des temples de construction, les sculptures qu'ils renfermaient, nous compléterons cette revue succincte par quelques mots sur sa décoration polychromale. Cette décoration ne s'étendait pas seulement aux moulures intérieures et extérieures, mais encore aux sculptures, et même aux parties lisses du temple. Car aujourd'hui il n'est plus permis de douter de l'emploi que les Grecs ont fait de la peinture dans la décoration de leurs édifices. Les travaux des Letrône, Bronsted, Hittorf et autres, ne laissent plus aucune incertitude à ce sujet. Les couleurs s'appliquaient d'abord comme tons, et ensuite aux ornements tracés sur les moulures, ce qui avait pour but de rendre léger et d'embellir des moulures qui, sans cela, auraient pû paraître grossières et trop simples. Du reste, avec un peu d'attention, et surtout point de préjugés, on peut rétablir encore toute la décoration polychromale du Parthénon.

Ici j'ai trouvé du bleu, là du rouge, plus loin du vert, et, ce qui est encore plus concluant, les contours eux-mêmes de la plupart de ces ornements.

Les bas-reliefs eux-mêmes étaient colorés, et ce qui me confirme encore dans cette opinion, c'est que beaucoup d'accessoires que nous ne retrouvons plus aujourd'hui dans les sculptures du Parthénon et d'autres temples de la même époque, existaient sûrement dans l'origine, soit en métal, soit seulement en couleur. Ceci s'applique surtout aux costumes et aux ornements, tels que couronnes, bracelets, etc., pour lesquels le type de chaque figure principale, soit héroïque, soit mythique, avait déterminé d'avance des couleurs individuelles ou locales.

En outre de ces décorations, on voyait encore à l'ex-

Digitized by Google

térieur du Parthénon, des boucliers en or, offerts par Alexandre, qui les avait pris sur Darius. Mais de tous ces boucliers on ne voit plus aujourd'hui que la place des crochets qui servaient à les supporter, ainsi que les traces des caractères en bronze formant des vers, et au dessous les crochets servant à pendre les guirlandes destinées à embellir le temple dans les solennités.

Je terminerai ce court exposé du plus beau type de l'histoire grecque, par l'histoire de ce temple jusqu'à nos jours.

Le Parthénon subsista encore entier plusieurs siècles, après avoir été dépouillé de la statue de la déesse. 630 ans après J.-C., il fut converti en une église dédiée à la Vierge, dont on voit encore aujourd'hui une partie de l'apside, quelques traces de peinture, et une porte qui fut placée à l'entrée de l'opisthodome, afin de donner à l'église une orientation opposée à celle du temple païen. Lors du siége de l'Acropolis par les Vénitiens, sous les ordres de Morosini, en septembre 1687, une bombe mit le feu à un magasin à poudre qui y était placé, et partagea en deux cet édifice (1). Dans la suite, les Turcs en brisèrent une grande partie des matériaux, afin de les faire servir à une mosquée que j'y ai vue en 1838, et qui a été détruite en 1840 (2). Quant aux sculptures du fronton, il en existe actuellement un seul groupe,

(1) On peut lire le recueil très circonstancié de ce siége dans Bronsted, qui décrit également quelques fragments qui furent apportés par un des officiers de cette expédition, et qui se trouvent encore aujourd'hui au musée royal de Berlin. Du reste, ce siége ne profita nullement aux Vénitiens, car, en voulant faire descendre la Minerve, ils la brisèrent; ils évacuèrent la ville six mois après leur conquête, et n'emportèrent avec eux que les deux Lions qui se trouvaient à l'entrée du port du Pirée, et qu'ils ont placés dans l'arsenal de Venise.

(2) On voit encore le plan de cette mosquée dans l'ouvrage de Stuard, elle a été démolie en 1839, parce qu'on espérait y découvrir de nombreux fragments qui, malheureusement, ne s'y trouvèrent point.

Digitized by Google

placé dans le fronton occidental, et quelques fragments dans le fronton oriental. Les quatre têtes de lions, servant de gouttière, existent encore. Et sur les nonante-deux métopes qui existaient, vingt ont été détruites, et vingt-deux se trouvent aujourd'hui au musée britannique de Londres, où elles ont été transportées par lord Elgin, ambassadeur à Constantinople, ainsi que quinze figures des frontons. Ces figures avaient été toutes dessinées en 1674 et 1678, par Carrey, dessinateur qui accompagnait le marquis de Montel, ambassadeur de France à Constantinople. Ces cartons se trouvent encore à la Bibliothèque royale de Paris. Quant aux sculptures de la frise qui se développaient sur une longueur de cent soixante mètres, et qui contenaient plus de trois cent vingt figures en bas-relief, les voyageurs qui ont passé à Athènes, avant 1687, ont été assez heureux pour voir encore cette frise parfaitement conservée. En 1751 et 1753, Stuart et Revett purent encore en dessiner une très grande partie. Un fragment de sept figures en fut détaché par M. Fauvel Alozs, consul de France à Athènes, qui le vendit à M. Choiseul Gouffier, lequel le fit transporter à Paris. Quelques années après, lord Elgin, le grand destructeur des monuments helléniques, en détacha une autre suite, longue de quatre-vingt mètres, et la fit déposer à Londres, où elle se trouve encore aujourd'hui. A propos du bas-relief de M. Choiseul Gouffier, Millin dit, dans sa *Description des Antiques*, « avant que le fragment précieux eut été nettoyé, il conservait des traces non seulement de la couleur encaustique dont, suivant les Grecs, on enduisait la sculpture, mais encore, d'une véritable peinture, dont quelques parties étaient couvertes. Le fond était bleu, les cheveux et quelques parties du corps étaient dorés. » Quant aux autres sculptures, on en retrouve tous les jours quelques fragments, grace aux fouilles dirigées par le savant M. Pittakis, conservateur des anti-

Digitized by Google

quités de la Grèce, fouilles qui pourraient être plus complètes, si les ressources du gouvernement grec n'étaient pas aussi négatives. Jusqu'à présent elles ont eu pour résultat de déblayer l'intérieur du temple, de rétablir une partie des murs de la cella, et de remonter quelques colonnes dont on a pu retrouver quelques tambours.

A. Couchaud.

Digitized by Google

HISTOIRE CRITIQUE ET GÉNÉRALE DE LA SUPPRESSION DES JÉSUITES AU XVIIIe SIÈCLE, PAR M. F.-Z. COLLOMBET. — Paris et Lyon, Perisse, 2 vol. in-8°.

Sous ce titre, M. Collombet a publié dernièrement un ouvrage dont nous nous bornerons à indiquer l'économie, et dont nous détacherons quelques pages qui sont purement littéraires.

Ces dernières années, on s'est occupé beaucoup des Jésuites : ils ont fait grand bruit dans la presse ; il y a eu pour et contre de vives discussions. M. Collombet a repris le sujet de très loin, et exposé l'histoire de la suppression de la Compagnie, dans la plupart des états de l'Europe. Chaque état, le Portugal, l'Espagne, la France, Naples et Parme, Rome, la Prusse, la Russie, la Pologne, etc., forme le sujet de divers chapitres, dans lesquels l'auteur ne se contente pas de raconter, mais discute attentivement ce qui se fit à l'encontre des Jésuites. La France occupe, à elle seule, cinq ou six chapitres, qui sont, à tout prendre, de l'histoire, et de l'histoire presque contemporaine. Les parlements et les

Digitized by Google

philosophes ont leur chapitre particulier, et comme ils furent pour beaucoup dans la suppression, l'auteur invoque contre eux la fin de non recevoir, à raison de leurs actes ou de leurs écrits.

Le livre s'ouvre par des *Préliminaires* fort étendus, et qui entrent au vif dans les choses contemporaines.

Enfin, quelque parti que l'on puisse prendre dans la grande affaire qui est ici débattue, on comprend sans peine quelles lumières doivent y apporter deux volumes composés avec tout ce qui s'est écrit sur ce sujet, depuis près d'un siècle que la Compagnie fut supprimée.

Le passage que nous donnons ici est relatif aux savants et aux grands hommes que possédait la Société de Jésus, lorsqu'elle fut supprimée.

LES SAVANTS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A L'ÉPOQUE DE LA SUPPRESSION DE CET ORDRE.

Le philosophe d'Alembert disait, et d'autres on dit, après lui, que les Jésuites, à l'époque de leur suppression, n'avaient point d'hommes d'un mérite éminent. L'assertion fût-elle aussi fondée qu'elle l'est peu, cela ne justifierait pas l'iniquité des mesures qu'on prit à l'égard de la Compagnie, car ce n'est pas un crime que de n'avoir pas toujours des hommes d'un profond savoir ; mais il est aisé de démentir par les faits mêmes l'odieux mensonge de d'Alembert.

En France, on comptait chez les Jésuites des hommes graves et savants, comme les PP. Berthier, Guérin du Rocher, Bonnaud son continuateur, Grosier, Griffet, Merlin, Berault-Bercastel, Luneau de Boisgermain, Geoffroy, Georgel, Duparc, etc. ; des philosophes, comme les PP. Guénard, André, Paulian (1), Para du Phanjas (2) ;

(1) Il publiait en 1761 un *Dictionnaire de Physique*, en 3 vol. in-4°.

(2) Le mérite de ce philosophe distingué, dont on ne trouvait la vie nulle part, a été dignement apprécié dans le Supplément de la *Biographie universelle* de Michaud.

Digitized by Google

des orateurs, comme les PP. Charles et Frey de Neuville, de Beauregard, Richard, Lanfant, Chapelain, Pérusseau, de Ligny, Reyre ; des mathématiciens et des géomètres, comme les PP. Beraud (1), Amiot, La Loubère, Pardies, Pézénas, Christophe Maire et Mourgues ; des lettrés, comme les PP. Brotier, des Billons et Grou ; des ascétiques, comme les PP. Couturier, Baudran, Duparc Lenoir, Giraudeau, remarquable aussi comme helléniste, et Médaille.

L'Italie présentait des polygraphes de premier ordre : le P. Tiraboschi, auteur d'une *Histoire littéraire* de son pays, tant de fois mise à contribution par des gens qui ne savent peut-être pas qu'ils détroussent un Jésuite; les PP. Zaccaria, Mozzi de' Capitani et Oderico, Farlati, auteur de l'*Illyricum Sacrum;* des théologiens, comme le P. Faure, qui passait pour le plus habile de son temps, à Rome ; le docte et vertueux Muzzarelli (2), le P. Mozzi (3), le P. Bolgeni (4), honoré de l'estime particulière de Pie VI ; des antiquaires, comme le P. Morcelli (5), le maître de la science épigraphique ; des poètes, comme le P. Bettinelli ; des historiens comme le P. Cordara ; des hébraïsants, comme le P. Lanzi ; des astronomes, des géomètres, des mathématiciens, comme les PP. Asclepi, Belgrado, Benvenuti, Lazeri, Riccati, Ximenez, de Cesaris, Panizzoni, Boscovich et Mazzolari, ces deux derniers remarquables encore par leur habileté dans la poésie latine (6).

La ville de Sassari avait donné le jour à l'un des plus habiles et des derniers latinistes dont la Société ait eu à se glorifier : c'était le P. François Carboni, auteur d'un élégant poème sur l'insalubrité de la Sardaigne, ami et correspondant des plus illustres lettrés de l'Italie du dernier siècle. Carboni publia son livre

(1) Nous avons fait réimprimer, dans la *Revue*, l'intéressante Notice du P. Lefebvre de l'Oratoire, sur cet habile astronome.

(2) L'*Ami de la Religion*, tom. XXX, pag. 43.

(3) *Ibid.*, tom. XXXI, pag. 13.

(4) *Ibid.*, tom. XXXII, pag. 23.

(5) *Ibid.*. tom. XXVII, pag. 335.

(6) On peut voir dans le P. Caballero la biographie et les nombreux écrits de ces Religieux.

Digitized by Google

en 1772, à Sassari ; pour un jeune homme de vingt-six ans, il y avait là un heureux prélude. Le poème *de Sardoa intemperie* nous rappelle les meilleures inspirations de la moderne latinité, et présente d'excellentes peintures, comme la belle description du mouflon, animal particulier à la Corse et à la Sardaigne. Le P. Carboni, sans être ici moins exact que Buffon, a su être plus animé que lui. Bien que sujet d'un gouvernement ennemi, le Religieux de saint Ignace, le professeur d'éloquence latine aimait notre patrie ; il était enthousiaste de notre gloire, et avait composé sur les exploits de Napoléon un poème en cinq ou six chants, qu'il brûla peu de temps avant sa mort, parce que depuis la persécution intentée au pape, la conscience du P. Carboni était embarrassée des éloges qu'il avait prodigués à son héros, comme restaurateur et protecteur de la religion.

Ce modeste Religieux refusa d'être secrétaire des brefs de Pie VII, avec lequel il avait été lié en Italie, avant l'élévation de ce pontife ; et, au lieu de vivre honorablement à Rome, il préféra se retirer au petit village de Bessude. Là, dans la montagne, il avait un petit jardin planté de peupliers, d'arbres fruitiers et de vignes. Il y allait tous les jours composer, se promener, et boire de l'excellente eau d'une fontaine qui coulait sous les peupliers. Il y avait achevé, à l'ombre d'un châtaigner, sa Napoléonide. La petite maison qu'il habitait avec deux sœurs chéries, fut léguée par lui à la paroisse. Il laissa aux Jésuites de Sassari, dont il prévoyait et espérait le rétablissement, sa bibliothèque composée de la fleur de la latinité. Le P. Carboni mourut, en 1817, à Bessude, à l'âge de soixante-onze ans, et fut inhumé dans la chapelle où il avait tant de fois célébré l'auguste sacrifice, avant d'aller à son poétique asile. Il ne se borna pas à chanter des sujets profanes, car il reste de lui un poème sur *le Cœur de Jésus*, et un autre sur *la Dernière Cène* (1).

L'Espagne comptait aussi, parmi les Jésuites, des savants et des littérateurs d'un grand mérite. Nous voulons en citer quelques-uns

(1) Valery, *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, tom. II, pag. 340 et suiv.

Digitized by Google

qui ont joui d'une réputation distinguée, et qui ont prolongé leur carrière jusque dans les premières années du XIXe siècle.

Le P. Jean Andres, né au royaume de Valence, le 15 février 1740, entra dans la Société en 1754, et professa avec succès. Aucun genre de littérature ne lui était étranger. On a de lui des ouvrages de mathématiques, de philosophie, de critique et d'érudition, des lettres, des voyages, etc.; mais il s'est illustré surtout par son grand ouvrage *Dell' origine, de' progressi et dello stato attuale d'ogni letteratura*, imprimé à Parme de 1782 à 1799, en sept volumes in-4o, et réimprimé depuis à Venise et à Naples. On admire l'érudition et la sagacité de l'auteur, qui s'est montré le rival du P. Tiraboschi. En 1799, la cour de Vienne voulant réformer l'enseignement de l'Université de Pavie, y appela Andres, et le mit, quoique étranger, à la tête de toutes les écoles. Depuis lors, il fut créé préfet de la Bibliothèque royale à Naples (1), et sa haute réputation le protégea parmi toutes les vicissitudes de ce pays. Il mourut le 13 janvier 1817 (2).

Le nom du P. Faustin Arevalo n'est guère connu que de quelques érudits, mais nous ne savons s'il est beaucoup d'hommes qui, dans ces derniers temps, aient si bien mérité de la science. Il était né en Estramadure, le 29 juillet 1747, fut reçu dans la Société en 1761, et profita des loisirs qu'il avait en Italie pour cultiver les lettres avec ardeur. Le fruit de ses études fut une *Hymnodia hispanica*, Rome, 1786; une édition du poète Dracontius, 1791; une édition de l'*Histoire évangélique* d'Aquilinus Juvencus, prêtre et poète espagnol, 1792; une magnifique et savante édition des Œuvres de Prudence, 2 vol. in-4o, dédiée à Pie VI, 1788-89; une de Celius Sedulius, 1794, in-4o; une de saint Isidore de Séville, 1797-1803, 7 vol. in-4o; une du *Missel gothique*, 1804, in-fol. Arevalo jouissait de la confiance du cardinal Lorenzana, qui parait avoir fait les frais de ces éditions, et qui, en mourant, le nomma son exécuteur testamentaire. En 1800, le P. Arevalo fut décoré du titre d'*hymnographe pontifical*. Lorsque le cardinal di

(1) Caballero, pag. 81.

(2) *Ami de la Religion*, tom. XXXIV, pag. 23.

Digitized by Google

Pietro fut obligé de quitter Rome, en 1809, il nomma Arevalo théologien de la Pénitencerie, en remplacement du P. Muzzarrelli, aussi déporté. Arevalo occupa cette place jusqu'au 25 décembre 1815, et alors il voulut retourner en Espagne, quelque effort que l'on fît pour le retenir dans un pays où ses lumières et sa sagesse étaient justement appréciées. Il se retira au collége de Loyola (1).

Le P. Gusta, né à Barcelone, en 1744, et reçu dans la Société en 1759, composa en italien un grand nombre d'écrits sur différentes questions d'histoire et de théologie. Nous citerons spécialement une *Vie de Constantin*, en 2 volumes, 1786. Gusta se rendit à Naples, lorsqu'on y rétablit la Société, et mourut à Palerme en 1816 (2).

Le P. Laurent Hervas, né dans la province de la Manche, en 1735, et admis dans la Société en 1749, fit ses derniers vœux à Forli, en 1769. Il avait professé la philosophie au Collége des nobles, à Madrid. Dans son exil d'Italie, il cultiva surtout les mathématiques et les matières d'érudition. Rentré en Espagne en 1799, il s'y livrait à de grandes recherches historiques, lorsqu'il fut obligé de retourner en Italie. Pie VI le nomma bibliothécaire du Quirinal. Le P. Hervas mourut à Rome, le 24 août 1809. Son plus grand ouvrage est en italien, et porte le titre d'*Idée de l'univers, contenant l'Histoire de la vie de l'homme, le Voyage dans le monde planétaire, et l'Histoire de la terre et des langues;* Césène, 1778 et années suivantes, 21 vol. in-4° (3). La partie des langues annonce une immense érudition.

Les trois frères Masdeu, issus d'une noble famille d'Espagne, se distinguèrent par de nombreux travaux, en histoire, en littérature, en théologie et en philosophie. Le plus savant de ces trois religieux, Jean-François, né à Palerme, en 1744, renonça à toutes les espérances de fortune, pour entrer dans la Compagnie, en 1759. Il suivit les Jésuites dans leur exil, et se fixa d'abord à Ferrare, puis à Ascoli. Distingué par le goût et l'érudition, poète et littéra-

(1) La *Biographie universelle* a oublié le P. Arevalo.

(2) Caballero, pag. 150. — *Ami de la Religion*, tom. XXXIV, pag. 29.

(3) Caballero, pag. 155.

Digitized by Google

teur, il écrivit en italien avec une élégance et une pureté remarquables. Il traduisit en cette langue le poème des *Echecs*, par Vida, et publia différentes pièces de vers pour des fêtes et sur des sujets de piété. Son grand ouvrage est son *Historia critica de Espana, y de la cultura espanola;* Madrid, 1784-1805, 20 volumes in-4°. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons une *Collection de pierres et de médailles pour illustrer l'Espagne romaine;* Madrid, 1789, 2 vol. in-4°; des dissertations sur des objets d'antiquité, contre Ch. Fea; et une *Histoire de la glorieuse défense des Espagnols contre Napoléon, en* 1814. Le P. Masdeu était retourné en Espagne, en 1779, et se livrait à de grandes recherches historiques, lorsqu'il fut obligé de regagner son exil. Il demeura alors à Rome, et voulut encore, malgré son grand âge, revoir sa patrie, en 1815 (1). Il mourut à Valence, le 11 avril 1817.

Charles de la Serna Santander est fort connu de ceux qui s'occupent d'un genre d'études aujourd'hui fort aimé et fort étendu, la bibliographie. Il était né en 1751, entra dans la Société en 1766, et était par conséquent novice au moment de l'expulsion des Jésuites. Il passa d'Espagne à Bruxelles, où il fut mis à la tête de la Bibliothèque royale. Lui-même se forma une bibliothèque très riche en livres rares et en manuscrits. On a de lui un *Dictionnaire bibliographique choisi du XV° siècle*; Bruxelles, 1805, 3 volumes in 8°, et des Mémoires sur la même matière. La Serna préparait d'autres travaux, lorsqu'il mourut en 1814 (2).

L'Espagne avait encore des érudits comme le P. Logomarsini, honoré de l'amitié de Benoît XV; des théologiens et des philosophes, comme les PP. Nourin et Iturriaga; des orateurs, comme les PP. de Calatayud et Isla (3); des mathématiciens, comme les PP. Quiroga, Ludena et Alegre; des physiciens, comme le P. Zaccagnini, élève de notre abbé Nollet; des numismates, comme le P. Requeno.

Le Portugal avait, dans les lettres, le P. Azevedo; dans l'histoire,

(1) Caballero, *Supplem. alt.*, pag. 66.

(2) Caballero, pag. 257.

(3) Auteur du roman de *Fray Gerundio*, contre les mauvais prédicateurs.

Digitized by Google

le P. de Novaes; dans les mathématiques et la philosophie, les PP. Cabral et Monteiro.

L'Allemagne avait des numismates, comme le célèbre P. Eckel, et des astronomes dont nous dirons tout à l'heure les noms et les travaux.

C'est un Jésuite, le P. Kœhler, si connu de tous les habitants de la Silésie, qui a eu la gloire d'être le premier à introduire dans cette province l'étude solide des langues orientales, avant déjà que l'Université protestante de Francfort fût réunie à la ci-devant Académie catholique de Breslau (1811). Kœhler a rendu à l'instruction publique, en Silésie, des services que reconnaissent également les catholiques et les protestants. Le gouvernement le plaça plus tard à la tête du Collége catholique de Breslau, ancienne propriété des Jésuites, et maintenant ouvert indistinctement aux chrétiens de toutes les communions; on lui accorda en même temps la chaire de langue orientale et d'exégèse biblique, à la Faculté de théologie catholique de l'Université mi-partie. Un docte Silésien, providentiellement amené au catholicisme, et qui vit aujourd'hui dans la religieuse enceinte où respirèrent saint Philippe Néri et le cardinal Baronius, s'est plu à rappeler l'impression que produisait sur son ame le P. Kœhler, quand ce bon vieillard exprimait, avec une aimable simplicité, le pieux desir de mourir revêtu de l'habit de son Ordre (1).

La Hongrie avait des historiens comme le P. Katona, qui écrivit les annales de sa patrie. La Pologne avait des poètes comme le P. Nagurczewski, traducteur de Virgile ; des latinistes, comme le P. Naruszewicz, qui faisait passer dans sa langue les écrits de Tacite, avec les doctes suppléments du P. Brotier (2).

Nous ne pouvons rappeler que quelques noms pris à la hâte dans ce vaste champ de la science ; mais on voit que rien n'était resté étranger à la Société de Jésus, qu'elle avait dans tous les genres, et par tout pays, des hommes d'un mérite éminent. Jetés sur la

(1) Augustin Theiner, *Histoire des institutions d'éducation religieuse*, tom I, pag. 50-51, trad. de Cohen.

(2) Caballero, Supplément au livre du P. Sotwel.

Digitized by Google

terre d'exil, dispersés çà et là, arrachés à leurs travaux, ils n'en continuèrent pas moins à se rendre utiles, et à honorer le corps auquel ils se faisaient gloire d'appartenir. Nos érudits, lorsqu'ils meurent, sont prônés par les journaux et les Académies; mais les Jésuites, qui donc a pris la peine de conserver leur mémoire et de rechercher leurs noms, pour les entourer de quelque faible louange (1)? Un d'entre eux, exilé comme ceux dont il racontait la vie et les travaux, a réuni quelques noms dans un volume écrit en latin et peu connu. Voilà tout leur trophée. Et aujourd'hui, ceux qui ne veulent pas se souvenir d'eux, ni rendre à la tombe la justice qui lui est dûe, se haussent de cent coudées pour leur reprocher leur petitesse et leur stérilité, ne voulant pas songer que ce bruit d'un jour s'éteindra bien vite dans la mort; que vus à la distance des siècles, les géants du jour ne seront souvent plus que des pygmées, et que la faveur populaire du moment est impuissante à sauver de l'oubli et de l'Océan muet qui s'avance sur nous; s'il fallait juger du bruit que l'homme fera dans la postérité, par celui que son orgueil et son esprit remuant savent si bien faire en ce monde, il y aurait, en vérité, beaucoup trop de grands citoyens et de gens illustres.

En parcourant la *Préface* de l'*Astronomie* de La Lande, et sa *Bibliographie astronomique*, on peut voir à quel point les Jésuites poussèrent l'amour de la science, et combien d'hommes éminents ils comptèrent partout dans leur Société. Ce fut à l'astronomie que la religion dut son entrée en Chine (2). Les PP. Souciet, Gaubil, Jacques, Kegler, Slaviseck, Gerbillon, Bouvet, Visdeloup, Lecomte, Thomas, Tachard, Clayn, d'Aleni, Ureman, Spinola, Bressani,

(1) Ce que nous disons des derniers disparus peut s'appliquer à bien d'autres, dans une certaine mesure. Qui donc se souvient du P. de Billy? Pourtant, c'était un grand géomètre, qui aida le fils de Fermat à publier les notes posthumes du savant mathématicien sur le grec Diophante, éditées à Toulouse, en 1670; Camusat, *Hist. crit. des Journaux*, tom. I, pag. 196.

(2) Le P. Gaubil, *Observat. astr.*, tom. II, pag. XVI et 117. — La Lande, *Préface de l'Astron.*, pag. XXVI.

Digitized by Google

Ruggi, Leonissa, Fontaney, Verbiest, Gouye, Noël, Fontaney, Ricci, Benoît, Hallerstein, et beaucoup d'autres se sont distingués par leurs travaux sur l'astronomie en Chine, malgré les devoirs d'un genre bien différent auxquels ces nobles missionnaires étaient liés.

Dans presque toute l'Europe, les Jésuites avaient élevé à leurs frais des Observatoires qu'ils confiaient à des Religieux zélés et habiles, autant que modestes. Ainsi, à Milan, ce fut le P. Pallavicini, alors Recteur du Collége de Brera, qui fit construire en 1765, l'Observatoire le plus remarquable et le plus utile que l'Italie eût encore aux dernières années du XVIIIe siècle (1). Le P. Boscovich, si connu par son beau poème latin des *Eclipses*, et surtout par la mesure du degré en Italie (2), avait contribué à la dépense. Les Jésuites dirigeaient à Rome un Observatoire, où le savant P. de Vico poursuit aujourd'hui encore les études du P. Boscovich, du P. Asclepi, et de leur illustre devancier, le P. Kircher. A Florence, le P. Ximenez; à Turin, le P. Beccaria; à Parme, le P. Belgrado; à Sienne, le P. Troili; à Brescia, les PP. Scarella et Cavalli; à Venise, le P. Panigaï; à Messine, le P. Muzzara; à Naples, le P. Gianpriamo avaient fondé, ou bien occupèrent des Observatoires loués par de La Lande. A Gênes, le collége de Saint-Jérôme avait eu pour élève Jean-Dominique Cassini, et c'étaient les PP. Riccioli et Grimaldi qui lui avaient donné, à Bologne, l'occasion de se livrer à l'astronomie. Le P. Bonfa avait établi à Avignon, en 1683, un Observatoire où l'on remarque, après lui, les PP. Pezenas et Morand (3). Le P. Laval, de Lyon, multipliait ses observations hydrographiques à Toulon et à Marseille. Il bâtit un Observatoire dans la maison des Jésuites de Sainte-Croix, en cette dernière ville, et y observa pendant vingt ans (4). « Le P. Petau, le plus grand calculateur en matière d'astronomie ancienne, était encore historien, poète, orateur et critique plein de goût (5). »

(1) La Lande, *Préface de l'Astron.*, pag. XLVI.
(2) Id., *Bibliogr. astron.*, pag. 671.
(3) La Lande, *Préf. de l'Astronom.*, pag. LII.
(4) Id., *Bibliogr. astron.*, pag. 334.
(5) Id., *Astron.*, pag. 163.

Digitized by Google

A Breslaw, les PP. Kochanski et Heinrich ; à Tyrnaw, près de Presbourg, les PP. Keri et Weiss; à Prague, les PP. Stepling et Retz (1); à Gratz, les PP. Tirnberg et Meyr; en Pologne, le P. Zebrowski, à Wilna, et le P. Poczobut ; en Allemagne, les PP. Pilgram, Scherfer, Mayer, Weinhart, Triesneckrer, Liesganig, Inchofer, Rader, Peregra, Scheiner, Grammatici, Hamspock, Hell et Franz. La Lande avait prié les divers astronomes de lui envoyer leurs observations, pour qu'il pût les calculer, les comparer et en déduire la distance du soleil à la terre. Le P. Hell n'envoya pas les siennes à Paris : il les publia en Allemagne, et le résultat en fut plus décisif et plus exact que celui de l'astronome français. La Lande se vengea dans le *Journal des Savants* de 1790 ; Hell répliqua. Mais quand la mort eut amené le jour de la vérité et des éloges, La Lande rendit justice à son rival. « L'observation du P. Hell, disait-il, réussit complètement ; elle s'est trouvée, en effet, une des cinq observations complètes faites à de si grandes distances, et où l'éloignement de Vénus changeant de plus la durée du passage, nous a fait connaître la véritable distance du soleil et de toutes planètes à la terre, époque mémorable de l'astronomie à laquelle se trouvera lié, à juste titre, le nom du P. Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible qu'aucun de ceux qui ont été entrepris à l'occasion de ce passsage (2). »

Chez les Espagnols, les PP. Geronimo Vidal, Kresa, Estansel avaient diversement fécondé les études astronomiques. Le P. André Tacquet, d'Anvers, avait composé de très bons éléments d'astronomie, qui ne furent imprimés qu'en 1669 (3).

La Bibliothèque des Ecrivains de la Societé de Jésus, publiée à Rome, en 1676, par le P. Sotwel, contenait déjà une foule de notices relatives à l'astronomie (4). Le P. Riccioli, aidé du P.

(1) Le P. Stepling avait rétabli l'astronomie à Prague, et meublé l'Observatoire bâti par le P. Retz. Le P. Stepling mourut en 1778. La Lande, *Bibliogr.*, pag. 476.

(2) *Bibliogr. astron.*, pag. 722.

(3) La Lande, *Astron.*, pag. 165.

(4) Id., *Bibliogr. astron.*, pag. 285.

Digitized by Google

Grimaldi, avait publié un *Almageste*, une *Astronomie* et une *Géographie réformée*, ouvrages fort utiles aux astronomes, non seulement comme vastes collections, mais encore en tant que traités complets pour leur temps (1).

Au XVIe siècle, le P. Christophe Clavius, né à Bamberg, s'occupait à réformer le vieux calendrier, et était le principal auteur du Calendrier grégorien. Ce Jésuite, qui a mérité le surnom d'*Euclide catholique*, se rendit célèbre par les études astronomiques et mathématiques. Au jugement de Montucla, son *Comput ecclésiastique* publié en latin, à Mayence, en 1599, est un savant et imposant ouvrage, digne de grandes louanges, et qui mérite à son auteur une place honorable dans la mémoire de la postérité. Les compatriotes du P. Clavius voulaient, de son vivant, lui ériger une statue de bronze, s'il consentait à enseigner dans la cité de Bamberg les sciences exactes. Clavius était aussi modeste que savant; il refusa, préférant son observatoire du collége romain et la cellule du *Gesù* à toutes les gloires que lui promettaient sa ville natale (2).

Voilà cette Société qui produisit si peu de mathématiciens, suivant La Chalotais (3). Il est bien permis à un avocat, à un procureur-général de ne rien entendre à de telles sciences, mais alors n'est-il pas du devoir et de la justice de ne pas prononcer des jugements dont on ne peut recueillir que le ridicule. « Il y avait peu de grands colléges dans la société, dit Montucla, soit en Allemagne, soit dans les pays circonvoisins, où l'astronomie n'eût un Observatoire, comme ceux d'Ingolstadt en Bavière, de Gratz en Styrie, de Breslaw et Olmutz en Silésie, de Prague en Bohême, de Posen en Lithuanie, etc. (4). »

(1) Id., *Astron.*, pag. 165.

(2) Crêtineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, tom. II, pag. 321. — La bulle de réformation donnée par Grégoire XIII parut en 1581, et ordonna que, l'année suivante, on sautât du 4 octobre au 15. Les Protestants et les Grecs gardèrent l'ancien usage, aimant mieux être brouillés avec le ciel astronomique, que de marcher avec la papauté.

(3) *Compte-Rendu*, pag. 186.

(4) *Hist. des Mathémat.*, tom. IV, pag. 344.

Digitized by Google

Les Jésuites n'élevaient pas seulement des Observatoires: ils formaient de magnifiques colléges, de riches bibliothèques, des médaillers. Ce que celui-ci avait commencé, l'autre le continuait après lui, par cet esprit de famille qui ne peut exister que dans une corporation religieuse. Souvent des legs pieux venaient enrichir d'utiles collections, en même temps qu'ils attestaient la profonde estime qu'on avait pour les hommes qui avaient un tel dévouement à la science.

Nous apprenons que M. Eugène Fabvier, auteur d'une *Histoire de Lyon*, s'occupe en ce moment à mettre en ordre les éléments d'une *Histoire générale du commerce de notre ville, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* Cet important ouvrage renfermera des notes sur les transactions antiques, les améliorations industrielles, les développements de nos fabriques, nos rapports avec les nations étrangères, etc. L'économie politique, les arts industriels, la partie analytique y seront traités avec soin et dans un style clair, simple et concis. L'histoire du commerce de Lyon renferme l'histoire du commerce de toute la France ; l'homme d'état, le politique, le savant, l'industriel y pourront puiser d'utiles documents. Un pareil travail manquait à notre littérature. La position de M. Eugène Fabvier, ses études, ses connaissances spéciales nous font espérer qu'il sera à la hauteur de la tâche qu'il s'est imposée. Déjà un éditeur de Paris vient, nous assure-t-on, de faire des propositions à l'auteur pour l'acquisition de son manuscrit.

Digitized by Google

PROCÈS-VERBAL

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE,

POUR

LA CONSERVATION ET LA DESCRIPTION DES MONUMENTS HISTORIQUES,

TENUES A LYON LES 25 ET 26 AOUT 1846.

SÉANCE DU 25 AOUT.

La séance est ouverte à dix heures du matin sous la présidence de M. Commarmond, inspecteur divisionnaire de la Société, conservateur des musées archéologiques de Lyon.

Siégent au bureau MM. de Caumont, directeur de la Société, Richard, membre de l'Institut, Puvis, Grandperret, Dupasquier, membres de l'Académie de Lyon, Perret. — M. l'abbé Roux, inspecteur des monuments du département de la Loire, remplit les fonctions de secrétaire.

M. de Caumont, à la prière de M. le président, prend la parole afin d'exposer le but de la réunion :

« La Société française n'a de centre nulle part, ou plutôt elle rayonne dans tous les sens et s'empare de toutes les occasions d'exercer une influence salutaire sur la conservation de nos monuments. Elle a pensé que la réunion viticole et l'approche du congrès archéologique de Marseille légitimaient l'à-propos de ces séances ; aussi n'a-t-elle pas voulu en faire un congrès, mais seulement une assemblée de famille où chacun pût apporter ses lumières pour en former un foyer commun. »

Digitized by Google

Après ce simple exposé, M. de Caumont dépose sur le bureau le premier volume de la *Statistique monumentale du Calvados*. M. de Caumont décrit d'abord l'église : c'est en effet le point central autour duquel viennent se grouper les faits qui caractérisent chaque localité ! Il rend compte ensuite des découvertes faites sur le sol, recherche toutes les particularités de l'histoire féodale, donne les indications précises des patronages, etc... M. de Caumont insiste particulièrement sur ce dernier point à cause de l'importance de ses résultats. Il a remarqué, par exemple, que les églises patronées par des abbayes étaient infiniment mieux soignées sous le rapport du style, que les églises patronées par les seigneurs laïcs. Cette statistique est un excellent modèle à suivre, et il serait à désirer que chaque département fut ainsi passé en revue.

Et qui mieux que le clergé pourrait arriver à de si précieux résultats. Le prêtre des campagnes connaît à fond sa localité ; il en sait tous les noms, toutes les traditions ; avec lui, le paysan est plus ouvert, plus conteur. Il peut compléter plus tard ce qu'il a découvert aujourd'hui. Ce serait un charme répandu sur l'existence d'un grand nombre de prêtres dont la vie dans les campagnes est toujours entourée de cet isolement ou de cette triste monotonie qui décourage et dénature souvent de beaux talents.

M. le président, au nom de la Société, remercie M. de Caumont de cette intéressante communication ; puis il donne lecture d'un mémoire sur l'état des découvertes opérées dans le département du Rhône et sur les besoins de quelques monuments.

Après cette lecture, écoutée avec intérêt, M. Commarmond annonce la découverte, faite à l'ancienne Observance, d'un chapiteau en marbre blanc d'un assez beau galbe.

M. le président avait parlé dans son mémoire d'un conduit souterrain que M. Flachéron avait pris pour un chemin couvert, et que lui croit être un aqueduc destiné à alimenter la Naumachie du Jardin-des-Plantes. Cet aqueduc commence près de Miribel et devait prendre les eaux du Rhône.

A ce sujet, M. d'Aigueperse demande si par le nivellement on a constaté la pente de l'aqueduc depuis Miribel jusqu'à son dégorgeoir.

M. Commarmond répond qu'il ignore si M. Flachéron a pris ce

Digitized by Google

niveau, mais qu'à vue d'œil ce conduit suit à peu près le niveau du Rhône.

M. l'abbé Vernanges fait observer qu'il ne serait peut-être pas nécessaire de recourir aux eaux de ce fleuve pour justifier l'emploi de l'aqueduc, mais qu'il suffirait de lui faire recueillir à Beneaux les eaux abondantes qui s'y rencontrent.

M. de Caumont rappelle aux membres présents que la Société dispose de quelques fonds pour venir en aide aux travaux de conservation ; il les prie en conséquence de prévoir les demandes qu'ils auront à faire, lorsqu'on discutera l'emploi de ces fonds.

A cette occasion, M. Richard appelle l'attention de la Société sur les aqueducs si remarquables des environs de Lyon ; il signale surtout ceux de la vallée de Beaunan comme plus exposés aux dégradations.

M. de Caumont demande de quelle manière ces aqueducs sont surveillés ? Dans un grand nombre de localités ils sont réduits à l'état de carrière de pierres.

Il serait peut-être difficile, ajoute M. Richard, de réduire à cet état ceux de Beaunan, vu la nature de leur construction qui est celle de l'appariel réticulé en fort petits matériaux.

M. Commarmond fait observer que souvent les moyens de conservation deviennent inutiles. Le plus grand nombre de ces aqueducs appartient à des particuliers; on ne peut les acheter, à cause de l'exigence des propriétaires. Lui-même a demandé quelque secours au département, on lui a répondu qu'on ne pouvait rien lui donner. On doit cependant savoir gré au Génie des soins dont il a entouré les aqueducs de Saint-Irénée.

M. Perret est invité par M. de Caumont à donner communication d'un mémoire relatif aux découvertes faites à Anse (suit le mémoire).

Cette lecture a été pour la Société d'un intérêt toujours croissant; aussi en témoigne-t-elle à M. Perret sa satisfaction. M. Perret a fait preuve d'un grand zèle pour la conservation des objets intéressants qu'il décrit, et tout le monde applaudira à sa noble conduite quand on saura qu'il a acheté le terrain et la mosaïque découverte, qu'il a fait construire au dessus un petit édifice devenu musée local;

Digitized by Google

enfin, qu'il a fait don de toutes ces choses à la ville d'Anse, laquelle a cependant contribué par une souscription à l'érection du petit monument.

M. de Caumont demande si M. Perret a fait dresser un plan de ces découvertes.

M. Perret répond que M. Commarmond et M. Chenavard s'y sont transportés, et que ce dernier a pris les dessins d'une partie de la mosaïque. Le dessin a été envoyé au ministre, lequel a alloué une somme de 500 fr. pour continuer les fouilles.

M. de Caumont demande si antérieurement on avait fait à Anse quelques découvertes et s'il existe quelque notice sur cette petite ville.

M. Perret annonce qu'il existe un opuscule écrit par M. Yves Serrand, médecin ; que précédemment on avait découvert quelques objets antiques, entr'autres une main colossale trouvée parmi les moellons, une tête d'enfant coiffée d'un bonnet phrygien. Il existe encore à Anse quelques pans de murs romains très reconnaissables.

M. le président signale la découverte de deux mosaïques faites l'une dans la rue de Jarente et remarquable par la finesse de l'exécution, l'autre à Tassins chez M. Chazal, mais inférieure de beaucoup à la première.

M. le secrétaire donne lecture d'un mémoire adressé par M. Mathieu, professeur au collége royal de Clermont, sur une brique symbolique trouvée à Issoire, en 1845. Après quelques considérations sur les avantages des études monumentales pour la science historique, M. Mathieu aborde plus directement la question.

La brique symbolique dont il donne le dessin, a été trouvée dans la propriété de M. Girod, sous-préfet d'Issoire ; elle formait le chevet d'un tombeau en briques cannelées découvert au milieu des restes de constructions antiques. Elle a 0,42 de haut, 0,27 de large, 0,033 d'épaisseur. Sur une de ses faces est figuré en relief un personnage entouré d'attributs : c'est un guerrier revêtu de la saie, tenant de la main gauche une demi-pique ; de la droite, un globe enchaîné, et foulant à ses pieds un dragon. La tête du monstre semble menacée d'un glaive dont la poignée tient au flanc droit du guerrier sans y être attachée. Il est chaussé de brodequins sem-

Digitized by Google

blables à nos bottines et ornées de cordons, l'un au dessous du genou, l'autre au dessus de la cheville. La saie est resserrée par une ceinture dentelée en forme de scie ; sur la poitrine se croisent deux sautoirs aussi dentelés. Le cou du personnage est orné d'un collier composé de petits traits saillants bouclés à leur extrémité, comme la chaîne d'un chapelet. La tête est disproportionnée, les joues proéminentes, et des bandes qui partent des tempes encadrent la figure, sur laquelle on remarque de la barbe. Les oreilles, placées au dessus des yeux, ressemblent à celles d'un gros chat. Les cheveux se partagent sur le sommet de la tête et fuient à gauche et à droite ; ils sont ornés d'une couronne radiée, relevée en volute derrière chaque oreille et surmontée d'une auréole en deux traits parallèles arqués et terminés par un rond. Tout cela est à moitié renfermé dans une longue chaîne figurée par des traits de 0,04 c. s'agençant les uns dans les autres au moyen d'anneaux. On remarque trois gros boutons, l'un entre le cou du guerrier et le fer de la pique, le second vis-à-vis de la ceinture, le troisième en face du mollet de la jambe gauche. M. Mathieu croit y reconnaître trois têtes de lion; sur le front du personnage il découvre trois signes : au milieu le monogramme du Christ, à droite un signe très-fruste, à gauche une croix grecque formée par quatre triangles isocèles. M. Mathieu reconnaît dans cette figure tous les attributs de Constantin ; c'est la chaussure, le vêtement, la couronne radiée du Bas-Empire ; il en conclut que cette brique est le symbole de la victoire remportée par ce prince sur le paganisme dans la personne de Maxence.

Cette opinion n'est point cependant arrêtée dans l'esprit de l'auteur, car il adresse en même temps à M. Commarmond une lettre, dans laquelle il avoue que son système peut être basé sur une erreur ; qu'ayant depuis peu examiné les lieux, il serait porté à croire que cette figure est une représentation de Mithra sous le costume d'un guerrier gaulois.

M. de Boissieux fait observer 1° qu'il y aurait toujours à expliquer le monogramme du Christ. Si toutefois ce signe est bien reconnu, 2° que la coiffure n'est pas le moins du monde mithriaque, et que le costume rappelle tout-à-fait l'époque du Bas-Empire.

M. l'abbé Huro, sur l'invitation de M. de Caumont, annonce à

Digitized by Google

la Société que, s'occupant depuis quelques années d'études archéologiques, il a été conduit à la découverte d'une voie romaine qui semblerait se diriger de Mont-Afrique vers l'Helvétie, et qui peut-être communiquait avec les Eduens. Cette route qu'il a explorée en deux endroits différents, présente une épaisseur de 1 m. 60 c. ; elle a 5 m. 25 c. de largeur ; elle est formée de plusieurs couches séparées par des pierres plates disposées en chevron. Cette singulière construction parait avoir eu pour cause la nature du terrain qui est sablonneux.

M. de Caumont a vu, dans quelques voies romaines, des pierres posées de champ, et il est probable, dit-il, que, dans la voie qu'on signale, les pierres aient été disposées en chevron, à cause de la difficulté de faire tenir debout des pierres schisteuses qui sont ordinairement très minces.

M. de Caumont prie M. l'abbé Huro de poursuivre ses investigations et le remercie, au nom de la Société, de la part qu'il prend aux travaux historiques.

M. Commarmond rend ensuite compte de la découverte d'une villa gallo-romaine dans le département de l'Ardèche... On a trouvé plusieurs statuettes, des tombeaux, une maison dont plusieurs pièces conservées. Les murs présentent dans leur construction une particularité fort remarquable. La base de ces murs est formée de pierres posées sur deux lignes parallèles à un pied de distance ; de longues briques les recouvrent, et par dessus on a mis le béton, puis le revêtement de stuc. Ces murs sont dans la direction du Rhône et servaient probablement à l'écoulement des eaux de ce fleuve dans les inondations.

Les plafonds sont formés sur le même système ; seulement ce sont des amphores renversées unies quatre à quatre par une large tuile recouvertes de ciment et de stuc, et laissant par leurs interstices un écoulement aux eaux.

La séance est levée à une heure. Avant de se séparer, les membres présents sont invités par M. Commarmond à visiter la belle mosaïque découverte dans la rue Jarente, et qu'il a fait transporter dans la salle du musée statuaire où elle reçoit quelques restaurations. Les membres admirent le dessin et les belles proportions de cette

Digitized by Google

mosaïque, et reconnaissent avec satisfaction que le travail des restaurateurs modernes n'est point au dessous de celui des artistes gallo-romains.

SÉANCE DU 26.

PRÉSIDENCE DE M. COMMARMOND.

M. de Caumont appelle au bureau MM. Jourdan, Dupasquier, l'abbé Vernanges, professeur à la Faculté de théologie, M. Perret.

M. de Caumont dépose sur le bureau la table analytique du bulletin monumental, rédigée par M. l'abbé Auber, historiographe du diocèse de Poitiers. Cette table offre en racourci toutes les questions traitées dans le bulletin monumental : c'est un travail consciencieux et désintéressé de M. l'abbé Auber ; il serait à desirer, dit M. de Caumont, que chaque diocèse eut un homme spécial chargé par l'évêque de tout ce qui touche à l'histoire religieuse et au culte. Qu'à cet homme fussent confiées toutes les archives ecclésiastiques et l'inspection des églises : M. l'abbé Auber a déjà rendu sur ce point d'importants services.

La Société vote des remercîments à M. Auber, pour le travail important et désintéressé dont il l'a dotée.

M. de Caumont donne ensuite communication d'une lettre de M. le chevalier Joseph Bard, qui regrette de ne pouvoir assister aux séances de la Société, retenu qu'il est par une grave indisposition. Il prie la Société de protester contre la destruction de l'église de l'Observance. Les membres ne peuvent que s'associer aux regrets de M. Bard, l'œuvre de destruction étant consommée.

M. le secrétaire entretient pendant quelques instants la Société des divers travaux qu'il a exécutés dans la ville et les environs de Feurs. Il a retrouvé le périmètre de l'ancienne ville, deux voies romaines, quelques rues antiques, l'emplacement et les fondations d'un palais, le plan d'un monument fort important qu'il regarde

Digitized by Google

comme le forum, l'indication d'une basilique, et l'emplacement présumé des Thermes : les explications de M. l'abbé Roux sont très brièves, parce qu'il prépare sur la ville de Feurs une notice consciencieuse, accompagnée de dessins et de plans.

M. l'abbé Roux présente ensuite les dessins d'un grand nombre d'objets très curieux, découverts, il y a quelques mois, dans des fouilles exécutées au chemin de fer. Ce sont diverses poteries à reliefs, des ustensiles en fer, des objets de verre ; tout cela parfaitement conservé, et d'une époque fort ancienne. Mais ce qui surtout a excité l'admiration de la Société, c'est une plaque de bronze trouvée dans la commune de Marclop, canton de Feurs, et que M. l'abbé Roux a fait passer sous les yeux de chacun des membres.

Cette plaque a la forme d'un rectangle parallélogramme échancré, circulairement sur l'une de ses grandes faces. Sa largeur est de 0,24 cent., et sa hauteur de 0,16 cent. Elle porte l'inscription suivante :

SEX · IVL · LVCANO · II VIR
CIVITAT · SEGVSIAVOR
APPARITORES · LIB

TITTIVS		CETTINVS
COCILLVS	sacerdotali	CASVRINVS
ARDA		ATTICVS

Le mot *sacerdotali*, probablement oublié par les ouvriers, a été frappé après coup, au moyen d'un poinçon. Voici la traduction :

A Sextus Julius, duumvir de la cité des Ségusiaves, les appariteurs affranchis (suivent les noms de ces appariteurs). Il est à croire que le mot *sacerdotali*, qui signifie sacerdotal, doit être joint à *duumviro*.

Cette inscription confirme deux faits historiques : 1° Que la ville de Feurs, *Forum Segusiavorum*, était une ville libre qui jouissait du droit italique, *jus italicum*. Dans les municipes d'Italie, le droit de rendre la justice aux citoyens, au moins en matière civile et en première instance, appartenait à certains magistrats municipaux.

Digitized by Google

Ces magistrats étaient ceux qu'on appelait *duumvir*, *quatuorvir*, *quinquennales ediles*, *prætores*, etc. Or, ce privilége n'avait été accordé qu'à un petit nombre de villes des Gaules ; Feurs jouissait donc de ce privilége, aussi les colonnes milliaires de Feurs portent-elles presque toutes ces mots : *Civ. Seg. libera.*

2° Il résulte de cette inscription que les anciens habitants de la Ségusie ne doivent point être appelés Ségusiens, *Segusiani*, mais Ségusiaves, *Ségusiavi*. La plaque de bronze de Marclop n'en est pas la seule preuve. Toulouse possède dans son Musée un petit monument dont l'inscription porte le mot *Segusiavor*. On vient de trouver, en démolissant l'ancien pont de Pierre, une cippe funéraire dont l'inscription porte encore le mot *Segusiavi*, car il s'agit d'un habitant de la Ségusie. Or, de tout ceci, nous concluons que les anciens savaient probablement écrire leur nom, et la concordance de trois monuments est une preuve assez convaincante. On peut altérer une lettre dans un manuscrit, mais il est difficile de raturer la pierre et le bronze.

M. l'abbé Roux annonce la découverte de deux nouvelles colonnes milliaires dédiées à Trajan. Puis il ajoute que toutes ces richesses historiques et monumentales vont trouver dans la nouvelle maison de ville un abri contre les injures du temps et de l'incurie. M. d'Assier, maire de la ville de Feurs, dont l'administration est marquée déjà par de nombreuses et utiles réformes, a promis à M. l'abbé Roux d'affecter un local particulier qui deviendra musée-local. Il serait à desirer que tous ceux qui possèdent quelque objet antique découvert sur le sol de la Ségusie, eussent la générosité d'en faire don à la cité qui fut autrefois la maîtresse du pays.

La Société et, en particulier, M. de Caumont, témoignent à M. le secrétaire tout l'intérêt qu'ils prennent à ces intéressantes recherches, et l'encouragent à compléter ces importants travaux.

M. le président fait passer sous les yeux des membres divers objets dont il a fait l'acquisition pour le Musée. C'est une tête d'Hercule en bronze, avec des yeux d'argent ; une statuette dont la chlamyde est aussi d'argent ; une bêche antique et un fer de lance.

Il ajoute qu'à l'Observance on a retrouvé deux sols. Le sol antique parfaitement reconnaissable, et un sol postérieur duquel on a

Digitized by Google

extrait deux tombes, l'une vide, l'autre renfermant un squelette qui portait au cou une chaîne en cuivre, et au doigt une bague de même métal.

M. le président expose ensuite un fragment vitrifié qui atteste la violence de l'incendie qui dévora la cité de Lugdunum, sous le règne de Néron, et, à cette occasion, M. de Caumont engage les membres qui voudraient soumettre à l'analyse quelques fragments antiques, surtout ceux colorés, à les envoyer à M. Girardin, à Rouen ; c'est avec le plus grand désintéressement et la politesse la plus gracieuse, que ce chimiste distingué se prête aux demandes qui lui sont faites.

M. de Boissieux lit une dissertation sur la série des autels tauroboliques dont notre Musée s'est enrichi. C'est un fleuron détaché du magnifique ouvrage que nous prépare M. de Boissieux, et qui, sans nul doute, honorera le plus la presse lyonnaise. M. de Boissieu a eu l'heureuse idée de réunir dans un volume toutes les inscriptions antiques connues, qui se rattachent à l'histoire lyonnaise, dût-il les prendre à Rome et à Cologne. Une dissertation accompagne chacune de ces inscriptions, et cette inscription passe sous les yeux du lecteur avec ses barbarismes, ses solécismes, ses éraillures, car M. de Boissieux fait graver non seulement l'inscription, mais le monument qui la porte, dans son état actuel. Les gravures qui ont été présentées aux membres de la Société, ont excité au plus haut point leur admiration. Du reste, nommer M. Louis Perrin, c'est nommer un artiste consciencieux.

M. de Boissieux a reçu les remerciments de la Société, car depuis longtemps la Société française desirait voir entreprendre de pareils travaux.

M. Chippier est appelé à lire un mémoire sur le lieu où fut livrée la bataille qui décida du sort de l'empire entre Septime Sévère et Albin.

Après avoir discuté l'opinion de M. Ozanam, qui fait livrer cette bataille sur le plateau de Royes, entre les villages de Caluire, Fontaines, Sathonay, etc. celle de M. Desiré Monnier, qui en place le théâtre à Tournus ; celle du P. Ménestrier qui indique Trévoux ; celle de M. Jolibois, curé de Trévoux, qui incline pour Ecully,

Digitized by Google

M. Chippier s'attache à la dernière opinion, et cherche à démontrer que les communes de Dardilly, Civrieux, le plateau de Tuer ont été les témoins de cette sanglante affaire. Il s'appuie 1° sur la nécessité de la proximité de Lyon, où les vaincus se réfugièrent le jour même du combat, au rapport de Spartien ; 2° sur les motifs tirés de la disposition naturelle des lieux, car il s'agissait de fendre la voie militaire par laquelle débouchait l'armée ennemie ; 3° sur les étymologies des lieux circonvoisins. Ce mémoire est le fruit de laborieuses et savantes recherches, et tous les assistants se sont empressé d'en féliciter l'auteur.

M. Grandperret demande à soumettre deux observations : 1° l'opinion des militaires, qui ne comprennent pas comment une armée venant d'Italie n'aurait rencontré son ennemi que près de Tournus. Or les écrivains qui ont pensé que le combat avait eu lieu entre le Rhône et la Saône, se rangent à l'opinion des militaires ; 2° l'opinion de M. Jolibois n'explique pas assez les mots *sanguis in utrumque amnem*, le sang coula dans l'un et l'autre fleuve. Ce ne sont point des ruisseaux insignifiants, ce sont deux fleuves.

M. Vernanges dit qu'en admettant que la bataille se soit donnée dans les lieux qu'indique M. Jolibois, on pourrait expliquer le passage de l'historien latin, en disant que les ruisseaux qui coulent dans le vallon entraînèrent le sang dans les deux fleuves.

Plusieurs membres prennent part à cette discussion. Quelques-uns admettent deux combats bien distincts, car, disent-ils, on n'a pas pu concentrer toute la bataille sur la ville. D'autres combattent l'opinion de l'auteur par l'absence de découverte d'armes et d'ossements.

M. Grandperret dit que cette absence ne prouve rien, les cadavres disparaissent, les armes n'ont pu être recouvertes parce que le terrain est peu accidenté, et d'ailleurs on a pu les recueillir. Au reste, cette question sera longtemps agitée, sans que peut-être on puisse lui donner une solution.

Avant de clore la séance, M. de Caumont rappelle aux membres que la Société peut disposer d'une somme de 500 francs, pour les besoins urgents des monuments, mais que la Société est établie surtout pour la conservation, et que les travaux de découvertes ou

Digitized by Google

de fouilles ne sont à ses yeux que très indirectement l'objet de ses allocations.

M. Commarmond demande qu'on s'intéresse à la conservation des mosaïques de Vienne, que l'étude des chemins de fer menace sérieusement.

M. Desjardins signale la chapelle bysantine de Chatillon d'Azergues. Elle est dans un état complet de décomposition ; elle est lézardée de toute part. La commune y a ses cloches et voudrait la conserver.

M. Commarmond dit avoir entendu, de la bouche de M. Mérimée, que le gouvernement ne donnerait rien si c'était une chapelle particulière. M. Desjardins affirme que la chapelle appartient à la commune.

M. de Caumont ajoute que le gouvernement ne peut donner que dans quelques années ; la Société doit donc marcher en avant, et susciter des résultats.

Le grand nombre des habitants de Chatillon, dit M. Desjardin, a la bonne intention de la restaurer ; ceux qui ne veulent pas seront entraînés à la vue de l'intérêt qu'y apportent des étrangers.

M. de Caumont demande à quelle somme peut aller une restauration complète. M. Desjardins l'évalue à quatre ou cinq mille francs. Il pense que les habitants y arriveront avec le secours du gouvernement ; c'est une tentative. Du reste l'allocation sera conditionnelle.

Plusieurs membres appuyent la demande de M. Desjardins. La Société alloue conditionnellement la somme de 200 francs, pour aider à la consolidation de la chapelle. M. Desjardins est chargé de surveiller les travaux.

La séance est levée à une heure.

La Séance est reprise à deux heures.

M. Grandperret ouvre la séance par la lecture fort intéressante d'une dissertation sur l'origine de Lyon. Cette lecture est entendue avec tout l'intérêt que commandent la science et l'érudition de l'auteur.

Digitized by Google

M. Thibaud desire qu'on nomme une commission pour prendre connaissance d'objets antiques qu'il possède. M. Commarmond a vu ses objets, il est très embarrassé pour leur assigner une date et un emploi, du reste on nommera une Commission. MM. Vernanges, Dupasquier, Desjardins et de Boissieux sont nommés.

M. le secrétaire se plaint de la négligence et de l'incurie de certaines fabriques, et même de quelques curés, qui vendent ou échangent des objets très précieux qui, par là, perdent toute leur importance locale et historique. Il cite telle paroisse qui possède des bibliothèques intéressantes, appartenant à l'église, et où le premier venu pénètre, emportant des manuscrits, des chartes, sans qu'on s'inquiète de ce qu'ils peuvent devenir. Il desire donc qu'on cherche quelque moyen pour prévenir de semblables abus.

On répond qu'il n'y a qu'un moyen, c'est qu'il y ait dans chaque diocèse un inspecteur pris dans les rangs du clergé, lequel dresse un catalogue de tous les objets que possède une paroisse, manuscrits, chartes, objets du culte, et veille à leur conservation.

M. l'abbé Roux est prié de montrer les dessins qui doivent accompagner son travail sur la chapelle de la Bastie. Rien de plus correct et de plus gracieux que les vitraux, les faïences et les marqueteries de cette chapelle. Les membres et M. de Caumont, personnellement, témoignent à M. l'abbé Roux leur satisfaction, et l'engagent fortement à parachever ce travail.

M. de Caumont présente le dessin d'une chappe du Xe au XIe siècle, et demande si l'on connaît quelques dessins semblables.

M. Dupasquier indique une chappe très belle en or et soie, qui existe à Embrun.

M. de Caumont engage les membres présents à faire une étude particulière des tissus anciens, chaque fois qu'ils en trouveront l'occasion.

Il les prie aussi de signaler les cloches antérieures au XVe siècle.

M. Desjardins en a dessiné une dans les environs de Rive-de-Gier, elle avait une inscription composée de passages de l'Ecriture, qui faisait plusieurs fois le tour de la cloche.

Une discussion est ouverte sur l'emploi des fonds : on alloue à M. Commarmond, 200 fr. pour les aqueducs de Beaunan ; 100 fr. à

Digitized by Google

M. Perret, pour les fouilles exécutées à Anse, et 50 fr. à M. l'abbé Roux, pour les fouilles du sol de Feurs.

Avant de terminer la séance, M. Vernanges demande s'il n'y aurait pas moyen de se réunir de temps en temps.

M. Commarmond répond que cela est très facile, et qu'on assignera des époques de réunion.

La séance est levée à quatre heures.

Le Secrétaire,

L'abbé J. Roux.

Digitized by Google

ACADÉMIE DE LYON.

SÉANCE PUBLIQUE DU 25 AOUT.

L'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon a tenu une séance publique, le 25 du mois d'août, pour la réception de deux nouveaux membres, M. Pigeon, nommé dans la classe des Sciences, et M. L. Dupasquier dans celle des Beaux-Arts. M. le docteur Brachet occupait le fauteuil de la présidence, et M. Grandperret tenait la plume en qualité de secrétaire. M. le pair de France, préfet du Rhône, associé de l'Académie, avait la place d'honneur à la droite du président. Parmi les assistants, on distinguait M. de Caumont, le fondateur des congrès scientifiques, et plusieurs membres du congrès vinicole siégeant alors à Lyon.

On a entendu, dans cette séance, M. Dupasquier traitant du but de l'art et surtout de l'architecture; M. Pigeon, indiquant et développant le rôle de l'industrie dans la civilisation. Ces deux récipiendaires ont été écoutés avec un grand intérêt et vivement applaudis. C'était justice.

Le tableau rapide et coloré du démembrement de la Pologne, par M. François, a été lu, en l'absence de cet académicien, par M. le docteur de Polinière, dont le débit intelligent et correct à su faire ressortir tout ce qu'il y a de dramatique dans l'ouvrage de l'auteur. Aussi cette lecture a-t-elle été accueillie par l'Assemblée avec des marques unanimes de satisfaction.

Contre l'usage suivi dans les séances publiques de l'Académie, il n'y a pas eu de lecture de vers. Les poètes de la Com-

Digitized by Google

pagnie savante étaient-ils donc tous en voyage, ou malades?

Il n'y a point eu, non plus, de distribution de médailles fondées par le prince Lebrun et par M. Fulchiron ; cette cérémonie paraît avoir été renvoyée à la séance du mois de décembre prochain.

CHRONIQUE.

La chapelle de l'Antiquaille vient de s'enrichir d'une fresque représentant la Cène. C'est là une œuvre importante qui fait le plus grand honneur au pinceau de M. Jamot. Nous consacrerons prochainement une appréciation détaillée à cette remarquable composition.

—Le Congrès médical de France ayant manifesté le vœu que dans chaque département il fût constitué une association ayant pour but la science, la dignité professionnelle et la bienfaisance, un appel a été fait par la commission permanente qui le représente, et qui avait reçu de lui l'importante mission de réaliser ce grand projet. Cet appel a été généralement entendu, les médecins du département du Rhône ont été des premiers à se réunir, et aujourd'hui l'esprit d'association se propage avec rapidité dans toute la France.

La société de pharmacie de Lyon, pensant que les pharmaciens ne devaient pas rester étrangers à cette noble émulation, et qu'il lui appartenait de favoriser l'organisation d'une société libre des pharmaciens du département du Rhône, a décidé qu'une réunion générale aurait lieu le lundi 24 août, à midi précis, au palais Saint-Pierre, et que tous les pharmaciens du département y seraient convoqués.

Dans cette premiere réunion ont eu lieu la formation du bureau et le choix d'une commission pour rédiger un réglement.

— Dans sa dernière séance, la société littéraire de Lyon a procédé au renouvellement de son bureau, pour l'année académique 1846-47.

Ont été élus : président, M. Grégorj ; vice-président, M. d'Aigueperse. Ont été réélus en leur qualité respective de secrétaire, secrétaire-adjoint, trésorier et archiviste, MM. Fraisse, Bellin, A. Rousset et Mulsant.

— On vient de découvrir dans une maison de campagne de la Demi-Lune, au dessus de Vaise, appartenant à M. Chazal, une mosaïque romaine. Ce monument, plus remarquable par sa grande antiquité que par le fini du travail, était probablement destiné à l'ornement de quelque jardin ou de bains.

– On a trouvé, dans les fondations du pont du Change, une grande quantité de pièces de cuivre d'une valeur insignifiante sous le rapport intrinsèque ; quant à leur valeur au point de vue de la numismatique, nous ne savons encore ce qu'elle peut être. Ces pièces ont été apportées au palais Saint-Pierre et soumises à l'appréciation de M. Commarmond, conservateur du musée d'archéologie.

— On lit dans le compte-rendu des travaux du conseil de l'arrondissement de Saint-Etienne :

« Le projet d'un canal de jonction du Rhône à la Loire serait à la veille de se réaliser. Une demande en concession, présentée au mois de juin 1843, a été soumise à l'instruction prescrite par l'ordonnance royale du 18 février 1834, et M. le sous-préfet nous annonce que le dossier de cette affaire est au ministère des travaux publics depuis la fin de l'année 1845. »

Digitized by Google

THÉATRES.

—

A peine Arnal nous a-t-il quitté triste et souffrant, que toujours joyeuse et bonne fille nous est arrivée Mlle Déjazet. C'est jours de fête aux Célestins. La foule et le rire accompagnent partout la spirituelle et piquante artiste. C'est toujours même verve, même grace, même finesse de jeu. Son organe et sa voix ont toujours les mêmes sons flûtés et charmants. Heureuse fille qui n'a pas changé, quand tout a changé autour d'elle ! C'est la Ninon du vaudeville, elle en a le charme et l'esprit. La comédie a eu Mlle Mars, le Vaudeville n'a rien à envier au Théâtre-Français, ne lui reste-t-il pas Mlle Déjazet? Impossible d'allier plus d'entrain à plus de goût, de mettre plus de désinvolture, plus de vérité et de vie au service de ces délicieux types qui ont pour noms *Indiana*, *Vert-Vert*, la *Comtesse du Tonneau*, *Léonide*, *Frétillon* et tant d'autres. Nous aurons bientôt sous nos yeux la dernière création de Mlle Déjazet, ce *Gentil Bernard*, qui résume les différentes faces de ce talent toujours si jeune et si animé. A bientôt un nouveau plaisir pour les habitués des Célestins.

— Ligier, ce dernier représentant de l'art tragique, est venu essayer de réchauffer au Grand-Théâtre le culte des grandes œuvres. C'est là une noble mission que le gonvernement devrait prendre davantage sous sa protection. Car encore quelques jours, et la tragédie ne comptera plus en province de sérieux interprètes. Et Corneille, Racine, Voltaire, Casimir Delavigne, ne vivront plus alors qué dans nos bibliothèques. Ligier glane dans notre ville tout ce qu'elle contient d'hommes de goût et d'études, et si ses représentations, qui se trouvent intercalées entre celles de Mlle Déjazet et de la *Biche au Bois*, ont à souffrir de ce contact, tous les amis de l'art lui sauront gré de n'avoir pas reculé devant un sacrifice d'argent pour nous permettre d'entendre quelquefois encore un beau talent et de beaux vers.

— La *Biche au Bois* est décidément en possession de la vogue. La foule afflue à chacune des représentations. C'est là un brillant spectacle pour les yeux. Décorateurs, costumier et machiniste ont vraiment fait merveilles. Il faut voir le royaume des eaux et ses habitants, le royaume des légumes, le château d'acier avec sa cascade d'eau véritable et son ciel étoilé, l'île des plaisirs avec ses danses voluptueuses, et le palais des fées inondé de lumières. Splendides costumes, burlesques métamorphoses, changements rapides comme la pensée, tout contribue à faire de ce spectacle un des plus attrayants et des plus neufs que nous ayons eu jusqu'ici. La *Biche au Bois* est appelée à peupler longtemps encore l'immense salle du Grand-Théâtre.

—Les journaux de Paris ont annoncé à grand renfort d'éloges une décision du Conseil municipal de Lyon, par laquelle une somme de 20,000 fr. était allouée pour la mise en scène d'un grand opéra en cinq actes, d'auteurs de la localité. Il n'y a malheureusement rien de vrai dans ce trop superbe *puff*. Notre Conseil municipal n'en est point encore arrivé à ce luxe de munificence artistique. Mais M. Fleury s'est chargé de monter à ses frais un grand ouvrage lyrique, dont la musique est de M. Louis et le poème de MM. Cormon et Scribe. Nous aurons les prémices de cet œuvre à la fin de novembre. En attendant les *Mousquetaires de la Reine*, cette dernière partition d'Halévy, qui a eu partout un immense succès, est appelée à en avoir un plus grand encore à Lyon, exécutée comme elle le sera par nos principaux artistes.

Digitized by Google

MONOGRAPHIE HISTORIQUE

DU

BUGEY[1].

VIII.

FONDATIONS RELIGIEUSES DANS LE BUGEY, PENDANT LE Xe, LE XIe ET LE XIIe SIÈCLE.

PRIEURÉS.

Nous avons vu, au VIIIe siècle, les Sarrasins ruiner tous les édifices religieux du Bugey ; les Hongres commettre les mêmes dévastations au Xe siècle ; trois monastères relevés de leurs ruines, le monastère de Saint-Rambert par les soins de Leydrade, suivant les ordres de Charlemagne, le monastère d'Ambronay, par le zèle de saint Barnard, et Nantua livré au pouvoir réparateur de Cluny. Nous avons vu ces abbayes restaurées participer au pouvoir féodal et jouir d'une grande prospérité temporelle.

Des monastères ruinés dans ces invasions désastreuses, deux autres ont été mentionnés, Marcilleu, où furent déposées les dépouilles mortelles du vertueux Vilbaud ; et Sessieu, fondé par Aurélien, dont nous avons fait ressortir la figure romaine (2).

(1) Voir les livraisons 124, 128, t. XXI, p. 319, t. XXII, p. 81, et t. XXIII, p. 353. — (2) § V.

Digitized by Google

La lettre de Leydrade à Charlemagne nous apprend que Marcilleu fut aussi restauré par cet archevêque. On ne sait à la suite de quel événement ce monastère devint un prieuré, sous la dépendance de l'abbaye de Condat (1). La cause de sa destruction finale est aussi ignorée. Toutefois, les abbés de Saint-Claude conservèrent, jusqu'à la révolution, le droit de percevoir la dîme et de nommer les curés de la paroisse de Saint-Vulbas.

Près le hameau de Marcilleu, on voit les ruines de cet ancien monastère sur le bord du Rhône; elles méritent la curiosité des hommes qui se plaisent à contempler les monuments historiques des siècles reculés. La chapelle romane, dont la construction peut remonter au temps de Charlemagne, a heureusement échappé à toutes les destructions; son abside a conservé son ornementation qui consiste en des arceaux, supportés par des colonnes bysantines. Les reliques de Saint-Vulbas y ont été longtemps déposées dans un tombeau de marbre blanc (2). Il est regrettable que ce respectable monument, bien qu'isolé, n'ait pas été rendu au culte; son antiquité, son caractère architectoral, son mérite historique auraient dû le préserver de sa destination actuelle; on y entrepose le foin de la prairie voisine.

Le monastère de Saint-Benoît-de-Sessieu qui avait reçu de son généreux fondateur des dotations considérables, devint,

(1) L'abbaye de Condat prit successivement les noms de Saint-Oyen et de Saint-Claude. Le prieuré de Marcilleu et la paroisse de Saint-Vulbas sont mentionnés dans plusieurs chartes parmi les bénéfices de ce monastère, notamment dans une charte de l'empereur Frédéric Ier, à la date de 1184, et dans une bulle du pape Urbain III, de 1186. — M. Depery, *Hist. hagiologique*, tom. I, pag. 64.

(2) Lors de la destruction du prieuré, ce tombeau de marbre a été transporté dans l'église paroissiale, qui était sous le vocable de saint Blaise et qui prit le nom de Saint-Vulbas.

Digitized by Google

après sa destruction, un riche prieuré dont le bénéfice était habituellement dévolu aux principales familles de la province. Son église gallo-romaine était sous le vocable de saint Benoît et des saints martyrs Hilaire et Florentin, suppliciés à Autun en 475, sous Carocius, roi des Vandales. Un évêque de cette ville avait remis à Aurélien les ossements de ces saints confesseurs pour son monastère de Sessieu. Longtemps vénérées dans la contrée, ces reliques ont été dispersées par l'orage révolutionnaire (1).

Saint-Benoît-de-Sessieu était un prieuré seigneurial, sécularisé. Outre les droits féodaux, la justice haute, moyenne et basse, les prieurs avaient encore en bénéfice les paroisses de Saint-Benoît, de Groslée, de Marchamp. de Lompnas, de Briguier, d'Isieu, de Cordon, de Peysieu, de Gélinieu, où ils prélevaient la dîme et dont ils nommaient les curés.

Ces deux prieurés formés avec les débris d'anciens monastères sont exceptionnels dans le Bugey; toutes les autres maisons de ce genre, créées par les abbayes dont elles dépendaient, y avaient une autre origine. Lorsqu'un prince ou un seigneur avait fait donation à un monastère d'une métairie ou d'une partie de territoire, l'abbé envoyait quelques religieux pour la cultiver et l'administrer. Le chef de cette petite colonie conventuelle étant appelé *prieur*, ces établissements furent nommés *prieurés*; on les désignait encore du nom d'*obédience* (2).

Les seigneurs dont les vassaux étaient privés de l'exercice du culte, faute de prêtres, firent aux abbayes de nombreuses libéralités pour créer sur leurs terres des prieurés dont les religieux remplissaient l'office de curés. Ainsi, par exemple, fut fondé au Xe siècle le prieuré de la Burbanche par

(1) Guichenon, *Hist. du Bugey*, pag. 94.

(2) *Dict. de Trévoux.*

Digitized by Google

plusieurs seigneurs, sous les auspices du comte Humbert aux-blanches-mains. Ils donnèrent à l'abbé de Savigny une partie de territoire, à la condition d'y établir le service religieux (1). Ainsi, en 1100, Alard de Luyrieu fonda celui de Talissieu en cédant à l'abbé de Nantua une métairie dans la vallée du Séran (2). La plupart des prieurés avaient cette origine; ils étaient en quelque sorte des cures tenues par des réguliers. Le zèle des évêques contribua à en accroître le nombre; mais lorsque les ecclésiastiques séculiers purent suffire au culte, les papes, dans leurs décrétales, interdirent aux réguliers les fonctions curiales. Déjà, en 1094, le concile d'Autun s'était élevé contre les moines qui exerçaient la prêtrise dans les paroisses. A la suite de cette réforme, les prieurés dégénérés ne reçurent plus de religieux; quelques-uns restèrent aux abbayes qui les avaient créées; d'autres, en plus grand nombre, sécularisés, devinrent des bénéfices au profit d'ecclésiastiques privilégiés, dont la plupart étaient fils de familles nobles, comme le démontre la liste des prieurs dont les noms ont été recueillis par Guichenon. Ainsi, dégénéra en abus cette institution, utile dans son principe (3).

Si l'on retrace les prieurés du Bugey par ordre chronologique, celui de Saint-Sorlin se présente avec une origine qui remonte au premier temps de l'abbaye d'Ambronay dont il dépendait. On lit dans la vie de saint Guillaume par Radulphe Glaber que, vers l'an 1077, vint à Cluny, un religieux du prieuré de Saint-Saturnin, martyr, situé sur le rivage du Rhône, supplier le vénérable abbé Mayeul d'y envoyer un de ses cénobites capable d'enseigner à lui et à ses frères les véritables voies du salut.

(1) La charte de fondation du prieuré de la Burbanche est dans les preuves de l'*Histoire de la maison de Savoie*, par Guichenon, page 663.

(2) Guichenon, *Hist. du Bugey*, article *Talissieu*.

(3) *Dict. des sciences ecclésiastiques*.

Digitized by Google

L'abbé, touché de ce pieux desir, chargea de cette mission son zélé serviteur Guillaume, qui suivit l'homme venu de loin pour réclamer les lumières de la religion (1). On ignore à quelle époque ce prieuré fut converti en église et en presbytère de paroisse. D'anciennes constructions en ruine, à côté de l'église, sont probablement les restes de ce prieuré.

Innimont était un des plus considérables du Bugey. Placé, comme l'indique l'étymologie de son nom, *in imo monte*, sur une des plus hautes montagnes littorales du Rhône, ce prieuré avait son territoire entre les seigneuries de Briord, de Groslée et de Rossillon. Toutefois les seigneurs de Groslée y ont toujours eu la justice seigneuriale. Il fut créé par des moines de Cluny, sur la fin du Xe siècle. En 1100, le comte Humbert II, surnommé le *renforcé*, à cause de sa haute stature et de son excessif embonpoint, fit donation à ces religieux de tout ce qui pouvait lui appartenir sur cette montagne et dans ses alentours. Vers le même temps, l'évêque de Belley fit pareille donation et confirma celle du comte Humbert par une charte, dont voici la teneur (2) :

« Le seigneur Ponce, dans le diocèse duquel est Innimont a cédé, avec l'assentissement de ses chanoines à Dieu, aux SS. apôtres, Pierre et Paul, à Cluny et aux frères de ce monastère qui se livrent sur cette montagne au service religieux, tout ce qu'il y possède en pleine propriété et en inféodation ; il cède aussi l'ancienne église avec toutes ses dépendances intérieures et extérieures, les droits de *parée* et de *synode* exceptés (3). Or, il y a sur cette montagne de gran-

(1) Les Bollandistes, *Vie de saint Guillaume.*

(2) Ces deux chartes ont été conservées par Guichenon ; l'une est dans les *Preuves de l'histoire du Bugey*, l'autre, dans la *Nomenclature des évêques*, à l'article *Belley*.

(3) *Exceptis parata et synodo.*

Parata pro parada. — Du Cange.

Le droit de *parée* est celui que pouvait avoir un seigneur de poursuivre

Digitized by Google

des forêts, de vastes pâturages, des terres arables, de belles fontaines et des ruisseaux. Toutes ces choses utiles et agréables, sont comprises dans la donation du seigneur évêque et dans celle du comte Humbert, à la connaissance et suivant le desir du prieur Humbert, entre les mains de qui a été faite la présente concession, dont sont témoins dom Bernard de Rossillon, chanoine de Belley et Humbert de Gramont. »

A l'exemple du comte et du prélat, les seigneurs de Groslée, de Briord et de Moyria, Humbert de Gramont, évêque de Genève, furent les bienfaiteurs d'Innimont.

Ce prieuré florissait comblé de faveurs, lorsqu'en 1200 il fut l'objet des entreprises hostiles d'un seigneur voisin. Les préjudices qu'il souffrit furent assez graves pour décider l'abbé de Cluny à le remettre en toute possession au comte Thomas, sans autre condition que d'y maintenir le service religieux. L'oppresseur d'Innimont était Albert de la Tour-du-Pin qui tenait le fief de l'Huis, voisin du prieuré. Mais, en 1203, ce sire de la Tour, succédant aux Coligny dans le Bugey, déclara, pour réparer les injures et les dommages qu'avait éprouvés Innimont, reconcer au droit de garde qu'il s'arrogeait sur cette montagne ; affranchir les hommes du prieuré, du droit de leyde, et lui faire donation de ce qu'il possédait au village de Neyrieu, ainsi que d'un emplacement à Serrières pour y construire un foulon. Furent garants de ces diverses concessions les archevêques de Lyon et de Vienne ; témoins, Etienne, prieur de Portes, Guy de Morestel, Joceran de Langes et plusieurs autres seigneurs (1).

Ce prieuré, sous le vocable de Saint-Symphorien, a existé

son homme lige ou son justiciable fugitif, sur le territoire d'un autre seigneur.

(1) *Bibliotheca Sebusiana*, donatio Innimonti ab Alberto de Turre, cap. XXXVII, primæ partis ; et Notitia prioratus Innimontis, cap. LXXXV, secundæ partis.

Digitized by Google

jusqu'à la suppression des couvents. Parmi ses prieurs, on distingue, au XIIe siècle, Guy de Coligny et deux personnages de la famille de Groslée (1).

Monestreul, près de Poncin, était un ancien prieuré de l'ordre de Saint-Benoît et dépendant de l'abbaye de Condat. Les titres de cette abbaye en font maintes mentions. Suivant une tradition basée sur l'hommage que les prieurs de Monestreul rendaient aux sires de Thoire, ces seigneurs avaient fondé ce prieuré au XIe siècle, sous le vocable de Saint-Pierre (2). Il fut supprimé au XVe siècle. Anne de Chypre, duchesse douairière de Savoie, dame de Poncin et Guillaume de Bolomier, qui de simple possesseur d'un petit fief à Poncin était parvenu au grade de chancelier de Savoie, ayant fondé un chapitre de chanoines dans cette ville, le pape Félix V, par la bulle du 8 août 1446 qui institue ce chapitre, unit le prieuré de Monestreul à l'église de Poncin, érigée en collégiale. La bulle énonce que le chapitre n'entrera en possession du prieuré qu'à la mort du prieur, et que jusqu'à ce terme les chanoines jouiront en compensation des revenus de l'église de Jujurieu (3). Mais le prieur ayant survécu vingt ans à cette disposition du souverain pontife, l'abbé de Saint-Claude refusa de s'y conformer. Ce refus suscita un procès qui dura cent ans ; l'arrêt du sénat de Chambéry en faveur du chapitre de Poncin est du 5 mai 1560.

Restent à énumérer succinctement les prieurés dont les titres n'ont pas été conservés.

Anglefort, de l'ordre de Saint-Benoît, sous le vocable de Saint-Martin. On voit encore ses vestiges sur le bord du Rhône entre Culoz et Seyssel. Comme il dépendait d'Ambronay, l'abbé

(1) Guichenon, *Hist. du Bugey*, pag, 21 et 59.

(2) *Hist. du Bugey*, pag. 88.

(3) *Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 200.

Digitized by Google

nommait ses prieurs et les choisissait toujours parmi ses religieux. Il fut sécularisé au XVe siècle. Parmi les prieurs commendataires, on en remarque deux de la famille Drujon.

Belmont, fondé en 1110 par cession de Guy, évêque de Genève à Hunold, abbé de Condat. Il était sous le vocable de sainte Catherine. Deux chanoines du nom de Tricaut furent ses derniers prieurs.

Brenod, prieuré fort ancien dépendant de Nantua, auquel il fut uni au XIIIe siècle. Ismio de la Baulme en était prieur vers l'an 1146.

Consieu, prieuré seigneurial de l'ordre de Cluny, un des bénéfices les plus riches du Bugey. Aussi tous ses prieurs étaient-ils habituellement des dignitaires ecclésiastiques.

Ordonnas, de l'ordre de Saint-Ruf, à Valence, sous le vocable de notre Dame. Ses religieux étaient chanoines. Ce prieuré eut une si vive contestation avec la Chartreuse de Portes, touchant la délimitation de leurs territoires, qu'un pape intervint pour régler ce différent par arbitrage.

Seyssel, dépendant de l'abbaye de Saint-Chef, en Dauphiné, ordre de Saint-Benoît. Les prieurs envoyaient, tous les ans, à l'abbé de Saint-Chef, à titre de redevance, une belle truite du Rhône. Il était sous le vocable de notre Dame-du-Tinel.

Ville-en-Michaille, fondé par Nantua, sous le vocable de Saint-Pierre. Il en est question dans un traité de 1198 entre l'évêque de Genève, l'abbé de Cluny et l'abbé de Saint-Claude.

Notre Dame-de-l'Isle, sur le bord du Rhône, presqu'en face de Quirieu, village du Dauphiné. Au sud-ouest de Serrières-de-Briord, s'élève dans la plaine la chapelle Saint-Léger. On dit qu'elle appartenait à ce prieuré.

Lagnieu, dépendant d'Ambronay. Il fut uni au chapitre de

Digitized by Google

Lagnieu, fondé par un seigneur de Montferrand. L'église collégiale était sous le vocable de Saint-Baptiste.

Jujurieu. Un de ses prieurs figure dans un titre de fondation de la Chartreuse de Portes, émané de l'abbé d'Ambronay (1).

Arbent, fondé par Nantua.

Champagne, uni au chapitre de l'église cathédrale de Saint-Jean-Baptiste de Belley.

Leyment, dont les possessions furent en grande partie données par l'abbé d'Ambronay au chevalier d'Arloz, en remunération de services rendus à l'abbaye. Par cette donation l'église du prieuré devint paroissiale et le fief de la Cervette fut constitué.

Cesérieu possédait un prieuré et un doyenné. Le prieuré avait succédé à un monastère de filles, transférées dans l'abbaye de Saint-Pierre à Lyon, sans qu'on sache les circonstances et l'époque de cette union. Le doyenné fut dévolu en bénéfice au chapitre de Belley, par une bulle papale du 13 avril 1606 (2).

Blye était une communauté de filles nobles sous la dépendance du chapitre de Saint-Paul de Lyon. On ignore quel fut son fondateur. « Ce monastère, dit Guichenon, porte titre de prieuré. Il est de l'ordre de Saint-Benoît, sur le bord de la rivière d'Ain, au bout de cette plaine qui commence à Ambronay et finit à Loyettes. Les prieurés ruraux de Cléon et de notre Dame-du-Bouchet en Bugey y sont unis; il y a village qui est de la paroisse de Chazey et justice basse sur le

(1) Acte fait en présence de Bozon, prieur de Leyment, de Guy, prieur de Céserieu, et d'Oddon, prieur de Jujurieu. *Charte de Didier, abbé d'Ambronay, insérée parmi les Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 219.

(2) Extrait d'un volumineux recueil de pièces historiques et autres documents concernant l'évêché et le Chapitre de Belley. M. Robert, chanoine à Belley, a eu l'obligeance de nous communiquer ce précieux manuscrit.

Digitized by Google

fief du monastère, par concession de Jean de Grangeac, seigneur de Chazey, en date du 26 juillet 1471. Comme en temps de guerre les religieuses étaient exposées aux insolences des soldats et éloignées de secours, révérende mère Charlotte de Moyria, de la maison de Chatillon-de-Corneille, par un saint mouvement, se résolut, en l'année 1636, d'aller à Lyon el d'y conduire ses religieuses pour être plus en sûreté. A cet effet, elle obtint la permission de l'éminentissime Duplessis de Richelieu, cardinal, archevêque de Lyon. Le chapitre de Saint-Paul se départit en faveur de son éminence et de ses successeurs, de toute autorité sur lesdites religieuses. Néanmoins, comme l'entreprise était grande, elle ne put être exétée qu'en 1637. Du commencement, ces religieuses se logèrent en une maison de louage, rue Saint-Georges; depuis elles allèrent en Bellecour, où elles ont fait bâtir un très beau monastère avec une très belle église, par les bienfaits de son éminence et de quelques particuliers. »

Il est remarquable combien les prieurés étaient nombreux dans le Bugey, si nombreux, que plusieurs, sans doute, ont échappé à nos recherches. Les uns ont leurs titres perdus; d'autres n'ont laissé que de faibles traces de leur existence. Mais il importe à notre histoire provinciale de constater qu'ils furent presque tous fondés dans l'intérêt des localités privées du service religieux ; que presque tous furent sécularisés ou unis aux communautés dont ils dépendaient ; qu'après leur suppression, leurs églises sont devenues paroissiales et que, dans la plupart des communes, ces mêmes églises servent actuellement au culte.

Digitized by Google

CHARTREUSES.

—

CHARTREUSE DE PORTES.

La possession des biens temporels avait perverti le clergé, livré aux ardeurs de l'ambition et au faste de l'opulence. Les dignités ecclésiastiques, source de richesses et de puissance, étaient devenues le patrimoine des familles nobles; et le bas clergé, à l'exemple de ses supérieurs, sorti des voies évangéliques, était tombé dans le relâchement de la morale chrétienne. Depuis longtemps ces abus étaient flagrants, lorsqu'apparurent au commencement du XIIe siècle les premiers signes d'une réaction religieuse. Deux hommes ouvrent cette ère de réforme, saint Bernard et saint Bruno. L'un fait entendre sa voix éloquente contre ce désordre de l'église ; il s'attache à rétablir la saine discipline des cloîtres et à rendre à l'église sa pureté et son éclat ; l'autre tend au même but par des moyens différents : il se sépare du monde pour pratiquer, en communauté d'autres cénobites, les austérités des anciens anachorètes (1) ; il jette dans un désert les fondements d'un ordre qui a traversé les siècles sans perdre la sévérité de sa règle.

Bruno, d'abord retiré à Sèche-Fontaine, diocèse de Langres, se rend auprès de l'évêque de Grenoble, avec six de ses dis-

(1) Pierre de Cluny, dit le vénérable, parlant de l'ordre des Chartreux, institué de son temps par saint Bruno, dit que les premiers solitaires firent profession d'une règle fort austère, après avoir vu le désordre de plusieurs religieux qui vivaient dans une négligence criminelle.

Digitized by Google

ciples, pour lui demander l'autorisation de chercher une solitude plus convenable dans les montagnes des Alpes.

Les auteurs religieux racontent que ce prélat avait vu en songe, la nuit précédente, Dieu élever un temple magnifique sur une haute montagne de son diocèse, appellée *Chartreuse*, et sept étoiles brillantes illuminer l'édifice divin. La présence de Bruno et de ses disciples, leur nombre et l'objet de leur voyage, expliquent à l'évêque sa vision. Il leur cède la montagne de *Chartreuse*, et va lui-même les mettre en possession de ce désert. Parvenu sur les escarpements de cette montagne, Bruno voit avec joie qu'elle présentait partout l'aspect d'une affreuse solitude, couverte de sombres forêts, de neiges durant une grande partie de l'année, tourmentée par des orages violents, séparée du reste de la terre par des gouffres au fond desquels mugit l'eau des torrents. Cette nature vierge et grandiose convenait merveilleusement à ses vues. Il construisit, dans un des plis de la gigantesque montagne, le berceau de son ordre (1).

La vie de Bruno et de ses disciples dans cette sublime Thébaïde excita de vives admirations, et réveillant le zèle religieux, trente ans après, elle fit de nombreux prosélytes qui allèrent peupler les solitudes.

Soit que le Bugey recelât des sites sauvages au sein de ses montagnes, soit plutôt qu'il fut un foyer de ferveur religieuse, il devint la terre privilégiée de l'ordre naissant. L'institution s'y pose, s'y développe et y brille bientôt d'un éclat remarquable. Trois chartreuses, pendant la première moitié du XIIe siècle, sont fondées dans les trois principales chaînes de ses montagnes. L'une de ces maisons, Portes, la première à tous égards, est considérée comme la fille aînée de

(1) *Ephémérides de l'ordre des Chartreux*, par dom Levasseur. — M. Depery, *Hist. hag.*, tom. I, pag. 211.

Digitized by Google

l'ordre, non précisément pour la date de sa fondation, mais à raison des hommes éminents qu'elle a produits.

En l'année 1115, deux religieux d'Ambronay, Bernard et Ponce, prennent la résolution de se retirer dans une solitude, à l'imitation de saint Bruno. Explorant dans ce dessein, avec l'autorisation de leur abbé, les hautes montagnes littorales du Rhône, ils s'arrêtent au dessus de Villebois, près de Benonce et d'Ordonnas, dans le désert de Portes. Ils y posent, assistés de quelques disciples, la première pierre de cette chartreuse. Du haut des montagnes qui environnent ce lieu retiré, ils pouvaient voir la montagne d'où saint Bruno avait parlé au monde chrétien et tracé leur règle austère. Des clercs et des laïcs accourent auprès d'eux et forment une communauté dont Bernard est élu prieur. Cet établissement consistait dans quelques cabanes et un oratoire construit dans la localité de Portes, dite la *Correrie*.

La même année, Gauceran, archevêque de Lyon, vient dans le Bugey et s'empresse d'y visiter ces religieux, les premiers qui se soient voués à la vie érémitique dans son diocèse. Il les trouve plus préoccupés des choses divines que des temporelles. Ils avaient en effet fondé leur chartreuse, sans le patronage et les libéralités d'un personnage puissant, suivant l'usage d'alors, et même sans grand souci du possesseur de la terre sur laquelle ils s'étaient assis. Il est vrai que cette terre était une hermiture, éloignée des habitations des hommes, environnée de bois, fréquentée à peu près des seuls animaux sauvages et qu'à raison de sa valeur minime, elle ne paraissait pas devoir être l'objet d'une revendication. Aux observations faites par le prélat qui, pour ces religieux détachés des choses de ce monde, avait la sollicitude et les prévisions de l'avenir, Bernard et Ponce répondent : que ce désert sans propriétaire connu leur a paru à la disposition du premier occupant ; que c'est aussi l'opinion des villages

Digitized by Google

voisins, dont quelques habitants se sont emparé sur ces montagnes de terres qu'ils possèdent librement.

Sur ces explications, un prêtre, nommé Pierre de Briord, de la suite de l'archevêque, déclare que, suivant une tradition ancienne, attestée par son père et par d'autres vieillards de la contrée, les montagnes de Portes appartiennent à l'église de Lyon, depuis un tems immémorial, à titre de droit régalien. Cette assertion n'étant contredite par aucun des assistants, le prélat fait donation à Bernard et à sa communauté du territoire de Portes, limité par les montagnes environnantes, avec réserve, toutefois, des usages qu'exercent les habitants des villages les plus rapprochés (1).

En outre, pour affranchir ces religieux des liens qui pouvaient encore les attacher au monastère d'Ambronay, l'archevêque obtient de l'abbé Didier une charte qui les délie de toute obéissance, et qui leur confère la propriété d'une terre située en dehors des montagnes de Portes, dans une région inférieure (2).

Ainsi faite sur une simple allégation, la donation de Gauceran paraît, à vrai dire, fort critiquable. Il est difficile de comprendre ce droit régalien de l'église de Lyon dans le Bugey, où jamais, que nous sachions, les archevêques et le Chapitre n'ont été souverains, où d'ailleurs, comme nous l'avons établi, la terre a toujours été régie par la loi romaine avec le privilège du droit italique, sans avoir jamais été affectée de ce droit régalien.

(1) Ce récit est extrait du procès-verbal de la donation de Gauceran, *Preuves de l'hist. du Bugey*, page 219.

(2) *Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 220.

L'abbé Ismio ratifia peu de temps après cette charte de l'abbé Didier, par ce motif, dit-il, que son prédécesseur n'ayant pas de sceau, il juge convenable d'y apposer le sien. C'était en effet la signature du temps. Guichenon reproduit aussi la charte d'Ismio.

Digitized by Google

Un an après, un droit plus sérieux que la donation de l'archevêque est concédé aux Chartreux. Les montagnes de Portes, limitrophes des seigneuries de Briord et de Rossillon étaient comprises dans la seigneurie de Saint-Sorlin qui s'étendait jusqu'à la gorge du Pernas qui s'ouvre à Serrières-de-Briord. En 1116, Humbert de Coligny, seigneur souverain de ce territoire, fait cession aux Chartreux de tous les droits qu'il a ou peut avoir dans les montagnes de Portes (1).

En 1128, le prieur Bernard abandonne la Correrie pour bâtir sa chartreuse sur l'emplacement supérieur qu'elle a toujours occupé depuis cette époque. Trois prélats viennent consacrer la nouvelle église : Humbald, archevêque de Lyon, Hugues, évêque de Grenoble, et Ponce II, évêque de Belley. Après cette cérémonie, Bernard, avec l'assentiment de sa communauté, composée de dix-neuf religieux, quatorze laïcs et deux novices, en présence des trois prélats, décrit et fixe dans une charte solennelle les limites de la chartreuse, conformément sans doute au cercle tracé par Gauceran, car le temps a effacé en grande partie les anciens noms des localités qui désignent ces limites. Puis, le prieur prend l'engagement, au nom de sa communauté, pour lui et ses successeurs, de ne jamais rien acquérir et posséder au-delà, à quel titre que ce soit. « Que si l'un de nos successeurs, dit-il, était incité par une coupable cupidité à violer cet engagement, encore que la pauvreté put lui faire accepter des biens plus considérables, ce titre lui rappellera que le droit d'acquérir au-delà de ces limites ne lui a pas été transmis (2). »

(1) Nous avons inséré, dans les notes du § VI, cette charte d'Humbert de Coligny.

(2) Cette solennelle déclaration de Bernard est dans les *Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 220. Nous en reproduisons le passage suivant :

« Quos terminos idcirco diligentia tanta describimus, ut, quamvis pauperti nostræ crederemus necessarium, præter nos, alter nihil habeat ultra; quid-

Digitized by Google

Les prélats concourent à cet acte, l'évêque de Belley en le rédigeant, les deux autres en y apposant leurs sceaux ; et comme un vignoble (1) que possédaient les Chartreux en dehors de leur territoire avait été omis, un légat du Saint-Siège rectifia peu de temps après cette omission (2).

Cet engagement du fondateur, inspiré par un sentiment religieux, était un acte de renonciation aux biens de ce monde, suivant les préceptes de l'Evangile ; c'était aussi une déclaration formelle pour rassurer les populations voisines sur les envahissements qu'elles pouvaient craindre d'une communauté naissante. Mais, les successeurs de Bernard n'observèrent pas la loi qui leur avait été imposée. Animés de l'ardeur d'agrandissement inhérente à toutes les communautés, ils sollicitèrent et obtinrent des princes et des seigneurs une foule de concessions.

Le comte Thomas, dont les seigneuries de Saint-Rambert et de Rossillon aboutissaient aux montagnes de la Chartreuse, lui fait cession de ses droits sur les terrains limitrophes, cession vague toutefois, puisqu'elle n'est pas autrement expliquée ni définie. Ainsi font les seigneurs de Briord. Les sires de la Tour-du-Pin, successeurs des Coligny, ne se bornent pas à ratifier les libéralités de leurs prédécesseurs, Albert le père et Albert le jeune, celui-ci agissant en qualité de gouverneur et d'héritier futur de la seigneurie de Saint-Sorlin, les gratifie dans diverses chartes, de l'immunité de certains

quam immobile vel censuale jure aliquo possidere non liceat ; id si forte, quod obsit, aliquando successores nostri a suscepto proposito resilire et in aliud declinare voluerint extra prædictos limites, cupiditatis spiritu stimulante, sciant se excessisse tramitem nostri præpositi et jus suum acquirendi perdidisse.

(1) Le vignoble de Gervet, près de Lagnieu, objet de la donation de l'abbé Didier, ratifiée par Ismio. Les Chartreux n'ont jamais possédé d'autre cellier.

(2) *Preuves de l'hist. du Bugey*, pag. 221.

Digitized by Google

droits féodaux, et de la faculté d'exercer divers droits utiles, de pâturage, de parcours et de pêche dans toute l'étendue de la seigneurie ; ils prennent encore sous leur sauve-garde les récentes acquisitions des Chartreux (1).

Il est remarquable que ces diverses concessions ne contiennent ni attribution, ni immunité de justice, ni aliénation de fonds de terre, à l'exception d'une seule, émanée d'Albert-le-Jeune, par laquelle il abandonne aux Chartreux des droits de propriété sur la montagne de Monfalcon, territoire de Fay, droits au reste déclarés contentieux ; ce qui démontre l'absence du titre ou de la possession, qu'exigeait du seigneur comme des particuliers la constitution du Bugey (2).

Le plan de cette histoire ne comporte pas l'analyse de tous les titres de Portes (3), ni le récit de ses affaires temporelles et de ses nombreux procès avec les villages voisins. Nous nous bornerons à ajouter que les Chartreux acquirent le marquisat de Saint-Sorlin en 1716. Certes, cette acquisition d'une seigneurie considérable était la plus flagrante violation des sages dispositions du fondateur de Portes. Ce fut aussi une source de contestations. Le gouffre de 89 a englouti la Chartreuse et ses droits féodaux, mais non ses procès. L'Etat ayant droit des Chartreux, et les usagers dans les montagnes de l'ancienne Chartreuse, agitent encore, à ce jour, de graves contestations. Les tribunaux sont saisis depuis longtemps et pour longtemps de ces fâcheux débats, auxquels il est à souhaiter que des arbitres mettent fin, du consentement de toutes les parties intéressées.

(1) *Papiers de Portes déposés dans les archives du département.*

(2) Cette donation est présentement dans un dossier de l'administration des Domaines de l'Etat.

(3) Indépendamment d'une grande quantité de titres de la Chartreuse, déposés dans les archives départementales, tous les recueils imprimés en contiennent encore quelques-uns. Leur analyse serait une œuvre considérable. Nous nous sommes borné à reproduire les chartes de fondation.

Digitized by Google

Le vénérable Bernard (1) mourut trente trois ans après sa fondation, le cœur plein de joie de l'avoir vu prospérer dès le principe, et de la laisser peuplée de religieux d'un rare mérite, la gloire de leur ordre et de l'épiscopat. Ces personnages ont aussi illustré le Bugey. Arrachés de leurs obscures cellules, portés sur la scène du monde, ils ont pris part aux affaires ecclésiastiques et temporelles de notre province, honorée d'être la patrie de plusieurs d'entre eux. On est étonné du nombre des prélats que produisit cette Chartreuse, pendant le siècle de sa création. Il est vrai que l'ardeur de la foi qui opéra ce prodige s'étant ralentie, les siècles suivants ne virent plus sortir de cette maison des hommes d'un aussi grand mérite que ceux auxquels nous consacrons une page biographique.

Nantelle, chanoine de Belley. Dès les premiers temps de Portes, il embrassa la règle de saint Bruno. Le clergé séculier du diocèse de Belley appréciait tellement son caractère et ses lumières, que, le siège épiscopal de Belley étant vacant, il y fut appelé ou plutôt il y fut porté avec violence. Il s'appliqua à améliorer les mœurs et la condition du peuple. Il fut aussi le restaurateur de l'ancienne basilique. Après deux ans d'épiscopat, il sollicita avec ardeur et obtint de rentrer dans sa cellule de Portes.

Bernard II, dit Bernard de Portes. Le grand réformateur de Clairvaux, Saint Bernard étant venu dans le Bugey visiter Portes, discerna le mérite de Bernard, simple chartreux, et forma avec lui une étroite amitié. Cette honorable distinction

(1) Quelques auteurs religieux le nomment Bernard de Varin. Comme les titres de fondation lui donnent seulement son prénom, nous n'avons point adopté cette addition d'un nom que nous supposons, d'ailleurs, mal traduit. Il est tres probable que ce Religieux, sorti de l'abbaye d'Ambronay, était originaire de Varey, et que, pour le distinguer des autres Bernards, on lui donna le nom de son pays.

Digitized by Google

le mit en si grande considération, que le pape le nomma à l'évêché de Pavie. La faible santé de l'austère cénobite et la turbulence des Lombards ne lui permirent pas de déférer au choix du souverain pontife. Quelques années après, il fut placé sur le siège épiscopal de Belley, devenu vacant par la retraite de Nantelle.

Saint Anthelme. A l'âge de vingt-cinq ans, il était dans le clergé séculier, destiné par sa naissance aux dignités ecclésiastiques. Dans une visite à Portes, il fut si impressionné de la sainteté de cette communauté, qu'il rejetta toutes les faveurs de la fortune pour y entrer. Sans perdre l'aménité de son caractère et la vivacité de son esprit, il se fit bientôt remarquer parmi les Chartreux les plus austères.

Quelque temps après sa profession, une avalanche ayant détruit la grande Chartreuse, il reçut la mission de relever de ses ruines la maison de saint Bruno. Cette restauration accomplie, il fut proclamé, dans un Chapitre de l'ordre, premier prieur général. En 1152, tournant ses regards vers ses chères montagnes du Bugey, il déposa ses hautes fonctions pour rentrer dans le désert de Portes. Là vivait toujours le vénérable fondateur, chargé d'années, heureux de revoir Anthelme et de remettre dans ses mains plus actives le gouvernement de la Chartreuse.

L'élection d'Anthelme fut aussi un bonheur pour la contrée, affligée d'une grande famine qui sévissait en 1153. Il épuisa ses ressources pour nourrir les populations voisines de la Chartreuse. Il eut encore, étant prieur, l'occasion d'exercer une honorable hospitalité.

Frédéric Barberousse ayant conféré à Héraclius, archevêque de Lyon, les droits de souveraineté, Guy, comte du Forez, qui prenait le titre de comte du Lyonnais, pensant que cette attribution était préjudiciable à ses prétentions, entra par surprise dans cette ville et la livra au pillage. Le prélat

Digitized by Google

n'eut que le temps d'en sortir à la hâte. Il se réfugia dans le Bugey, et demanda un asile à la chartreuse de Portes. Cet illustre fugitif fut reçu par saint Anthelme avec tous les honneurs dûs à sa dignité et à son malheur ; il y séjourna jusqu'au temps où il pût recouvrer sa ville.

La réputation de Portes, répandue dans la chrétienté, reçut un nouveau lustre de la direction d'Anthelme. Louis-le-Jeune, à son retour du concile de Toulouse, voulut porter lui-même à la Chartreuse et à son prieur le témoignage de son admiration et de sa munificence. Sa visite est attestée par l'épître suivante de saint Anthelme à ce monarque, épître pleine de suavité (1) :

TRÈS ILLUSTRE ROI,

« Nous sommes pénétré d'un profond sentiment de reconnaissance, depuis que votre majesté a daigné visiter notre humble Chartreuse. Ce sentiment ne s'effacera jamais de notre cœur. Aujourd'hui que la volonté de Dieu et les suffrages de l'église de Belley nous ont fait asseoir sur ce siége épiscopal, nous continuons d'adresser à Dieu de ferventes prières pour votre conservation et la prospérité de votre règne. En cela nous sommes mû, daignez le croire, par l'affection que nous portons à votre auguste personne, non par l'appât des faveurs humaines. Que la clémence, la justice, la bonté, la mansuétude, que toutes ces vertus royales président à vos actions ; elles seront le plus bel ornement de votre couronne. Nous terminons en vous suppliant, pour l'amour de Dieu et de nous, d'accueillir avec faveur notre neveu

(1) On trouve cette lettre dans Guichenon, *Nomenclature des évêques de Belley*, article *Belley*, *Hist. du Bugey*.

Digitized by Google

qui fait ses études à Paris, et de le maintenir dans la voie de la vertu. »

La réputation d'Anthelme grandit encore sur le siége épiscopal, tant il administra avec capacité les affaires ecclésiastiques et temporelles. Belley fut heureux sous son règne. Ce prélat écarta les malheurs d'une seconde disette ; il ceignit la ville de murailles ; il refit en partie l'église cathédrale ; il soutint avec vigueur contre le comte de Savoie ses droits de souveraineté, tout en restant le modèle de la vertu chrétienne la plus parfaite.

Sa mémoire est en grande vénération à Belley, qui s'est mis sous son saint patronage. Tous les ans, sa fête y est célébrée avec solennité ; ses reliques, portées en procession dans les rues, excitent l'affluence et la dévotion des populations de la ville et de la campagne.

Ayrald, surnommé le bienheureux. Quelques auteurs prétendent qu'il était issu des comtes de Bourgogne, frère de Guy, archevêque de Vienne, qui devint pape, sous le nom de Calliste II ; tous disent qu'il était de haute naissance et que, par une résolution soudaine, il quitta le monde, ses honneurs et ses fêtes, pour se retirer à Portes dont il fut élu prieur. En 1152, à la sollicitation des habitants de la ville de Maurienne, il fut nommé évêque de ce diocèse. Les historiens font l'éloge de sa prudence et de ses lumières.

Raynald. Près de Saint-Rambert, sur le chemin de Belley, on rencontre la petite chapelle du *Reclus*, naguères renversée par un éboulement de rochers, détachés des immenses bancs qui dominent la vallée. Le site de l'ancien hermitage reçoit des eaux de l'Albarine et des beaux arbres qui ombragent ses berges pittoresques, un charme indicible. Là vivait le jeune hermite Raynald, vers l'an 1115. Pour ce serviteur de Dieu, ce fut un grand évènement qu'une Chartreuse dans son voisinage. Il s'empressa de visiter Portes, et de recher-

Digitized by Google

cher les conseils du sage fondateur Bernard, qui le reçut sous sa direction, et lui écrivit des instructions sur les véritables voies de la perfection religieuse. Raynald, à raison de ces relations, suivant toute apparence, finit par prendre l'habit de saint Bruno. Il avait vieilli dans la prière et les macérations du cloître, lorsque saint Anthelme mourut. Ce vénérable chartreux fut jugé le plus digne de le remplacer sur le siége de Belley ; un des évêques ses successeurs, pour honorer sans doute sa mémoire, fit bâtir, dit-on, au XIVe siècle, la petite chapelle du Reclus de Saint-Rambert (1).

Saint Etienne, de Châtillon-en-Dombes, de l'ancienne et noble famille de ce nom. Dans la fleur de sa jeunesse, il fit à Dieu le sacrifice de tous les avantages de sa naissance. Il vint à Portes suivre la règle des Chartreux. Plusieurs années après il fut nommé évêque de Die ; son histoire, écrite en vers latins par un religieux de Portes, nous apprend qu'il fut sacré à Vienne en présence de plusieurs prélats, vers l'an 1202.

Henri de Bottis. La vie de ce Chartreux de Portes présente à peu près les mêmes circonstances que celles de saint Etienne, de Châtillon-en-Dombes. Il devint évêque de Genève en 1260.

Bernard de la Tour-du-Pin, par sa naissance et son mérite l'un des religieux les plus éminents de l'ordre Cartusien. S'étant voué à Dieu dès sa jeunesse, il fit profession à Portes. Quelque temps après, il refusa avec persistance la dignité épiscopale. En 1353, ayant été élu prieur général, l'ordre prit

(1) Il paraît très vraisemblable que Raynald, le reclus de saint Rambert, auquel Bernard adressa des instructions conservées dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. XXIV, est le même qui devint Chartreux, puis évêque de Belley. La liaison de ces deux personnages, les dates, l'âge de Raynal lorsqu'il fut promu au siége de Belley, la conformité de son nom, tout nous a fait admettre cette supposition historique comme infiniment probable.

Digitized by Google

sous son administration un développement remarquable (1).

Saint Arthaud de Sothonod, Boniface de Savoie, archevêque de Cantorbéry, Hugues, archevêque de Vienne, doivent être ajoutés à cette glorieuse liste des prélats sortis de la chartreuse de Portes. Son dernier prieur fut dom Mérille, homme d'esprit et de cœur, mort de chagrin dans l'exil. Il avait vu sa Chartreuse vendue, dévastée ; son église contaminée ; ses belles forêts aliénées à vil prix, ses frères dispersés, quelques-uns emportés par le torrent des idées révolutionnaires, d'autres traînant comme lui une misérable existence sur la terre étrangère.

De cette Chartreuse restent quelques bâtiments transformés en métairie, et l'église servant d'étable ; restent aussi ses volumineux papiers déposés dans les archives du département.... et ses procès....

P. Guillemot.

(1) Pour nos notices biographiques, nous avons consulté quelques auteurs religieux. Si l'on desire de plus amples détails, on peut avoir recours à l'*Histoire hagiologique* de M. Depery.

Digitized by Google

ESQUISSE

D'UNE

ANALOGIE DE L'HOMME

ET

DE L'HUMANITÉ.

L'univers est fait sur le modèle de l'ame humaine, et l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie, et de chaque partie dans le tout.

SCHELLING.

La série distribue les harmonies.

CH. FOURIER.

Tous les savants pensent et professent que, pour parvenir à reconnaître sûrement les êtres innombrables qui peuplent l'univers, il faut nécessairement suivre un certain ordre, un certain arrangement dans leur étude; en d'autres termes, adopter une méthode qui nous fournisse les moyens de classer ces êtres d'après leurs points de ressemblance et de différence. De là, la nécessité d'établir, dans toute classification, une *série* de divisions et de subdivisions subordonnées les unes aux autres et qui prennent le nom de variétés, espèces, genres, ordres, classes. Cette nécessité de suivre un ordre, un arrangement dans l'étude des êtres résulte de ce que Dieu les a, suivant toute apparence, disposés avec ordre, et de ce que le seul moyen de les connaître, c'est de se rallier à cet ordre divin. Cette méthode est dite *naturelle* quand elle classe les corps sur l'ensemble de tous les caractères qui leur sont

Digitized by Google

propres, ayant pour but de nous faire connaître, non seulement leurs noms, mais encore leurs analogies, leurs rapports entr'eux et la place qu'ils occupent dans la *série* des êtres.

La *loi sériaire*, dont la nécessité est ainsi établie dans la science et qui repose sur l'ordre établi par Dieu lui-même dans la nature, enchaîne et lie par une incessante continuité tous les êtres et tous les phénomènes de la vie. Chaque être se groupe par quelques caractères avec d'autres êtres et forme avec eux une *unité collective*, de même que, dans l'évolution vitale d'un être, les phases les plus voisines l'une de l'autre se groupent pour former *un âge* et dans ces unités nouvelles le centre *balance* les extrêmes. « Une suite de termes de ces *unités-groupes* compose elle-même une autre unité puissantielle qui rentre dans une quatrième supérieure et toujours ainsi jusqu'au classement hiérarchique de toutes les unités inférieures dans l'UNITÉ UNIVERSELLE, jusqu'au classement de toutes les manifestations particulières de la vie au sein de la suprême UNITÉ vivante (1). » Développons ces données fondamentales.

Si nous cherchons à saisir l'évolution vitale sous son aspect extérieur, nous voyons d'abord qu'elle repose essentiellement sur deux bases : 1° *réunion et assimilation de parties* pour former une individualité distincte ; 2° *continuité temporaire de l'être*, par une suite de transformations insensibles. Tout être se compose évidemment d'un certain nombre de parties unies les unes aux autres, et s'individualisant par l'action d'une loi de proportionnalité hors de laquelle rien de distinct ne saurait exister. Outre ce caractère agrégatif, il faut reconnaître qu'aucun être ne vit isolé et ne se suffit à lui-même ; c'est, au contraire, par une communion permanente avec

(1) E. de Pompery, *Introduction religieuse et philosophique à la théorie de Ch. Fourier.*

Digitized by Google

d'autres êtres faisant comme lui partie d'un ensemble plus général, qu'il développe sa personnalité et y persiste; et, comme il exerce sur eux une action analogue, on peut dire qu'il leur donne la vie comme il la reçoit d'eux. Ainsi s'établit un lien de solidarité entre tous les êtres de la création. Donc la *série* se constitue *dans l'espace* par l'*enchaînement des parties pour former des tous individuels ou unités simples*, *et par celui des tous aux tous pour former des ensembles ou unités composées*. Telle est la première base des lois de la vie.

En deuxième lieu, la vie d'un être offre un caractère de continuité. Bien que les parties dont l'être se compose puissent se renouveler par un mouvement incessant de composition et de décomposition, de *va* et de *vient*, d'assimilation et d'élimination, chaque anneau de cette chaîne harmoniquement uni au précédent et au suivant, par transitions insensibles, forme la *personnalité continue* de l'être. Enfin, deux transformations intégrales, le commencement et la fin, la naissance et la mort, limitent l'évolution individuelle et la rattachent à une série d'un ordre plus général. Ainsi la vie de l'homme, qui est une unité de temps, s'engrène par la naissance et la mort dans une série temporaire dont chaque génération n'est plus qu'un anneau, et qui, de proche en proche, remonte jusqu'à la souche, et descend jusqu'à l'extinction de la famille; puis s'embranche sur la vie de la nation, et par elle, sur le tronc humanitaire tout entier. Telle est la *série dans le temps*.

La *série* embrasse un troisième rapport non moins important que les deux premiers. Non seulement les éléments d'un être sont agrégés et se maintiennent en rapport pendant un certain temps, mais ils contribuent inégalement, et chacun dans sa mesure à la vie normale de cet être. Ainsi l'homme n'est pas seulement une unité collective résultant de la sériation de plusieurs organes, systèmes et facultés; mais encore

Digitized by Google

chacun de ces organes joue un rôle, accomplit une fonction déterminée. Ainsi, non seulement les groupes successifs qui constituent la famille, la nation, l'espèce, composent des unités sériaires par l'agrégation des individus, mais encore, dans la vie de ces ensembles, chaque individu exerce un emploi distinct quoique convergeant vers le but unitaire de la vie collective, et, comme ces divers emplois ont une puissance variable et inégale pour atteindre le but de cette vie générale, il en résulte une graduation contrastée, c'est-à-dire une hiérarchie entre les divers ressorts de l'activité totale. Ce rapport *hiérarchique*, en reliant ainsi la spontanéité de chaque partie avec un but collectif, nous montre que la *série* est *fonctionnelle*.

En résumé, la série est d'abord numérique en ce qu'elle règle et formule le rapport d'agrégation des parties et celui de la continuité de l'être; puis elle est fonctionnelle en ce qu'elle règle et formule le rôle respectif de chacune des parties et leur importance relative. « Elle nous apparaît, dit un auteur moderne (1), comme le procédé constitutif de l'ordre général depuis la molécule jusqu'à Dieu; comme le moule unique du développement successif de la vie, et à la fois comme le cadre qui réunit sous un même point de vue ses faces si diverses. C'est elle qui préside à toutes les apparitions individuelles, qui les jette simultanément et tour à tour, sur le clavier de l'espace et du temps comme les notes de l'universelle harmonie. Loi de contrastes, d'ensemble et de hiérarchie, marquant la place et le rôle du plus faible des êtres, et brisant, quand l'heure sonne, les plus immenses individualités comme des atomes: rhythme éternel des créations, qu'on ne saurait mieux résumer que par ces paroles du savant qui le premier en a révélé au monde la magnificence : « Double « vibration ascendante et descendante de l'infiniment petit à

(1) *** *Notions élémentaires de la science sociale de Fourier.*

Digitized by Google

« l'infiniment grand, et de l'infiniment grand à l'infiniment « petit (1). »

L'homme et l'Humanité sont régis par la loi sériaire. Dans l'unité hominale nous trouvons des unités secondaires, des groupes de facultés, d'organes, de systèmes ; dans chacun de ces organes ou facultés, nous trouvons des parties distinctes, des éléments plus ou moins similaires, plus ou moins dissemblables, et nous descendons, sous le rapport de l'organisation matérielle, jusqu'à chacune des molécules composant le corps humain qui n'est ainsi que l'assemblage d'un certain nombre de molécules hominales. Telle est l'Humanité qui constitue aussi une unité, l'unité humanitaire. Chaque homme représente une des molécules de cette grande unité collective et ces molécules humanitaires, en se groupant diversement pour former les familles, les nations, les confédérations, contribuent individuellement à la vie du tout. Après ce rapport d'agglomération qui forme la série agrégative, nous trouvons aussi dans l'homme et dans l'Humanité une succession de phases, d'âges, une évolution vitale dans le temps ; par conséquent, l'un et l'autre forment encore une série par leur continuité temporaire. Enfin, comme les diverses molécules de l'homme ou de l'Humanité, convergentes et ralliées dans le but de la vie collective, y tendent cependant avec une énergie différente ; comme leur action est inégalement mesurée et que les unes ont un rôle accessoire, les autres une importance prépondérante ; il en résulte que l'organisme hominal et l'organisme humanitaire nous présentent le troisième rapport que renferme la loi sériaire, le rapport hiérarchique ou fonctionnel.

L'Humanité est donc organisée à l'image de l'homme ; comme lui elle a une vie partagée en plusieurs âges dont l'enchaînement constitue des phases d'accroissement, d'apogée et

(1) C. Fourier.

Digitized by Google

de décroissement ; ainsi que l'homme, l'Humanité a eu sa naissance ; comme lui, elle aura sa mort. Si elle était arrivée à un âge plus avancé, l'histoire du passé et l'examen du présent nous donneraient sur ce grand être des notions plus complètes, et nous pourrions formuler d'une manière scientifique les lois de son développement. Mais l'Humanité étant probablement fort jeune, toutes ses fonctions n'étant pas encore entrées en activité, il est dès-lors assez difficile de systématiser tous les rapports de ses diverses parties entr'elles, aussi bien que de déterminer la nature des communications que l'ensemble peut avoir avec d'autres êtres égaux ou supérieurs à lui. Pour connaître le présent et le passé de l'Humanité nos moyens sont même très insuffisants ; l'histoire et les traditions sont obscurcies de mille erreurs et semées de préjugés ; à plus forte raison notre faiblesse est-elle grande si nous osons pénétrer dans l'avenir et pressentir de quelle manière l'Humanité doit s'avancer dans son développement sériaire. Une seule méthode se présente pour atteindre ce but, une seule ressource est en notre pouvoir, c'est l'analogie. Avec l'analogie, nous marchons du connu à l'inconnu ; c'est le fil conducteur qui nous dirige à travers des champs inexplorés et nous aide à frayer une première voie vers le but de la science. Lorsque nous avons les deux termes d'une comparaison, et que nous avons saisi leurs rapports essentiels et fondamentaux, l'analogie nous fait transporter vers celui que nous connaissons le moins les notions déjà acquises sur l'autre, et déchire ainsi une partie du voile qui cache la vérité à nos yeux.

Toutefois l'analogie ne peut seule nous conduire à la science complète ; elle n'est qu'une des trois méthodes dont l'esprit humain se sert pour constituer le lien scientifique des idées ; elle seconde l'analyse et la synthèse, elle les précède ou les suit, mais elle ne peut pas plus se passer d'elles que celles-ci ne peuvent impunément se priver des lumières de l'analogie,

Digitized by Google

La synthèse s'appuie sur la loi de l'unité universelle, l'analyse sur celle de la variété universelle, tandis que l'analogie repose à la fois sur l'une et l'autre ; elle en dérive et leur sert d'expression. Cependant, s'il n'y a pas de science sans l'usage combiné de ces trois méthodes, il n'en est pas moins vrai qu'une seule d'entr'elles, prise isolément, peut nous fournir des données scientifiques, planter des jalons, ouvrir des aperçus, tailler des matériaux, en un mot, faire un commencement de science. C'est dans ce sens que l'analogie peut, même sans l'appui des autres méthodes, nous faire franchir les horizons connus et nous donner la clé de l'avenir, en nous fournissant dès à présent une partie des matériaux dont l'organisation définitive constituera plus tard la science et nous conduira jusqu'à la certitude.

Appliquée à l'étude de la vie de l'Humanité, l'analogie peut donc nous rendre des services. Le grand être humanitaire, quoique jeune, a déjà duré un certain temps, et ce que nous savons de son passé peut nous apprendre si le commencement de sa vie ressemble à celui de la vie de l'homme, si la vie de l'être collectif ressemble dans sa première phase à celle de l'être individuel. Une fois ce premier rapport fondamental établi, nous pourrions par induction prévoir les rapports des phases futures de l'Humanité avec les phases avancées de la vie de l'homme qui nous est connue en entier, et jeter ainsi les premiers fondements d'une science nouvelle.

C'est une application de ce genre que j'entreprends dans ce travail ; application trop restreinte et très imparfaite, à laquelle j'attache peu de valeur, mais que je présente seulement comme un exemple de ce qu'on peut faire avec l'analogie. On comprend, en effet, que, même pour tracer une simple esquisse de la vie passée de l'Humanité, j'aurais dû étudier à fond les traditions de tous les peuples, les monuments de tous les pays, toutes les histoires sacrées et profanes, tout ce

Digitized by Google

qui, en un mot, pourrait jeter quelque jour sur l'origine de l'espèce humaine et sur ses premiers âges. Je me suis borné à un examen très superficiel des traditions bibliques, bien que je n'ignore pas la haute valeur des traditions persannes, indiennes, égyptiennes, chinoises et autres. Je laisse aux érudits la tâche de rassembler tous ces matériaux épars, aux philologues le soin d'en faire la critique et aux philosophes celui d'en tirer parti; et, faisant abstraction momentanément de ces sources qui me sont étrangères, je me place en face seulement des livres de Moïse et de la révélation chrétienne pour y chercher quelques indices de la loi qui régit le développement, c'est-à-dire, l'évolution vitale de l'espèce humaine. Guidé et éclairé par l'analogie, j'ai vu surgir de cet examen des rapports inattendus, des points de comparaison très remarquables entre l'homme et l'Humanité, et j'ai compris la possibilité de déterminer, dans la vie de l'Humanité, ce qui représente la phase embryonnaire, la naissance, la première enfance, chez l'homme ; enfin, j'ai trouvé à la révélation directe et indirecte du Verbe de Dieu un sens nouveau, parce que j'ai reconnu chez l'homme des phénomènes du même genre.

La vie de l'homme commence par la conception qui résulte de la fécondation des germes mâle et femelle l'un par l'autre, et qui constitue l'acte initial de la phase embryonnaire. Cette phase, destinée à la formation des organes, n'embrasse pas toute la durée de la vie intra-utérine. Avant le terme de celle-ci, le fœtus est déjà complet quant au nombre des organes, mais il continue à vivre dans le sein de sa mère, à se développer et à se fortifier, afin de se préparer à la transition pénible de la naissance. Pendant cette période, l'enfant a des communications très intimes avec sa mère, puisque celle-ci le nourrit avec son propre sang, sans parler des rapports de juxta-position et d'inclusion d'où résultent la

Digitized by Google

protection, une température convenable pour l'enfant et certaines sensations pour lui et pour sa mère.

Je retrouve, dans l'histoire des premiers hommes telle que Moïse nous l'a laissée, l'analogie de ce mode de développement. Adam représente le germe mâle de l'Humanité et Eve le germe femelle. La volonté génératrice de Dieu les a mis en rapport et fécondés l'un par l'autre. Intimement unis désormais, ils ne forment plus qu'un seul être, une Humanité rudimentaire, un germe, en un mot, dans lequel apparaîtront successivement, en vertu de la force formatrice dont il a été imprégné, tous les organes nécessaires au mécanisme que la grande ame humanitaire est destinée à mouvoir. L'acte de l'être supérieur qui engendre l'Humanité s'appelle une *création ;* mais, au fond, il est comparable à celui par lequel l'homme engendre aussi des êtres appelés à vivre comme lui, et les mots traduisent fidèlement cette similitude, puisque l'homme a la faculté de *procréer* comme le père de l'Humanité a eu celle de *créer. Création* et *procréation* expriment un fait sinon identique, au moins analogue et corrélatif dans deux séries d'un degré puissantiel différent.

Une fois le germe de l'Humanité créé, nous voyons apparaître trois êtres que Moïse appelle Caïn, Abel et Seth. Ce nombre de trois est remarquable. Dans le germe humain, il paraît aussi trois systèmes primitifs qui vont former le trépied organique de l'être, savoir : le système vasculaire, le système cellulaire et le système nerveux. Suivant l'auteur de *la langue hébraïque restituée*, le nom de Caïn veut dire *le fort et puissant transformateur, celui qui centralise, saisit et assimile à soi ;* le nom d'Abel signifie *le doux et pacifique libérateur, celui qui dégage et qui détend, qui évapore, qui fuit le centre;* enfin, Seth est *la base, le fond des choses.* Dans l'embryon humain, le tissu vasculaire représente aussi la

Digitized by Google

force ou l'instrument de la centralisation par le cœur, qui reçoit le sang de toutes les parties du corps et qui renvoie ce liquide à ces mêmes parties. Le tissu cellulaire est ce qui donne au corps sa forme générale, et c'est dans ses cellules que se déposent les molécules de chaque organe ; il représente donc l'instrument de la force décentralisante et génératrice de la forme corporelle. Enfin, Seth, ou la base des choses, représente le système nerveux, l'appareil fondamental de la vie essentielle de l'homme, l'instrument de la force morale et intellectuelle. Quant à l'oppression d'Abel par Caïn, peut-être en trouvons-nous une image dans la prépondérance du cœur, pendant les premiers temps de la vie, époque à la quelle cet organe remplit le thorax, et dans le développement des vaisseaux sanguins qui prennent la place du tissu cellulaire, le détruisent en quelque sorte et se l'approprient.

Ainsi les trois générations issues d'Adam formeraient le trépied organique de l'embryon humanitaire, analogues aux trois systèmes, qui dans l'embryon humain deviennent la base de tous les organes. De même que chacun de ces organes emprunte une partie de sa substance à ces trois systèmes, de même les générations suivantes, par leurs entrecroisements, empruntent aux trois souches issues directement d'Adam les éléments communs ou généraux de la vie humanitaire considérée dans son principe d'unité trinaire, en même temps qu'elles tirent de leur force et de leur vie propres les attributs constitutifs et fonctionnels qui les distinguent comme les efflorescences variées de l'unité primitive. Dans cette hypothèse, les êtres que nous voyons successivement apparaître dans le livre de Moïse sous les noms de Hénoch, Irad, Maviael, Mathusael, Lamech, dans la lignée de Caïn, et sous les noms de Hénos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusala, Lamech et Noë, dans la lignée de Seth, seraient

Digitized by Google

des êtres collectifs et correspondraient aux systèmes et appareils composés qui, dans l'homme, constituent les tissus propres ou plutôt, peut-être, les appareils d'organes, tels que ceux de la digestion, de la respiration, des sécrétions, de la locomotion, etc. En poursuivant l'étude de ces rapprochements, on arriverait sans doute à déterminer des rapports d'analogie que je n'ai pu établir pour chacune des générations qui s'étendent depuis les premiers enfants d'Adam jusqu'à Lamech. Mais ici reparaît une analogie frappante qui annonce que le fœtus humanitaire a atteint la viabilité. Le nom de Lamech, suivant un savant interprétateur, désigne *le nœud qui arrête la dissolution*, et celui de Noé exprime *le repos de l'existence élémentaire*. Ainsi Lamech et Noé marquent l'arrêt de la force formatrice. Nous voyons, en effet, que Lamech précède le déluge d'environ huit siècles, et paraît environ neuf siècles après la création d'Adam. Noé se montre deux siècles plus tard. Or, c'est vers le milieu de la grossesse que le fœtus, n'ayant plus à augmenter le nombre de ses organes, emploie sa force vitale à leur consolidation et à leur accroissement ; un peu plus tard le fœtus est viable, mais il est encore séparé de l'époque normale de sa naissance, par un invalle considérable qui lui est nécessaire pour se préparer à franchir la transition difficile dont le moment approche.

Si à cette question : « Qu'est-ce que la naissance de l'Humanité ? » nous répondions : « c'est le déluge ; » cette affirmation paraîtrait plus que hardie ; on la jugerait au moins bizarre et purement hypothétique. Nous le voulons bien ; mais, qu'on examine le fait fondamental de ce grand cataclysme, et l'on verra que, relativement à l'Humanité, il est réellement assimilable à la fonction accidentelle, ou plutôt momentanée, qui transporte le fœtus de la vie intra-utérine dans la vie extra-utérine. L'accouchement de la femme respecte l'enfant, c'est-à-dire, celle des choses créées avant la naissance, qui est des-

Digitized by Google

tinée à la vie ultérieure ; il ne fait que le transporter dans un milieu différent ; mais en même temps il amène la destruction des annexes du fœtus, c'est-à-dire des portions liquides et solides de l'œuf qui sont désormais inutiles, après avoir été indispensables à la formation, à l'existence et au développement du fœtus lui-même. Or, le déluge paraît avoir agi de la même manière : il a respecté cette partie de l'œuf humanitaire qui était destinée à vivre ultérieurement et qui, dans la Bible, est représentée par les enfants de Noé, dont les trois noms symbolisent aussi le triple aspect de la vie humaine. Mais il a détruit les annexes de l'Humanité, c'est-à-dire les organes créés avant la naissance, nécessaires jusqu'à cette époque, inutiles pour la période suivante. Or, ces annexes ne sont peut-être autre chose que ces êtres monstrueux dont la Bible elle-même nous parle et qu'elle appelle les géants, mais dont les traditions mythologiques nous ont conservé le souvenir sous les noms de Titans, Centaures, Minotaures, Satyres, Faunes, Harpies, Sirènes, Tritons, etc., véritables molécules placentaires, douées d'une vie imparfaite, hommes incomplets, indispensables sans doute à l'éducation et à la protection de la race plus parfaite, mais faible encore, qui sans eux n'aurait pu se maintenir sur la terre, en lutte avec la nature souvent hostile et rebelle.

Le déluge serait donc pour l'Humanité analogue à la naissance de l'homme. Je ne veux discuter, ni même signaler aucune des mille objections que cette proposition peut soulever. Le rapport que j'établis est faux sans doute en beaucoup de points ; aussi ne veux-je le présenter que comme une de ces conceptions hasardées que l'imagination peut caresser, mais qu'un jugement froid oblige à reléguer pour le moment dans le domaine des hypothèses. Va donc pour l'hypothèse ! mais, dût ce rapprochement n'être qu'un jeu de l'esprit, on me permettra de poursuivre les conséquences d'une ana-

Digitized by Google

logie qui me paraît capable de fournir un point d'appui précieux à quelques opinions philosophiques et aux croyances religieuses elles-mêmes.

Si nous adoptons la chronologie de la Bible, nous voyons que le déluge est postérieur de dix-sept siècles environ à la création d'Adam. Ce laps de temps correspondrait à la période intra-utérine de la vie humaine et serait l'équivalent des neuf mois de la grossesse. Si l'on suppose ensuite que la durée de la vie entière doive être dans le même rapport avec celle de la phase embryonnaire dans l'Humanité et chez l'homme, on arrivera facilement à déterminer quel est l'âge actuel de l'espèce humaine et quelle sera la durée de sa vie totale. Puisque pour la période intra-utérine un mois correspond à peu près à deux siècles, et que depuis le déluge il s'est écoulé environ quarante siècles, on pourrait dire que l'âge présent de l'humanité correspond à celui de vingt-un ou vingt-deux mois chez l'homme. L'Humanité serait encore dans cette période de transition marquée par l'achèvement de la première dentition, transition douloureuse, mais dont la fin heureusement serait prochaine. En admettant ensuite que la vie normale de l'individu doive durer environ quatre-vingts ans, c'est-à-dire neuf cent soixante mois, on pourrait présumer que la vie de l'humanité durera mille neuf cent vingt siècles ou cent quatre vingt douze mille ans. Cependant, pour donner à ces conjectures une plus grande probabilité, il faudrait prouver que les deux vies intra-utérine et extra-utérine doivent être dans le même rapport de durée dans l'humanité et chez l'homme, chose impossible à démontrer. Les analogies qu'on peut tirer des autres espèces animales sont contradictoires entr'elles. Tel animal vit une année entière dans le ventre de sa mère et seulement vingt ou vingt-cinq ans au-dehors; tel autre ne reste que trois mois dans l'utérus et vit pendant dix, douze et même quinze ans dans le milieu commun.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, l'Humanité est probablement fort jeune et a devant elle une longue carrière à parcourir. Cette opinion ne peut qu'être confirmée par l'étude directe de l'état actuel de l'Humanité. Quelques-unes de ses parties sont sans doute arrivées à un développement qui, au premier abord, semble dénoter un âge plus avancé ; telles sont les nations civilisées. Mais la masse de l'Humanité est encore dans la faiblesse et dans l'ignorance, puisque les sociétés sauvage, patriarcale et barbare, qui sont encore les plus répandues sur tout le globe, sont l'indice certain d'une faiblesse corporelle et intellectuelle inhérente à l'âge encore très-tendre de l'être. Tout nous prouve que ce grand organisme est dans un âge d'accroissement, puisque, par le fait, il accroît chaque jour le nombre de ses molécules par la supériorité du nombre des naissances sur celui des décès. Cet accroissement s'opère par une loi analogue à celle qui préside au développement de l'individu, et la formule de cette loi, une fois trouvée, nous conduit directement à résoudre d'une manière satisfaisante le problème de l'équilibre de population.

Nous reproduisons notre point de départ, savoir, que l'homme et l'Humanité ont l'un avec l'autre certains rapports de similitude. L'homme naît, vit et meurt ; l'Humanité est née, peu importe de quelle manière, elle vit ; nous en concluons qu'elle finira. Une conclusion différente contredirait tout ce que nous savons de l'univers et de ses lois. Nous assistons à la naissance de certains astres, des animaux, des plantes, etc., nous calculons et souvent nous embrassons par l'observation directe toute la durée de leur existence, puis nous les voyons s'éteindre et mourir. Telle est la loi sériaire universelle considérée dans ses rapports avec le temps.

Cette même loi examinée dans ses rapports avec l'espace veut que les êtres vivants augmentent de volume à partir du premier moment de leur vie jusqu'à une période plus avancée.

Digitized by Google

Ainsi l'être humain, primitivement composé de deux atomes qui s'étant fécondés l'un par l'autre sont dès-lors doués de vie, augmente graduellement le nombre de ses molécules, jusqu'à ce qu'il ait atteint les limites de son développement' telles qu'elles ont été tracées sur le grand plan de la nature. L'Humanité doit obéir, obéit à la même loi. Depuis Adam et les générations peu nombreuses anté-diluviennes, le nombre des molécules humanitaires est allé toujours en augmentant, et continuera de s'accroître si, comme tout le prouve, l'Humanité est encore jeune.

La fonction qui, dans l'homme individuel, préside à l'accroissement est la nutrition spécialement considérée dans son mouvement de composition. La force qui engendre ce mouvement produit des effets d'autant plus considérables que l'individu est plus jeune. Chez l'embryon, par exemple, et encore chez l'enfant, chaque molécule des tissus organiques est douée d'une vitalité si énergique qu'elle s'assimile rapidement et intimement les molécules rendues assimilables par la digestion et l'hématose, puis mises par la circulation en contact avec elle. Chez l'adulte, la digestion et la circulation se font encore très-bien, mais la force assimilatrice a diminué, le mouvement de décomposition fait équilibre au mouvement de composition et le volume du corps ou, en d'autres termes, le nombre des molécules dont il se compose reste à peu de chose près stationnaire.

Il n'en sera pas autrement de l'Humanité. A son origine, chacune de ses molécules, douée d'une grande force d'assimilation, travaille énergiquement à accroître le nombre des molécules humanitaires. Puis, à mesure que le grand organisme se complète en avançant en âge, son accroissement se ralentit; il s'arrêtera à la virilité. Alors, tout en se renouvelant, les molécules seront à peu près en nombre stationnaire jusqu'aux approches de la mort. Or, cette force d'assimilation de cha-

Digitized by Google

que molécule de l'Humanité en vertu de laquelle s'opère son accroissement, n'est pas autre chose que la force génératrice, c'est-à-dire la fécondité de l'un et de l'autre sexe. La force procréatrice dans l'individu représente véritablement la force plastique dans le genre humain; génération et assimilation sont deux fonctions corrélatives appartenant à deux séries qui ne diffèrent l'une de l'autre que par leur rang dans la hiérarchie générale des êtres. Si donc la force plastique, dans l'homme, va en diminuant depuis le moment de la conception jusqu'à la mort, la force correspondante, dans l'Humanité, s'affaiblira aussi graduellement; en d'autres termes, la fécondité de l'homme et de la femme ira toujours en perdant de son énergie. Par conséquent, la population destinée à s'accroître pendant un certain nombre de siècles, deviendra ensuite stationnaire et s'équilibrera suivant les lois d'harmonie qui régissent l'univers.

Les considérations précédentes nous permettent aussi d'expliquer, jusqu'à un certain point, la longue durée de la vie des premiers hommes, et de justifier cette assertion hardie d'un homme de génie, savoir, que la longévité de l'homme ira désormais en augmentant et atteindra très-souvent cent quarante-quatre ans. Rien ne nous surprend plus, en lisant la Bible, que de voir Adam et ses descendants vivre plusieurs centaines d'années. En face de ce fait si différent de ce qui se passe sous nos yeux, certains philosophes ont pensé que, dans la langue de Moïse, les années ou les siècles embrassaient un laps de temps beaucoup moins considérable, et que la chronologie des premiers âges n'a point été établie sur les mêmes bases que la chronologie des âges historiques. J'abandonne ce problème aux érudits qui se disputeront probablement encore longtemps sur ce point, et je me borne à avancer qu'un phénomène analogue à cette longévité extraordinaire s'accomplit très-probablement chez l'embryon. Celui-ci n'a presque aucune excrétion, le mou-

Digitized by Google

vement de composition constitue à lui seul à peu près toute la nutrition et le mouvement de décomposition est peu sensible. Il en résulte que chaque molécule appelée et fixée dans le tissu d'un organe par l'affinité nutritive, y reste probablement très-longtemps et se maintient dans sa place pendant la plus grande partie de la phase embryonnaire. Aussitôt après la naissance, le mouvement de décomposition devient plus actif et la prépondérance du mouvement de composition, quoique très-sensible encore, n'est plus cependant aussi dominante. Les molécules assimilées séjournent donc probablement moins longtemps dans chaque organe et obéissent plus tôt à la force décomposante ou éliminatrice. Ce résultat s'annonce chez un grand nombre d'enfants par un peu d'amaigrissement pendant les premiers jours de la vie; après ce temps, la décomposition semble se ralentir, et, le mouvement de composition reprenant le dessus, l'accroissement continue à s'opérer. Au fur et à mesure des progrès de l'âge, l'accroissement diminue graduellement de vitesse, par suite d'une décroissance également graduelle du mouvement vital en général et de l'action assimilatrice en particulier, comme si la force s'usait, s'épuisait, en s'employant à la constitution du mécanisme et au jeu des fonctions. Enfin tout s'accomplit avec lenteur chez le vieillard; le desir et la volonté sont moins énergiques et moins impérieux, les actes sont moins prompts; la substance organique plus dense, plus solide, a des éléments moins muables et l'habitude établit entre chaque partie du tout un lien de persistance et d'homogénéité. Il en résulte que les molécules qui, à cet âge, font partie intégrante de nos tissus, y séjournent longtemps et ont moins de tendance à s'en séparer pour céder à la force décomposante. Aussi le déclin et le décroissement tiennent-ils moins à l'augmentation de la force décomposante qu'à la diminution graduelle de la

Digitized by Google

force de composition, et c'est parce que celle-ci fait presque complètement défaut que le corps voit diminuer le nombre de ses molécules pendant les dernières années de sa vie. Le résultat final de toutes ces modifications du développement sériaire de l'organisme humain, c'est que les molécules qui le composent et y séjournent, y jouissent d'une vie propre ou individuelle dont la durée, très longue pendant la vie embryonnaire, devient plus courte aussitôt après la naissance, a probablement son minimum pendant la première et la seconde année de l'enfance, et va ensuite en augmentant graduellement jusqu'à la mort. Il en serait de même pour les premiers hommes, ces molécules de l'embryon humanitaire, dont la longévité nous cause tant d'étonnement. Après la naissance de l'Humanité, la vie des individus est devenue plus courte, mais elle doit s'alonger graduellement jusqu'à ce que, dans un âge avancé du grand être dont ils font partie, leur vie atteigne une moyenne supérieure à celle des hommes d'à présent. Cette présomption s'appuie sur ce fait bien reconnu aujourd'hui, parce qu'il est établi sur des relevés statistiques qui datent de plus d'un demi-siècle, à savoir, que la vie moyenne de l'homme s'est accrue et tend à s'accroître dans la plupart des pays civilisés.

Si, comme tout le démontre, tout est lié dans la nature, une certaine analogie doit exister entre les communications de l'homme avec le reste du monde, et celles de l'Humanité avec les autres parties de l'univers placées au dessous et au dessus d'elle. Ces communications ne sont point les mêmes aux divers âges de l'Humanité, et en cela elles correspondent à celles de l'homme aux diverses époques de sa vie. Dans les premiers temps, elles sont indispensables à l'existence de l'être et n'ont pas d'autre but que sa conservation et son développement. Plus tard, sans perdre encore

Digitized by Google

leur caractère de haute utilité, elles ne sont plus d'une nécessité aussi absolue pour assurer son existence, mais elles sont destinées à développer sa vie morale, ses sentiments, ses affections, puis à faire éclore son intelligence, et enfin à le diriger, à l'enrichir, à lui constituer, en un mot, tous ses ressorts d'action, tous les moyens de sa puissance et toutes les virtualités de sa destinée. Ainsi, nous voyons l'enfant, dans le sein de sa mère, communiquer avec elle par les liens étroits de la circulation qui fait aboucher les vaisseaux de l'uterus avec les siens, pour lui verser un sang qui, sauf une élaboration particulière dans le placenta, est déjà tout préparé pour la nutrition du fœtus. C'est en quelque sorte sa propre substance que la mère transmet ainsi à son fruit, substance qui représente le plus assimilable de tous les aliments et qui, sans subir le travail des organes digestifs, porte aux instruments de la force plastique les éléments de la nutrition et de l'accroissement de l'être. Voilà donc une communication de la mère avec l'enfant, essentiellement nécessaire à celui-ci, quoiqu'il n'en ait pas conscience et qu'il en profite par le moins élevé de ses attributs, c'est-à-dire par le simple jeu de la vie végétative. C'est aussi par des rapports très directs que la mère influe sur la température, sur la position de l'enfant et le protége contre l'outrage des objets extérieurs; elle le porte dans ses entrailles et sent avec délices les mouvements de la vie qu'elle lui donne.

Après la naissance, les communications sont moins intimes entre la mère et l'enfant; celui-ci jouit de deux facultés nouvelles, il est apte à respirer et à digérer. Sa digestion est encore faible et demande un aliment spécial, d'une élaboration facile, quoique riche en matériaux nutritifs; cet aliment, c'est le lait qui n'a pas besoin de tous les actes préparatoires de la digestion, c'est-à-dire de la mas-

Digitized by Google

tication et de l'insalivation, mais qui, pénétrant d'emblée dans l'estomac et dans l'intestin, y est promptement et aisément converti en chyle. Le chyle, à son tour, soumis à l'action du poumon, ce nouveau rouage mis en jeu par la naissance, devient sang et par là propre aux besoins de la nutrition. Or, le lait dont l'enfant a besoin, c'est un être supérieur à lui qui peut seul le lui fournir, il le trouve à la même source où il puisait pendant la vie intra-utérine le sang qu'il était incapable de former encore ; c'est la mère, en un mot, qui continue de lui donner son principal moyen de conservation et de développement. Cependant, ici la dépendance de l'enfant vis-à-vis de sa mère n'est plus aussi étroite qu'avant la naissance, puisqu'il peut changer de nourrice et même, à la rigueur, être nourri d'un aliment autre que le lait de la femme. Quelques enfants sont allaités artificiellement et peuvent l'être avec succès. Néanmoins l'allaitement ordinaire, qui est le meilleur et le seul normal, constitue un rapport encore très intime entre les deux êtres dont l'un reçoit ce que l'autre lui donne, bien que le premier ne puisse en aucune manière comprendre la nécessité, l'utilité, la nature de ces relations.

Plus tard, pendant que la mère continue les soins nécessaires à la conservation de l'enfant et à son développement, soins qui ne se bornent pas à l'alimentation, mais embrassent en même temps les besoins de tous les organes, plus tard on voit éclore peu à peu quelques rapports d'un ordre tout nouveau entre ces deux êtres, des rapports animiques. L'intelligence et le cœur parlent déjà chez cet enfant qui connaît le sein de sa mère, lui *fait fête* et n'en veut pas d'autre, qui écoute et reconnaît une voix chérie, qui voit et comprend une pantomime de caresses, en un mot, chez l'enfant qui sourit à sa mère et qui la reconnaît à son sourire. Après quelques mois, ces rapports sont déjà très actifs et se développent

Digitized by Google

chaque jour davantage, en même temps que les liens purement physiologiques perdent graduellement de leur caractère de nécessité et d'intimité. Bientôt le lait maternel est une nourriture insuffisante. Les organes digestifs sont assez fortement constitués pour élaborer des aliments d'une assimilation plus difficile ; il faut sevrer l'enfant, et dès lors, au point de vue de sa conservation, l'intervention de la mère, quoique utile encore, n'est plus incessante ; elle va se restreindre de jour en jour, et finira par perdre toute son importance. Mais à mesure que ce lien, d'abord indispensable, puis utile seulement à la vie inférieure, à la vie végétative de l'enfant, va se relâcher, les rapports moraux vont grandir. A l'amour de la mère si longtemps ignoré, à ses tendres baisers sans récompense vont répondre les douces caresses d'une amitié pleine de charme et de grâce. Désormais c'est un lien affectueux, déjà cimenté par l'habitude, entre deux êtres qui pourraient, pour leur vie physiologique, se passer l'un de l'autre. Ces nœuds se resserreront encore lorsque, vers la fin de l'enfance, l'intelligence aura fait comprendre dans toute son étendue le dévouement maternel. Enfin, lorsque, dans l'adolescence, l'essor de la puberté et la révélation d'un premier amour nous ont initiés au mystère de notre origine, jusqu'alors resté impénétrable à notre entendement, nous comprenons le tendre intérêt, la sublime abnégation dont nous avons été l'objet de la part des auteurs de nos jours, et notre affection pour eux, désormais affranchie des impulsions de l'instinct égoïste de la conservation, obéissant au penchant familial que la nature a placé dans notre cœur, va prendre un dernier point d'appui dans notre raison définitivement éclairée.

Tel est l'enfant dans ses rapports avec la puissance qui lui a donné et conservé la vie, telle est l'Humanité dans ses rapports avec l'être supérieur qui l'a créée. Pouvait-elle se passer

Digitized by Google

d'un secours d'en haut cette Humanité créée nue, faible, ignorante, inhabile à tirer de la terre l'aliment de sa vie corporelle, incapable de distinguer dans ce qui l'entourait les choses nuisibles des choses utiles, impuissante à créer les conditions et les éléments de sa vie morale et intellectuelle par l'établissement d'une société heureuse et par la conquête scientifique de la vérité ? Dieu pouvait-il l'abandonner à elle-même, aussitôt après lui avoir donné la vie, et lui retirer les moyens de conservation et de développement, sans lesquels elle ne pouvait s'ouvrir la voie de sa destinée ? Avait-elle donc en elle une force suffisante et, dans la nature qui lui est inférieure, des conditions assez favorables pour exploiter et gouverner le globe dont la royauté lui est dévolue ? Non, non ! qu'un doute irréligieux ne vienne point combattre dans notre esprit l'affirmation du sens commun, les données de l'induction et les preuves historiques. Pouvons-nous croire que l'Humanité fasse exception aux lois de l'unité universelle ? Quand tout dans l'univers nous montre l'enchaînement des êtres les uns avec les autres par des nuances et des transitions insensibles ; quand toutes les choses nous paraissent soumises à une gradation et à une dégradation continuelles, à un mouvement ascendant et descendant, quand nous voyons un être quelconque s'engrener avec les êtres inférieurs a lui par quelques-uns de ses attributs, et avec les êtres placés au-dessus de lui dans l'échelle, par d'autres attributs plus élevés, comment pouvons-nous admettre que ce grand être collectif, ce grand organisme sériaire qui s'appelle l'Humanité, communiquant par quelques-unes de ses molécules d'un caractère inférieur avec les règnes de la nature, ne soit pas en même temps doué de certaines facultés supérieures par lesquelles il s'engrène et se lie avec une série trascendante, avec la série divine, avec Dieu ?

Digitized by Google

Ainsi, la loi sériaire qui exprime l'accord universel des choses, la liaison de toutes les variétés, en un mot, la série qui distribue les harmonies dans le sein de l'unité universelle, cette série veut que l'Humanité, à l'instar de l'homme, ait ses moyens d'accord, d'engrènement avec tout ce qui l'environne. De même que l'animal, placé entre le végétal et l'homme, se rapproche de l'un et de l'autre par quelques attributs que ces êtres possèdent comme lui et qui, par là, ont un caractère d'ambiguïté ; de même l'homme universel ou collectif, c'est-à-dire l'Humanité, s'enchaîne avec les règnes inférieurs de la nature par quelques-unes de ses molécules qui, placées à l'extrémité de la partie descendante de l'échelle, se rapprochent par l'ensemble ou par quelques fractions de leur organisme, des êtres moins parfaits de la série animale. Suivant la même loi, d'autres molécules humanitaires placées au sommet de l'échelle, en transition ascendante, établissent entre l'Humanité et la série divine un enchaînement et un passage. Ces ambigus supérieurs se composent d'abord des hommes d'un génie transcendant dans les arts et dans les sciences, chez lesquels brille déjà, à un degré plus qu'humain, l'étincelle divine, et dont le front prédestiné porte l'auréole de la puissance et de la gloire. Puis viennent les mystiques, les prophètes et les révélateurs divins. L'existence des ambigus mystiques et prophétiques n'est pour moi l'objet d'aucun doute, mais nous connaissons encore trop imparfaitement les facultés dont ils sont doués, et le mode suivant lequel ils remplissent leur rôle, pour pouvoir nous prononcer explicitement à cet égard. Quant aux révélateurs, si l'on jette un coup d'œil sur l'histoire des peuples et des religions, on voit que, vrais ou faux, ils n'ont pas manqué à l'Humanité et ce ne sera pas l'œuvre d'un seul siècle, ni d'une seule génération, que la détermination des proportions d'erreur et de vérité contenues dans chacune des révélations qui sont

Digitized by Google

devenues la base d'autant de religions. Elevés dans le sein de la religion chrétienne, et soumettant la raison à la foi, nous repoussons peut-être d'une manière trop absolue la possibilité d'une autre révélation que celle à laquelle nous croyons ; car il n'y a rien que de très raisonnable et de digne de l'idée que nous nous faisons de la bonté et de la justice de Dieu, dans l'opinion qui accorde une valeur encore très grande aux diverses révélations d'où sont sorties plusieurs des religions de l'Orient. Dieu devait-il donc déposséder pour tant de siècles, sinon à tout jamais, la plus grande partie de l'Humanité des éléments de vie et de développement qui lui étaient indispensables, et des lumières sans lesquelles nul progrès n'eût été possible? Il répugne de le croire. Il y a, dans l'ensemble des croyances des peuples encore étrangers à la révélation judéo-chrétienne, trop de vérités morales, philosophiques et religieuses proprement dites ; ces vérités portent trop souvent le cachet évident d'une autorité supérieure à l'homme, pour qu'on ose légèrement, sans examen et avec mépris, rejeter tout ce qui n'est pas émané directement de Moïse ou de Jésus. Ce que le fanatisme peut entreprendre, la raison ne le ratifie pas toujours, et l'Humanité entière, plus éclairée que quelques-uns de ses enfants, ne les suivra point où leur aveuglement les entraîne. La nécessité des révélations multiples, mais sans doute inégales, quant à la proportion de vérité qu'elles renferment, nous paraît évidente du moment où l'on considère que l'Humanité, dispersée après le déluge, a vécu jusqu'ici hors des lois de la véritable unité, et que ses diverses parties, divisées qu'elles étaient et qu'elles sont encore sur beaucoup de points, n'auraient pas manqué de périr si, en l'absence du grand flambeau de la foi judéo-chrétienne, elles n'avaient eu d'autres sources de lumière pour s'acheminer d'un pas moins sûr et moins rapide, mais au moins pro-

Digitized by Google

gressif, vers le but marqué par le doigt de la Providence.

Les révélations me paraissent établir entre l'Humanité et la série divine des rapports et des communications d'un ordre analogue aux relations dont nous avons esquissé le mécanisme entre l'enfant et sa mère. Pendant la vie embryonnaire, l'enfant est si faible, a tant besoin de sa mère, que celle-ci le porte dans son sein, et, pendant neuf mois, lui communique sa température, et, en quelque sorte, sa vie, en lui transmettant son propre sang pour substance alimentaire. N'avons-nous pas dans cette connexion intime l'image de la révélation directe de Dieu aux premiers humains, révélation que nous affirment non seulement les écritures sacrées, mais encore la plupart des traditions. Dieu alors communiquait lui-même avec l'Humanité. Après l'avoir créée, il dispose convenablement l'organe de sa gestation, et, comme une source de vie, comme un sang déjà prêt à l'assimilation, il lui transmet sa parole. Sa voix s'est fait entendre à Adam pour lui donner le signal de son essor (*crescite et multiplicamini*) dans la carrière que l'Humanité doit parcourir ; le *nisus formativus* commence dans l'homme universel, et, pour l'alimenter, Dieu est toujours là prêt à lui verser sa parole fécondante et fortifiante, alors même que l'homme, s'écartant de sa loi, viendrait à démériter aux yeux de son maître. Sain ou malade, la mère continuera de nourrir son fruit et de lui consacrer avec la même tendresse tous les soins qui peuvent lui assurer une naissance facile et une vie heureuse. Son intervention qui d'ordinaire s'accomplit silencieusement, devient plus active et fait place à une vive sollicitude si quelque danger menace le fruit de son amour. Ainsi l'intervention personnelle et ostensible de Dieu vient s'ajouter à l'influence plus mystérieuse mais permanente de sa volonté intérieure, toutes les fois qu'un danger menace les générations adamiques ; sa sollicitude qui redouble à l'approche de la

Digitized by Google

naissance lui fait prendre des précautions conservatrices à l'égard de Noé, c'est-à-dire de l'Humanité viable, de peur que la grande secousse diluvienne ne l'enveloppe dans la destruction des parties accessoires et désormais inutiles. Ainsi, pendant sa vie embryonnaire, l'enfant communique directement et substantiellement avec sa mère qui lui donne son sang, et de même l'Humanité reçoit aussi directement son principe de vie du créateur, qui lui révèle sans intermédiaire la volonté à laquelle elle doit obéir, et le but qu'elle doit atteindre. La parole de Dieu, c'est le sang de l'Humanité.

Après la naissance, cette parole se fait encore entendre, mais elle a besoin d'un intermédiaire; ou plutôt l'organisme humanitaire, mis en possession des ressorts dont les appareils digestif et respiratoire sont la représentation chez l'homme, peut désormais élaborer cette parole, l'interpréter et la formuler avant de se l'approprier. Ainsi le lait de la nourrice qui succède au sang de la mère, avant d'être assimilé, va subir dans le tube digestif une première élaboration, puis une seconde dans le poumon, et arrive enfin à l'état de sang assimilable jusqu'aux trames organiques qui doivent s'en nourrir. Or, les nouvelles fonctions que la naissance a mises en jeu dans l'Humanité pour élaborer cet aliment, ce lait qui n'est autre chose que la parole de Dieu, ce sont les institutions religieuses et sociales par lesquelles le Verbe divin s'incarne dans le genre humain. Mais ce Verbe divin exige d'abord, de la part de l'Humanité, les organes de préhension, de réception, c'est-à-dire les lèvres et la bouche nécessaires à l'enfant pour la succion du sein maternel. Or ces organes qui établissent la transition et le lien entre l'être qui donne et l'être qui reçoit, ce sont précisément les révélateurs dans le sens où on l'entend le plus ordinairement. Les révélateurs sont les ambigus placés aux confins de la série humanitaire et de la série divine; pourvus, d'un élément qui les met di-

Digitized by Google

rectement en rapport avec Dieu, d'une faculté transcendante spéciale qui les rend aptes à leur mission exceptionnelle, ils ont un autre élément purement humain par lequel s'écoule vers le reste de l'Humanité la source de vie qu'ils doivent lui transmettre. Telle paraît être la nature de ces hommes privilégiés, dont nous parle la bible : Abraham, Jacob, Moïse et plusieurs de ses successeurs, peut-être David, le poète-roi, etc. Enfin, Jésus paraît, type le plus parfait et le plus intégral d'un ambigu de haute transition, puisqu'il résume en lui toutes les propriétés de l'Humanité et toutes celles de la Divinité, puisque, en un mot, il est Homme-Dieu, comme l'appellent les Saintes Ecritures.

Toutefois, n'oublions pas que les révélations judéo-chrétiennes ont eu, outre le caractère physiologique que nous venons de faire comprendre, celui d'une fonction accidentelle : elles font exception à la loi générale du développement des Humanités qui peuplent les divers globes de l'univers, en ce qu'elles n'ont pas été de simples révélations, mais en même temps des rédemptions. Elles commencent à revêtir ce caractère par la vocation d'Abraham, puis par la haute puissance dont Dieu investit Moïse, ce législateur d'un génie surhumain, et par la protection toute spéciale dont il couvre le peuple qu'il s'est choisi ; jusqu'à ce qu'enfin la véritable rédemption s'opère et s'achève par la venue du fils de Dieu lui-même, par l'incarnation du Verbe, par la révélation du Christ qui donne sa vie en gage de la vérité nouvelle qu'il est venu apporter aux hommes. Si la chûte d'Adam, l'homme universel, comme l'appelle Moïse, dès les premiers temps de la création, et la dépravation sans cesse croissante des générations postérieures, ont rendu la rédemption nécessaire, c'est que cette chûte et la corruption consécutive ne représentent pas autre chose dans l'Humanité que ce que nous appelons une maladie dans l'homme. Or, quand une maladie

Digitized by Google

ne peut guérir par les seules forces de la nature, il faut demander les secours de l'art, l'intervention du médecin. De même, quand l'Humanité eut péché et qu'un vice profond se fut insinué dans son organisme ; quand, égarée dans les ténèbres de l'erreur, elle eut quitté la véritable voie de sa destinée et qu'elle fut devenue incapable d'y rentrer par les seules forces de sa raison et de son sens moral, il n'y eut plus pour elle de salut que dans une intervention spéciale et exceptionnelle de Dieu en sa faveur, dans une révélation nouvelle des principes de justice et de vérité qu'elle avait oubliés, dans l'application, en un mot, d'un remède héroïque. En songeant à la gravité des maladies qui atteignent l'homme dès le commencement de la vie embryonnaire, on comprend le caractère fâcheux et difficile à effacer du mal qui a atteint le germe de l'Humanité presque aussitôt après qu'il eut été conçu. Mais Dieu n'a pas voulu nous abandonner, et, quand il l'a fallu, son propre fils, l'Homme-Dieu, le Christ est venu nous racheter, en nous apportant une révélation nouvelle, comme le remède surnaturel dont nous avions besoin. Malheureusement l'organisme humanitaire n'a pas réagi avec assez d'énergie, et la guérison n'a été ni rapide ni complète. Depuis dix-huit siècles une partie du mal a disparu, mais combien il en reste encore ! Que sont donc ces mille fléaux qui écrasent l'Humanité, l'indigence, la guerre, l'oppression, la fourberie, etc., sinon les restes d'une maladie qui eût disparu complètement, si l'Humanité avait fidèlement obéi à la parole du Christ. Jésus disait : *cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* Avons-nous assez cherché la justice de Dieu ? l'avons-nous réalisée dans nos rapports sociaux ? Qu'on regarde la société et qu'on réponde ! Jésus nous a dit : *vous êtes tous fils du même père, vous devez vivre et vous aimer comme des frères.* Est-ce donc ainsi que nous vivons dans un monde où règnent l'égo-

Digitized by Google

ïsme individuel et familial et l'antagonisme des intérêts et des droits? Dans un monde où non seulement la plupart des familles sont divisées et ennemies les unes des autres, mais où souvent les membres d'une même famille, les enfants de la même mère rompent les liens les plus sacrés et vivent en discorde, en procès, en lutte haineuse les uns avec les autres? Cependant toute la loi morale nous ayant été tracée, le fils de Dieu avait dû compter sur notre bon vouloir pour achever son œuvre en l'incarnant dans les faits. En vain il avait ajouté: *cherchez et vous trouverez*. Hélas! nous avons été impuissants et nous sommes demeurés criminels et malheureux. Notre tâche était d'organiser les rapports sociaux de telle manière que les hommes pussent vivre réellement comme des frères, faire régner parmi eux la justice de Dieu et obtenir par là tous les biens qui leur avaient été promis; cette tâche simple et facile, nous n'avons pas su la remplir.

Enfin un nouvel astre a paru et ses rayons commencent à réchauffer le monde. Au Rédempteur divin a succédé le révélateur humain, l'homme de génie. Armé du flambeau de la science, c'est lui qui nous montrera les conditions dans lesquelles la volonté de Dieu doit s'accomplir et les moyens d'établir sur la terre la fraternité, la solidarité et l'unité universelles. Il ne vient pas renverser les vérités religieuses, mais, au contraire, les revivifier; loin de provoquer une réaction violente contre les institutions sociales et politiques, il vient en fortifier la base. Sa parole puissante est toute de paix, et le triomphe de sa doctrine ne comptera que des heureux sans faire une victime. En vain la foule passe en fermant les yeux, en vain elle insulte à la mémoire de l'homme qu'elle n'a pas compris quand il vivait au milieu d'elle, les temps approchent; bientôt, demain peut-être, l'Humanité mieux éclairée admirera le génie providentiel qu'elle méconnaît encore aujourd'hui

Digitized by Google

et proclamera, dans l'expression de sa reconnaissance, le nom immortel de CHARLES FOURIER.

Telle aura été jusqu'à ce jour la suite des révélations. Essayons de tracer les caractères généraux des religions qui en sont émanées. Dans le principe, l'Humanité est essentiellement passive dans ses rapports religieux avec la Divinité. Pareille à l'embryon qui ne peut vivre sans recevoir un sang tout fait, elle n'a pu, dans sa première phase, se passer de la parole sacrée, et, sans avoir conscience du caractère de nécessité que, pour son existence même, les premières révélations ont dû revêtir, nous la voyons accepter la parole de Dieu telle qu'elle lui est donnée, et ne pas oser encore la soumettre à une interprétation rationelle. Ses premières religions lui sont impérieusement imposées, ses devoirs lui sont tracés par Dieu lui-même ; elle n'a qu'à obéir, sous peine de mort. Ce sentiment de crainte et de respect qu'exprime l'attitude humble et soumise de l'Humanité dans ses premières relations avec le Créateur, se manifeste d'une manière saisissante dans le récit de Moïse, quand nous voyons Adam, Caïn accepter la punition de leurs fautes, sans proférer un seul murmure, Noé obéir ponctuellement à toutes les recommandations qui lui sont adressées avant le déluge, Abraham enfin se préparer sans hésitation au plus douloureux des sacrifices.

Si nous jetions un coup-d'œil sur les religions placées en dehors de la révélation judéo-chrétienne, nous verrions ces caractères augmenter d'évidence. Ici les croyances primitives sont empreintes d'une terreur plus profonde encore. Ainsi l'homme, à l'état sauvage, membre d'une misérable tribu toujours en guerre avec les tribus voisines, avec les animaux qu'il ne sait pas dompter, ignorant, faible, misérable, accepte pour supérieur tout ce qui le frappe par un aspect quelconque, les astres, les rochers et mille autres êtres inanimés; il divinise la bête, il déifie la foudre, la tempête, les

Digitized by Google

eaux ; il est *fétichiste* et ses adorations n'expriment qu'un vil et puéril sentiment de crainte. Au second âge, la vie est moins pénible, l'homme craint moins, il commence à espérer, il a même confiance dans son maître. Il voit Dieu non plus dans des corps inertes, mais comme un être doué de facultés humaines supérieures. Toutefois ne pouvant rattacher toutes les attributions divines à un seul être, il se fait plusieurs dieux; il est *polythéiste*. D'après cette conception, dont la mythologie grecque est la poétique peinture, chaque nation, chaque cité a son Dieu particulier qui la protége; chaque maison même a ses pénates. Cette dissémination des attributs divins conduit insensiblement l'homme à noyer l'idée de Dieu dans la nature entière et à l'y confondre. Ce fut le *panthéisme fétichiste*.

« Pour le fétichiste, son dogme, c'était la peur qui le faisait ramper à terre, c'était la croyance à un Dieu vengeur et jaloux, à un Dieu qui ne s'apaisait qu'avec du sang. Les autels du fétichiste, comme son Dieu, étaient partout; son culte, c'était un sacrifice de sang, souvent de sang humain; sa prière, une conjuration sauvage et grossière. Le dogme qui servait de base à la conception polythéiste était moins rude et moins terrible. Les Dieux étaient BONS pour la plupart; s'ils se montraient courroucés, on croyait pouvoir les apaiser par des prières et se les rendre favorables. S'il existait des DIEUX MÉCHANTS, on pouvait implorer les BONS et se confier dans leur protection quand on était juste. Les Dieux punissaient les méchants et récompensaient les bons. Leur culte était l'occupation la plus sainte, tellement que chez certains peuples tous les actes de la vie revêtaient un caractère religieux. L'architecture, dans ce qu'elle avait de plus grandiose, la sculpture et la peinture, dans ce qu'elles avaient de plus riche et de plus excellent, concouraient à l'embellissement des temples des Dieux. La science, les beaux-

Digitized by Google

arts et la richesse des peuples, tout était consacré à leur culte (1). »

Mais l'Humanité, même en dehors de la révélation mosaïque et chrétienne, devait s'élever au dessus de ces conceptions imparfaites. Avec sa science et l'amélioration progressive de son état physique et moral, sa foi et sa raison devaient également s'épurer en se fortifiant et la rapprocher de la Divinité. L'unité de Dieu avait déjà frappé de grands esprits, lorsque Socrate mourut saintement pour cette idée, et nous avons vu la philosophie, tout en quittant le sentier de la vraie foi pour tomber dans les écarts du déisme, perfectionner de jour en jour les notions auxquelles l'homme peut arriver sur les attributs de Dieu et sur ses rapports avec nous.

Le dogme du monothéisme qu'avaient respecté les traditions dans une suite de générations privilégiées, fut enfin systématisé par Moïse, et devint la base des institutions religieuses que son génie surhumain sut habilement combiner avec la forme politique nécessaire au peuple hébreu pour conserver sa virtualité propre au milieu des peuples dont les croyances s'étaient obscurcies et altérées. Quoique dure et rigoureuse, la discipline imposée aux descendants de Jacob annonce pourtant un certain relâchement de l'autorité divine. Le peuple enfant murmure souvent, ses cris, ses plaintes vont irriter les oreilles du Seigneur. Mais, si le père châtie encore quelquefois, il pardonne toujours. Ces velléités de rébellion et d'affranchissement annoncent que l'Humanité commence à croire à sa propre force, à sa raison, à sa science et tente d'élaborer elle-même les aliments de sa vie. Elle croit pouvoir impunément rejeter la parole de Dieu, ainsi que l'enfant s'essaie à remplacer le lait de sa nourrice par quelques aliments supplémentaires. Mais le moment de sevrer l'Humanité

(1) E. de Pompery, ouvrage cité.

Digitized by Google

n'est pas venu ; il faut encore l'allaiter malgré les secours qu'elle va puiser à des sources étrangères, c'est-à-dire, malgré les progrès de la science et de la raison, et lui montrer son véritable guide, son plus puissant soutien, dans le doigt de Dieu qui, comme une mère tendre, mais ferme et éclairée, ne lui retirera pas son sein avant l'heure marquée par les lois de la nature.

Enfin, le Christ arrive pour accomplir la loi. « *Ne pensez pas*, dit-il, *que je sois venu abolir la loi ou les prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir* (1). » Jésus accomplit la loi en remplaçant le dogme du monothéisme, c'est-à-dire de l'unité divine simple, par celui de la Sainte-Trinité ou unité divine composée, et en nous révélant les lois morales de la solidarité, de l'égalité et de la fraternité universelles. Il parle aux hommes de justice et de liberté. Sa parole, son caractère sont imprégnés d'une bonté divine, d'une douceur angélique ; sa vie et sa mort sont un sacrifice absolu à l'esprit de paix et de charité. En un mot, sa loi est une loi d'amour.

La rédemption chrétienne et la religion qui en émane marquent la première émancipation de l'enfant lorsqu'il vient d'être sevré et qu'il n'est plus étroitement lié pour son existence à celle de sa mère. C'est là que cesse la nécessité absolue des fonctions maternelles, et, à ne les considérer que sous le rapport de sa conservation, l'enfant peut dès lors s'en passer sans périr. Mais cette séparation, qui d'ailleurs lui serait nuisible, n'est plus à craindre. L'enfant a déjà contracté avec sa mère l'habitude de certains rapports affectifs qui lui font desirer sa présence et chercher ses caresses ; l'enfant connaît et aime sa mère, il ne voudra plus la quitter, et le lien qui doit désormais les unir ne perdra rien de sa force en prenant un

(1) S. Matt. v. 17.

Digitized by Google

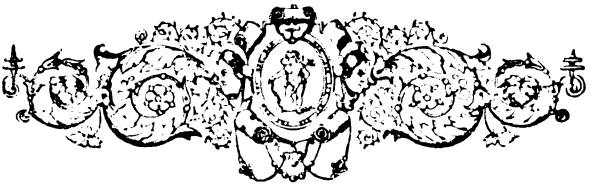
caractère de liberté. Les progrès de la raison, en éclairant l'enfant, puis le jeune homme sur la nature de ses devoirs, autant qu'en développant en lui la faculté d'aimer, assurent à jamais la durée de sa reconnaissance et de sa tendresse filiale. Ainsi, dans les religions, le caractère nécessaire se traduit par l'autorité absolue chez la Divinité, et par la soumission chez l'Humanité naissante. Puis elles s'adoucissent, laissent un certain essor à la liberté humaine, la dirigent et ne la compriment plus d'une manière aussi absolue. D'un côté, l'indulgence et le pardon succèdent à la rigueur et au châtiment; de l'autre, la crainte fait place à l'amour. Telle est l'image des relations primitivement forcées, puis libres et affectueuses qui s'établissent entre l'enfant et sa mère, entre l'Humanité et son Créateur. Cependant l'Humanité n'ayant pas assez réagi sur la parole évangélique, ne l'ayant pas encore assez assimilée à sa propre substance, un grand nombre de ses organes n'en ont ressenti aucun effet. Les peuples de l'Asie et de l'Afrique sont pour la plupart plongés dans les ténèbres d'une croyance arriérée ou erronée, et tant que la religion chrétienne ne sera pas devenue catholique, c'est-à-dire universelle, quoiqu'elle porte déjà ce nom, l'Humanité régénérée seulement en partie, ne pourra élever vers la Divinité que des prières incohérentes, que des actions de graces imparfaites et discordantes. Ainsi l'enfant, quand il souffre dans quelques-uns de ses organes, ne sourit qu'à moitié en regardant sa mère, et à ses accents de reconnaissance se mêlent les cris de la douleur. Il faut guérir l'enfant, en répandant dans tous ses organes la vie pure et parfaite dont quelques-uns ont déjà éprouvé la salutaire influence; il faut ramener toutes ses fonctions à l'harmonie de l'unité vitale. L'Humanité souffre aussi dans ses membres et dans son cœur; la maladie règne sur de vastes régions; il faut l'en chasser en y portant la parole du Christ fécondée et soutenue aujourd'hui par la science; il faut, en un mot, réa-

Digitized by Google

liser l'unité religieuse en l'appuyant de l'unité politique et sociale. Alors l'Humanité saine et forte, éclairée et heureuse, UNE dans sa volonté, dans son amour, dans sa parole, élèvera vers le Très-Haut le concert harmonieux de ses prières et de ses louanges. « Représentons-nous, dit l'auteur de *Destinée sociale*, ces fêtes splendides où les trente-deux chœurs de la phalange offrent chacun son contingent à la milice sainte, où les phalanges déploient tout leur luxe de décorations et de costumes, toutes leurs magnificences d'ornements et de bannières, toutes leurs puissances d'instrumentation et de voix harmonieusement mariées, toute leur science d'évolutions et de manœuvres ! Représentons-nous la Fête-Dieu ainsi célébrée le même jour sur toute la terre, l'encens, les fleurs, les hymnes et les cantiques montant au ciel de tous les points du globe ! Le globe entier, d'un pôle à l'autre, pavoisé de sa grande humanité, mariant toutes ses voix, ralliant ses peuples et ses races en un immense accord, en un seul hymne chanté dans la même langue, langue d'amour et de bonheur, la langue de Dieu, la seule langue qu'il aime et qu'il entende..... Ah ! c'est à ravir l'ame au ciel, car si vous voyiez aujourd'hui dans un rêve apocalyptique les phalanges et les Jérusalem de la terre de l'avenir, vous croiriez que les phalanges et les Jérusalem célestes sont descendues d'en haut sur cette terre bénie et radieuse ! Terre radieuse et paradisiaque, qui communies maintenant dans l'harmonie mesurée des sphères; terre radieuse qui roules dans le ciel, comme un diamant étincelant sous les feux du soleil ! Terre, tu es dans le ciel; qu'as-tu maintenant à envier au ciel ! »

F. Barrier.

Digitized by Google



Etude sur l'Art.

UN TABLEAU DE MURILLO:

MOÏSE FRAPPANT LE ROCHER.

LETTRE A M***.

MONSIEUR.

J'ai longtemps cherché dans ma tête un exorde pour commencer cette lettre. Vous aimez les tableaux et les gravures; vous en faites collection; j'ajouterai que personne n'en juge mieux que vous. Vous avez bien voulu, dans quelques promenades faites en commun au Louvre, trouver de la justesse à mes observations, et, comme dans votre manoir très champêtre vous êtes fort éloigné de toutes les productions nouvelles, vous m'avez chargé de vous signaler ce que je pourrais rencontrer de remarquable. Cette occasion se présente pour la première fois. Ne serait-il pas convenable, pour inaugurer dignement cette correspondance, de débuter par quelque petite dissertation en forme et bien pédante sur l'art, *le grand art*, *le saint art*? sur les *phases* de la peinture? sur les tendances de notre

Digitized by Google

siècle? sur la lutte du *naturalisme* contre l'*idéalisme*, comme disent nos savants critiques? sur le *galbe* et la *plastique*, comme disent les rapins dans les petits journaux? Voilà, monsieur, ce qui me troublait; ce qui, depuis quelques jours, me faisait regarder comme une corvée bien fatigante l'honneur que j'ai de vous écrire. Je n'aime pas les grands mots; et surtout j'ai la malheureuse passion de vouloir absolument me comprendre quand je parle; les dissertations et les théories ne sont donc pas mon fait. Aussi j'ai pris mon parti. Nous sommes d'honnêtes et bonnes gens qui n'avons pas besoin de tant de détours pour causer ensemble de l'art que nous aimons. Je commencerai tout simplement par mon commencement, et je croirai n'avoir point trop mal employé mon temps et mon papier si je réussis à vous intéresser en vous racontant une gravure que le hasard a mise récemment devant mes yeux, et qui, au travers des mille productions insipides que chaque jour jette en pâture à l'avidité du public bourgeois, m'a singulièrement frappé.

Il est vrai que le nom du maître suffisait dès l'abord pour me rendre attentif. L'original est de Murillo. Si je m'en souviens bien, lorsque nous parcourions ensemble les galeries du musée espagnol, et celles non moins riches de M. le marquis de Las Marismas, votre enthousiasme classique pour le trait pur et le dessin sévère de l'école italienne, ne vous empêchait pas d'estimer à leur valeur la vie, la chaleur, les tons vigoureux qui donnent tant d'éclat à la Conception. — Ce tableau, dont je n'avais jamais entendu parler, est à Séville; il représente Moïse frappant le rocher dans le désert. Il a été gravé par M. Raphaël Estève, en 1839 (1). Là, monsieur, se bornent les données que j'ai pu réunir sur cette œuvre. Tous les biographes qui citent à l'envi le *Mariage de Sainte Catherine*, le *Bap-*

(1) Rittner et Goupil, Paris.

Digitized by Google

tême du Christ, *la Santa Isabel de Hungria*, n'en disent mot. Je n'ai eu ni le loisir, ni les moyens de pousser plus loin mes recherches. A qui appartient le tableau original, quelles en sont les dimensions, à quelle date se rapporte-t-il, à quel âge Murillo l'a-t-il composé, qu'est-ce que ce M. Estève qui me paraît un très habile graveur, quel est le jugement des connaisseurs, et sur le tableau, et sur la gravure, toutes questions auxquelles il m'est impossible de répondre. Et franchement, monsieur, je ne m'en afflige pas outre mesure. Toute cette érudition technique me paraît très peu nécessaire pour apprécier une œuvre d'art. Puisque vous me passez mes boutades, je vous avouerai que je me suis souvent surpris à penser que, si la science était précieuse, l'ignorance aussi a bien son prix. Et d'abord, un mérite incontestable, c'est qu'elle ne surcharge pas la mémoire de détails inutiles ; elle nous laisse tout simples et tout naïfs pour sentir, pour goûter la beauté des chefs-d'œuvre ; et quel plus inestimable avantage! En outre, elle conserve longtemps chez nous la jeunesse du cœur et la fraîcheur des impressions. J'ai joui de ma gravure, comme d'une précieuse trouvaille ; je l'ai découverte en effet, comme Lafontaine avait découvert Baruch. Vous, au contraire, peut-être dès les premiers mots que je vous en ai dits, vous vous êtes écrié : quoi ! n'est-ce que cela ? mais dix auteurs en ont parlé ! mais rien n'est plus connu ! Soit, monsieur ; seulement veuillez me dire quel est le plus heureux de nous deux, moi qui depuis huit jours me repais avec délice d'un trésor jusqu'ici inconnu, ou vous qui, blasé, ne le regarderiez peut-être pas s'il était dans votre salon ? Mon bonheur n'est que l'effet d'une profonde ignorance, je le veux bien; et plût à Dieu que j'ignorasse de même, pour avoir le plaisir de les découvrir, tant de choses charmantes, dont la grâce ne laisse pas d'être un peu déflorée pour moi, par le tort qu'on a eu de vouloir me la

Digitized by Google

faire sentir de trop bonne heure! Que ne puis-je oublier Virgile, et le relire comme une œuvre inconnue! Quel charme nouveau cette poésie n'acquérerait-elle pas pour nous, si nous pouvions en retrouver la fraîcheur primitive, avec un cœur tout neuf, oubliant ces longues années de l'enfance où nous avons anonné et dormi sur ce livre divin! Mais, entre toutes les sortes d'ignorance, il en est une dont je m'applaudis particulièrement; c'est de ne connaître en aucune façon les jugements des critiques sur le tableau qui nous occupe, et de pouvoir ainsi en aborder l'étude sans opinion préconçue, avec une complète liberté.

Il pourra vous paraître bien étrange et bien présomptueux d'oser ainsi m'isoler à dessein de toute tradition, et regarder le manque de préparation comme un avantage. Eh! bien, Monsieur, condamnez-moi si je ne parviens pas à vous convaincre; mais pour moi je tiens que cette étude directe et immédiate des ouvrages d'art est la meilleure manière de les juger; la seule même de se faire des opinions personnelles, de sentir franchement soi-même et leurs beautés et leurs défauts. C'est quelque chose comme en littérature l'étude directe des textes. — Les commentateurs sont en général des intermédiaires plus funestes qu'utiles, ils faussent toutes les impressions, comme ces *guides du voyageur* qui nous gâtent les plus beaux sites par leur ardeur maladroite à nous les faire sentir. Croyez-vous que le bon moyen de goûter Homère soit de l'étudier dans Eustathe, de compulser patiemment les compilations énormes des mille grammairiens qui ont prétendu l'expliquer? Ce serait à prendre en dégoût ce qu'il y a de plus frais et de plus sublime au monde; ce serait, danger bien plus grave, à se fausser peut-être le jugement; car c'est chose étrange que les absurdités et les folies qu'on a fait dire quelquefois au pauvre poète. — Monsieur, jugeons toujours par nous-mêmes, selon le peu de lumière que Dieu

Digitized by Google

nous a donné, et que l'opinion d'autrui ne nous guide jamais. En fait d'art, tout doit être personnel, l'autorité est de nul usage. Pourquoi des intermédiaires entre ces grands artistes et nous? Sommes-nous donc incapables de comprendre ce qu'ils ont pensé, de sentir ce qu'ils ont senti? Non, sans doute : ils étaient des hommes de génie, mais leur esprit était fait comme le nôtre, leur cœur comme notre cœur, et si nous le voulons, si nous ne nous abandonnons pas nous-mêmes, rien ne nous empêche de les approcher, de les entendre, d'entrer dans leurs pensées et leurs sentiments. Si nous ne voyons pas tout, du moins nos idées et nos impressions seront bien à nous, notre cœur aura vraiment parlé, nous serons des hommes et des critiques, et non de stériles perroquets. Voulons-nous faire notre éducation de lettrés ou d'artistes, il n'y a qu'un moyen; mettons-nous directement en contact avec les grands-maîtres; ouvrons Virgile, allons-nous placer au Louvre devant la Vierge au linge; là, sans nous préoccuper de ce qu'on a pu penser et dire avant nous, effaçant même s'il se peut de notre ame toutes les impressions étrangères, interrogeons-nous dans le silence de notre cœur. S'il ne répond pas, si aucune fibre ne s'émeut en nous, si le spectacle de la vie et de la beauté n'éveille rien dans ces profondeurs de notre être, si nous ne voyons pas le sang circuler sous ces chairs et la flamme briller dans ces yeux, si nous n'avons devant nous qu'une parole éteinte et une toile inanimée, alors, monsieur, elle est triste à dire, mais nous sommes jugés; il ne reste plus qu'à chercher quelque bon métier qui puisse nous enrichir, quelque bonne position où nous puissions couler doucement notre vie, nous ne sommes pas faits pour sentir, pour aimer, pour juger les choses de l'art.

Après cette longue exposition de principes, il est bien temps d'arriver à ma gravure. Je vais, monsieur, vous la raconter simplement comme je l'ai vue, et vous exprimer,

Digitized by Google

chemin faisant, les diverses idées qu'elle a éveillées dans mon esprit. — Au milieu s'élève le rocher que Moïse vient de frapper, et d'où s'élance une large fontaine qui se fraye un lit à travers le sable sur le devant du tableau. C'est autour de ce rocher et de cette eau que tout se groupe. Au bord du ruisseau, Moïse debout tient encore à la main la fameuse verge qui lui a servi à accomplir le miracle. Les mains jointes et le regard au ciel, il remercie le Dieu qui a pris enfin pitié de son peuple. Sa grande et belle figure domine la foule qui l'environne. Derrière lui, Aaron donne les marques de l'étonnement le plus vif. Cependant, hommes, femmes, enfants, animaux même se pressent autour de l'eau. A leur impatience, à la joie de ceux qui peuvent déjà s'y désaltérer, on juge des longues souffrances que la soif leur a fait éprouver. Les uns, qui occupent le bord du ruisseau, boivent à longs traits l'onde bienfaisante, ou en remplissent de grands vases ; d'autres s'efforcent de percer la foule pour jouir à leur tour du bienfait céleste, et, au fond du tableau, dans un lointain d'une vérité admirable, on aperçoit un coin de la longue caravane du peuple hébreu qui se déroule dans le désert, et dont la fin se perd derrière le rocher.

Telle est, monsieur, l'heureuse ordonnance de cette scène. Au milieu de détails infinis, rien de plus un, rien de plus simple, rien qui satisfasse mieux l'intelligence. Les personnages sont bien nombreux, mais l'expression de leur visage, leur attitude, leur moindre geste, tout ramène les regards vers cette eau merveilleuse ; et il en résulte au plus haut degré cette impression d'unité, si impérieusement exigée en littérature, mais à laquelle la peinture s'est trop rarement astreinte. Quoi de plus nécessaire cependant? L'esprit humain, créé pour l'ordre, le cherche et l'exige dans toutes choses, et ne peut voir de beauté où il ne le voit pas. C'est la loi qui domine toutes les productions des arts ; et si cette

Digitized by Google

loi semble avoir été plus spécialement promulguée pour les œuvres littéraires, c'est simplement parce que les chefs-d'œuvre de la poésie et de l'art dramatique étant par leur nature plus accessibles à la masse du public qu'un tableau ou une statue forcément immobile, le goût général a pu plus facilement se faire jour sur cet ordre d'ouvrages; qu'il a dominé les goûts individuels d'une manière plus tranchée, et qu'ainsi on a été amené plus tôt à en déduire ces règles universelles qui sont comme la constitution de l'art. Il en est de même de l'architecture, et pour la même cause. Un tableau appartient à un particulier; le monument au public. Un petit nombre d'intimes sont seuls admis à voir l'un ; ou, s'il est exposé aux regards de la foule, les connaisseurs seuls s'en occupent; l'autre frappe les yeux du dernier passant et provoque chaque jour les éloges ou les critiques d'une ville entière. Or, dans les arts, en définitive, c'est la voix de la foule qui est la voix de Dieu; parce que, étrangère aux modes et aux manières, elle représente l'esprit humain lui-même dans sa simplicité et dans sa candeur. La loi de l'unité n'est qu'une manifestation naïve et absolument vraie de ce fond commun de l'humanité. Elle est donc obligatoire pour tous les arts. Un tableau, une statue, tout aussi bien qu'une tragédie ou un édifice, doivent nous frapper d'abord par une vue, une idée, une impression une; et ce n'est qu'après avoir ainsi saisi l'ensemble, que nous consentons à étudier les parties, à admirer les détails. Mais ce mot m'avertit que je m'écarte; je reviens à mon tableau, et je vais tâcher de vous faire sentir l'esprit infini que Murillo a prodigué dans le choix et l'arrangement de ses personnages.

Là, tout est opposition, tout est contraste. Pas deux figures qui se ressemblent, dont la physionomie exprime le même sentiment. La plus riche variété charme les yeux et l'esprit. Dans l'histoire et pour un observateur peu attentif

Digitized by Google

Moïse et Aaron sont bien près l'un de l'autre : Murillo, non moins profond penseur que grand artiste, a trouvé entre eux et admirablement exprimé les différences les plus tranchées et les plus naturelles. Moïse prie, il adore, il bénit. Ce n'est pas l'étonnement qui se peint sur son visage auguste; c'est la reconnaissance et l'admiration; mais une reconnaissance calme, une admiration non mêlée de trouble. On voit qu'au milieu des plus rudes épreuves, sa sublime confiance ne l'a jamais abandonné ; on voit qu'il n'a pas douté un instant de la puissance et de la bonté de son Dieu; que ce prodige nouveau ne lui a rien appris, et que, dans la sphère divine où son ame habite, les plus grandes merveilles n'ont plus rien qui puisse le surprendre. Aaron, au contraire, joint les mains et pousse un cri. Sa foi était moins vive, son étonnement est plus grand. Les yeux fixés sur l'eau miraculeuse, il est plus occupé du prodige que du Dieu qui l'a opéré. — Autour d'eux plusieurs petites scènes parfaitement groupées font éclater les caractères les plus divers. Quelques hommes du peuple ont envahi les abords du rocher. Grossiers et égoïstes, ils boivent avec avidité, sans s'occuper de ce qui les entoure. Un d'eux, arrivé plus tard, a dû lutter et percer la foule pour atteindre le bord du ruisseau. Les muscles de son visage, encore contractés, attestent la violence de ses efforts. Penché vers la terre, il s'y cramponne d'une main, tandis que de l'autre il puise un peu d'eau ; on voit l'impatience frémir dans son bras alongé. Cependant un dromadaire , attiré par l'odeur de l'eau, cherche à se frayer un passage à travers le groupe serré. Un jeune homme, qui occupe le premier plan à droite, se retourne et montre aux conducteurs de l'animal le danger que va courir la foule, s'ils ne parviennent à le retenir. Chose admirable ! quoiqu'on ne voie pas son visage, ce personnage est des plus vivants, des plus parlants qui se puissent voir. Sa pose est si vraie ; ses mains dont l'une tient

Digitized by Google

l'anse d'un grand pot de terre tandis que l'autre montre le ruisseau, son cou tourné, tout son être enfin est plein d'un mouvement si naturel, qu'on croit en voir jaillir la pensée, et qu'il semble qu'on entend ses paroles. — De l'autre côté du tableau, les contrastes sont plus frappants, plus intéressants encore. Un jeune enfant, assis sur un cheval de haute taille, tient un pot vide à la main, et ne peut descendre pour le remplir. Il n'a auprès de lui ni parents ni amis, il est seul, il pleure. Deux femmes placées devant lui pourraient facilement apaiser son chagrin ; car, préoccupées de l'avenir, elles ont rempli de larges vases ; mais elles semblent ne pas entendre ses plaintes. La plus âgée écarte déjà la foule pour mettre en sureté son précieux fardeau. Vainement sa compagne semble lui dire qu'il n'est pas besoin de se hâter ; on lit dans tous ses traits la prudence craintive et intéressée de son sexe et de son âge, on voit qu'elle doute de la longue durée du miracle, et qu'elle s'applaudit d'être désormais par sa prévoyance à l'abri de cette soif terrible dont les souffrances lui sont sans doute trop connues. Cependant, comme pour faire rougir leur égoïsme, un homme dont le visage rayonne d'une bonté charmante partage avec une petite fille l'eau qu'il vient de puiser. Celle-ci se dresse sur la pointe des pieds comme pour sauter de joie, et le remercie d'un regard caressant.

Mais rien n'est plus gracieux, plus expressif, plus attachant que les deux derniers groupes que j'ai encore à vous décrire, et qui placés l'un à droite, l'autre à gauche du tableau, faisaient évidemment pendants l'un à l'autre dans la pensée du peintre. D'un côté, une toute jeune femme tient sur son bras un *bambino* comparable aux plus jolis de Raphaël. Elle boit à une coupe, et l'enfant voudrait boire aussi. Mais la mère, dont la figure exprime la finesse et une sorte de coquetterie plutôt que les sentiments tendres, se détourne pour qu'il ne puisse

Digitized by Google

atteindre à sa main et l'arrêter. Le pauvre petit se penche; il tend en vain le bras; on voit son faible effort; on entend ses plaintes encore inarticulées, on s'en émeut; et cependant l'insensibilité de la mère attriste plus qu'elle n'étonne : on comprend, ce semble, que chez elle une trop grande jeunesse n'a pas encore permis au sentiment de la maternité de se développer. De l'autre côté, la scène est tout autre : là aussi il y a une jeune mère; mais tous ses traits portent l'empreinte de la plus aimable bonté. Active et s'oubliant elle-même, elle s'empresse de faire boire deux enfants de six à huit ans. Par un instinct charmant, elle a commencé par le plus jeune, qui boit avidement, les yeux fixés sur la coupe, absorbé tout entier dans le plaisir qu'il éprouve. L'aîné, impatient, semble accuser sa lenteur et vouloir lui prendre le vase des mains. La mère l'arrête; elle les entoure tous deux de ses bras, elle les couve de ses regards, elle semble ne pas sentir elle-même les tourments de la soif, dans le bonheur qu'elle trouve à les abréger pour ses enfants. Cette femme est vraiment une délicieuse créature. On l'aime pour sa beauté vive, accorte, séduisante; on l'aime plus encore pour ce cœur dévoué, pour cet entraînement de bonté qui lui ajoute une nouvelle grâce. Ce n'est qu'avec peine que les yeux ravis se décident à s'en détacher.

Je crains, monsieur, de vous avoir impatienté avec ces longs détails dont je n'ai pu me résoudre à sacrifier aucun. Il faut le pardonner à un homme qui a passé de longues et bien douces heures, assis devant cette gravure, à se pénétrer de toutes les intentions de l'artiste, à les deviner, à les admirer. Cette admiration serait vaine et stérile, si elle ne finissait pas par se transformer en idées, en théories. Aussi j'ai cherché à me rendre compte du plaisir dont je jouissais, de l'émotion dont peu-à-peu je me sentais saisir, et il m'a semblé

Digitized by Google

que d'un tableau unique, bien analysé et bien compris, on pouvait, par une induction légitime, s'élever aux conditions générales du genre, à peu près comme en histoire naturelle on détermine les caractères d'une espèce par l'étude d'un seul individu. Quelles sont donc les lois de la peinture historique? Après celle de l'unité, dont j'ai parlé plus haut, il en est trois surtout dont l'importance me frappe : loi de la variété, loi des contrastes, loi du sentiment. La variété est la condition absolue de la vérité. Tout est varié dans la nature : il n'y a pas dans toute une forêt deux feuilles semblables, et, à plus forte raison, il n'y a pas deux hommes au monde dont la physionomie et l'ame soient formées sur le même moule. En présence du même évènement, de la même scène, il n'y a pas deux hommes qui sentiront de la même manière : et si dans le langage ordinaire on néglige ces nuances infinies faute de mots pour les rendre, le peintre qui a à son service un langage bien plus varié, les traits si mobiles de la figure humaine, est obligé d'en tenir compte ; il ferait preuve de peu de philosophie s'il plaçait sur deux visages une expression absolument identique. Mais il y a plus ; toutes les fois que son sujet ne le restreint pas à un petit nombre de personnages bien déterminés par l'histoire, toutes les fois que la foule a un rôle dans la scène qu'il nous représente, sa tâche s'élargit et s'élève. Il doit, ce semble, pour être complet, imaginer tous les sentiments divers que cette scène peut faire naître au milieu de l'infinie diversité des caractères humains, et choisir ses personnages de telle sorte que chacun de ces sentiments soit représenté. Nous avons vu, par exemple, autour de l'eau qui jaillit du rocher de Murillo, l'action de grâce sublime et l'étonnement vulgaire ; l'appétit grossier, l'égoïsme, l'indifférence, et la bonté, le dévouement, la tendresse maternelle ; mille autres détails sur lesquels je ne veux pas revenir. Les différences d'âge, de sexe, d'éducation,

Digitized by Google

de beauté ou de laideur, tout ce qui peut distinguer un homme d'un autre homme, voilà les éléments dont le peintre de talent peut composer cette précieuse variété qu'il doit répandre sur son œuvre. Arrivée à cette hauteur, la peinture n'est plus seulement un art d'imitation, c'est un art créateur; elle représente la nature, mais en la complétant, en l'idéalisant : elle ne suppose pas seulement de bons yeux et des doigts habiles, mais encore de la science, de la réflexion, de la profondeur. C'est par là qu'elle devient instructive. C'est par là qu'à la vue des œuvres des grands maîtres l'intelligence se développe aussi bien qu'à l'école des philosophes. Venez avec moi dans un musée riche en chefs-d'œuvre, et je me charge de vous y faire, avec la seule expression des visages, un cours complet de psychologie.

Mais la loi des contrastes est encore plus haute. Il s'agit de découvrir, dans l'immensité des choses physiques et morales, celles que Dieu a voulu faire opposées, qu'il a créées pour servir aux autres de pendants, de repoussoirs. Plus l'artiste saura rassembler sur sa toile de ces oppositions, de ces contrastes (il faut bien répéter le mot puisqu'il n'y en a pas d'autre), plus nous serons frappés ; chaque détail de son œuvre en faisant ressortir un autre, et brillant lui-même d'une lumière imprévue qu'il ne devra qu'à ce voisinage d'un détail contrastant. On se perdrait si on voulait montrer toutes les dépendances, toutes les conséquences de cette loi. Nous avons vu déjà dans les petites choses, et nous verrons bientôt dans les grandes, lorsque j'aborderai l'étude de notre gravure d'un point de vue plus élevé, combien Murillo était passé maître dans cette partie de son art, quel génie il y a déployé.

Ce ne fut pas seulement un homme de génie : ce fut un homme d'un grand cœur. Cette loi du sentiment dont je parlais tout à l'heure, nul ne l'a mieux connue, mieux appliquée; non qu'il se rendit compte peut-être de ces distinctions,

Digitized by Google

de ces théories abstraites, mais par la pente de sa noble nature. Ses tableaux ne sont pas l'œuvre d'une pure intelligence ; on ne peut pas s'écrier en les voyant *ô mens !* comme Gassendi en lisant Descartes ; sous les traces du pinceau, on sent battre un cœur humain. C'est à cette condition que la peinture est complète. Il faut que pour l'artiste ces représentations de l'histoire et de la vie ne soient pas un pur jeu : il faut que, comme le vieillard de Térence, *rien d'humain ne le trouve indifférent ;* que, comme la Didon de Virgile, *il ait des larmes pour toutes les souffrances et une ame sensible aux maux des mortels.* Si lui-même est resté froid devant son tableau ; si, parmi les personnages qu'il nous présente, il n'a pas aimé les natures généreuses, haï ou plaint du moins les mauvaises ; si la pitié, l'admiration, l'aversion, la sympathie n'ont pas tour à tour saisi son cœur, le nôtre ne sera pas ému, le but de l'art sera manqué. Ah ! que Murillo a bien su l'atteindre ! Approchons-nous de lui, et, à moins d'être de pierre nous-même, mille émotions douces ou tristes, émanées de son ame et conservées dans ces lignes et ces couleurs, comme un parfum pénétrant auquel le temps n'ôte rien de sa force, viendront nous charmer ou nous attrister à notre tour.

Me promettez-vous de ne pas sourire ? Je vous dirai plus encore. Il me semble que cette grande ame ait été trop vaste pour que le genre humain suffît à la remplir. Murillo a mêlé des animaux à ses personnages ; et il les a traités avec un soin si particulier, qu'évidemment il avait un coin de tendresse pour ces créatures inférieures si intéressantes en effet aux yeux du penseur et de l'homme simple. Ces animaux, de nature et de caractères divers, contribuent singulièrement à la variété de l'effet général. Outre le dromadaire dont j'ai déjà parlé, qui, les naseaux enflammés, semble aspirer de toutes ses forces cette fraîcheur ardemment desirée,

Digitized by Google

et que les efforts de ses gardiens peuvent à peine retenir, deux chiens sont sur le premier plan. L'un, de forte race, est parvenu au ruisseau, et, la langue pendante, avec une expression singulière d'avidité et de bonheur, étanche sa longue soif : l'autre, de plus petite taille, appartient à une de ces espèces qui, vivant dans une plus grande intimité avec l'homme, ont aussi plus besoin de lui, et comptent davantage sur ses secours. Il se tient devant sa maîtresse qui boit ; il la regarde, le museau levé, les oreilles pendantes ; et l'œil croit voir dans tout son être une sorte de frétillement qui témoigne son desir d'obtenir sa part du breuvage. Près de là est un fort cheval qui, nous l'avons vu, porte un enfant. Il alonge son cou baissé pour boire à un large vase qu'une femme emplit devant lui. Celle-ci retire le vase ; et l'honnête animal, déçu dans son espérance, semble se résigner, non sans peine, à souffrir encore. Le desir, l'hésitation de la timidité, l'étonnement de la déception, une sorte de candeur se peignent à la fois dans son allure ; c'est l'âne de Lafontaine, *qui tond du pré la largeur de la langue*, en avouant *qu'il n'y a nul droit*. Mais le peintre ne s'est pas arrêté là en fait d'intentions piquantes et naïves. A côté, un mouton cherche aussi à s'approcher du vase, mais, à la vue du bras qui le protége, l'innocente bête s'arrête, l'œil indécis, avec une expression de stupéfaction niaise qu'il est difficile de regarder sans sourire. J'ai été surpris, au premier abord, de trouver cette imagination plaisante dans une œuvre si sérieuse. Murillo aurait-il donc deviné, dès le XVIIe siècle, les théories de M. Victor Hugo sur le mélange de la comédie et du drame? Il est certain que, dans notre peinture de cette époque, on ne trouverait jamais un détail semblable. Les Philippe de Champagne, les Jouvenet, les Poussin, les Lesueur, les Lebrun auraient cru manquer à la dignité de l'art, aux bienséances du genre sé-

Digitized by Google

rieux et surtout du genre religieux, en introduisant sur leurs sévères toiles une physionomie d'homme ou d'animal capable de provoquer le sourire. La France alors était la patrie des convenances et de la gravité soutenue. Mais rappellons-nous que, à cette même époque, Shakspeare charmait les Anglais par ses drames étranges où le grotesque coudoie l'horrible ; rappellons-nous que Murillo avait reçu les leçons de *Van Dick*, et que, dans ce commerce, il a pu prendre quelque chose du goût naturel aux Flamands pour la nature triviale. Rappellons-nous enfin que les Espagnols semblent avoir affectionné ces contrastes du noble et du comique ; que ce contraste est le fond du chef-d'œuvre le plus admirable de leur littérature ; et que c'est à un des génies les plus sérieux et les plus philosophiques de cette nation et du monde que nous devons la double création de Sancho Pansa et de son âne immortel. On retrouverait, du reste, dans l'œuvre de Murillo, d'autres vestiges de ce goût. N'avons-nous pas vu et admiré au Louvre, tout à côté de la Conception, la figure très-peu idéale, sans aucun doute, de cette vieille femme qui pile du sel dans un mortier de bois ?

Murillo a aimé les animaux, et, peignant une scène de la vie d'un peuple nomade qui emmenait ses troupeaux avec lui, il n'a pas voulu exclure de sa toile cette partie intégrante de la famille et de la tribu. Or, le mouton admis, il fallait bien lui donner son caractère. Ce petit épisode contribue au naturel et à la vérité. Peut-être faut-il regretter que le peintre ne se soit pas montré aussi vrai dans le paysage. C'est là le côté faible du tableau. Le rocher est bien un peu conventionnel ; le sol ne ressemble guère à ce que nous savons du désert, depuis surtout que les grandes toiles de M. Horace Vernet ont popularisé les aspects de la terre d'Afrique. En vérité, quoique plusieurs biographes louent le talent de Murillo pour le paysage, ce talent ne

Digitized by Google

m'a guère frappé dans le peu d'œuvres que je connais de lui. On sait que, pendant longtemps, il se borna à peindre les figures de ses tableaux, et qu'un certain Iriarte, très oublié d'ailleurs, était chargé des fonds. Plus tard, il est vrai, ils se brouillèrent, et Murillo se passa de collaborateur ; mais cette petite anecdote ne donne pas une bien haute idée de sa vocation pour ce genre dans lequel on n'a jamais réussi qu'en s'y donnant tout entier. Je serais même tenté de généraliser cette observation. Le génie espagnol, avec sa tendance à l'exaltation et son goût du merveilleux, semble avoir été peu propre, soit dans les lettres soit dans les arts, à comprendre et à peindre la nature physique. Le chantre de l'*Araucana* a été bien plus frappé de la grandeur d'ame des caciques que de la beauté virginale des forêts du Nouveau-Monde ; Cervantes, si vrai dans ses scènes animées, ne nous fait guère connaître les sites de l'Espagne ; et, en remontant plus haut, dans ces contes admirables des Arabes, ces ancêtres, pour ainsi dire, de la civilisation espagnole, on ne trouverait pas une seule description soutenable. On dirait que pour cette calme contemplation de la nature, hors de laquelle il n'y a pas d'inspiration possible pour le poète descriptif et le peintre de paysage, il faut le sang plus froid des Hollandais, et cette disposition rêveuse qui se développe dans les brouillards du nord. Rhuisdaël est l'idéal du genre. Cependant n'exagérons rien, dans le tableau de Murillo, on le voit à travers la gravure, l'eau doit être d'une vérité parfaite, et les lointains sont fort beaux ; de grandes oppositions d'ombre et de lumière charment les yeux. Le rocher et le cheval du premier plan, éclairés par la gauche, font admirablement ressortir, par leurs teintes sombres, les effets de soleil qui, malgré les nuages, dorent quelques figures, et, en particulier, au fond du tableau, la gorge où disparaît la caravane.

On pourrait remarquer encore que Murillo ne s'est pas as-

Digitized by Google

treint bien rigoureusement à l'histoire. La Bible lui fournissait une circonstance importante dont il aurait pu tirer de beaux effets, et qu'il a négligée (1). Les Juifs se sont révoltés contre Moïse : tourmentés par la soif, ils lui demandent si c'est pour les faire périr qu'il les a tirés de l'Égypte ; ils veulent le lapider, lorsqu'enfin Dieu les apaise par le miracle. Un peintre de nos jours, dans ce siècle où en toutes choses l'exactitude historique est une des principales gloires, n'aurait certes pas manqué de mettre sur quelques figures les dernières traces de cette colère, puis comme contraste, la soumission, le respect, le repentir. Au reste si Murillo n'a pas eu l'idée de ce contraste, ou s'il y a renoncé par la difficulté de tout dire, il en est un autre bien plus important dont il semble avoir été principalement préoccupé, et par lequel il est revenu à l'histoire. Cette foule qui se précipite vers cette eau miraculeuse, avec une avidité brutale, sans manifester le moindre étonnement du prodige, sans une pensée de reconnaissance ou de piété, abandonnée tout entière aux sens, et comme incapable de comprendre cette bonté céleste qui vient si clairement de se manifester, n'est-ce pas bien le peuple juif, *ce peuple à la tête dure* dont parle l'Écriture? ce peuple grossier qui regrette les oignons de l'Égypte, et dont le Tout-puissant lui-même, par ses bienfaits sans cesse répétés, peut à peine assouvir l'éternelle voracité ? ce peuple ingrat qui se révolte sans cesse contre son divin guide, comme il se révoltera un jour contre la sainteté même descendue du ciel pour le sauver? Moïse, au contraire, comme dégagé de la loi des sens et étranger par sa nature aux souffrances et aux faiblesses de l'humanité, ne pense pas à étancher sa soif, ou plutôt semble ne pas l'avoir éprouvée. Sa haute taille qui domine la foule, sa physionomie majestueuse, l'enthou-

(1) *Exode*, XVII.

Digitized by Google

siasme qui brille dans ses yeux, tout en lui révèle le héros, le législateur, l'ame supérieure. Ses cheveux flottent sur ses épaules, comme agités par le souffle d'en haut; l'inspiration éclaire son visage, mieux encore que le chaud rayon de soleil qui vient le dorer; les célèbres jets de lumière jaillissent de son front : c'est le prêtre des anciens temps, intermédiaire unique entre la divinité et le peuple; c'est le prophète, dépositaire de la puissance et des secrets de Dieu. Ce contraste est d'un effet sublime. Après avoir erré avec tristesse sur ces groupes sensuels et inintelligents, les yeux se reportent avec bonheur sur l'idéale figure de Moïse, toute rayonnante de sainteté.

La sainteté, voilà l'état le plus élevé dont l'ame soit susceptible; et, par suite, le but le plus noble que l'art puisse se proposer, c'est de reproduire dans ses œuvres l'incomparable beauté dont elle empreint le visage humain. Aussi a-t-on vu pendant trois siècles, et voit-on encore de nos jours les artistes de toutes les nations rivaliser d'études, de zèle, de travail pour se surpasser dans cette sublime tâche. Il semble que la palme soit restée aux peintres espagnols. Cette exaltation religieuse de l'Espagne, qui s'est portée quelquefois à des excès si étranges, si effroyables, a accompli des prodiges lorsqu'elle s'est combinée dans une tête bien faite avec l'esprit de mesure et le sentiment des réalités. Que ne doit-on pas lui pardonner pour avoir produit, qu'on me passe un rapprochement qui n'a rien de profane, l'héroïsme du Cid, les flammes mystiques de sainte Thérèse et le génie de Murillo!

Vraiment, monsieur, quand j'arrive à m'expliquer ainsi un tableau, il ne me reste plus guère de doute, de scrupule sur la légitimité de l'admiration qu'il m'inspire. Sans doute, celui à qui les procédés de l'art sont inconnus, ne peut apprécier que très faiblement l'habileté matérielle du gra-

Digitized by Google

veur et du peintre; il ne se rend pas compte de la difficulté vaincue, et perd ainsi une jouissance qui n'est pas entièrement à dédaigner, quoique souvent on en ait fait trop de cas. Mais lorsque ce plan me paraît si simple, ces contrastes si intéressants, ces figures si vivantes et si vraies; lorsque j'entre ainsi et avec tant de bonheur dans les idées, dans les sentiments qui animent ces personnages; lorsque chacun de leurs traits, de leurs gestes, chaque détail de leur physionomie et de leur pose a pour moi une signification si nette, et me révèle si clairement les mille mouvements de leur ame; lorsque, au milieu de cette représentation exacte de la vie, en présence du bien et du mal qui y éclatent aussi bien que dans le monde réel, mon cœur se sent saisi de tous les sentiments que la vue de l'homme peut faire naître dans l'homme, l'affection, la haine, la pitié, tout ce qui nous attire vers nos semblables ou nous en repousse : lorsqu'enfin, des yeux de l'esprit je vois planer sur cette toile quelque grande idée qui, enlevant mon ame hors de cette terre, la transporte dans la région du divin; alors, oui alors, monsieur, je le déclare sans crainte de me tromper, il y a là une belle œuvre; et quoique les artistes de profession puissent y trouver à blâmer, quelques critiques qu'ils puissent faire du dessin, ou du ton, ou de la couleur, je ferme l'oreille et je persiste à admirer.

Murillo a dessiné moins bien que Raphaël; cela est très possible : je laisse aux plus habiles à en décider. Je tiens même pour chose très utile qu'ils étudient sérieusement cette question, pour la grande gloire de la vérité, et le plus grand enseignement des peintres actuels. Mais cette infériorité sur un point ne doit point nous rendre insensibles aux sublimes beautés qui la compensent. On va loin quand on est une fois engagé dans cette voie de dénigrement par comparaison : et, dans quelque art que ce soit, si on juge les hommes par ce

Digitized by Google

qui leur manque, on risque de singulièrement restreindre le champ de l'admiration. Ne voyons-nous pas des gens, et des plus éclairés, qui dans la ferveur exclusive de leur enthousiasme pour Racine, ne trouvent plus de goût à Corneille et à Voltaire, et ne sont plus touchés ni de la passion héroïque de Chimène, ni de la pudique tendresse de Zaïre? Pour d'autres, il n'y a qu'un musicien au monde; Weber est trop pâle, Beethoven obscur, Rossini mou et lâche; le présent et l'avenir n'ont plus qu'à répéter éternellement les trop rares œuvres de Mozart, et à brûler tout le reste. Ne voient-ils pas, les malheureux, que l'art a nécessairement des formes diverses, en harmonie avec les divers caractères des hommes et des peuples; et que cette variété est un charme de plus? Ah! monsieur, fuyons en toute chose la superstition, le fétichisme; sachons trouver et aimer la beauté partout où elle est cachée. C'est un trésor trop précieux pour n'en point recueillir avec amour les moindres parcelles.

S'il est vrai, selon une théorie fort en vogue de nos jours, que la contemplation de cette beauté, tout aussi bien que celle du vrai et du bon, épure l'ame, et l'attire de plus en plus vers l'idéal moral, cela est surtout incontestable de ces œuvres où est empreint le sentiment du divin. Les types de perfection qu'elles nous présentent, supérieurs à ce que nous avions jusqu'alors rêvé, nous attirent à eux, nous entraînent à leur suite, pour ainsi dire, et ajoutent une force nouvelle à l'instinct, à l'élan sublime qui nous pousse à monter sans cesse dans les régions de l'infini. Nul peintre, que je sache, n'exerce cette influence avec plus de puissance que Murillo, et je doute qu'elle puisse être, dans aucune de ses œuvres, plus sensible que dans le tableau que j'ai essayé de vous décrire. Goëthe disait souvent, s'il faut en croire Mme de Staël, que si la tête du *Jupiter olympien* n'eut pas été perdue, s'il eût pu l'avoir dans son cabinet, il en eût été meilleur. Et en effet

Digitized by Google

Quintilien a écrit du chef-d'œuvre de Phidias *que sa beauté avait ajouté quelque chose à la religion des Grecs* (1). La tête de notre Moïse est digne d'un semblable éloge. On peut la recommander avec confiance à tous ceux qui sentent le besoin de raviver dans leur cœur la source des nobles émotions.

H. H.

(1) Quintilien, liv. XII. ch. 10.

Digitized by Google

ŒUVRE DES DAMES DU CALVAIRE:

FEMMES INCURABLES.

Si les grandes cités reçoivent des misères infinies, souvent aussi elles comptent de sublimes œuvres de charité et de miséricorde. En dépit des passions humaines, le souffle du christianisme pénètre au cœur même de la société, et y vient susciter ces sentiments généreux de bienfaisance dont l'aspect console du moins un peu des lamentables infortunes qui pèsent sur tant de pauvres créatures. Il y a çà et là de si hideuses plaies, de si inconcevables souffrances, qu'on serait tenté de demander compte à Dieu de ses mystérieux et augustes desseins.

Indépendamment des douleurs qu'abritent nos divers hospices, il s'est élevé plusieurs refuges intéressants, il s'est créé des œuvres modestes appelées, sans doute, à prendre du développement, fort dignes, à coup sûr, de rencontrer une profonde sympathie dans les cœurs charitables. Que l'on regarde, par exemple, ce qu'est devenu l'établissement des Jeunes Filles Incurables fondé en 1819 par Mlle Perrin. C'est aujourd'hui l'une des plus belles et des plus touchantes institutions de notre ville.

Assurément, de pauvres jeunes filles atteintes de maladies contre lesquelles la science médicale ne peut rien, ou presque rien, si ce n'est dans des cas assez rares, méritent toute la bienveillance et les efforts de la charité; car, être prise, aux premiers jours de la vie, à cette heure riante qui ne devrait connaître ni les soucis ni les peines, se sentir frappée d'une affliction qui ne laisse que peu d'espoir de salut, voilà ce qui est triste et horrible à penser; mais tout n'est pas dit encore avec les misères de la femme. Après la jeunesse, il restait l'âge mûr et la vieillesse de celles qui sont les mères, les épouses, les sœurs de l'homme du peuple, quelquefois même de l'homme à qui la fortune avait souri une première fois.

C'est donc aux pauvres femmes âgées, aux veuves tristes et délaissées que des femmes du monde ont songé à ouvrir un asile. Ici encore c'est d'incurables qu'il s'agit, d'incurables d'autant plus

Digitized by Google

à plaindre que la jeunesse et l'activité du sang ne sont point là pour donner grand espoir de guérison. Aux envahissements opiniâtres du mal, la charité oppose donc toujours ses miraculeux efforts, et de là cette *OEuvre des Dames du Calvaire*.

Ce fut au mois de mai 1843 que quelques dames recueillirent au faubourg Saint-Irenée (rue Videbourse, 12), de pauvres femmes incurables et dénuées de toute ressource. Il n'y avait pas seulement à secourir de grandes infortunes : il fallait encore penser des plaies dégoûtantes, des chancres, des ulcères infects, remuer sur leur grabat tous ces membres souffrants de Jésus-Christ, lutter contre les défaillances physiques et morales, non pas de temps en temps, mais tous les jours, mais à toute heure. Or, voilà ce qu'ont pu faire des personnes accoutumées aux aisances de la vie: elles ont, avec le plus humble et le plus candide dévouement, renouvelé ces prodiges de charité auxquels l'Evangile nous accoutume, et que saint Jérôme, au IVe siècle, louait dans d'illustres matrones de Rome, qui comptaient parmi leurs ancêtres les vainqueurs du monde.

Il n'y a pas l'ombre d'hyperbole, et Dieu nous garde de louer la vertu par l'exagération dans ce que nous disons ici du courage que déploient de généreuses dames qui se sont chargées de soulager de si profondes souffrances, de consoler avec de tendres paroles et des mains doucement charitables tant de pauvres femmes incurables et délaissées. Nous avons ouï raconter de ces nobles garde-malades des choses à confondre la délicatesse mondaine, et nous pourrions citer des paroles d'une modestie charmante échappées à celles-là même qui avait surmonté les plus horribles répugnances en pansant des chairs tout en lambeaux, en soignant de pauvres créatures dont le corps n'était plus qu'une vaste plaie.

Nous avons dit que l'*OEuvre des Dames du Calvaire* ne date que de 1843. Cette même année, le nombre des malades était de cinq seulement ; l'année suivante il avait plus que doublé, et, l'établissement cherchant un local plus vaste et mieux aéré, l'archevêque de Lyon mettait provisoirement à la disposition des Dames de l'Œuvre la maison dite des *Bains-Romains*, rue des Farges.

C'est donc là que l'Œuvre se trouve aujourd'hui.

Pour être membre de cette association, il suffit de faire chaque année, une offrande qui a été fixée à vingt francs, vu les besoins de l'Œuvre.

Les personnes qui voudraient s'intéresser plus efficacement encore aux pauvres femmes incurables, et fournir les moyens d'augmenter le nombre des places, en créant à cette Œuvre des ressources peur l'avenir, peuvent en qualité de fondateurs ou de fondatrices, déposer un don de cinq cents francs aux mains de Mgr de Bonald, ou des Directrices de la maison.

L'Œuvre reçoit avec reconnaissance tous les dons en nature, tels que linge vieux ou neuf, vêtements de femmes, bois de lits, cou-

Digitized by Google

vertures, matelas, provisions de ménage, etc. On peut déposer les dons de ce genre aux adresses suivantes :

Mmes Ves BURTIN et GIRARD *(directrices)*, dans l'établissement, rue des Farges, 29, à Saint-Just, maison des Bains-Romains ;
Mme Ve CADY *(économe)*, quai Bon-Rencontre, 63 ;
Mme Ve BROSSE-BURTIN *(trésorière)*, quai Saint-Vincent, 63 ;
Mme Ve GARNIER-CHABOD *(secrétaire)*, place du Concert, 6 ;
Mme Ve BERJAT, place Bellecour, 16 ;
Mme Ve GRASSOT, rue Sala, 32 ;
Mlle PORTAIL, rue de la Reine, 3 ;
Mlle THIVET, rue Pomme-de-Pin, 4 ;
Mme Ve BALLET, rue Saint Jean, 18 ;
Mme Ve DESGEORGES, rue Royale, 11 ;
Mme Ve CHARTRES, rue du Garet ;
Mme Ve PINONCELLY, rue de Cuire, 15, à la Croix Rousse.

Les dames veuves qui desireraient prendre une part active dans l'Œuvre, et s'employer au service des malades, doivent s'adresser aux Directrices de la maison, ou aux Dames du bureau. Toutes les mesures de prudence sont prises, au surplus, pour que la santé des gardes-malades ne vienne pas à être compromise.

Depuis le 31 novembre 1844, jusqu'au 31 novembre 1845, les recettes se sont élevées à 7,936 fr., et les dépenses à 6,457 fr.

Voilà donc une Œuvre qui soulage les plus profondes misères avec de très modiques ressources. N'est-elle pas digne d'exciter la sympathie et de provoquer la générosité lyonnaise? Ce que nous desirons vivement, c'est que ces mots insuffisants sur une Œuvre si belle et si utile, puissent contribuer à attirer vers elle quelque peu au moins de l'intérêt dont elle est digne.

F.-Z. C.

Digitized by Google

DU ROMAN-FEUILLETON.

Nous voici arrivés *au culte des images* dans les livres, et à celui du feuilleton dans les journaux ; l'accessoire chez tous les deux est devenu le principal ; les auteurs font le texte des illustrations, et les romanciers, la base des feuilles publiques ; il résulte de ces deux manies du jour que les livres coûtent plus cher sans en valoir davantage, et que les journaux se lisent davantage, tout en influant moins sur l'opinion ; car le feuilleton n'est plus cet humble rez-de-chaussée littéraire, agenouillé au bas des raisonnements superbes des grands publicistes ; c'est maintenant le chemin qui conduit au Capitole et à la fortune, et l'article *Paris*, bien qu'au dessus de lui typographiquement, me semble la mansarde d'un famélique écrivain qui crie par dessus les toits, et n'en est pas plus écouté pour cela. Qu'est devenu ce temps où dans le feuilleton se lisaient les critiques consciencieuses et instructives des ouvrages sérieux qui paraissaient ; où un Geoffroy, un Marc Boutard, un Malte-Brun, un Colnet, en annonçant les œuvres de leurs confrères, faisaient faire à leurs lecteurs comme de véritables cours des sciences dans lesquelles ils excellaient eux-mêmes, où l'érudition se couronnait d'esprit et d'agrément, en un mot, où l'on trouvait au bas des journaux comme une école des arts, dans laquelle de graves professeurs jugeaient les débutants dans la carrière, et applaudissaient au mérite qu'ils signalaient les premiers. Maintenant ce sont les ouvrages eux-mêmes qui défilent triomphants dans le feuilleton ; et quels ouvrages encore !! des amas infects d'obscénités et d'aventures fangeuses pui-

Digitized by Google

sées dans les égoûts d'immoralité que recèlent toujours les grandes villes; ce sont ces horribles pages où le talent se noie dans la boue, qui font l'admiration du public et la vogue monstrueuse de leurs auteurs; et c'est dans la même voie de publicité qu'ont adoptée ces écrivains, biographes des vices et des scandales, que vont entrer, a-t-on dit (1), l'auteur illustre du *Génie du Christianisme*, et le poète célèbre qui débuta dans le monde par *les Méditations poétiques!!!*

Quelles sont donc les exigences qui portent ces gloires de notre siècle, à s'étaler dans une pareille lice aux yeux de leurs contemporains stupéfaits? Hélas! la nécessité du gain et la soif de cette célébrité à tout prix, qui mit un flambeau dans la main d'Erostrate; ah! plaignons ces beaux génies entraînés par les deux torrents de notre époque qui engloutissent, avec tant de talents naissants, ceux qui avaient déjà conquis le plus de droits à notre estime. Les avantages réels du roman-feuilleton sont de ne pouvoir rassasier ses lecteurs qui les savourent à petites doses, par bouchées, irritant leur appétit sans leur permettre l'indigestion; c'est de les laisser toujours inquiets sur le sort des héros et des héroïnes, et de terminer leurs six colonnes quotidiennes par des lignes mystérieuses qui font desirer la continuation du lendemain, c'est d'avoir chaque jour deux ou trois millions de lecteurs liés par l'intérêt curieux que leur inspirent les mêmes aventures, et sur la suite desquelles ils se communiquent leurs prévisions, c'est de voyager en compagnie des *nouvelles* et des *annonces* du moment, et de jouir de l'empressement que chacun met à les connaître; c'est d'être étalés dans tous les repaires d'oisifs, qui s'imaginent faire quelque chose en parcourant la nouvelle à la mode, et s'instruire en se mettant à même d'en dire leur sentiment, c'est, enfin, d'être la lecture de tous ceux qui n'en ont pas d'autres, et qui s'y adonnent avec d'autant plus de fureur qu'elle seule suffit à leurs besoins intellectuels. N'oublions pas d'ajouter que le *feuilleton* est *l'article jupe* des journaux, que les dames en raffolent depuis que ses gravelures l'ont rendu pour

(1) Le bruit courrait alors que les *Mémoires d'outre-tombe* et l'*Histoire des Girondins* allaient défiler dans des feuilletons.

Digitized by Google

elles comme le fruit défendu, et que ces *Eve* modernes déterminent l'élancement des *Adam* nouveaux.

A tous les éléments de réussite pour lui-même, le *feuilleton* allie mille attraits pour les auteurs assez heureux pour y être admis. En effet, l'auteur ignoré qui veut faire imprimer un volume pour se tirer de l'obscurité doit, après en avoir payé les frais d'impression, solder trois ou quatre fois cette même valeur pour le faire annoncer, entre le Racahout des Arabes et les serrures Fichet, d'une manière un peu suivie qui puisse déterminer le public à faire l'acquisition d'un ouvrage composé par un quidam que rien ne recommande encore que son talent. S'il en a, et si l'édition s'écoule tout entière (par miracle), le pauvre auteur est encore fort en dessous de ses déboursés.

Mais les feuilletonistes ! *bonne renommée et ceinture dorée*, voilà leur devise. Tandis que le livre de l'auteur attend patiemment le chaland sur les rayons d'un libraire, l'œuvre du feuilletoniste vole sous bandes dans toutes les directions et se répand sur la surface du globe, chaque jour renouvelle son triomphe, sa gloire est liée aux intérêts de l'humanité tout entière, intérêts discutés sur la feuille dont il est comme la pierre de l'angle ; le journal qu'il favorise de ses productions les lui paye au poids du diamant, et devient pour lui un parrain obligé qui ne perd pas une occasion de le porter aux nues, et de populariser un nom qui fait partie de ses éléments de réussite ; c'est entr'eux comme une touchante assurance mutuelle, Griffon vante Syphon, Syphon prône Griffon ; et la feuille n'ajoute aux admirateurs de son filleul qu'en augmentant ses abonnés, servant les intérêts et la gloire d'elle-même et de son romancier. O fortuné commerce, tant que le public, estimable et productif *Jobard*, voudra bien l'aider de son innocente crédulité !

Je ne dis rien du talent de ces Messieurs, si favorisés par la vogue du jour ; chez plusieurs il est réel, et, bien que notre siècle le regarde avec une loupe, il n'en reste pas moins quelque chose aux yeux de la saine raison ; mais quel profit doit retirer la morale publique de ces romans dont les héros et les héroïnes ne brillent souvent qu'à ses dépens ? De ces romans où, pour stimuler le goût blasé du lecteur, on le galvanise au moyen d'une atroce amplifica-

Digitized by Google

tion des vices, des crimes et des misères de l'humanité ; où la vertu serait fade, nauséabonde; où les meurtres, les incestes, les adultères, les empoisonnements, le vol, sont les épices des plats qu'on y sert au public ; où les coups de poignard se donnent comme ailleurs les poignées de main; où l'intérêt qu'on y trouve est impatient, fiévreux, désordonné, maladif comme les évènements horribles qu'on y retrace ; où l'histoire n'entre que défigurée, grimaçante, et se conformant moins à la vérité qu'aux dramatiques exigences du jour; où l'on barbouille de sales impostures la figure respectable de nobles personnages, que l'équitable Clio nous avait appris à entourer de nos respectueux souvenirs !

Que doit-il rester de ces dévergondages littéraires ? Cela sans doute, le présent aura valu plus d'argent à leurs auteurs que l'avenir ne leur réservera de gloire, et leurs noms, si connus aujourd'hui, ne passeront pas plus à la postérité que ceux de leurs héros. Mais ils auront existé riches, recherchés, et cela suffit au matérialisme de notre époque, qui vit à l'heure et se soucie peu du lendemain.

Et toutefois, du haut de son importance, le romancier-feuilletoniste protége tous les arts et favorise toutes les industries, sans en excepter la sienne. Voici à ce sujet une petite anecdote de la vérité de laquelle nos lecteurs pourront s'assurer, en parcourant eux-mêmes les feuilletons du moment.

M. A***, l'un des pourvoyeurs du rez-de-chaussée d'un journal à la mode, fut sollicité par un bottier, de recommander à ses lecteurs son magasin et sa marchandise ; sa demande à cet égard était appuyée du cadeau de trois paires de bottes vernies, afin que l'auteur put juger par lui-même de l'excellence des produits de l'ouvrier; M. A***, sans refuser la requête de celui-ci, lui fit entendre qu'il ne pourrait agir pour lui que dans un intérêt collectif, soit en favorisant *aux mêmes conditions* d'autres industries que celle de la chaussure; le bottier comprit l'auteur, et revint le lendemain escorté d'un tailleur et d'une modiste qui, tout en se recommandant à la bienveillance de M. A***, prennent mesure d'un habit pour lui, et d'un vêtement complet pour Mme son épouse.

Le feuilletoniste leur promit son appui, les congédia avec urba-

Digitized by Google

nité, prit sa plume et traça ses lignes dans le corps de la nouvelle qu'il enfantait pour la gloire et le profit de son parrain le journal, et de ses clients le bottier, la modiste et le tailleur :

« C'était à la soirée de Mme la comtesse de Losbech que devait avoir lieu la première rencontre entre Aloïsa et Lindor; on conçoit combien il importait à tous deux de relever leurs avantages naturels de tous les charmes que la mode peut y ajouter ; aussi Aloïsa se fit-elle habiller de pied en cap par Mme Martin (1), et Lindor demanda à M. Sartorin (2) la grâce de ses fracs et la séduction de ses gilets schal : il emprisonna son pied mignon dans les bottes élégantes et vernies de M. Calso (3), et tous deux, parés avec le goût le plus pur, marchèrent pleins de confiance au devant l'un de l'autre. »

Les numéros, encadrés de parenthèses, renvoyaient le lecteur de ce passage à l'adresse précise de chacun des industriels cités, et, l'on doit le dire à la louange de M. A***, il fut fidèle à la protection qu'il leur avait promise ; ce fut chez eux qu'il fit habiller dès lors tous les héros et les héroïnes de ses nouvelles. En retour de cette attention extra-littéraire, M. et Mme A*** n'eurent à charger d'aucun frais de costumes le budjet de leurs dépenses annuelles.

La réclame, ainsi mariée au feuilleton, s'y glisse sous toutes les formes et s'étend sur tous les sujets, souvent pleine de naturel et de bonhomie, quelquefois gauche et même un peu brutale : on lisait dans le feuilleton d'un journal de province, il y a peu de jours, à propos d'une aventure extraite du moyen-âge dont il régalait ses lecteurs :

« La marquise souffrait alors d'une épouvantable rage de dents, et malheureusement pour elle, on n'avait point encore cet admirable eau *mélitone* de M. Chartin, d'Angers, qui calme à la minute ces horribles douleurs, et qui a remplacé tous les spécifiques *fallacieux* imposés jusqu'ici à la robuste crédulité publique. »

Encore une anecdote à ce sujet dont je garantis la plus scrupuleuse exactitude : « Un jeune auteur de province, infatué de la fiévreuse manie de faire sonner son nom par toutes les grandes trompettes de la capitale, envoya à l'un de ses amis qui y résidait, un recueil en trois volumes, le priant de s'intéresser au succès de cet

Digitized by Google

ouvrage, et d'en parler dans l'un des délicieux romans que l'heureux parisien faisait insérer dans les feuilles publiques ; il joignait à ses sollicitations à ce sujet, l'envoi de deux exemplaires de son recueil.

L'ami fit quelque temps la sourde oreille ; enfin, un jour que le provincial parcourait les journaux, il eut l'émouvante suprise de trouver au bas de l'un d'eux l'éloge de ses œuvres adroitement annexé à l'un des romans-feuilletons de son ami de Paris. Qu'on juge de son ravissement, quelque peu troublé cependant par l'erreur qu'avait commise cet excellent protecteur, en donnant pour se procurer l'ouvrage prôné, l'adresse d'un libraire à qui le provincial n'avait point confié la vente de ses livres. Plein de gratitude pour son brillant Mécène, il n'attribua cette fausse indication qu'à une erreur involontaire de celui-ci. Candide et primitif jeune homme! Le Mécène avait remis à vendre, au libraire indiqué par lui, les deux exemplaires que le provincial lui avait offerts, et c'était dans l'intérêt spécial de leur écoulement, que le feuilletoniste avait fait l'éloge des élucubrations de son crédule protégé.

Les deux exemplaires donnés se débitèrent ; le recueil à vendre resta au grand complet chez le libraire à qui il avait été remis, et tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes! O divine amitié, voilà de tes traits..... à Paris.

J. Petit-Senn.

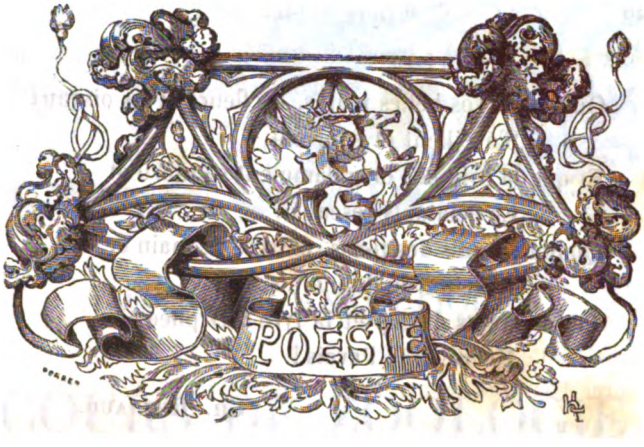
Trois fautes se sont glissées dans l'impression de l'article intitulé : *De l'illustration typographique*, inséré dans le dernier numéro :

Page 143, ligne 19, au lieu de : *le fond parle alors en faveur de l'accessoire*, lisez : *le fond passe.*

Page 144, ligne 20, *quand Callit grava*, lisez : *quand Callot.*

Page 149, ligne 21, *paragraphe flamboyant*, lisez : *paraphe.*

Digitized by Google



A MESDEMOISELLES LES JEUNES ÉCONOMES (1).

Pourquoi vouloir mêler parmi des joyaux d'or
Quelques hochets de cuivre?
Mesdames, dites-moi! que peut vous faire encore
Mon pauvre petit livre.
Lorsque de doux présents attirés par vos yeux
Votre corbeille est pleine,
Qu'en dessins variés vos doigts industrieux
Ont disposé la laine;

(1) Nous avons parlé d'un livre publié par M. Ch. Reynaud, sous le titre d'*Athènes à Balbek*. Voici un gracieux envoi que l'auteur a écrit sur un exemplaire offert à l'œuvre des Jeunes Économes, et échu en partage à M. l'abbé Perrin, curé de Saint-André-le-Haut, à Vienne.

Digitized by Google

Que, sous vos belles mains, les fleurs et les oiseaux
S'éveillent et sourient,
Et que la soie et l'or galamment se marient
En éclatants réseaux !
Quand j'y vois des tissus, œuvres de main de fée,
Pour qui je donnerais
Les diamants d'Alep et la lyre d'Orphée,
Hélas ! si je l'avais !

CH. REYNAUD.

25 Mai 1846.

Digitized by Google

ESQUISSE ANALYTIQUE

DU

COURS DE ZOOLOGIE,

PROFESSÉ

A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE LYON

PAR

M. LE DOCTEUR JOURDAN.

(Semestre de l'hiver 1846).

Pendant cet hiver, M. le docteur Jourdan a commencé les études de classification zoologique. Ces leçons orales, suivies par de nombreux auditeurs, nous ont paru si riches en idées neuves et vraies, si animées par une manière ingénieuse d'exposition, que la pensée nous est venue d'en essayer l'esquisse, afin de rappeler aux auditeurs de ce cours ces heures agréables et instructives passées sur les bancs de nos amphithéâtres.

PARTIE HISTORIQUE DES CLASSIFICATIONS ZOOLOGIQUES.

Dans cette exposition large, savante et judicieuse des travaux qui, depuis Aristote jusqu'aux modernes, ont créé la science si variée de l'histoire naturelle, que d'intelligence et

Digitized by Google

de labeurs dépensés à l'accomplissement de cette œuvre ! que de voyages longs et périlleux entrepris pour la recherche des choses ! que de richesses, de vies, de jours sacrifiés à cette étude vraiment grande et digne de l'homme ! que de noms illustres à chaque phase du développement de cette science ! que de vérités sublimes ! que d'imagination dans les créations de l'esprit humain ! notre admiration, selon l'expression de Linnée, commence aux petites choses et devient étonnement devant cette grande merveille de la création.

Les classifications sont le résumé de toute science. Dès que l'une de nos connaissances sort des langes de l'enfance, son âge viril s'annonce par l'ordre et l'harmonie qu'y établissent les classifications systématiques ou méthodiques ; car la classification est l'expression des lois les plus générales qui relient entre eux les faits d'un même ordre.

Tous les peuples qui eurent une civilisation, eurent aussi leurs connaissances en histoire naturelle ; tous cherchèrent à fixer ces connaissances acquises, transmises ou perfectionnées dans un certain ordre toujours établi sur un fait général.

Dans les temps anciens, un livre, écrit par l'homme d'après les traditions divines, raconte la création, et cette narration est une classification tellement simple, grande et vraie que la science moderne y recherche encore une autorité imposante. Dans ce livre de la Genèse, Moïse, élevé dans les temples d'Egypte, à la cour des Pharaons et dans la caste des prêtres savants, nous a transmis les antiques traditions de ce peuple si singulier et les notions qu'il possédait. Dans l'Inde, où tant d'idoles ont défiguré le culte primitif, on retrouve encore, dans l'image de la statue du Dieu universel et éternel, une expression savante et rigoureuse de la création. Quelle profonde intuition de la vérité dans cette figure de la divinité, formée de l'union des deux sexes, dans ce réveil du Dieu qui crée, par la puissance de sa virilité, l'œuf, origine des êtres

Digitized by Google

organisés, et dont la fécondité féminine secoue, des replis d'un voile mystérieux, toutes les formes des êtres vivants, dans l'ordre précis de leur succession !

Toutes ces idées vraies, mais confuses, éparses, viennent se concentrer dans la Grèce où deux hommes les fécondent de toute la puissance dont l'intelligence humaine est capable : Platon et Aristote, le maître et le disciple. Platon qui, s'inspirant dans la méditation abstraite de l'esprit, renverse l'ordre de la création, et fait de l'homme le principe de tous les êtres. Selon lui la dégénérescence de l'espèce humaine devient l'origine des êtres inférieurs, sorte de châtiment infligé à la corruption de la race primitive par la défaillance des trois ames. Dans cet étrange arrangement, Platon saisit cependant avec vérité les rapports entre les êtres vivants, de manière que tous dépendent ou de ceux qui précèdent ou de ceux qui suivent, et tous n'ont qu'une même origine, l'homme, et qu'un terme, la plus inférieure des créatures.

Aristote, le grand disciple, si différent de son maître par son point de départ, l'observation, Aristote arrive, d'un seul pas, à une classification que l'on peut encore comparer, sans désavantage, à celle que nous estimons aujourd'hui la meilleure, tant Aristote a donné d'étendue et de lumière à la science de l'observation ! Sa classification zoologique est toute fondée sur certains faits généraux de l'organisation des êtres, et nous conservons encore, dans nos livres, plusieurs de ses divisions importantes. Aristote a, le premier, établi cette distinction des animaux *à sang chaud*, et des animaux privés de sang, ou, comme nous dirions, à *sang froid* ; il s'est servi de cette autre distinction si connue des *vivipares* et des *ovipares* ; enfin il se montre plus supérieur encore dans ses travaux d'anatomie comparée où, généralisant les actes des animaux, il a, le premier, formulé ce dogme, si vrai en zoologie, que les animaux sont des êtres qui sentent et se meuvent, et qui par là

Digitized by Google

se séparent des végétaux insensibles et fixés au sol. De la Grèce poétique et savante les études d'histoire naturelle passèrent à Rome : Pline et Galien les représentent, mais dévoyées et sans progrès, comme si ce fut assez pour Rome de remplir ses cirques des bêtes féroces de la Lybie ou de l'Asie. Pline, narrateur peu exact et sans méthode, n'a laissé aucun travail utile à la science ; Galien, médecin grec, n'est remarquable que par quelques études d'anatomie comparée.

Alors il faut, à partir de cette époque de décadence dans toutes les connaissances, franchir un long espace de temps rempli par les bouleversements du monde romain et par la fondation de nouveaux empires, pour retrouver les sciences naturelles reprises, au XVIe siècle seulement, par Bilon, historien des animaux aquatiques, Rondelet, auteur d'une icthyologie, Gessner Conrad qui publia une classification du règne animal, et Jonsthon, compilateur méthodique des auteurs de l'antiquité.

Vers cette époque des premiers essais, le génie de Descartes répandit dans les écoles une philosophie qui rappelle la manière de Platon et qui régna pendant longtemps en souveraine sur le monde savant. Comme le philosophe grec, Descartes imagine, dans ses méditations, une création singulière.

La matière, agissant par ses tourbillons, crée les êtres. L'organisation des êtres règle ses actes par des tourbillons de fluides et de liquides. Les animaux n'ont en propriété qu'une constitution automatique. L'ame de l'homme est immortelle et placée dans la glande pinéale du cerveau : corollaires abrégés des sujets nombreux de longues disputes scolastiques.

En Angleterre, Jean Ray commençait cependant à déblayer la voie perdue depuis Aristote : il fit, tout à la fois, de la méthode et du système.

Jean Ray suit l'ancienne division des animaux en quadrupèdes, oiseaux et poissons. Il les caractérise par le nombre des pieds et par leur forme.

Digitized by Google

Deux hommes remplissent le XVIIe siècle de leurs glorieux travaux. L'un, Linnée, fils d'un pauvre paysan d'une province de Suède, devient le grand législateur de la botanique; l'autre, Buffon, né d'une famille opulente, règne en prince sur le monde par la grandeur et l'éloquence de ses œuvres; de telle sorte que personne, depuis Aristote, n'avait encore porté si haut le rôle de savant. Ces deux hommes de génie furent cependant opposés l'un à l'autre et précisement par les mêmes causes qui, un peu plus tard, divisèrent d'opinion Cuvier et Geoffroy St-Hilaire.

Linnée fut le premier qui formula une classification embrassant les trois règnes de la nature si majestueusement esquissés dans ce prologue remarquable *Imperium naturæ*. Dès lors sont fixés les caractères positifs des trois règnes. :

Les minéraux existent;

Les végétaux naissent, croissent et meurent.

Les animaux naissent, croissent, meurent, et, de plus, ils sentent et peuvent se mouvoir.

En zoologie, la circulation et par conséquent son centre principal, le cœur, est la base de sa classification des animaux.

Buffon, observateur si profondément méditatif, donne, après dix ans d'études, son exposé des grands phénomènes de la nature, dans lequel tant de vérités sont pressenties et dont la plupart reçoivent aujourd'hui une si complète confirmation. Les époques de la nature sont un chef-d'œuvre d'intelligence, et personne, avant Buffon, n'avait exposé cette géogénésie avec cette puissance de pensée, cette pompe de langage, cette grandeur de vues et cette sagacité de raisonnement; aussi, lorsque ces études parurent, le monde savant fut vivement impressionné et Buffon, comme Aristote, se vit entouré d'honneurs et de richesses, circonstances qui devaient faciliter l'acomplissement de son œuvre.

En zoologie, Buffon fut moins heureux que Linnée. Ennemi

Digitized by Google

déclaré des systèmes et des méthodes, il soutint, en principe, qu'il n'y a, en histoire naturelle, que des individus. De là ce manque de suite dans sa manière de faire l'histoire des animaux; cependant, entraîné par la nature des choses, il forme encore des groupes d'êtres remarquables par leur similitude générale.

Malgré un si redoutable adversaire, De Jussieu éleva une école qui devait bientôt s'illustrer dans la voie des systèmes et des méthodes dont Linnée avait démontré l'utilité pour la mémoire et pour la science, par l'ordre qu'elle introduit dans les études.

Le genevois Charles Bonnet fut un contemporain de ces hommes illustres; nous lui devons des expériences ingénieuses et patientes, des observations intelligentes et des méditations savantes qu'il dicta lorsque ses yeux fatigués par le travail des expériences le réduisirent à lui-même. Ce naturaliste, si distingué encore à côté de Linnée, de Buffon et de Jussieu, a laissé dans la science d'utiles travaux. Ses expériences ont démontré la régénération de diverses parties du corps de certains animaux ; il expliqua le premier la singulière procréation des pucerons ; il a donné une analyse précise de la fonction respiratoire des feuilles des végétaux, et, dans ses considérations générales sur les êtres organisés et sur leurs facultés de reproduction, il voulut constater le principe de l'évolution des germes.

Le dernier ouvrage de Bonnet est une large et grande contemplation de la nature. Il enchaîne là tous les êtres, et, sans être panthéiste, il y comprend la divinité même du sein de laquelle tout est sorti, et dans laquelle tout doit s'absorber après une existence pendant laquelle toute création doit s'épurer, s'éthérer, se spiritualiser. Enfin, Bonnet, en terminant cette œuvre, interrogeant son esprit profondément religieux, sent naître en lui les pressentiments d'une vérité qui doit bientôt appa-

Digitized by Google

raître, et il jette dans ce monde, alors imbu des idées cartésiennes, ces questions qui dûrent paraître étranges : les animaux ne sont-ils pas des êtres intelligents, n'ont-ils pas peut-être une ame impérissable? Et ne serait-il pas permis de classer ces êtres d'après leur manifestation d'instinct et d'intelligence à divers degrés?

Lamark eut plus d'un rapport avec Charles Bonnet. Ce zoologiste a répandu dans ses ouvrages une philosophie que l'on trouve portée à un haut degré de pénétration et de singularité. Tout au contraire de Platon, Lamark a voulu démontrer que l'homme est né de l'espèce la plus inférieure des êtres. Selon lui, il n'y a pas eu de création d'espèces primitives qui se sont perpétuées telles; mais une espèce a commencé une série de transformations de plus en plus complexe d'organisation, et ces transformations organiques successives ont constitué toutes les espèces animales. Lamark porte aux extrêmes cette idée d'affiliation et cette forte tête, d'abstractions en abstractions, nous entraîne logiquement dans la résolution des problêmes les plus ardus de la création. Partisan déclaré de la génération spontanée, il considère la matière créée comme douée par la divinité de la puissance organisatrice qui doit entrer en action selon les conditions accidentelles de son existence. Lamark expose, d'après ces principes, la coordination du règne animal, et le fonde sur l'irritabilité, propriété caractéristique de l'animal. Il forme, dans ce règne, quatorze classes rangées selon le développement progressif de l'organisation, en partant du plus inférieur des animaux, et il les range selon six degrés d'irritabilité ; de là cette distinction des animaux en intelligents, sensibles et irritables ou apathiques, et cette distinction, non moins remarquable, des animaux en vertébrés et invertébrés (1).

(1) Au 1er degré, Infusoires. — Polypes.

Digitized by Google

Lamark rappelle aussi son prédécesseur Charles Bonnet, lorsque, considérant la destinée future de l'homme, créature distincte du règne animal par un caractère spécial de raison et de moralité, il pressent que sa nature, de plus en plus dépouillée de ses enveloppes matérielles, atteindra un degré de perfection telle qu'elle sera dès-lors en harmonie avec le créateur et participera de la nature des anges.

L'Allemagne, si profondement instruite et si philosophique, a fourni aussi sa carrière dans ces sciences de l'histoire naturelle. Les idées nouvelles, professées dans ses écoles sous des formes si singulières, ont été revêtues de formules plus appropriées à chaque nation et fort répandues dans l'enseignement public. Kant est le fondateur des idées générales, et Oken les représente aujourd'hui dans ses applications. Ces abstractions savantes embrassent toutes les sciences humaines et forment une théorie qui a engendré une œuvre considérable dans l'histoire de l'esprit humain.

Gœthe a, le premier, admis en principe la préexistence des formes primitives, indépendantes de la matière, ce qu'il expose dans une savante analyse des organes des êtres.

Kielmayer cherche à démontrer que l'homme, individu dans son développement organique, offre tous les degrés divers d'organisation du règne animal avant d'arriver à son

	3	4			
2e degré,	Radiaires. —	Vers intestinaux et marins.			
	5	6			
3e degré,	Insectes. —	Arachnides.			
	7	8	9	10	
4e degré,	Crustacés. —	Annelides. —	Cirripèdes. —	Mollusques.	
	11	12			
5e degré,	Poissons. —	Reptiles.			
	13	14			
6e degré,	Oiseaux. —	Mammifères.			

Digitized by Google

âge adulte. De là onze états de transformations successives, et dans lesquels les espèces animales sont simplement des arrêts de développement à divers degrés.

Schelling poussa jusqu'au panthéisme le plus complet ces abstractions philosophiques. Au dessus du *moi* et du *non moi* de Kant, il place l'absolu qui régit toutes choses. Il établit que l'univers est un être daus lequel son principe, l'absolu, se revèle sous les deux formes spirituelle et matérielle : c'est l'univers Dieu; l'absolu c'est tout, et tout est Dieu.

Oken, le dernier de tous, cherche à dégager la philosophie de son prédécesseur de ce panthéisme. Il divise ce principe absolu de Schelling en deux principes, l'immatériel et le matériel ; la nature, dès-lors, n'est plus que la réaction du premier sur le second ; ou, comme nous le dirions, la matière suit l'impulsion des lois qui la régissent.

L'homme termine et couronne l'œuvre du règne animal ; il en est l'expression sommaire la plus complète ; dans son évolution, il en représente tous les degrés : c'est le microcosme de ce règne; mais, psychologiquement, l'homme est doué de facultés élevées à un degré supérieur; puis, il reproduit et explique les idées de Kielmayer et de Gœthe sur la constitution organique des parties (1). Enfin, comme pour

(1) Oken établit la classification du règne animal sur le développement progressif du système organique, et distingue cinq degrés dans lesquels s'arrangent toutes les subdivisions :

1er degré, Animaux à germe. — Germiers.	Spermiers.	Infusoires.
	Oviers.	Coraux.
	Fetiers.	Zoophytes.
2e degré, Animaux à sexe. — Sexiers.	Reiniers.	Radiaires.
	Femelliers.	Moules.
	Musculiers.	Limaces.
3e degré, Animaux à entrailles. — Entrailliers.	Intestiniers.	Vers.
	Veiniers.	Crabes.
	Pulmoniers.	Mouches.

Digitized by Google

donner une valeur plus grande encore à cette philosophie, M. de Humboldt publie actuellement une étude de la nature fondée souvent sur ces abstractions si difficiles à bien saisir et à bien exposer, mais entourées de tout ce que les sciences présentent de plus brillant dans leurs théories. Cette esquisse historique se termine par plusieurs hommes dont les travaux ont singulièrement agrandi l'étude des sciences zoologiques, et introduit, dans l'enseignement public, ces connaissances dont Buffon et Linnée avaient inspiré le goût, c'est nommer Duméril, Cuvier, de Blainville, Geoffroy St-Hilaire et Latreille.

Duméril, dans un ouvrage publié au commencement de ce siècle sur l'ensemble des sciences naturelles, expose une sage analyse des idées fondamentales de tous les naturalistes, ses prédécesseurs ou ses contemporains. Pour le règne animal, il développe la phrase Linnéenne qui les caractérise avec une si juste précision, et tous ses efforts tendent à restituer à cette faculté de sentir et de se mouvoir toute son importance. Cependant, au lieu de prendre le système nerveux pour base de sa classification du règne animal, Duméril se laisse entraîner par l'influence des travaux d'un homme de génie qui devait bientôt dépasser en puissance tous ses prédécesseurs.

Toutefois Duméril, dans ses divisions principales, consacre

4e degré, Animaux à chairs. — Carniers.	Ossiers.	Poissons.
	Musculiers.	Reptiles.
	Nerviers.	Oiseaux.
5e degré, Animaux à sens. — Sensiers.	Sensiers.	Mammifères.

Les ordres, dans les mammifères, sont fondés sur les mêmes principes. On y trouve cinq ordres : 1° Germiers pattiers ; 2° Sexiers soliers ; 3° Entrailliers griffiers ; 4° Carniers sabotiers ; 5° Sensiers onguliers. — Chaque tribu est subdivisée d'après les organes des sens, en Peaussiers, Languiers, Nasiers, Oreilliers, Oculiers.

Digitized by Google

le principe déjà connu de la loi de subordination des organes et des fonctions. Le règne animal est divisé en neuf classes dont il développe les subdivisions, soit en profitant des travaux des zoologistes anciens, soit en créant quelquefois des signes distinctifs plus ou moins heureux (1).

Cette classification fut remarquable en ce qu'elle établit un ordre général inverse de celui des classifications ordinaires ; la série animale part des animaux les moins bien organisés et se termine aux animaux les plus supérieurs et à l'homme dont Duméril ne fit qu'une espèce divisée en cinq races. Ce zoologiste se montra ingénieux et observateur éclairé dans les subdivisions de ces groupes méthodiques.

Les sciences d'histoire naturelle reçurent alors un maître dont la haute puissance, égalant celle de Buffon, rivalisa peut-être avec celle d'Aristote. Ce qui distingue Cuvier entre tous, c'est la rectitude des idées, la sévère précision des observations et un langage clair, approprié aux choses qu'il décrit. Ces qualités, portées à un degré supérieur, inspirèrent à Cuvier une répulsion décidée pour les grandes et abstraites conceptions qui commençaient alors à se répandre dans les écoles françaises par l'enseignement de Geoffroy St-Hilaire, homme doué d'une inspiration si originale et parfois si puissante.

C'est moins encore dans son règne animal, œuvre impor-

(1)

1re classe.	INVERTÉBRÉS.	Non articulés, sans respiration ni circulation.	Zoophytes.
2e classe.		Non articulés, respiration, circulation.	Mollusques.
3e classe.		Art. en dehors, sans membres.	Vers.
4e classe.		Art. en dehors, avec membres, respir. branch.	Crustacés.
5e classe.		Art. en dehors, — respir. trachées.	Insectes.
6e classe.	VERTÉBRÉS.	Art. en dedans, vertébrés ovipares.	Poissons.
7e classe.		Art. en dedans, ovipares.	Reptiles.
8e classe.		Art. en dedans, peau couverte de plumes.	Oiseaux.
9e classe.		Art. en dedans.	Mammifères.

Digitized by Google

tante, mais restée imparfaite, que dans les différentes publications de ses leçons sur diverses parties des sciences naturelles que l'on retrouve tous les titres de gloire de Cuvier.

Dans ses diverses études de classification du règne animal, ce grand zoologiste fixe avec précision les principes qui doivent en être les bases essentielles.

Il indique le système nerveux comme devant être le véritable régulateur de l'organisation animale ; idée féconde, mais qu'il laissa stérile.

Nul, mieux que lui, n'a prouvé que ce n'est qu'avec l'ensemble de tous les caractères spéciaux que l'on doit caractériser les espèces qui ont été créées ce qu'elles sont encore.

Enfin, s'il a pensé que l'on devait, dans cette science, procéder du connu à l'inconnu, en commençant par l'homme qu'il croyait être le mieux connu parce qu'il était sans contredit le plus amplement étudié, il faut avouer que, le principe restant le même, il est aujourd'hui nécessaire de renverser l'ordre de ces matières d'étude, et de les commencer par l'étude des animaux les plus inférieurs, si complétement étudiés depuis Cuvier. Ces idées conduisirent Cuvier à distinguer, dans le règne animal, quatre formes principales qui devinrent les quatre embranchements si connus des animaux, vertébrés, mollusques, articulés et zoophytes.

Bernard de Palissy, Pallas, Leibnitz, Wegwood, Blumenbach, Camper, Buffon ébauchèrent à peine quelques idées sur la science palœontologique. C'est réellement l'œuvre de Cuvier qui, par ses grands travaux et ses savantes analyses, a donné les principes exacts et les exemples démonstratifs de cette vaste étude de tout un monde inconnu.

De l'étude comparée des divers squelettes d'animaux vertébrés est sortie la formule de cette belle loi de corrélation des organes, base nécessaire de toute la palœontologie ; de telle sorte qu'avec un mince débris d'un animal fossile, la pensée

Digitized by Google

reconstruit en entier l'animal, et en raconte l'histoire avec autant de précision peut-être que si son espèce vivait encore. Aussi les problêmes si ardus, qui embarrassaient tant cette science, furent-ils bientôt résolus et ce fut la révélation d'un monde immense, resté jusqu'alors complètement ignoré.

Cuvier admet des créations variées qui se sont succédées, et, avec sa sagacité si sûre, il démontre que les fossiles des terrains les plus anciens avaient appartenu à des animaux considérablement différents des animaux qui ont laissé leurs débris dans les terrains les plus récents; qu'ainsi, trois grandes catastrophes ensevelirent trois créations entières dans des couches successives de terrains divers.

Les travaux zoologiques de M. de Blainville comprennent diverses études, aboutissant à des classifications zoologiques ingénieuses dont la plus récente est, en esquisse, celle-ci :

Trois sous-règnes, 1er des zygozooaires ou animaux pairs.
2e des actinozoaires ou rayonnés, 5 classes.
3e heterozoaires irréguliers.

1er type	osteozoaire ou vertébrés.	1er sous type, vertébrés vivipares. Mamifères, 5 classes.
		2e sous type, vertébrés ovipares, 6 classes.

2e type entomozoaires. . . . . 7 classes.
3e type malacozoaires. . . . . 3 classes.
4e type intermédiaires. . . . . 3 classes.

Encore plus que Cuvier, M. de Blainville semble se pénétrer de l'importance, si haute en zoologie, du système nerveux et il le considère comme la chose essentielle de l'organisation animale; aussi paraît-il rester plus fidèle à ce principe, lorsqu'il s'efforce de démontrer que des animaux de types différents peuvent s'élever, par le développement de leur système nerveux, à un même degré d'animalité. C'est avec cette pensée

Digitized by Google

féconde que M. de Blainville a formé le tableau d'une double série animale, reliée à ses points extrêmes par les animaux les plus supérieurs et les plus inférieurs.

Le dernier de tous les classificateurs est Latreille dont les idées semblent un écho de la pensée de Lamark. Il adopte le principe si souvent répété, depuis la définition de Linnée, que le système nerveux est bien la chose organique essentielle dans l'animal et en fait la base de sa division du règne.

Trois séries :
- 1re. Spinicérébraux ;
- 2e. Céphalidiens ;
- 3e. Acéphales.

C'est-à-dire, les animaux intelligents, les animaux instinctifs, et les animaux automatiques :

1re SÉRIE.		2e SÉRIE.	3e SÉRIE.
Spinicérébraux.		Céphalidiens.	Acéphales.
A. intelligents vertébrés.		*A. instinctifs.*	*A. automatiques.*
	1re RACE.	1re RACE.	
Hematernes, sang chaud.	Mammifères.	Mollusques.	Enthelminthes.
	Monotrèmes.		Echinodermes.
	Oiseaux.		Acalèphes.
			Polypes.
	2e RACE.	2e RACE.	
Hemacrymes, sang froid.	Reptiles.	Insectes.	
	Amphibies.		
	Ichtyodères.		
	Poissons.		

Cette classification, vraie sous le rapport psychologique, consacre le principe si important de la prédominance du système nerveux sur les autres organes, et, malgré l'ordre un peu confus dans la manière de grouper les espèces animales, c'est une voie nouvelle ouverte dans les sciences zoologiques.

Après cette revue des principaux classificateurs et de leurs

Digitized by Google

travaux les plus importants, M. le professeur Jourdan commence ainsi l'exposition de sa propre introduction au règne animal.

INTRODUCTION AU RÈGNE ANIMAL.

Lorsque nos yeux contemplent la nature, la beauté des végétaux, leur variété, leur brillante floraison charment tous nos sens; les minéraux, par leur masse et par leur puissance, excitent nos pensées méditatives; plus qu'eux encore les animaux nous intéressent par une conformité singulière d'existence et d'organisation; comme nous, ils sentent la douleur et le plaisir; comme nous, la plupart manifestent des affections et même des sentiments.

Après avoir jeté ce premier coup d'œil sur l'ensemble de la création, M. Jourdan règle la marche qu'il suivra dans le développement des prolégomènes de ses études sur le règne animal. Ces études peuvent être divisées en plusieurs sections principales, dans lesquelles des principes de philosophie générale, essentiels à connaître, viennent se ranger méthodiquement.

1er Chapitre. Comparaison entre les êtres organisés, les végétaux et les animaux.

2e Chap. Comparaison des êtres organisés avec le règne inorganique.

3e Chap. Enchaînement entre les trois règnes par leurs réactions réciproques.

4e Chap. Études des fossiles servant à remplir certaines lacunes dans les deux règnes végétal et animal, donnant aux géologues les caractères essentiels pour l'étude régulière des dépôts minéraux successivement formés à la surface du globe, et révélant par des organisations vitales particulières les diverses conditions de climatologie sur différentes parties de la terre.

Digitized by Google

5° Chap. Géogénie générale; son état passé, présent et à venir.

6e Chap. De l'ordre et de l'harmonie dans tous ces faits qui s'accomplissent régulièrement et d'une manière invariable sous l'influence de lois générales et spéciales. Unité de lois pour chaque règne. Loi d'attraction régissant les corps célestes, loi de composition pour le règne minéral, loi de formativité pour le règne végétal, loi d'animation pour le règne animal; combinaisons de ces lois dans un degré successif de subordination.

7e Chap. Les corps, formés sous l'empire de chacune de ces lois, revêtent un caractère qui rappelle invariablement leur loi spéciale et qui constitue chaque corps ce qu'il est; de là, cette nécessité absolue d'établir leur classification sur ces principes recteurs: les minéraux par leur composition, les végétaux par leurs formes, les animaux par leur faculté de sentir et de se mouvoir, à divers degrés de puissance.

8e Chap. Considérations sur les fonctions des animaux dans leurs conditions de subordination naturelle.

1° Fonctions de sensibilité et de locomotilité ;

2° Fonctions de la génération ;

3° Fonctions de la nutrition : { respiration, digestion, circulation.

9e Chap. De l'espèce considérée dans le règne minéral soit vivant soit éteint, suivant un mode simultané ou successif de création.

10e Chap. Application de ces principes de philosophie naturelle à la classification du règne animal, trois types, trois séries : mollusques, articulés, vertébrés, et six degrés du développement du système nerveux et de ses phénomènes fonctionnels.

Digitized by Google

Ce semestre d'études ne comprend que les trois premiers chapitres.

CHAPITRE I.

LES VÉGÉTAUX COMPARÉS AUX ANIMAUX, DANS LEURS RAPPORTS ET LEURS DIFFÉRENCES.

Les végétaux, comme les animaux, naissent, croîssent et meurent ; leurs tissus élémentaires sont très identiques ; du tissu utriculaire procèdent tous les organes de la végétation, vaisseaux à chapelets, à spires, à trachées, à embranchements ; puis les organes composés, l'écorce, la tige, les feuilles, les corps glanduleux.

Du tissu cellulaire des animaux procèdent les mêmes organes, ainsi les vaisseaux à chapelets, lymphatiques, chylifères, nerveux, artériels ; ensuite tous les organes composés, les membranes muqueuses, séreuses, synoviales, les cartilages, les os, etc. et les glandes.

Cette similitude de composition organique annonce une espèce de similitude analogue dans les fonctions de la vie végétale et animale. En effet, la nutrition d'une plante est comparable à la nutrition d'un animal; il n'y a que ces différences: la plante puise, dans la terre, par ses radicelles et ses spongioles les sucs qui conviennent à sa nature ; l'animal introduit dans un sac stomacal les matériaux nutritifs, les élabore et en recueille les éléments convenables à sa substance. Le suc nutritif, dans la plante comme dans l'animal, est porté par des vaisseaux au contact de l'air atmosphérique qui agit puissamment sur la sève et sur le chyle ; c'est par les feuilles de

Digitized by Google

la plante que ce phénomène a lieu, c'est dans les poumons que cette respiration s'accomplit dans l'animal ; seulement ici, l'opération a un résultat différent; tandis que l'air désoxyde l'acide carbonique contenu dans la sève et y laisse le carbone nécessaire à la vie végétale, cet air, dans l'animal, oxyde le carbone du chyle ou du sang et l'entraîne au dehors.

Cet acte de la respiration, dans les deux règnes, est suivi de la circulation du *cambium* pour les plantes et du sang artériel pour les animaux, et cette circulation transporte dans toutes les parties des êtres organisés les matériaux propres à la constitution variée de leurs divers organes. De là une assimilation analogue de part et d'autre et retour dans la circulation, vers la respiration des matériaux superflus ou vieillis.

Les végétaux, comme les animaux, évaporent des matières aqueuses et ne peut-on pas comparer la chûte naturelle de diverses parties d'une plante à cette sécrétion dépuratrice des animaux par les voies urinaires?

La similitude est égale dans les fonctions génératives; de part et d'autre tous les modes de propagation sont communs.

La plante se reproduit par gemme et bouture, par fissiparité, par bourgeons, par graine, par voies sexuelles; ces modes sont les mêmes dans le règne animal.

Mais, dans cette ressemblance si complexe des êtres organisés des deux règnes, on est frappé par un caractère de différence si grande que l'esprit ne peut concevoir l'abîme qui les sépare en cela l'un de l'autre. — Cette différence si merveilleuse, si incompréhensible, réside dans une faculté que possèdent seuls les animaux, faculté de sentir et de se mouvoir : l'organisation animale renferme deux substances organiques nouvelles, tellement confuses à leur origine qu'on ne saurait définir avec précision les caractères de chacune de ces granulations grisâtres, origine des systèmes nerveux

Digitized by Google

et musculaire, organes primordiaux de la sensibilité et de la motilité.

Ces éléments organiques de la vie animale subissent un développement progressif comme ceux de la vie végétative ; ainsi cette organisation caractéristique du règne animal doit être la base de la classification des animaux, selon une échelle organique et psychologique, commençant à une unité d'origine et de fonctions, et se résolvant dans une unité vitale.

L'évolution du système nerveux consiste dans une concentration progressive de la matière nerveuse, éparse d'abord dans des ganglions multiples, condensée de plus en plus dans des ganglions moins nombreux, et ensuite concentrée au degré le plus élevé de l'évolution dans le système nerveux cérébrospinal des animaux vertébrés.

L'évolution fonctionnelle de la sensibilité nerveuse se développe en deux sens, et, par des modifications successives, manifeste les instincts, les sentiments, la moralité, ou bien la sensation, les actes de jugement et le raisonnement qui arrive à la science.

L'évolution du système musculaire consiste dans une multiplicité et une indépendance de plus en plus grande des faisceaux musculaires. Ses phénomènes fonctionnent, se développent à partir de la motilité, en deux sens : spontanéité, locomotion instinctive, expressions, volonté instinctive, locomotion délibérée, langage, volonté raisonnée, adresse manuelle, parole et libre arbitre ; dans un autre sens, en reproductivité, mémoire, imagination et poésie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

COMPARAISON ENTRE LES ÊTRES ORGANISÉS ET LES ÊTRES INORGANIQUES.

Entre les corps qui vivent et les corps privés de vie la différence est sensible.

La vie, qui distingue si évidemment les êtres organisés des corps inorganiques du règne minéral, est cette faculté par laquelle certaines combinaisons corporelles sont maintenues, pendant un certain temps, dans des êtres doués de durée et de formes limitées. Dans ces êtres, la vie est comparable à un tourbillon entretenu aux dépens des choses extérieures. L'être organisé s'approprie ainsi des élémens nécessaires à la constitution particulière de son corps limité, dans l'espace et le temps, par une durée et une forme spéciales. La vie commence et se continue donc par cette puissance de prendre et de rejeter incessamment des substances extraites du monde extérieur. Du moment que cette espèce de tourbillon cesse la vie s'éteint; alors arrive la dissolution de la forme spéciale par la désagrégation des substances constitutives du corps organisé, et, par cette mort, dissolution, putréfaction ou décomposition, les substances organiques se résolvent en gaz, en liquides, en solides de natures diverses, qui rentrent dans le règne inorganique, source et tombeau de la vie. Quelques-unes de ces formes organiques, plus homogènes et moins altérables, ensevelies dans le sol, constituent ces débris fossiles que l'on retrouve dans la terre et qui remontent jusqu'aux terrains de transition, époque de la première apparition évidente de la vie sur la terre.

Digitized by Google

Ainsi l'être vivant est une forme douée d'une certaine durée d'existence. Les formes vitales sont variées à l'infini, quoique toutes se rapportent à certains types de configuration; la durée de la vie est inégale pour chaque être : comparez l'éphémère au chêne, au corbeau, à la fleur, etc.

La forme a préexisté, dans la pensée du Créateur, à la matière, comme, dans l'esprit du potier, préexiste l'idée de la forme du vase avant qu'il en pétrisse l'argile.

La forme est la chose essentielle pour les êtres vivants; c'est tout pour eux. C'est leur caractère d'individualité même, car nous avons vu combien leur composition élémentaire offrait de ressemblance.

Cette forme se transmet, et, comme preuve irrécusable de l'essentialité de la forme, un individu vivant a reçu du Créateur la puissance incompréhensible de concevoir et d'engendrer des êtres semblables à lui-même. Dans la conception, la matière n'est rien en comparaison de la forme; tout ce qui vit commence par une goutte de mucosité dans laquelle se développe bientôt une vie individuelle avec une forme spéciale, animale ou végétale. Ainsi, non seulement les êtres organisés vivent, croissent et meurent, mais encore ils naissent.

L'être créé est toujours né d'un individu semblable à lui. Dieu a doué l'être arrivé à l'état adulte de la faculté de se reproduire, en détachant de son corps une minime parcelle de lui-même; de telle sorte que la reproduction n'est en quelque manière que la continuation d'une même individualité constituant l'espèce, et, de même que les individus ont leur durée limitée, les grandes individualités, que l'on appelle espèces, ont aussi la leur.

Les êtres organisés se nourrissent, en empruntant au monde extérieur des matières alimentaires qui s'élaborent dans l'intérieur de leurs organes par des actes de chimie vivante, jusqu'à subir une modification telle que ces matières devien-

Digitized by Google

nent propres à une assimilation. Ainsi absorbées, ces substances tour-à-tour se combinent avec les tissus vivants et sont incessamment rejetées en dehors par diverses voies de sécrétion. C'est donc par intususception et non par juxtaposition que les corps vivants s'entretiennent.

Dieu a permis à l'homme d'imiter dans un laboratoire les diverses matières minérales. Mais il a renfermé dans un mystère impénétrable la plus simple des combinaisons organiques vitales. Tout notre art n'opère jamais que sur un véritable *caput mortuum*.

Les corps minéraux sont des agrégations de molécules semblables entr'elles qui persistent dans leur état, jusqu'à ce qu'une force extérieure vienne agir sur eux pour rompre cette cohésion. Il n'existe donc, en eux, aucun mouvement vital. Leur existence serait éternelle, s'ils n'éprouvaient l'action de divers agents qui brisent cette force d'agrégation ; telle est l'influence de la chaleur, de l'électricité, des eaux, des acides, de l'air et d'autres substances ayant avec les minéraux des affinités diverses.

On ne peut changer la substance d'un minéral sans changer son individualité, tandis que l'être organisé reste, lui, indépendant de ses absorptions accidentelles. Aussi, pour les corps inorganiques, fixité et repos ; pour les corps organisés, mouvement et variations.

Les minéraux, ne vivant pas, ne peuvent mourir. Il peut survenir dans un corps minéral une dissolution, une désagrégation de ses molécules qui anéantit l'espèce, la variété, et ce mouvement le transforme en un autre individu ou variété ; mais, dans un être vivant, lorsque le mouvement cesse, la mort survient, il périt.

Les additions de substance minérale ne changent en rien la matière ; ce n'est qu'une agglomération plus considérable de substances semblables. La molécule constituante a le même

Digitized by Google

caractère que le tout. Mais, dans les êtres organisés, il n'en est pas ainsi : l'individu forme un tout ; on ne peut en retrancher aucune partie ni en ajouter aucune, sans porter atteinte à cette individualité.

La composition, qui n'est qu'accessoire pour les corps organisés, est, au contraire, le fait essentiel pour le règne minéral ; et la forme, qui n'est qu'accessoire pour les corps inorganiques, est, au contraire, d'une importance absolue pour les êtres vivants. Examinez, analysez toutes les nombreuses variétés de carbonate de chaux, c'est toujours, quelle que soit la forme qu'il revête, du carbonate de chaux. Mais voyez les corps doués de vie; sous ces formes si multipliées que d'individualités, quelle que soit la nature de leurs éléments !

La vie, c'est donc la forme continuée par le tourbillon vital, naissant dans la conception, douée, à l'état adulte, de la faculté de se propager par génération dans des individus nouveaux, et qui se détruit, après une certaine durée de temps, par la cessation du tourbillon vital.

Dans le règne minéral, rien ne vit, ne naît, ne meurt, ne se propage.

CHAPITRE III.

ENCHAÎNEMENT DES TROIS RÈGNES ET RELATIONS ENTRE LES DEUX RÈGNES ORGANISÉS.

Les rapports entre les règnes de la nature n'existent presque exclusivement que dans deux substances, l'air et l'eau. Ces rapports ne sont nombreux que dans ces substances qui se retrouvent abondamment dans leurs éléments constitutifs. Il y a même plus, c'est que les substances minérales solides qui

Digitized by Google

doivent faire partie des êtres organisés sont forcément réduites préalablement à l'état gazeux ou liquide.

Nous ne saurions comprendre comment la vie pourrait exister là où il n'y aurait ni eau ni air; c'est surtout d'après ce principe que, d'induction en induction, on a pu contester toute organisation à la surface de notre satellite, la Lune, qui paraît n'avoir ni atmosphère ni eau.

Quoiqu'il en soit, sur la terre, la forme gazeuse et liquide des substances est chose nécessaire dans les aliments des corps organisés. L'on serait ainsi conduit à penser que la constitution de notre globe n'a pas toujours eu l'état solide actuel, que, dans des temps reculés, les corps qui le composent étaient à l'état de vaporisation et de liquidité.

Or, dans les éléments constitutifs de l'air et de l'eau, nous voyons figurer l'oxygène, cet agent si actif de toute composition et décomposition; l'azote, base des combinaisons les plus compliquées des êtres organisés; l'hydrogène et le carbone si importants pour le règne végétal; l'ammoniaque lui-même, puissant excitateur de la végétation. Le règne minéral augmente de cette manière les deux règnes des êtres organisés, et la dissolution, la mort des animaux et des végétaux rendent en quelque sorte à la terre cet emprunt momentané.

Dans ses leçons brillantes au Collège de France, M. Dumas attribue aux animaux et aux végétaux un rôle tout opposé. Dans cette théorie, les animaux sont comparables à un appareil de combustion, de combinaisons, procédant par l'oxydation des substances. Les végétaux, au contraire, représentent un appareil de réduction par lequel s'opèrent des décompositions par la désoxydation des matières. Les animaux brûlent, dans l'acte de la respiration, le carbone du sang et le rejètent à l'état composé d'acide carbonique; ils brûlent de l'hydrogène et rendent de la vapeur aqueuse; ils brûlent l'ammoniaque et l'exhalent à l'état de gaz ammoniac.

Digitized by Google

Les animaux consomment donc une énorme quantité d'oxygène qu'ils puisent dans l'air, et dans les éléments nutritifs, azotés, neutres et non azotés. Ils ne produisent donc rien et ne jouent qu'un rôle de destruction dans la nature. Ils prennent aux végétaux toutes leurs substances et ne s'en composent aucune appropriée à leur nature.

Les végétaux, au contraire, comparés à un appareil de réduction, sont des créateurs de substances particulières qui leur appartiennent en propre. Ils réduisent l'acide carbonique puisé dans le sol par les racines, et dans l'air par l'acte de la respiration des feuilles. Cette décomposition s'opère dans la matière verte et sous l'influence de la lumière solaire; alors l'oxygène est réjeté au dehors avec les vapeurs aqueuses et le carbone est retenu. Cette réduction de l'acide carbonique, si difficile dans nos laboratoires, s'effectue là incessamment et comme sans efforts. Voyez quelle quantité de carbone un chêne séculaire doit avoir absorbée, et ce que l'on ne conçoit pas d'abord, c'est que l'air, qui contient à peine un centième d'acide carbonique, est une source de carbone, plus abondante que la terre. Ainsi, figurez-vous que ce chêne croisse sur un sol granitique ; certainement la masse énorme de carbone, qu'il condense en lui, ne peut provenir qu'en petite quantité de la terre. Le végétal n'est plus, pour ainsi dire, qu'un filtre qui laisse couler à pleins bords l'acide carbonique; remarquez, en effet, ce qui arrive, en l'absence de la lumière solaire : la plante ne décompose plus l'acide carbonique, elle le rejette tel quel; aussi sa vie végétative languit, elle se décolore, et ses feuilles se remplissent de suc aqueux.

Les végétaux réduisent encore l'eau; le bois retient une grande quantité d'hydrogène, résultat de cette décomposition. Cette eau vient de l'absorption des racines et des rosées qui imbibent fréquemment la plante. Ainsi, c'est encore une autre opération d'analyse laborieuse pour laquelle il nous faut em-

Digitized by Google

ployer la pile de Volta, l'électricité, et que la plante opère simplement, sous l'influence seule de la lumière solaire, condition nécessaire. Les végétaux réduisent aussi de l'oxyde d'ammonium et gardent l'ammoniaque décomposé en azote et hydrogène, qu'ils fixent dans leurs organes. C'est pourquoi, sans doute, après les pluies d'orage, la végétation paraît plus active, ces pluies contenant une notable quantité d'ammoniaque; c'est encore par cette analyse que l'on est arrivé, dans ces derniers temps, à retrouver l'azote dans un très grand nombre de végétaux, élément que les engrais fournissent aussi à la plante.

Les analyses chimiques ont démontré que les principes immédiats des animaux et des végétaux étaient élémentairement fort peu différents entre eux.

Fibrine.	Carbone	52,78	53,25
	Hydrogène	6,96	7,01
	Azote	16,78	16,41
	Oxygène	23,43	23,45
Albumine.	Carbone	53,32	53,74
	Hydrogène	7,29	7,11
	Azote	15,70	15,66
	Oxygène	23,69	23,50
Caséine.	Carbone	53,47	53,46
	Hydrogène	7,09	7,13
	Azote	15,87	16,04
	Oxygène	23,29	23,37

Ces analogies de composition chimique ont fait penser que les végétaux étaient la source réelle des éléments organisateurs du corps des animaux et que ces êtres prenaient, dans le règne végétal, leurs éléments tout élaborés.

Mais ces théories paraissent trop absolues et trop en dehors des voies de la connaissance de la vie. Il paraît que l'on n'a pas tenu compte, dans ces analyses, de l'ensemble

Digitized by Google

du règne animal et que les expérimentateurs ont conclu de quelques-uns à tous.

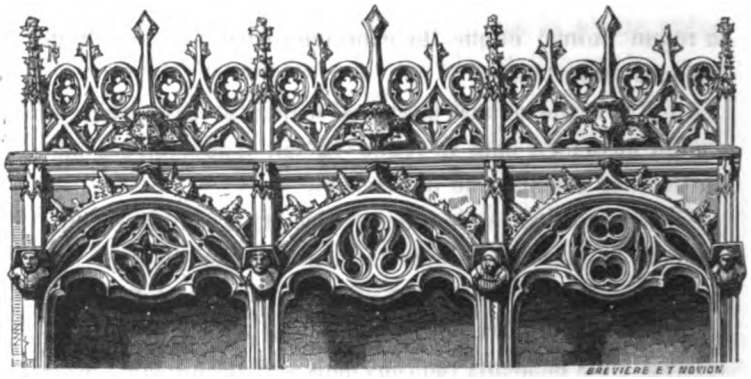
Ainsi le règne animal n'est pas seulement destructeur, il produit aussi ; et, dans le règne végétal, il ne serait pas difficile de citer des actes de destruction.

Cependant, il est évident que les végétaux fournissent aux animaux la plupart de leurs éléments ; les animaux, à leur tour, rendent aux végétaux d'utiles services par les engrais qu'ils produisent. Les uns et les autres puisent incontestablement leurs éléments radicaux dans le règne minéral, principalement dans l'air et dans l'eau ; et les substances solides, qui entrent dans leur organisation, comme la chaux, le phosphore, la soude, la potasse, etc., prennent forcément cette forme gazeuse ou liquide.

Le docteur ALEXANDRE J....

(*Cette analyse sera continuée*).

Digitized by Google



ABBOTSFORD,

CHATEAU DE WALTER SCOTT.

La demeure d'un homme de haut talent est presque aussi visitée que la demeure d'un homme de haut pouvoir. Il y a toutefois cette différence significative qu'on fréquente l'une du vivant du maître, l'autre, après sa mort. A l'un, les honneurs viagers; à l'autre, le culte tardif et durable, la gloire rétrospective, la couronne qui se pose sur un front glacé. C'est la mort de l'écrivain illustre qui consacre son habitation: le soleil couchant fait flamboyer les vitraux de la maison solitaire sur la colline.

Ainsi il y a toujours foule aux avenues du château de Ferney. Qui n'a été heurter une fois au moins à la porte de Voltaire? Ce grand esprit a laissé après lui un large rayonnement qui illumine encore sa demeure. Quel écrivain actif fut plus de son époque, toucha à plus de choses et remua plus d'idées? Voltaire vint à temps pour voir la fin et le com-

Digitized by Google

mencement des choses : pendant que, d'un côté, il considérait le vieil astre fatigué qui se couchait dans la poudre du soir, de l'autre il apercevait, du haut de sa pensée, l'orbe immense et rougi qui se levait à l'horizon sanglant.

Aussi un siècle tantôt n'a pu suffire à la curiosité des visiteurs. Il faut que la porte de Ferney se tienne toujours béante sur ses gonds fatigués. Ce château a beau passer dans des mains diverses, c'est toujours Voltaire qui en est le seul maître connu. A chaque pas qu'on entend, à chaque porte qui s'ouvre, on croit voir entrer avec vivacité cette forme humaine si familière et si présente à tous, ce vieillard alerte qui mit un si grand esprit tour à tour au service de la vérité et de l'erreur. Dans le jardin, quand on se promène en rêvant, on croit apercevoir, au bout de l'allée, le philosophe militant, à la figure amincie, à la parole vive et railleuse, toujours prêt à entrer, la robe retroussée, dans les plus chaudes mêlées.

Dans une contrée plus lointaine et moins foulée, éclairé d'un rayon de gloire charmante, un autre château, vide aussi d'un écrivain illustre, attire maintenant les pas des voyageurs : Abbotsford a ses fidèles. Au seuil de la demeure de Walter Scott arrive, sans s'épuiser jamais, la longue file des visiteurs. On n'y vient point, comme à Ferney, préoccupé de pensées orageuses, avec un vieux fond de controverse mal éteinte, et l'intention préalable de glorifier ou d'insulter une grande renommée. Chez Walter Scott — qu'on me passe l'expression familière — il n'y a pas lieu à de telles divergences. Là tous les esprits sont réunis dans une douce confraternité de souvenir. Chaque visiteur n'est autre qu'un simple lecteur charmé et reconnaissant. Attristé de ne plus entendre le vieux conteur, on vient voir s'il est bien vrai qu'aucun feu ne vit plus à ce foyer. Il semble qu'en soufflant sur ces cendres froides, on fera une sorte d'évocation, que l'esprit brillant vous apparaîtra au milieu des étincelles, et qu'on sera en-

Digitized by Google

tendu quand on lui dira : sir Walter, *si vous ne dormez pas*, faites-nous donc un de ces charmants contes que vous faisiez si bien !... Mais il *dort*, hélas ! L'imagination qui fit ses prodiges en ce lieu, ne peut rien contre la certitude du tombeau ; il dort, et l'admiration attendrie, les respects affectueux ne le réveilleront pas plus que les murmures de la Tweed, que le bruit du vent qui courbe les arbres qu'il a plantés, que les nuages qui passent lourdement sur les tourelles de son château désert.

Comme dans toute sa vie littéraire — hormis une tentative malheureuse — Walter Scott se montra peu soucieux des choses présentes qui attirent la foule et la discussion, de même il se créa une demeure écartée. En contemplant ce solitaire séjour, on reconnaît bien vite un esprit détourné du monde actuel, plein des rêveries du passé et des caprices d'antiquaire.

Et il bâtit donc son château, comme il lui convenait, en pleine Écosse, sur sa terre de prédilection, au bord de la Tweed, à quelques lieues d'Edimbourg. Le vent qui venait de là lui racontait les *chroniques de la Canongate*, ou, s'il soufflait d'un autre côté, il avait effleuré en passant quelque clan guerrier ou quelque lac fameux, et il portait inévitablement un *tale* (conte) sur son aile. S'il venait de Perth, il lui disait l'histoire de la *Jolie fille* ou la captivité de Marie Stuart dans ce château de *Lochleven*, qui n'est plus qu'une triste ruine au milieu de tristes eaux.

Et le grand conteur écoutait, tout charmé, ces beaux récits qui s'amassaient en lui pour qu'il les redit au monde, en y laissant le vieux langage, les vieilles mœurs, l'air montagnard et la fleur des bruyères.

Il n'y a pas longtemps que, voyageant à travers l'Écosse, me gardant bien des chemins de fer, je recherchais les montagnes, les bois, les paysages, les anciens châteaux et les an-

Digitized by Google

ciens souvenirs. Je m'étais complu à Edimbourg, cette cité vieille et nouvelle, belle et singulière. J'avais visité son antique château-fort, qui garde les trésors de la couronne d'Écosse (*Regalia*), et la vieille maison du poète pastoral Allan Ramsay, au milieu des canons ennuyés qui allongent le cou par les meurtrières, sans jamais voir venir un ennemi. J'avais visité tous les établissements et monuments curieux. J'étais monté souvent à Calton-Hill, cette colline sans habitations, sans jardins, sans arbres, plantée de monuments. De cette hauteur, je voyais à mes pieds l'humble tombe de David Hume, esprit net et lucide, historien philosophe peu goûté des Ecossais. Je voyais aussi le gracieux monument de Burns, joli petit temple qu'on dirait venu de l'Argolide, et qui semble tout attristé sous le ciel d'Écosse. Ce monument, bien patriotique, est le résultat d'une souscription qui a pris naissance dans l'Inde. Elle est pleine de grace touchante cette pensée écossaise, venue des profondeurs de l'Asie, pour préparer une glorification affectueuse au poète chéri de la patrie !

Du sommet du Calton-Hill, la vue est étendue et magnifique. J'apercevais, du côté de Leith, les hautes falaises battues des flots ; d'autre part, la ville entière avec ses monuments remarquables, avec ses beaux quartiers neufs, aux places régulières, aux rues larges et droites, avec ses vieux quartiers plus curieux, plus caractérisés, le pont jeté, non pas sur une rivière (*Northbrige*), mais sur une place publique (*Grassmarket*), sur laquelle se passa le drame qui ouvre le roman fameux (*The heart of Mid-Lothian*), que nous appelons, faute de mieux, *la Prison d'Edimbourg*.

Une autre fois, parti des hauteurs que couronne l'antique château-fort, je descendais la rue longue et pentueuse de la *Canongate*, passant devant la vieille maison de Knox, le réformateur, et devant l'ancienne demeure des comtes de

Digitized by Google

Moray, de laquelle le marquis d'Argyle vit le généreux Montrose conduit à la prison voisine, en attendant l'échafaud.

En suivant la déclivité de cette rue si pleine des souvenirs de la vieille Écosse, on arrive au sombre palais d'Holy Rood. Parmi les ruines de l'abbaye gothique, sous les arceaux brisés, je vis l'autel où Marie Stuart épousa Henry Darnley, union qui ne fut pas bénie du ciel, qui laissa dans l'histoire une énigme funèbre, après avoir fini, comme le songe de Thyeste, *par un coup de tonnerre !*

Je vis encore, dans le palais, la chambre de Marie, son lit, un portrait qui ne justifie pas trop bien sa réputation de beauté, et le cabinet mystérieux où elle soupait avec la comtesse d'Argyle et David Rizzio, lorsque ce dernier, saisi par ses assassins, faillit ensanglanter la robe royale, et alla expirer, dans un corridor voisin, frappé de cinquante-six coups de poignard.

Je songeais à cette lugubre trilogie : au favori qui ne laissa qu'une tache de sang sur un vieux parquet ; au mari qui laissa son cadavre mutilé sous les décombres d'une maison ; et à la reine enfin qui laissa à sa tombe un tronc décapité ! J'allais sortir, sans plus rien demander à ce palais funeste, lorsque je me rappelai qu'il avait servi de premier refuge à Charles X découronné... — et je parcourus encore de vastes salles vides, tristement restaurées, où le passage du vieux roi français n'a pas laissé de trace : ce palais des Stuart a bien assez de deuil !

J'avais considéré ces choses, et je n'étais point satisfait encore. Même le monument élevé à Walter Scott, en pleine et large rue (*Princess Street*), comme celui que nous avons érigé à Molière, mais plus beau, ne me suffisait pas (1).

(1) Cet édifice monte d'un élan superbe et gracieux à une grande hauteur. Il a l'aspect svelte d'un clocher gothique, à jour, percé d'ogives, orné de

Digitized by Google

Je voulais quelque chose de plus personnel et de plus intime. Au lieu d'un tableau d'histoire, je cherchais un tableau de genre et d'intérieur, une de ces scènes de mœurs domestiques que le grand romancier vous mettait sous les yeux avec ce relief de vérité et de vie dont il avait si bien le secret. Le splendide monument me paraissait froid, quand je songeais qu'il y avait là-bas, à quelques lieues de distance, une place tiède encore, une maison où vivait le souvenir de Walter Scott, comme *un parfum dans le vase resté*. La solennité pyramidale de l'édifice commémoratif n'a rien des révélations touchantes, des piquantes indiscrétions de la demeure où peut se trouver encore, par fortune, un vieux serviteur qui parle de l'homme, un vieux chien de basse-cour qui a caressé la main du maître.

Je partis donc pour Abbotsford ; mais voilà bien l'Écosse ! on ne peut pas aller loin dans ce pays sans faire lever des souvenirs sous ses pas, sans se sentir sollicité du desir de voir et d'interroger les lieux et les monuments. Force me fut de m'arrêter à Melorse, au pied d'Eildon-Hill, dans cette jolie petite ville si bien située, si pleine de calme rural, et dont les habitants portent les plus grands noms de l'Écosse. Le pain qu'on me servit à déjeuner avait été cuit chez Macdonald, le boulanger du coin ; le *bœuf* venait de chez Stuart,

flèches et de clochetons. A sa base, sous une voûte ogivale, est la statue colossale du grand homme, assise et comme établie en noble et pleine possession. Le monument est isolé et tient fièrement sa large place que rien ne lui dispute. Il ne semble point se ranger et s'applatir contre un mur pour laisser passer, comme le monument de Molière, tapi dans un coin de la rue Richelieu. On n'a pas cru devoir non plus lui mettre un robinet et le vulgariser en en faisant une fontaine. Je n'aime point ce double emploi et cette utilité commune. On ne sait trop si Molière est là en principal ou en accessoire. Demandons aux monuments de porter dignement ces noms illustres, et n'exigeons rien autre : la tâche est assez grande !

Digitized by Google

le boucher; et j'avais tout près de moi le maréchal Douglas, qui ferrait un cheval de labour !

Mais, au milieu de tout cela, j'avais à admirer une imposante ruine, fameuse et pleine du passé.

David Ier, qui fonda l'abbaye d'Holy Rood, fut encore, en 1136, le magnifique fondateur de l'abbaye de Melrose. Rien de plus beau, rien de plus instructif que les grandes ruines historiques de ce monastère, sur lequel passèrent les ardentes guerres religieuses de l'Écosse. Dans ses jours mauvais, il endura toutes sortes de pillages, de dégradations, d'incendies et de restaurations à travers divers règnes. Que n'eut-il pas à souffrir dans ces temps où les religions ennemies élevaient autel contre autel comme deux machines de guerre, et se livraient des controverses à feu et à sang ! Il fut brûlé par le duc d'Hertfort, pendant l'enfance de Marie Stuart. Il fut condamné à la dernière destruction par l'Église écossaise, et, à ce sujet, le farouche Knox s'écria, dans une harangue furibonde, « que le plus sûr moyen d'éloigner les corbeaux (rooks) était de détruire leurs nids. » Enfin, Cromwell, autre destructeur, y a mis la main et a bombardé, des hauteurs de Gattonside, la maison de prière comme une citadelle de guerre. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une immense ruine qui porte tristement le doux nom de *Melrose*. Ces murailles ont trop souffert. L'œuvre de destruction se continue maintenant à petit bruit, sans le secours du Réformateur et du Protecteur : le canon de Cromwell a ouvert la brèche au temps.

Je contemplais ces voûtes éventrées qui paraissaient aussi hautes que la voûte du ciel d'Écosse. Il semblait qu'en passant, les nuages bas allaient se déchirer à ces décombres aériens. J'errais dans cette vaste solitude de pierre. Je considérais, tantôt une haute croisée gothique, tantôt une ample rosace pleine-épanouie, puis des guirlandes finement sculptées, des niches vides, des statues de saints mutilées, des

Digitized by Google

pierres tumulaires qui portent des noms illustres. Au milieu de ces choses muettes, rien qui révèle le mouvement et la vie, si ce n'est le cri des corbeaux qui nichent dans les lézardes du clocher, le son de la vieille horloge qui sonne l'heure dans le brouillard, et peut-être le sourd travail du ver dans le sépulcre de James, le second duc de Douglas, qui dort son sommeil de mort sous la voûte d'une crypte, près de l'autel abandonné.

Plein de réflexions et d'images mélancoliques, je partis de Melrose en songeant aux violences passées et au calme présent de ce rural séjour. Après un trajet de trois quarts d'heure environ, dans une voiture qu'on me fournit à l'hôtel, j'arrivai à Abbotsford, après avoir payé, à une barrière, cet impôt dont les voyageurs ne doivent pas trop se plaindre, puisqu'il est consacré au parfait entretien des routes dans ces contrées montagneuses.

Le château et l'épais rideau de verdure qui l'entoure sont l'œuvre du grand écrivain, qui n'a pas manqué de donner à la construction un air d'irrégularité piquante, de vétusté et de caprice. De quelque côté qu'on le considère, ce château, taillé dans le goût du moyen-âge, ressemble à un roman de Walter Scott. Bien que récent, il est cependant ancien par la forme et la couleur. On dirait que les siècles ont bruni ces pierres extraites, il y a trente ans, de la carrière. Ce n'est point toutefois cette riche teinte feuille morte, empreinte du soleil sur les monuments du midi : c'est grisâtre et terne comme un reflet du ciel d'Ecosse, ou comme si les vapeurs de la vallée où la Tweed fait ses plus charmants détours, avaient déteint sur ces murailles.

Avant même d'entrer dans le château, on se sent dans la demeure du grand collecteur des anciennes choses d'Écosse. On trouve tout d'abord la porte principale du *Vieux Tolbooth*, démoli en 1817, et la chaire du haut de laquelle prêcha

Digitized by Google

Ralph Erskine. Il y a ça et là, incrustées dans les murs du jardin, des pierres éloquentes qui rappellent des noms ou des faits historiques.

Mais quand on entre dans le château, c'est alors qu'on croirait visiter l'antique manoir de Monkbarns, l'habitation du bon M. Oldbuck (l'Antiquaire). Dans la première salle, on admire d'anciennes boiseries richement sculptées, qui ornèrent jadis le palais de Dunfermline. Autour de la corniche sont les armoiries des anciennes familles de ces contrées, des Douglas, des Scott, des Elliot, des Turnbull, des Armstroug. Là sont aussi des armures qui ont figuré dans les vieilles guerres. Puis on passe dans la salle d'armes et dans un salon dont les boiseries sont de cèdre et les vieux meubles d'ébène. La salle à manger a un magnifique plafond en chêne sculpté, et renferme plusieurs tableaux curieux. L'un d'eux, intéressant et pénible à voir, représente la tête de Marie Stuart après l'exécution. Un autre montre Claverhouse, mieux peint par le grand romancier dans *old Mortality* (les Puritains). Parmi divers portraits de famille, on remarque celui de l'aïeul de Walter Scott, qui laissa croître sa barbe en signe de deuil, après la mort de Charles Ier.

Un joli petit salon (*breakfast parlour*) qui regarde, d'un côté, la rivière, et, de l'autre, les montagnes d'Ettrick, renferme de belles aquarelles de Turner et de Thomson. Quel plaisir de prendre le thé, avec le maître, dans ce petit salon *intime* et d'entendre le conteur faisant passer devant vos yeux, avec des formes arrêtées et vivantes, tous ces personnages qui se meuvent, tous ces faits qui se réalisent, tous ces drames qui s'accomplissent dans sa pensée! Quel charme de voir se mêler aux beaux dessins qui représentent les antiquités de la vieille Écosse, le doux profil de la blonde Édith, la piquante figure de Diana, Rébéca, la belle juive, et le le templier Brian-de-Bois Guilbert, la forte lance, et le

Digitized by Google

brillant Claverhouse, et le terrible Ihon Balfour de Burleigh! Allons, grand enchanteur, faites mouvoir encore une fois vos personnages! Une dernière fois soufflez sur ces formes que vous avez jetées dans le monde et que le monde connaît si bien! Dites le mot magique, ô maître! Dites la parole de vie, vous qui aviez l'esprit créateur!

Mais hélas! il ne faut pas demander la vie à qui ne l'a plus; au lieu de l'animation du récit, il faut se contenter de la lettre morte et passer tristement dans la bibliothèque voisine.

C'est la plus vaste pièce du château. Là on ne trouve plus les insignes de chasse, les curiosités gothiques, les caprices sans fin de l'antiquaire; mais on voit un magnifique plafond en chêne sculpté dans le goût ancien, et, ce qui vaut mieux encore, une riche collection qu'on évalue à 20,000 volumes environ. Il y a là, dit-on, des livres rares à faire mourir d'envie un bibliophile, et qui m'occupèrent peu. Mais, en revanche, je remarquai dans cette réunion un livre très commun, qu'on rencontre partout, un Molière, et je me rappelai que, lorsqu'il vint en France, Walter Scott se découvrit avec un respect de bon goût devant l'image de notre illustre auteur comique. Cela se conçoit de la part d'un écrivain qui mit tant et de la meilleure comédie dans ses œuvres! Je vis là aussi quelques-uns de nos chroniqueurs français, et, parmi les auteurs contemporains, les premiers ouvrages d'Augustin Thierry, témoignage d'estime, juste à toutes sortes de titres, et qui était bien dû à celui qui a garanti d'une manière décisive, et sur sa ferme parole d'historien, l'exactitude historique de Walter Scott.

En quittant la bibliothèque, on entre dans une chambre attenante, qui n'a rien de remarquable, mais là est le vrai sanctuaire, là, sur cette simple petite table ont été composés ces délicieux récits qui tiennent le monde attentif et

Digitized by Google

charmé ! C'est dans cette chambre étroite et peu éclairée qu'a eu lieu la riche floraison de cette imagination gracieuse et forte.

Puis, tout auprès, est le petit cabinet dans lequel on montre les derniers vêtements (*body-clothes*) portés par Walter Scott jusqu'à sa mort. C'est un ample habit bleu, point coupé *Regent street*, à Londres, un chapeau à larges ailes, et de gros souliers plus accoutumés aux courses des montagnes qu'au cirage anglais. J'ai bien vu là que l'ancien costume d'Ecosse est perdu. Walter Scott lui-même, qui était si bien de sa patrie, si soigneux des vieilles choses nationales, qui avait vécu avec les hommes des clans, les plus obstinés *highlanders*, portait, au lieu du plaid et de la claymore, un habit bleu à boutons jaunes et un bâton vulgaire!

C'en est fait du pittoresque costume; on ne le voit plus porté que par quelques rares mendiants, descendus des montagnes, qui spéculent sur le sentiment national et jouent sur la cornemuse quelques vieilles mélodies du pays. Quelquefois encore on le voit dans les grands parcs seigneuriaux, où les gardes en donnent par calcul le spectacle aux étrangers. Enfin, si un ou deux régiments ne l'avaient pas conservé comme *spécimen*, il faudrait partir d'Edimbourg en toute hâte et venir chercher des Écossais à Paris à une représentation de la *Dame Blanche!*

La personne accorte chargée d'introduire les visiteurs à Abbotsford—service actif et productif—a grand soin de secouer légèrement l'habit bleu en le remettant en place, comme si le maître allait le reprendre! Les Anglais et les Écossais venus de loin, considèrent longtemps et avec un respect attendri cette triste dépouille. On retrouve là, dans un autre ordre d'idées, ce juste et grave sentiment national qui saisit visiblement tous les cœurs à Greenwich, quand on découvre le vieil habit de Nelson. En ce pays vraiment,

Digitized by Google

la patrie se charge, comme ailleurs, de *la reconnaissance* due aux grands hommes ; mais, plus qu'ailleurs, les particuliers ont individuellement toutes sortes de respects pieux pour leur mémoire.

Avant de sortir du château je parcourus une fois encore ces beaux appartemens inhabités et tenus pourtant avec ordre et une propreté reluisante. J'y découvris encore quelques curiosités de détail auxquelles les romans et les poèmes de Walter Scott ont donné un prix de souvenir. Parmi ces objets est la gothique et formidable serrure de la prison d'Édimbourg, et un fusil qui a appartenu, dit-on, à Rob Roy, ce qu'on doit croire si *Abbostford*, comme disent quelquefois les vieux Écossais, le tenait pour tel.

Je me rappelai en ce moment que Walter Scott avait un chien favori, fameux par sa beauté et son attachement à son maître, et je demandai ce qu'il était devenu. On me répondit que *Maida* était mort de vieillesse depuis fort longtemps, et qu'il était enterré à son poste, près du seuil de la porte, comme il convenait à un honnête chien de garde. Pauvre Maida, si regrettable, en vérité, un superbe spécimen de race écossaise croisée avec la race des Pyrénées, si intelligent, si dévoué, si fidèle ! A part une aversion un peu trop prononcée pour les artistes, c'était un chien parfait. Mais les artistes en avaient un peu abusé. Sa taille, sa beauté, et plus que tout cela sans doute, le privilége qu'il avait d'accompagner partout l'illustre maître et d'être particulièrement attaché à sa personne, l'avait exposé souvent à être dessiné ou portrait, ce qui l'avait obligé à une immobilité contrainte fort peu de son goût : la célébrité entraîne toujours un peu de gêne et de représentation. La chose alla au point qu'il était devenu (pardon du mot) *technitophobe* ; et lorsqu'il se voyait menacé du crayon ou du pinceau, il entrait en fureur et fuyait dans les bois. — Il est si difficile de

Digitized by Google

trouver réunies la perfection des formes et la patiente immobilité de pose, cette vertu du modèle !

Maida pourtant n'échappa point au pinceau de M. Landseer: la vieillesse lui commandait alors la patience, ce qu'on reconnaît au tableau de cet artiste estimé.

En sortant du château de Walter Scott, on est heureux de trouver, à la porte, les bois qu'il a plantés et de pouvoir se recueillir, par les sentiers déserts, sur les pittoresques bords de la Tweed : après l'impression, la réflexion.

Et il se présente tout d'abord cette pensée affligeante que les prodigalités d'Abbotsford jointes au désastre d'une faillite, et probablement aussi à une administration peu tempérante, ajoutèrent aux embarras financiers qui attristèrent les dernières années du grand écrivain. Il se vit un moment chargé d'une dette de près de *trois millions !* Et il ne désespéra pont. Et il se mit, tête et cœur, à l'œuvre avec sa probité de débiteur et d'écrivain. Et il tira bien des volumes sur les libraires. Et enfin la dette fut réduite de plus de moitié bien avant sa mort. Quelle plume que celle qui peut payer de telles sommes ! Rien, en définitive, n'est resté en souffrance; tout a été régularisé par voie d'offrande volontaire, intervention honorable mais tardive.

Walter Scott est un de ces heureux génies devant lesquels les plus illustres contemporains semblent se ranger : Wordsworth, Coleridge et Southey prirent des routes différentes comme pour lui laisser sa place à part dans les lettres : Byron lui rendit le service de le ramener à la prose, sa véritable voie; enfin Pitt et Fox s'accordèrent une fois pour le protéger !

Ce fut à Abbotsford, le vingt septembre 1832, qu'expira le plus grand romancier du siècle, laissant après lui le nom le plus populaire de la littérature contemporaine. A sa mort, dit un de nos écrivains qui a habité longtemps l'Angleterre,

Digitized by Google

« un long cri de douleur retentit dans les montagnes, lorsque les échos y répétèrent la funèbre nouvelle. Le peuple s'assembla en foule sur les collines pendant les funérailles, pour saluer une fois encore les restes de celui qui l'avait charmé, et lui dire un dernier adieu. En plusieurs endroits, les enseignes des magasins étaient drapées en noir : un drapeau de crêpe flottait sur le vieux fort de Dernick ; la tristesse était peinte sur tous les visages ; plusieurs habitants portaient des vêtements de deuil ; simple et touchant hommage rendu à la mémoire du grand homme ! de ce même homme devant lequel le peuple se découvrait, à Londres, en criant : *Dieu vous bénisse, sir Walter !* Hommage qui en dit plus que tous les éloges, expression naïve et charmante qui fait connaître, mieux que les plus beaux commentaires, l'immense popularité du nom de Walter Scott. »

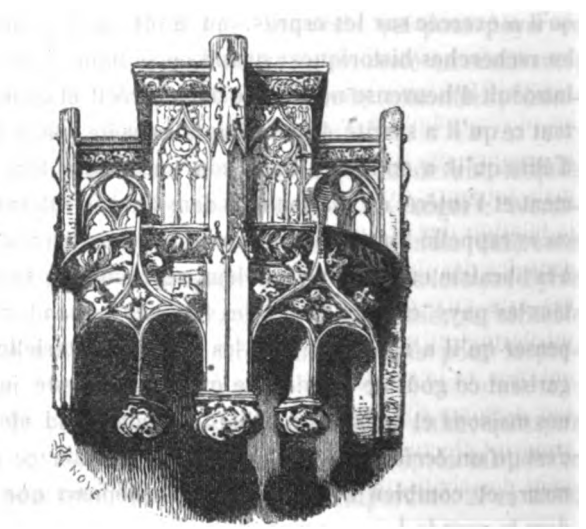
Quand, dans une dernière pensée de résumé et d'ensemble, on considère la trace profonde, l'*œuvre* de Walter Scott, dans le sens large du mot ; quand on songe à l'influence qu'il a exercée sur les esprits, au goût qu'il a inspiré pour les recherches historiques ; quand on se figure tout ce qu'il a introduit d'heureuse nouveauté dans le récit et dans le drame, tout ce qu'il a suscité d'imitation à sa suite, tous les esprits d'élite qu'il a entraînés dans son tourbillon, tout l'étonnement et l'intérêt qu'il a soulevés dans l'arène littéraire ; quand on se rappelle l'impulsion immense que ses livres ont donnée à la librairie européenne par leur reproduction sans fin dans tous les pays et dans toutes les langues ; quand on vient à penser qu'il a agi même sur les formes matérielles en vulgarisant ce goût de gothicisme qui se manifeste jusque dans nos maisons et dans nos meubles, on comprend alors ce que c'est qu'un *écrivain*, et tout ce que fait germer ce grand semeur, et combien c'est un grave évènement que sa venue dans le monde !

Digitized by Google

Mais, sans regarder ainsi au large, qu'on se rappelle seulement les douces jouissances de foyer que Walter Scott a procurées aux existences débiles et sédentaires, qui ont si peu de jouissances, hélas! Combien de figures attristées il a fait sourire! Que de souffrances il a calmées, ce grand *charmeur!* Que ne doivent pas les familles à ce bien aimé grand homme pour ces honnêtes bonheurs de tous les jours qu'il leur a faits avec tant de variété et d'abondance!

J'étais pénétré de cette pensée de gratitude en quittant Abbotsford. Avant de perdre de vue le château, je me retournai une dernière fois et je dis : demeure selon son cœur; collections selon son goût; livres de son choix; bosquets où s'inspirait sa fantaisie de poète, vous avez bien rempli votre tâche, vous avez acquitté la dette de tout le monde si vous lui avez rendu, en jouissances de propriétaire et d'auteur, un peu de ces plaisirs intimes qu'il a fait éprouver à la grande famille des lecteurs!

Aimé Royet.



Digitized by Google

HISTOIRE

DE

L'ART MONUMENTAL

DANS

L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN-AGE,

SUIVIE

D'UN TRAITÉ SUR LA PEINTURE SUR VERRE (1),

PAR L. BATISSIER.

Les livres d'architecture sont en général de deux sortes : les uns, produits d'hommes spéciaux, apportent aux artistes le secours de recherches soit historiques, soit scientifiques, mais toujours pratiques. Les autres ont pour but d'éclaircir la filiation des écoles, la place et le rôle de chacune d'elles dans les destinées générales de l'art ; enfin les relations de ces arts eux-mêmes avec les religions, le développement intellectuel et moral des peuples, le climat sous lequel ceux-ci ont vécu, et la situation historique dont ils ont subi l'influence. Ces derniers livres peuvent jeter une grande lueur sur l'horizon intellectuel ; ils peuvent aider à reconstruire dans leur unité des civilisations dont il ne nous reste plus que des dé-

(1) Paris, Furne et Cie.

Digitized by Google

bris ; la philosophie souvent leur doit de la reconnaissance ; mais je les crois peu utiles au progrès de l'art, parce que la théorie, ou du moins la théorie prise dans un sens vague et abstrait, est l'élément le moins nécessaire à ce progrès. Les artistes des hautes époques étaient les fils d'un enseignement traditionnel, imposé par les maîtres avec l'autorité d'un dogme : ils n'étaient pas les enfants de la discussion, et je ne crois pas que cette dernière ait jamais produit une cathédrale chrétienne ou un temple grec.

L'*Histoire de l'art monumental* se tient sagement entre ces deux catégories. Son but principal est de rendre populaires la science et le goût. M. Batissier n'a pas voulu se répandre en discussions subtiles, rebutantes pour la masse des lecteurs : il a voulu reproduire fidèlement, avec impartialité, les phases parcourues par l'architecture depuis ses premiers essais jusqu'au XVIe siècle ; il a voulu donner une idée exacte de chaque époque de l'art, en indiquer les caractères de telle sorte, qu'après la lecture de son livre, il fut facile de reconnaître la période à laquelle doit se rattacher un monument, enfin développer le goût artistique par une appréciation ordinairement excellente, toujours sage et modérée, des divers styles qu'a revêtus l'architecture. Ce livre a donc le mérite immense de s'adresser à une classe très étendue de lecteurs : l'homme du monde peut le lire sans fatigue ; l'artiste gagne à sa lecture de coordonner dans sa pensée une foule de notions éparses qu'il puise dans les livres spéciaux. Enfin, si dans un texte aussi considérable, et au prix que se vend l'*Histoire de l'art monumental*, M. Batissier n'a pu fournir aux architectes des dessins géométraux et à l'échelle, des plans, des coupes, et des élévations, les vignettes qui accompagnent le texte sont des indications suffisantes pour ceux qui desirent saisir le caractère général des monuments d'une époque, et peuvent fournir aux artistes une

Digitized by Google

foule de *motifs* dont eux seuls peuvent apprécier l'utilité.

Aussi le succès de cet ouvrage est-il aujourd'hui incontestable. Se bornant exactement au rôle impartial d'historien, M. Batissier a pu voir son livre dans les mains des hommes les plus opposés de goût et de principes. Il s'est adressé aux défenseurs comme aux détracteurs respectifs de l'antiquité et du moyen-âge ; et je n'hésite pas à proclamer son œuvre presque indispensable à l'élève, à quelque tradition qu'il veuille plus tard se rattacher. Une fois que les notions générales sont bien acquises et surtout bien coordonnées, il est facile de pénétrer plus avant dans les spécialités de chaque style.

M. Batissier expose dans son introduction l'idée des trois grands types généraux qu'on peut appliquer à l'architecture primitive, selon qu'elle appartient à un peuple d'agriculteurs, de pasteurs ou de chasseurs ; c'est ainsi que les architectures de l'Inde avec ses temples souterrains, de l'Egypte avec ses spéos, paraissent tirer leur origine de la caverne, comme l'architecture de la Chine et du Japon paraît issue de la tente, et celle de la Grèce, de la cabane.

M. Batissier commence ensuite son ouvrage par l'Hindoustan, dont l'histoire monumentale offre en effet le plus de probabilité d'antiquité, bien que sous l'influence de ses doctrines religieuses, cette civilisation se soit pétrifiée au point de n'offrir presque aucune distinction entre les différentes périodes qu'elle a parcourues jusqu'à nos jours. Aussi l'âge des monuments de cette contrée est-il souvent impossible à déterminer. M. Batissier me permettra-t-il de trouver qu'il paraît attacher une valeur artistique trop grande aux monuments hindoux, dont les gigantesques proportions sont dépourvues d'harmonie ? Le temple du Kelaça à Ellora, par exemple, sur lequel insiste particulièrement l'auteur, est d'un *maniéré* de formes qui indique une civilisation très avancée ; il ne peut être que le produit d'une époque dont

Digitized by Google

le sentiment était émoussé, et sur laquelle le pur et le simple n'avaient plus d'empire. Aussi serait-on tenté de croire que ce monument n'est pas fort ancien. Après quelques pages consacrées aux monuments ébauchés de l'Afghanistan, à ceux si bizarres de la Chine et du Japon, M. Batissier passe à la Perse, qu'on peut considérer comme le type le plus magnifique peut-être des civilisations orientales. Celles-ci ont toutes un caractère extraordinaire d'opulence, mais l'unité, l'exquise pureté des monuments grecs leur sont inconnues. L'on sait toutefois qu'une opinion admise par plusieurs est celle que la Hellade a tiré plus d'un de ses types de l'art persique. Qui sait si, dans les bas-reliefs barbares, mais grandioses, de Persépolis, il n'y a pas le germe de l'harmonieuse force de ceux du Parthénon ? — Viennent ensuite l'Assyrie et la Babylonie, ces sœurs de la Perse ; la Phénicie, l'Angleterre du monde ancien ; la Palestine, qui ne nous a laissé aucun débris de son art : le monument colossal et unique, qui fut l'œuvre de Salomon, ayant été anéanti suivant la prédiction du Christ. Nous ne pouvons donc savoir si les traditions dont ce peuple resta seul le dépositaire pendant quatre mille ans, au milieu des peuples de l'antiquité, imprimèrent à son art un cachet spécial. Je crois toutefois qu'on peut supposer que l'Egypte, dont les fils de Jacob restèrent si longtemps les esclaves, ne fut pas sans une influence puissante sur l'art de cette nation.

L'Egypte ouvre le deuxième livre. C'est cette architecture caverneuse, immobile, où le plein domine partout le vide, et qui était si bien appropriée à une religion toute de mystère et de terreur, sur laquelle était fondée la division des castes, et qui ne se découvrait que par une série d'occultes initiations. C'est là justement le contraire de la révélation chrétienne qui n'eut jamais d'enseignement ésotérique, et qui divulgua ses dogmes et ses lois aux simples et aux petits comme aux

Digitized by Google

puissants de la science. Cette distinction radicale a dû produire une dissemblance énorme, ainsi que nous pourrions le voir, si nous en avions le temps, entre l'architecture chrétienne et toutes celles de l'antiquité. M. Batissier ne considère pas la civilisation égyptienne comme issue de la civilisation indienne : il pense que l'Ethiopie et l'Inde sont simplement deux rameaux simultanés de la branche sémitique, ce qui explique, par la perpétuité d'une même tradition, l'analogie de leurs monuments. Le IIIe livre est rempli par la Grèce, qui fit faire à l'art et à la science un pas si énorme. Avec une religion qui renfermait tout ce que la matière et le sensualisme peuvent contenir de poésie, avec un ciel qui arrêtait les contours des monuments avec une merveilleuse netteté, l'art de la peinture, de l'architecture et de la sculpture arriva à un degré de perfection dans la beauté de la forme qui fait le désespoir des artistes modernes. M. Batissier, au livre IVe, consacre quelques pages à l'Etrurie. L'architecture de ces peuples est encore un peu dans le travail de la conception, mais je reprocherai à M. Batissier d'avoir omis de parler des vases peints. Je sais que la science moderne a revendiqué à la Grèce l'honneur de cette production, mais quoiqu'il en soit, et bien que cette sorte d'ouvrage ne rentre pas précisément dans l'art monumental, il est permis d'attacher une haute importance à des œuvres d'une semblable perfection. Je n'ai rien vu de plus exquis de formes que la plupart de ces figures, et beaucoup, pour moi, ne le cèdent pas à ce qui nous reste de Phidias. Quelles racines le sentiment du beau avait-il jeté dans ces peuples, pour que les potiers de ce temps-là pussent trouver de semblables chefs-d'œuvre ? Ce qui ne me surprend pas moins dans ces sortes d'ouvrages, c'est le sentiment de la dignité. Il en est, du reste, de même de la statuaire grecque à la belle époque de Phidias. Ce n'est que plus tard, et avec la corruption de la société antique

Digitized by Google

que vint la décadence ; et il faut le dire, à la honte de nos artistes, il est telle figure étrusque qui est plus pure et plus chaste en sa nudité que les madones de certains peintres modernes. Il ne manque qu'une lueur à la sculpture de Phidias pour exprimer le sentiment chrétien, tandis qu'il ne manque à peu près rien à certains artistes de notre temps pour rivaliser avec les dégoûtantes obscénités de la Vénus Callipyge et de l'Hermaphrodite.

M. Batissier donne une intéressante description de l'art romain. J'aurais, encore plus que lui, appuyé sur la différence profonde de l'art romain et de l'art grec, dont celui-là n'est qu'une dégénérescence. On ne saurait trop insister sur ce point, car des préjugés à cet égard sont encore répandus dans quelques écoles. Au lieu d'étudier les trois ordres grecs, on en est encore aux cinq prétendus ordres de Jacques Barozzio de Vignole. Quelle différence cependant entre les types correspondants de ces deux styles ! Pour choisir un exemple entre mille, il suffit de comparer le dorique du temple de Thésée et du Parthénon, avec le dorique du temple de Marcellus, qui est un des spécimens les plus purs de cet ordre, que nous ait légué l'art romain. Voyez quelle solidité, quelle force, et en même temps quelle admirable élégance dans le dorique grec ! La colonne romaine, de forme moins conique, est déjà maigre et mesquine ; le chapiteau, d'une saillie moins hardie, au lieu de cette courbe elliptique si ferme, surmontée d'un tailloir tout uni, se compose d'un quart de rond empâté dans des moulures. Les triglyphes ne consolident plus les angles de la frise. Ce n'est ici ni le lieu ni le temps de s'étendre sur des détails étrangers à beaucoup de lecteurs : c'est encore plus dans les proportions que dans les formes qu'on doit constater une décadence sensible. Ce n'était pas de la cruauté de la république romaine, pas plus que du despotisme voluptueux des empereurs, que pouvait

Digitized by Google

germer un art florissant. Quand l'art grec fut importé à Rome, le virus de la corruption coulait déjà dans les veines de cette société.

Nous laisserons aux archéologues proprement dits les monuments celtiques et même les monuments mexicains, pour nous hâter d'arriver à l'aube de l'art moderne, au sein de ces catacombes où les chrétiens se réunissaient pour rompre le pain de l'agape, tandis qu'au dessus de leurs têtes coulait le sang de leurs frères dans le Christ. M. Batissier me paraît sévère pour ce type d'architecture qu'on nomme latin. Il est certain, ainsi que le remarque notre écrivain, que les chrétiens empruntèrent plusieurs de leurs types et de leurs motifs à l'art romain qui était tombé dans une complète décadence, mais l'art souvent barbare, il est vrai, du IVe siècle, n'était-il pas plutôt l'aurore d'une transformation que le signe d'une décadence? Je suis loin de disconvenir que la basilique n'ait été directement empruntée aux Romains, mais c'est de ce type que devaient sortir plus tard les belles églises d'Italie au XIIe siècle. M. Batissier ne dit-il pas lui-même ces paroles pleines de justesse? « Plus l'imperfection du travail est notable, et moins les réminiscences antiques sont faciles à saisir. Peu à peu le vieil art expire dans le symbolisme chrétien, et se transforme pour prendre une autre vie. « M. Batissier considère comme un signe de décadence l'innovation latine qui supprima l'architrave, et fit porter directement la retombée de l'arcade sur le chapiteau de la colonne. Ce dernier parti me semble au contraire bien plus logique. Qui ne voit que les Romains ont pris un parti timide et indécis en encastrant l'arc sous l'architrave grecque, et en se servant ainsi, pour franchir un espace, de deux moyens simultanés, dont l'un était rigoureusement inutile? Je citerai encore ces paroles de M. Batissier : « La simplicité, la pureté, la magnificence, l'harmonie de leurs parties constitutives (des basiliques) don-

Digitized by Google

naient à ces granges un air de splendeur que nous cherchons en vain dans l'architecture plus compliquée de nos églises modernes ». Ces pauvres basiliques ont eu bien à souffrir dans ces derniers temps entre les partisans de l'antiquité qui trouvent qu'elles s'éloignent trop du pur romain, et les partisans dn moyen-âge qui trouvent qu'elles s'en rapprochent trop. Qui pourrait dire, par exemple, que le cloître de Saint-Paul-hors-les-murs soit empreint d'un caractère de décadence ? Est-ce qu'il n'y a pas dans cet emploi de la mosaïque, qui couvre les murs de dessins si fins, si élégants, dans les proportions, dans les motifs même, le caractère d'un art nouveau? Si l'harmonieuse beauté des proportions et la pure simplicité des formes constitue la belle architecture, nul ne pourra taxer ce monument de mauvais goût. Même dans les sculptures barbares et emmaillotées de l'art des catacombes, il y a le germe de grandes choses, car il y a l'unité ; je n'en voudrais d'autre preuve que le magnifique sarcophage dont M. Batissier donne la gravure en tête du VIIe livre.

Nous voici déja arrivés à une autre période de l'architecture chrétienne. Constantin transfère le siége de l'empire à Bysance, et voilà que le vieux génie grec qui avait enfanté les Ictinus et les Scopas se réveille pour donner naissance aux Anthémius de Thralles et aux Isidore de Milet. Le style large et énergique des églises bysantines manifeste son type le plus complet dans cette église de Sainte-Sophie, dont Justinien put s'écrier après l'avoir achevée : Je t'ai vaincu, Salomon !

M. Batissier indique, d'après l'ouvrage de M. Couchaud, les trois périodes de l'architecture bysantine. La 1re s'étend du IVe au VIIIe siècle ; la 2e du IXe au XIIe. Enfin, à dater du XIIe, l'influence occidentale se manifeste sensiblement et détermine une dernière transformation de l'art grec.

La suite du VIIIe livre est consacrée au style arabe, issu

Digitized by Google

du bysantin, et qui devait plus tard, en Espagne, produire des monuments dignes de rivaliser avec ceux des contes de fées. Ce serait trop allonger cet article que de consacrer à chacun de ces styles, même les indications les plus générales.

Enfin le livre IXe renferme notre architecture nationale. M. Batissier paraît s'être étendu avec amour sur cette partie de son ouvrage. Les gravures sont plus abondantes et mieux soignées que partout ailleurs. Le texte redouble de clarté et de précision. Il sera très aisé, avec les indications que donne M. Batissier des divers styles qui se sont succédés du Ve au XVIe siècle, de déterminer l'âge des monuments si nombreux encore, qu'ont respecté la renaissance, les guerres de religion et les révolutions. Je ne saurais trop applaudir à l'auteur lorsqu'il considère le type des XIIe et XIIIe siècles comme le type le plus parfait et le plus pur de notre belle architecture chrétienne.

M. Batissier traite à ce propos la question de l'origine de l'ogive. Il ne s'arrête pas aux opinions des antiquaires anglais, ni même à celle de M. de Chateaubriand. La seule qu'il discute est celle de M. Ch. Lenormant. Ce professeur, non moins connu par ses travaux archéologiques que par ses luttes religieuses, croit que les occidentaux ont emprunté l'ogive aux Arabes, qui en fournissent plusieurs exemples au IXe siècle. M. Batissier, lui, attribue simplement l'origine de l'ogive au développement naturel du style roman. Outre l'influence évidente de l'art oriental, du bysantin dans tous nos édifices romans, il y aurait encore une raison qui m'éloignerait de cette opinion. Je ne sais si je m'abuse, mais l'ogive me paraît déplacée dans les monuments romans. Il semble que l'introduction de l'arc brisé doive nécessairement entraîner des modifications importantes dans cette architecture, et que l'ogive soit mal à l'aise dans les formes rondes ou carrées des Romans. Du reste, pour ne citer qu'un exemple de l'influ-

Digitized by Google

ence arabe sur l'art de l'Occident, il est évident qu'elle s'est manifestée dans les transepts de la cathédrale de Lyon. La triple ogive surhaussée des hautes fenêtres, surmontée d'un petit lobe, avec absence des moulures employées à cette époque de transition, la physionomie générale, tout indique que l'architecte a vu des monuments de l'Orient. Du reste, j'avoue volontiers que l'opinion de M. Batissier est au moins aussi plausible que toute autre.

Avec les auteurs des *Instructions du comité des arts et monuments*, M. Batissier considère les églises bâties en France du IVe jusqu'au commencement du XIe siècle comme des imitations exactes des basiliques romaines et il donne au style de cette période le nom de *latin*. Suivant l'usage reçu, il donne au style du XIe et de la première moitié du XIIe siècle le nom de *roman*, bien que cette formule architecturale offre plus d'analogie avec le bysantin proprement dit qu'avec le romain dégénéré. C'est là la 1re période de l'art chrétien. La 2e, comprenant l'architecture où se trouvent mêlés le plein cintre et l'ogive, constitue le *style de transition* durant la seconde moitié du XIIe siècle. Enfin la troisième période se subdivise en trois époques. Le style *ogival primaire* du XIIIe siècle; le style *ogival secondaire* du XIVe, et le style *ogival tertiaire* qui comprend le XVe et le commencement du XVIe.

Je regrette que les limites d'un article de ce genre m'empêchent de donner une indication, fut-ce même la plus sommaire des caractères spéciaux à l'architecture de chacune de ces époques. Chaque lecteur peut se satisfaire à cet égard en consultant l'*Histoire de l'art monumental*. Remarquons seulement que dans l'art roman les traces de l'antiquité se révèlent, non seulement dans la forme, mais encore dans l'esprit. Dans le nord, par exemple, il est empreint d'un caractère sombre et mystérieux qui n'est pas sans analogie avec le caractère terrible des religions qui y précédèrent le christianisme. Ce n'est

Digitized by Google

véritablement qu'au XIIIe siècle que la forme de l'art chrétien est complète, qu'elle s'est débarrassée de tout vêtement antique, et qu'à cette pensée immense de l'infini qui rayonne au dessus de toutes les œuvres inspirées par le christianisme se mêle un rayon divin de mansuétude.

J'en demande pardon à M. Batissier, mais j'avoue ne pas avoir compris la division des chapitres IX et X de son livre. Dans le chapitre IX, il esquisse toute l'histoire et les caractères de chaque époque de notre histoire nationale. Je n'ai pas bien saisi la nécessité du chapitre X qui reprend l'appréciation de chaque époque pour la compléter.

Je sais bon gré à M. Batissier de s'être arrêté au XVIe siècle, à cette prétendue renaissance, signal d'une décadence affreuse. Il se passe dans le monde à cette époque un fait étonnant. Au nord, l'esprit réformateur se crée une religion d'où l'élément matériel est complètement banni, comme si l'esprit pouvait se passer de la forme et l'ame du corps. Au midi, au contraire, une invasion païenne, mille fois plus terrible que l'invasion des barbares, étouffe le souffle divin sous le développement inoui de la matière.

Du reste, comme l'architecture précède toujours les arts secondaires dans chaque phase de l'art, Raphaël, le peintre sublime, était déjà détestable architecte. Michel-Ange faisait cette immense erreur qu'on nomme St-Pierre-de-Rome. J'entendais un jour un visiteur de cette basilique. Ce qui l'avait le plus frappé, c'était que ce monument, de proportions prodigieuses, ne parût au premier abord qu'un monument de dimensions ordinaires. Mais c'est là justement la faute saillante. C'est parceque les détails sont trop grands relativement aux *masses;* c'est parceque ce monument pourrait se construire sur des dimensions moindres de moitié, sans qu'il n'y eut rien à y changer, qu'il est blamâble. Jamais les architectes du moyen-âge, lorsqu'ils voulaient élever une cathé-

Digitized by Google

drale, ne se sont contentés de prendre une église ordinaire et de la construire au double. Il faut qu'en voyant les dessins d'un monument, à quelque échelle qu'ils soient réduits, on se rende à peu près compte, par le sentiment, des dimensions réelles de la construction. La taille humaine, en effet, ne s'agrandit pas, même en entrant à St-Pierre-de-Rome, et quelque gigantesque que puisse être une œuvre de ce genre, c'est toujours la taille humaine qui doit être le point de départ des proportions. Je fais cette observation en passant et en général, car je n'entreprends pas de résumer l'art bâtard, sans sève et sans vie, de cette époque. Palladio, Serlio, Scamozzi, Peruzzi, bien que très forts sur l'*emmanchement* des plans, comme on dit dans les écoles, devaient conduire où ils ont conduit : à Bernin et au baldaquin de St-Pierre-de-Rome, aux églises de Saint-Ignace et du Gesu, à Rome; à celles de Saint-Sulpice et du Val-de-Grâce, à Paris; tout comme les Carrache et le Guide devaient mener à Piètre de Cortone et à l'Albane, à Boucher et à Vanloo.

On sait la tentative de régénération tentée à la fin du dernier siècle. On connait cette École des Beaux-Arts, auteur de projets que l'on peut consulter dans la collection des Grands Prix, et qui ressemblent trop souvent aux beaux monuments de l'antiquité, à peu-près comme David ressemble à Phidias, et un garde national du temps à un guerrier lacédémonien. L'on sait aussi la physionomie qu'a revêtue l'architecture actuelle, effort d'érudition avant tout ; qui a bien pu restaurer les monuments de nos ancêtres, les expliquer, les imiter ; qui a bien su se débarrasser de la défroque de la renaissance pour pénétrer dans le moyen-âge et l'antiquité, mais qui n'est pas encore parvenue à constituer une organisation réelle qu'on puisse considérer comme la formule artistique de notre époque. Nous ne le savons que trop, les périodes qui ont produit le cours d'un art régulier et complet étaient

Digitized by Google

organisées sur d'autres bases que les nôtres. Outre qu'on vivait au sein d'un foyer commun de traditions, qu'on n'était pas obligé, comme aujourd'hui, d'avoir toutes espèces de marchandise en magasin, et de donner du grec à qui veut du grec, du romain à qui du romain, du *gothique* à qui du *gothique*, du rococo à qui du rococo et du chinois à qui du chinois ; outre qu'il suffisait de chercher à perfectionner son art dans les limites des traditions qui nous auraient nourri, l'unité d'une croyance constituait l'unité d'un temps. Tous les monuments d'une époque se rattachaient à un foyer commun, car, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas un homme qui enfante un style d'architecture, c'est une époque ; et aujourd'hui un architecte parvint-il à faire une œuvre véritablement originale, une œuvre qui ne serait pas un assemblage hybride de motifs empruntés à tous les styles, ce ne serait jamais qu'une œuvre individuelle, c'est-à-dire isolée, sans portée, sans lien commun, sans influence véritable. Ce n'est pas un homme qui, par un beau jour, s'est imaginé de bâtir une cathédrale ogivale, non ; mais ce sont les traditions de tout un siècle, qui en se modifiant, se perfectionnant, chaque artiste apportant sa pierre à l'édifice commun, ont transformé l'église romane du XIIe siècle en cathédrale du XIIIe. Engendrer un symbole artistique, national ou universel, élever un art qui soit le résumé fidèle d'un temps, et surtout un art religieux, puisque l'homme est avant tout un animal religieux, c'est là le propre d'un corps régulier de doctrines, formulé par un corps de faits, qu'on nomme culte ; en d'autres termes, c'est dans la religion, et la religion, prise dans son sens le plus positif, qu'est déposé le germe de cette vie artistique. Du reste, il est bon de ne pas l'oublier : la vie artistique, comme la vie religieuse, est nécessaire aux nations. Et voilà pourquoi de toutes parts le monde gravite vers l'unité religieuse et sociale, et en gravitant vers l'unité re-

Digitized by Google

ligieuse, il gravite vers l'unité artistique. Il y a une erreur qui s'est généralement répandue à notre époque, pour le malheur de l'art : c'est que les religions ne sont que des formes relatives d'une morale universelle, formes que doit un jour secouer l'esprit humain ; comme l'étranger qui étudie d'abord péniblement une langue avec des règles et une syntaxe, finit à la longue par s'incorporer le génie du langage, de telle sorte qu'il le parle dans toute sa pureté, sans pour cela revenir péniblement sur des formules de grammaire qui n'ont eu d'autre but que de discipliner l'esprit de l'écolier. Il y a une série d'esprits, dont je ne conteste pas d'ailleurs le talent, pour qui la religion, sorte d'institutrice des civilisations en lisières, doit finir par se voir remplacée peu-à-peu par l'autorité philosophique, de telle sorte que le genre humain tout entier arrivé à ce point d'avoir la conception pure de la vérité, sans le secours des symboles religieux, la religion, alors, aura fini son temps, et pourra descendre majestueusement dans le tombeau que lui prépare le développement de la pensée individuelle.

Eh bien ! je n'hésiste pas à le dire : du jour où cette désolante doctrine aurait la foi de la masse des esprits, de ce jour il faudrait briser compas, ciseaux, palettes. Impopulaire comme elle l'est, c'est déjà une des causes qui ont étouffé la puissance de notre époque et ont forcé les artistes à emprunter au passé non seulement son esprit, mais sa forme. La philosophie est essentiellement impuissante à créer une forme artistique, parce que l'art plastique est impuissant à reproduire une abstraction. Il faut que l'impression produite par la toile ou le marbre sur les sens du spectateur rappelle celui-ci au fait représenté, et le fait à l'idée qu'il révèle. L'art ne peut exprimer une doctrine que sous l'enveloppe d'un fait. Il lui faut des symboles vivants, et un art, fruit de la philosophie, put-il exister, ne pourrait jamais

Digitized by Google

se grandir au dessus d'un art individuel. La sève religieuse peut seule alimenter un art, parce que, bien loin de n'être qu'une fugitive abstraction, bien loin de considérer l'homme à un point de vue spécial, la religion s'adresse à l'homme tout entier, par tout un ordre de faits qui correspond à tout un ordre de vérités. Elle est la vie de l'art plastique, comme elle en est le but divin.

Il y a une chose qui m'a souvent frappé, c'est l'impuissance radicale d'une doctrine qui procède par discussion au lieu de procéder par affirmation. Pourquoi Socrate, par exemple, le philosophe divin de l'antiquité, n'a-t-il jamais créé l'ombre d'une société? Pourquoi n'a-t-il pas même pu, malgré tous ses efforts, donner à son élève chéri, à Alcibiade, le sentiment de sa dignité morale, tandis que Mahomet, le chef de la religion la plus incomplète, la plus barbare, la plus immorale qui soit au monde, mais qui possédait certaines parcelles de vérité, mais qui s'appuyait surtout sur certains débris de traditions a créé une organisation qui subsiste depuis douze siècles? Tandis que la philosophie n'a inspiré ni un artiste ni un poète, l'Islamisme a eu ses poètes, ses artistes, ses historiens, les mosquées du Caire, de Cordoue, et l'Alhambra de Grenade. Le Protestantisme, au contraire, qui était bien plus près de la vérité mais qui n'était que le rationalisme en germe, mais qui était fondé sur le principe philosophique et qui n'a jamais été véritablement une religion, n'a pas pu produire un artiste ni un monument. Je me trompe il a produit son malheureux Saint-Paul de Londres et son architecte Christophe Wren, qui au sein d'une religion où le temple n'abritait plus de sacrifice, était obligé d'en mesurer les dimensions sur la portée de la voix du ministre. Aussi entre Saint-Paul de Londres et Notre-Dame de Paris, par exemple, il n'y a que la différence qui peut exister entre un temple de Dieu et une salle de prêche.

Digitized by Google

Est-ce à dire que je veuille proscrire la philosophie des sociétés futures? Dieu m'en garde. Il arrive une époque où la philosophie est un besoin de l'humanité, et je crois même que la société sera imparfaite tant qu'à la popularité de la lumière traditionnelle, ne se joindra pas la popularité de la lumière rationnelle. Mais je tenais à établir que la religion, Dieu merci, tient au cœur de la société ; que la raison individuelle ne pourra jamais la détrôner, et il n'est pas mauvais que les artistes en soient convaincus pour conserver quelque espérance en l'avenir de l'art auquel ils ont voué leur culte.

Nous avons tous lieu d'espérer. Sans doute le monde avait besoin de passer par cette crise d'individualisme. L'intervention providentielle, qui ne fait jamais défaut au genre humain, nous l'avait réservée comme l'annonce de quelque grande initiation. J'ai foi en l'avenir de l'art parce que j'ai tout simplement foi en l'avenir du Catholicisme, et que je sais qu'il y a dans le vrai un besoin invincible de s'exprimer par le beau. Si l'humanité n'a pas toujours la vertu de la religion, elle en a toujours la passion. Non, le moyen-âge, pas plus que l'antiquité, n'a été le dernier mot de l'art. La société du moyen-âge était elle-même très incomplète, et aujourd'hui encore, l'Évangile n'a pénétré que la surface de la nôtre. Il est absent de la plupart de nos institutions, encore fondées sur le droit de l'antiquité. Nous marchons vers l'unité dogmatique, littéraire et artistique. Toutefois qui sait si cette unité n'aura pas un autre caractère que l'unité des temps passés? qui sait si cette unité, fondée jusqu'à nos jours sur le despotisme, ne doit pas trouver sa future réalisation dans la charité et dans son mode pratique qui est l'association? La période actuelle, dont l'organisation a pour base la liberté et la concurrence ne serait alors qu'un état transitoire. De nouvelles créations sortiront du sein de la terre. Des monuments s'élèveront en rapport avec des institutions essentiellement diffé-

Digitized by Google

rentes de celles qui nous régissent. Je sens combien ces généralités sont vagues et stériles, mais il me semble qu'il y a là quelque lueur voilée que je voudrais avoir le temps et la science de concentrer dans un foyer. Puisse quelque autre suivre la trace de ce filon pour en extraire l'or qu'il contient peut-être! Toutefois je me console ; rien ne peut être perdu. Dieu qui sent vibrer en ses mains jusqu'à la dernière corde de l'humanité sait bien que l'art et la religion peuvent sommeiller un moment, mais jamais périr, et nous savons, comme l'a si bien dit Ballanche, que chaque épreuve ne fait que précéder une initiation.

CLAIR T....

Digitized by Google

Excursions en Afrique.

AMMAM-MESCOUTINE

(LES BAINS MAUDITS).

Non loin de *Guelma* bouillonnent, au fond d'un pittoresque vallon, les eaux thermales d'Ammam-Mescoutine (les bains maudits), lieu de terreur pour l'Arabe, objet d'étude pour l'antiquaire et le médecin, site aimé du peintre et du poète.

Les eaux, qui surgissent de terre en jets multiples et volumineux, laissent déposer les substances calcaires dont elles sont chargées, exhaussent leurs bords et donnent naissance à des rochers blanchâtres, qui affectent les configurations les plus bizarres. La masse d'où s'échappent aujourd'hui les principales sources, ressemble à une large pyramide qu'on dirait formée de grandes coquilles superposées, dont les bords s'étagent et se dépassent du sommet à la base, comme une suite de gradins irrégulièrement arrondis. L'eau sort par plusieurs petits bassins et tombe, de chute en chute, sur l'arrête des couches stratifiées, en nombreuses cascatelles, dont les bruits divers se mêlent et se confondent, dans le silence des nuits, en une vague et mélancolique rumeur.

Digitized by Google

Les matières salines finiront, en se déposant incessamment, par combler les entonnoirs de dégagement, le rocher se desséchera et les sources se feront jour un peu plus loin. Cette pérégrination future est prouvée par l'exemple du passé. En effet, à quelques centaines de pas du lieu où nait aujourd'hui le ruisseau, on rencontre un énorme rocher qui, du temps des Romains, donnait passage aux eaux thermales, mais aride maintenant, et le long des flancs duquel on ne voit plus suinter une seule goutte d'eau.

A une autre époque, les sources, disséminées sur un large espace, ont élevé des pyramides élancées, hautes d'un à quatre ou cinq mètres, de configuration à peu près semblable, assez régulièrement taillées par la nature et peut-être aussi par la main des hommes, et qui, de loin, blanchissent comme un tronçon de colonne antique, ou plutôt comme les lourds pilastres des hypogées de la vieille Egypte. Quelques-unes de ces pyramides sont coiffées de touffes échevelées de grenadiers, dont les vents et les oiseaux ont probablement transporté les graines dans la cavité qui termine le sommet des cônes calcaires. Il serait difficile d'évaluer le nombre de ces rochers: ils couvrent un emplacement qui suffirait à une grande ville. Ils sont disposés en cercles, en groupes, en lignes. La première idée qui vient à l'imagination, c'est de les comparer à des pierres tumulaires; les Arabes y voient une joyeuse foule métamorphosée en pierres au milieu d'une fête impie, et les anciens content à ce sujet une terrible ballade, qui fait trembler de peur tout l'auditoire.

Les Romains avaient construit à Ammam-Mescoutine un établissement de bains très considérable, comme l'attestent les vestiges qu'on rencontre encore. Une immense citerne, abritée par un vaste bâtiment, recevait les eaux à leur origine : c'est là qu'elles perdaient un peu des quatre-vingt dix degrés centigrades qu'elles marquent à la source. Elles se rendaient ensuite dans une piscine commune, pouvant contenir cent baigneurs, et dans des bassins particuliers dont on retrouve encore quelques restes sous d'élégants portiques en pierre rougeâtre. D'autres constructions semblent avoir été destinées à loger les baigneurs. Un fort et une muraille d'enceinte protégeaient les malades qui venaient chercher un adoucissement à leurs

Digitized by Google

maux, et les désœuvrés qui ne demandaient que le grand air et les plaisirs.

Quand j'arrivai, avec mon escorte arabe, sur la pente qui domine Ammam-Mescoutine, le soleil couchant jetait de rougeâtres et fantastiques lueurs sur les rochers maudits et sur les ruines romaines. L'ombre couvrait déjà le fond de la vallée, et les sommets éclairés des pyramides semblaient autant de têtes sanglantes nageant sur une sombre mer. Tandis que les bruits de l'eau et du vent, qui se brisait sur les rochers, s'élevaient de la noire profondeur comme le rire des Djinouns ou le râle des mourants..... les Arabes ralentissaient visiblement le pas. Ils refusèrent tout-à-fait de me suivre, quand je poussai mon cheval sur la rampe qui mène aux sources : la terrible ballade revenait à leur mémoire, et les fantasmagoriques clartés du soir étaient bien propres à revêtir d'une apparence de réalité les rêves de leur esprit superstitieux. Je fus peu contrarié de cet empêchement, parce qu'il était trop tard pour visiter Ammam-Mescoutine, et je pris de suite la résolution de ne pas gagner *Guelma* ce soir même, mais d'aller demander l'hospitalité à un Caïd de mes amis qui, plus d'une fois, avait transgressé la loi du prophète, en buvant de mon vin. Le douar n'était éloigné que de vingt minutes, et je pouvais, le lendemain, après avoir exploré les sources de bon matin, arriver néanmoins de bonne heure à *Guelma*, ma destination.

Bien m'en prit, car c'était fête, et le Caïd me donna une splendide hospitalité. L'assemblée était nombreuse : les larges gâteaux de figues sèches disparaissaient rapidement ; les quartiers de mouton rotis ne faisaient pas longue résistance ; le lait coulait à flots, et le couscous était servi dans de grands vases qui se succédaient, à courts intervalles, sur les tapis étendus par terre.

Tout à coup, les chanteurs, les flûtes, les mandolines et les tamtam se turent.... un vieillard, fort pauvrement vêtu, venait de paraître. C'était une sorte de barde bien connu à vingt lieues à la ronde, et qui, voyageant de douar en douar, contait, en échange de l'hospitalité, des ballades, des histoires gaillardes et des légendes féeriques.

Le barde africain s'accroupit, et, par un heureux hasard, ce fut

Digitized by Google

la ballade d'Ammam-Mescoutine qu'il chanta, d'un ton nasillard et monotone, à l'assemblée émue et frémissante :

Celui qui se repose à l'ombre des lentisques
Qui verdissent épars autour des bains maudits,
Du sommeil du tombeau s'endort, et court grands risques
De ne pas s'éveiller dans le saint paradis,
Car les djinous viendront, à son heure suprême,
Sur sa lèvre changer la prière en blasphème.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Jadis, au bord des eaux de la vallée ombreuse,
Un cheick puissant comptait trente douars soumis. —
Ces rocs nus, dispersés sur l'arène poudreuse,
Ainsi que des chacals sur le sable endormis,
C'est l'enfant du douar que le doigt du prophète
A durci sur la terre, au sortir d'une fête.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Le cheick est bien heureux, disait-on, il s'abrite
Sous une tente neuve, à l'ombre des figuiers ;
Tous ses plaisirs sont longs et sa douleur va vite ;
Il a de bons fusils et beaucoup de guerriers ;
Le blé dans ses silos ainsi que l'orge abonde ;
Ses troupeaux sont nombreux, et sa femme est féconde.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Tout bien nous vient d'en haut, malheur à qui l'oublie !
Or, le cheick assembla les hommes et leur dit :
Je suis puissant, pour vous ma sœur est trop jolie ;
Je suis puissant, ma sœur partagera mon lit.
Pendant quarante jours vous aurez grandes fêtes,
Et le vin des soumis échauffera vos têtes.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Digitized by Google

Les sages des tribus, à cet affreux blasphème,
Répondirent : malheur à qui brave les cieux !
Et des saints marabouts les têtes, ce soir même,
De la porte du cheick ensanglantaient les pieux....
Le peuple, insouciant, dans la plaine s'écoule,
Et le bruit des tam-tams rend joyeuse la foule.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Jamais on n'avait vu de si vives danseuses,
Tordre sur les tapis leurs corps demi-voilés ;
Du vin blanc des Roumis les cascades mousseuses
Eteignaient en tombant le feu des narguilés ;
Les hommes chancelaient, les femmes oublieuses
Laissaient à découvert leurs figures rieuses.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Le couple incestueux présidait à la fête....
Mais la lune pâlit, et le soleil naissant
Des touffes des palmiers déjà dore le faîte.
Les coupables époux se retirent, laissant
La danse pour gagner la tente solitaire
Qui répandra sur eux son ombre et son mystère.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Tout bien nous vient d'en haut, malheur à qui l'oublie !
Le danseur ne peut plus tracer ses légers pas ;
Sous un manteau de roc, bientôt ensevelie,
La danseuse s'arrête.... et déjà le trépas
Comme un suaire étend sa morne solitude
Sur les lieux où riait la folle multitude.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Ce grand roc allongé que deux bosses surmontent,
C'est, dit-on, le chameau qui portait les présents.

Digitized by Google

Les vieillards, accroupis sur leurs nates, racontent
Que, pour mieux attirer les passants,
Il exhale le soir une vague harmonie,
Pareille au frôlement des ailes d'un génie.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Voici le cheick, suivi d'un marabout parjure,
Le caïd qui jamais ne sut mettre d'accord,
L'aga pressant en vain les flancs de sa monture,
Puis le tébib aimé des djinouns de la mort.
Voici la mariée ; enfin en longues files
Marchent guerriers, enfants, femmes et jeunes filles.

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Quand, après le soleil, la tranquille nature
Dort et se désaltère aux brumes de la nuit,
On entend dans les airs un étrange murmure
Qui tour à tour s'efface et renait et s'enfuit ;
Chaque pierre se lève, et, pour la ronde immense,
Prend sa place et bondit.... la fête recommence!

Mais, pendant mon récit, jetez quelques boudjous ;
Bien vieux est le conteur, bien vieux est son bournous.

Fuyez, fuyez alors !... la musique perfide
Pourrait vous attirer au bord du bain maudit.
Une fois entraîné par la danse rapide,
On ne s'arrête plus.... Allah ! c'était écrit !
Et lorsque dans le val le jour dissipe l'ombre,
Des immobiles rocs on augmente le nombre.

Merci, croyants, mes mains sont pleines de boudjous,
Et je m'abriterai sous un nouveau bournous.

J....

Digitized by Google

FAURIEL.

Claude Fauriel naquit à Saint-Etienne le 27 octobre 1772. Fils d'un honnête artisan qui vivait dans l'aisance, il commença ses études à Tournon et alla les terminer à Lyon au Collége des Pères de l'Oratoire.

Mais, pendant que les élèves étudiaient paisiblement sous leurs savants maîtres, l'orage révolutionnaire commençait à gronder au dehors et ses éclairs, pénétrant dans la pieuse enceinte, vinrent enflammer ces jeunes têtes et porter le désordre dans la sainte maison.

Presque tous les disciples franchirent les murs du collége et

Digitized by Google

s'en allèrent, pleins d'exaltation patriotique, recruter les armées des frontières.

Des écoliers quittaient la plume pour prendre le fusil; des enfants se faisaient soldats, et quels soldats ! Ils allaient grossir ces légions de braves auxquels on avait dit : La patrie est en danger ! ces hommes qui, sans souliers, souvent sans pain, conservaient encore, au milieu de tant de privations, assez de force pour faire trembler l'Europe et planter leur drapeau sur toutes les capitales.

Mais, comme le dit le grand Corneille :

On est toujours tout prêt quand on a du courage.

Une lettre du ministre de la guerre Beurnonville, à la date du 26 mars 1793, fut adressée à Saint-Etienne, au citoyen Fauriel pour lui annoncer qu'il était nommé sous-lieutenant dans le 4e bataillon d'infanterie légère de la légion des montagnes, en garnison à Perpignan. Fauriel se rendit aussitôt à son poste. Il fut attaché quelque temps au général Dugommier en qualité de secrétaire ; puis il servit dans la compagnie de La-Tour-d'Auvergne.

Fauriel, après avoir pris part à ces meurtrières campagnes qui ne finirent qu'à la paix de 1797, donna sa démission et revint dans sa ville natale.

Il paraît certain qu'il exerça vers cette époque des fonctions municipales à Saint-Etienne où il était considéré comme un républicain exalté.

Mais ce sentiment républicain dont il a toujours gardé quelque chose en lui, n'a jamais entraîné cet esprit pur et élevé dans de sanglantes aberrations.

Pendant le séjour qu'il fit à Saint-Etienne, Fauriel étudia beaucoup, ses études furent extrêmement variées. Il allait souvent, emportant le livre qu'il aimait le mieux, lire et rêver sur les bords de la Loire, et il parlait encore, dans ses dernières années, de ces promenades silencieuses et solitaires.

Le fond de connaissances qu'il amassait fut un bagage précieux pour lui lorsqu'il se décida à partir pour Paris.

A son arrivée dans la capitale, vers la fin de 1799, il fut pré-

Digitized by Google

senté au ministre Fouché, qui lui donna un emploi dans son ministère de la police et ne tarda pas à le nommer son secrétaire particulier.

Il peut paraître étrange qu'un homme qui devait acquérir une si haute réputation littéraire qu'on a dit que nul autre n'avait émis plus d'idées nouvelles que lui, il peut paraître étrange qu'avec la bonté de cœur dont il a toujours fait preuve, ait débuté par un emploi dans la police, où la délicatesse d'un homme peut être souvent blessée ; mais pour ceux qui savent dans quel embarras se trouve un jeune homme arrivant à Paris, ils ne trouveront rien d'étonnant dans la première position de Fauriel, surtout quand ils apprendront que, dans l'exercice de ses fonctions, il s'attira l'estime et l'amitié de ceux même qu'il était obligé de poursuivre, par l'indulgence qui accompagnait ses actes et que blamèrent très-souvent ses supérieurs.

En 1802, il donna sa démission et alla faire un voyage dans le midi de la France.

Il revint ensuite à Paris et ne tarda pas à se lier avec Mme de Staël et Mme de Condorcet qu'il avait rencontrée un matin au Jardin des Plantes. Il était reçu dans le monde philosophique et littéraire le plus à la mode. Mme de Staël arrangeait exprès pour Fauriel un petit dîner avec M. de Châteaubriand, qui envoyait au jeune Stéphanois son *Génie du Christianisme* tout frais éclos de l'imprimerie.

Fauriel avait entrepris à cette époque une collection des classiques, qu'il n'acheva pas ; une *Histoire du Stoïcisme* qui, en 1814, fut emportée par les Cosaques. Un domestique infidèle livra ce trésor littéraire ; mais on peut bien, tout en le blâmant, pardonner à un valet cette trahison, à une époque où l'on en tolérait bien d'autres en France...

L'origine des langues, celle des poésies depuis Homère, l'histoire de la Gaule méridionale, une foule de travaux d'érudition occupaient alors Fauriel. Il se lia d'une étroite amitié avec le poète italien Manzoni, dont il introduisit la muse en France. Ce fut pendant un voyage en Italie auprès de son ami que Fauriel entendit ce cri sublime de l'insurrection grecque qui brisait les fers de sept cent mille

Digitized by Google

chrétiens. Il publia aussitôt les chants populaires de la Grèce moderne et rendit par là une double justice : aux opprimés, en proclamant la sainteté de leur cause, et à leur poésie trop peu connue, en traduisant leurs chants patriotiques. Sa traduction excita un vif enthousiasme et fit beaucoup pour l'insurrection.

La modestie de Fauriel l'avait empêché d'accepter aucune place soit dans l'enseignement, soit dans l'état. Aussi, en 1830, ses amis eurent-ils beaucoup de peine à lui faire occuper la chaire de littérature étrangère qui fut fondée pour lui à la Faculté des lettres de Paris.

M. Fauriel est mort à Paris le 15 juillet 1844.

Le journal d'Athènes se souvint de l'homme qui avait popularisé la poésie moderne des Grecs ; et M. Piccolos, dans un article, se fit l'interprête de sa nation pour rendre hommage à la mémoire de celui qui avait si bien payé son tribut à l'insurrection du peuple hellène.

Les cours que M. Fauriel fit à la Sorbonne depuis 1830 attirèrent constamment l'élite de la jeunesse et de ce qu'il y avait de plus éclairé dans la société parisienne.

Devant une existence si bien remplie, si honorée, loin de sa ville natale, j'ai pensé qu'il était du devoir d'un compatriote de rappeller à ceux qui l'avaient oublié ou d'apprendre à ceux qui l'ignoraient que Saint-Etienne avait produit cet homme qui a posé une large pierre dans l'édifice littéraire de ce temps, qui fut aimé pour son bon cœur, admiré pour son savoir, et dont le nom est désormais écrit à côté des plus illustres de notre époque.

J. Aimé Malescour.

Digitized by Google

Anciennes Institutions Religieuses de Lyon.

XI.

LES BÉNÉDICTINES DE CHAZAUX.

L'Ordre de Saint-Benoît comptait, à Lyon, dans le cours du XVIIe et du XVIIIe siècle, trois Abbayes royales : celle de Saint-Pierre, qui avait, en 1656, cinquante-huit Religieuses; la Déserte, qui en avait cinquante-sept, à la même époque, et Chazaux, qui en avait vingt-huit. C'est à l'auteur de *Lyon dans son lustre* (1), Chappuzeau, que nous sommes redevables de ces petits détails, qui servent à indiquer l'importance respective de ces trois Maisons.

On a pu lire, dans cette *Revue*, un chapitre sur le monastère de la Déserte ; quant à Saint-Pierre, c'est un établissement pour lequel abondent les matériaux, et qui demanderaient de longues pages.

Nous venons consigner ici le peu de documents que nous

(1) Page 70.

Digitized by Google

avons rencontré sur la maison de Chazaux, devenue notre *Dépôt de Mendicité.*

La maison de Chazaux, établie sous le vocable du mystère de l'Annonciation de la Sainte Vierge, tenait son nom de l'endroit du Forez, où le Prieuré s'était établi en 1332. Cette Abbaye professait alors la Règle de sainte Claire, mitigée par Urbain VI, et passa, dans la suite, sous la règle de saint Benoît. Quand l'établissement fut transféré à Lyon, en 1623, l'Abbaye de Saint-Pierre lui donna pour Abbesse Gilberte-Françoise d'Amanzé de Chauffailles.

Le Prieuré de Chazaux fut alors érigé en Abbaye royale, et la nouvelle Abbesse acheta, pour cet établissement, au territoire appelé Belle-Grève, près du couvent des Récollets, une ancienne maison qui avait appartenu à François de Mandelot, autrefois gouverneur de Lyon. On voit encore, au dessus de la porte d'entrée de notre Dépôt de Mendicité, les armoiries de Mandelot ainsi que celles de sa femme, Éléonore de Robertet (1).

Au commencement du XVIIIe siècle, on éleva aux Chazaux un bâtiment neuf, qui avait de l'apparence et de la commodité, mais qui resta imparfait (2). La chapelle était petite (3). Le rétable de l'autel avait été fait en bas-relief par Clément Jayet (4), auteur de la statue d'Uranie, élevée sur la colonne de la place des Cordeliers.

F.-Z. C.

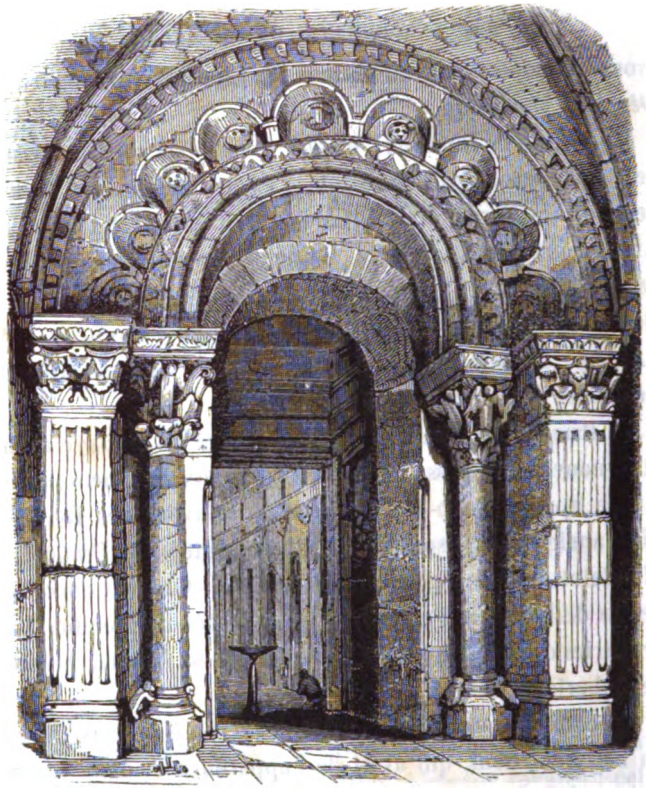
(1) Ce fut, dans cette maison de plaisance, construite par l'italien Paulin Benedicti, et ornée par les soins de Mandelot de peintures, de jardins et de fontaines, qu'Henri III, à son passage à Lyon, en 1584, donna un bal et une collation aux dames de la ville.

(2) Clapasson, *Descrip. de Lyon*, pag. 203. — L'*Almanach de Lyon* de 1745, pag, 40, dit qu'il y avait de cela quarante ans environ.

(3) A. Guillon, *Lyon tel qu'il était*, pag. 101.

(4) Mort à Lyon, le 27 février 1804.

Digitized by Google



DESTRUCTION PROJETÉE

DE LA

FAÇADE DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

La façade de l'église de Saint-Pierre est sans aucun doute le monument chrétien le plus ancien de la ville de Lyon. S'il ne date pas de l'ère constantinienne, il est au moins contemporain de Charlemagne. Eh bien! c'est cette merveilleuse relique que la France envie à notre cité, c'est ce reste d'un art historique effacé partout ailleurs par le temps ou les révolutions, c'est ce type sacré qu'on

Digitized by Google

veut détruire. Si nous en croyons les rapports qui nous sont faits, le conseil de fabrique de Saint-Pierre serait prêt à renverser la vieille façade, le vieux crypto-portique aux colonnes et chapiteaux de marbre, pour mettre à leur place une chose absurde, c'est-à-dire une construction neuve, blanche et froide. Après la déplorable destruction de l'*Observance*, il ne manque plus aux annales du vandalisme lyonnais, qu'une seule page.... MM. de Saint-Pierre oseront-ils l'écrire et la signer de leur nom?

Quoiqu'il en soit de ce projet, hâtons-nous de le repousser, de le signaler comme une pensée malheureuse, d'appeler sur lui toutes les réprobations.

Si l'on détruit sans motif avouable un tel monument, pourquoi ne jetterait-on pas au vent aussi les admirables restes de la Manécanterie de Saint-Jean ?

Nous osons inviter les organes de la presse lyonnaise à reproduire ces quelques lignes, pour augmenter, dans l'intérêt de l'art, leur publicité et les faire plus sûrement arriver sous les yeux de qui de droit.

Digitized by Google

DE L'AXE DÉFINITIF

DE

LA RUE DES BOUQUETIERS.

L'arrêt est signé et prononcé, la rue des Bouquetiers ne s'ouvrira décidément pas sur une largeur qui permette d'embrasser, du pont de Nemours, la façade reconstituée de St-Nizier. Cette rue restera sur l'axe de l'ancien pont du Change. C'est inconcevable, mais, hélas! cela est ainsi. M. le Préfet du Rhône, aux lumières duquel on se confiait encore, vient de sanctionner le déplorable arrêté. On ne prendra de la maison qui fait l'angle de la place d'Albon et de la rue des Bouquetiers que la largeur d'une fenêtre pour ajouter

Digitized by Google

à la voie publique. L'église Saint-Nizier restera cachée pour des siècles encore derrière des constructions particulières. Pourtant jamais plus belle occasion ne s'était présentée pour faire une large et magnifique entrée à notre ville, une riche avenue à notre pont de Nemours, un beau dégagement à notre ex-métropole, à cette église St-Nizier d'un gothique si pur et si gracieux de lignes et de mouvements. Nous ne pouvons que gémir et protester en voyant avec quelle mesquinerie on traite les intérêts d'une grande cité. Au lieu de fonder pour l'avenir et de faire, à notre ville si admirablement située, de splendides décorations, on se complaît sans cesse à de misérables questions de boutiques et d'argent. C'est ainsi que nos édiles ont laissé enlever à la ligne de nos quais le riche décor que lui faisaient et la pittoresque église de l'Observance qu'on vient de démolir, et la sévère abside romane de Saint-Jean qu'on a laissé masquer par de hautes constructions. C'est ainsi qu'au lieu de doter d'un magnifique boulevard notre Hôtel-de-Ville, ils ont, dans un intérêt de lucre, vendu à la spéculation ce bel emplacement de la boucherie des Terreaux, où nos yeux iront se heurter contre d'immenses bâtisses, de véritables casernes. C'est ainsi que, si la ville n'y prend garde, et ne se précautionne en achetant ses terrains à l'avance, notre riant coteau de Fourvière perdra peu à peu son manteau de verdure, ses vignes, ses prés et ses ombrages, pour faire place à des ateliers de tissage, à de vastes maisons comme celles qui s'étagent sur le flanc de la colline de Saint-Sébastien. Lyon que la nature a si richement pourvu sous le rapport pittoresque pourrait bien voir tomber un à un les plus beaux fleurons de sa couronne.

Digitized by Google

BULLETIN MUSICAL.

TÉRÉSA ET MARIA MILANOLLO.

Quand des philosophes anciens définissaient la femme un être imparfait, et cela dans des termes peu flatteurs que nous nous garderons de reproduire ; quand, au moyen-âge, certain concile tenu à Mâcon discutait la question de savoir si elle avait une ame, il est probable que la thèse de l'égalité des deux sexes aurait rencontré peu de partisans : et combien moins encore, si quelque sophiste, quelque chercheur de paradoxes avait voulu étendre cette égalité jusqu'aux travaux de l'intelligence et à la culture des beaux-arts!

Depuis ce temps, les femmes ont pris la parole dans le procès ; elles ont plaidé et gagné leur cause. Philosophie, sciences, histoire, poésie, musique, peinture, sculpture, elles ont tout abordé, tout exploré : en un mot, elles ont fait leurs preuves en tout et pour tout, quelquefois même surabondamment.

Dans le domaine de la musique, les instruments à archet étaient restés jusqu'à présent l'apanage exclusif de l'homme : le violon, en particulier, semblait défier d'audacieuses usurpations. Eh ! bien, deux jeunes filles viennent de s'emparer victorieusement de ce violon et de cet archet privilégiés, et elles s'en sont emparés en souveraines : du violon, elles ont fait un esclave ; de l'archet, un sceptre.

Ces deux jeunes filles s'appellent Térésa et Maria Milanollo. Elles ont obtenu dans nos murs un succès, ou plutôt un triomphe auquel rien n'a manqué, ni les bravos, ni les fleurs. Après douze concerts au

Digitized by Google

Grand-Théâtre, l'enthousiasme et la foule s'accroissent à l'envi. C'est que véritablement c'est là un des plus charmants spectacles qui se puissent imaginer ; c'est que ces jeunes filles sont de grands artistes.

Térésa et Maria sont nées en Piémont, dans ce pays qui a déjà produit tant de virtuoses, depuis Tartini jusqu'à Pugnani et à Viotti. L'aînée a dix-sept ans, l'autre quatorze. Un jour, à l'église, Térésa, tout enfant, entend un solo de violon : c'est le signal de l'initiation ; sa vocation se révèle, elle sera violoniste. Comment est elle parvenue au degré de talent que vous savez, je l'ignore. Cependant, soyez sûr que c'est en elle-même qu'elle a puisé, qu'elle puise incessamment ce que son talent a de plus exquis, de plus précieux : je veux dire ce sentiment profond, passionné, simple, vrai, ce je ne sais quoi enfin qui ne se cherche ni ne s'apprend, qui passe également par la plume du compositeur, le gosier du chanteur, l'archet du virtuose, et qui fait qu'on s'appelle Beethoven ou Weber, Duprez ou Malibran, Servais ou Térésa Milanollo. Ce qui pouvait s'apprendre de son art, Térésa l'a acquis par des études sérieuses, faites, dit-on, sous la direction de Lafont, de Bériot et d'autres maîtres célèbres.

Sa sœur Maria, plus jeune qu'elle de trois années, a rapidement marché sur ses traces, et est parvenue à une merveilleuse habileté. Elle possède un son superbe, et se joue des plus grandes difficultés d'archet et de doigté. Sa manière est fougueuse, hardie, parfois un peu abrupte et masculine. Les *stacattos* les plus rapides, les mieux accentués s'échappent comme des perles de cette main qu'on dirait si frêle, et qui doit pourtant recouvrir des muscles d'acier. Dans les traits en sons harmoniques, au contraire, les notes sortent si pures, si limpides, qu'on croirait l'archet suspendu sur les cordes par un fil de soie. En exécutant le *trémolo* de Bériot, le rondo russe du même maître, le rondo du concerto de Vieuxtemps, Maria a prouvé qu'elle possède admirablement la partie mécanique de son art. Que manque-t-il donc à ce talent pour être complet ? plus de correction, plus de style, un peu de ce feu sacré dont brûle Térésa. Quant à celle-ci, nous craignons d'en trop dire, d'être accusé d'exagération ; et pourtant ne devons-nous pas rendre compte de nos impressions.

Digitized by Google

Qu'on ne s'attende pas de notre part à une analyse détaillée des moyens d'exécution employés par Térésa. A cela nous avons à peine pris garde. Cependant, nous avons vu se développer, comme à l'infini, cet archet large, immense, cet archet des grands maîtres qui est, pour les musiciens, l'*ore rotundo*, le *magnum loqui* des poètes et des orateurs. Nous avons entendu cette qualité de son exquise, jointe à une justesse d'intonation irréprochable. Nous avons admiré, comme tout le monde, ce charmant et étonnant résumé des grandes écoles françaises et italiennes. Mais pour nous, ceci n'est que l'accessoire ; et certes, pour Térésa aussi ! La pensée musicale, l'expression de cette pensée, ce qu'il y a de grand, d'humain, d'élevé dans la formule mélodique, voilà ce qui la préoccupe, voilà ce qui nous a préoccupé en l'écoutant. Ceux qui ont entendu Térésa exécuter le troisième concerto de Bériot, celui de Vieuxtemps, et les *Souvenirs de Bellini* comprendront ce que nous ne faisons qu'indiquer ici. Quand un artiste obtient un résultat pareil à celui que nous essayons de constater, il nous semble qu'il a atteint les limites de son art....

Par le temps de quadrilles et d'airs variés qui court, ces deux jeunes filles exécutant de mémoire et avec les traditions des grands maîtres, les plus sérieuses et les plus belles œuvres musicales écrites pour le violon, nous ont irrévocablement rappelé ces rapsodes de l'ancienne Grèce, qui parcouraient les villes de l'Attique et du Péloponèse, en récitant le texte pur des poésies homériques, dépôt sacré dont ils étaient gardiens.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google